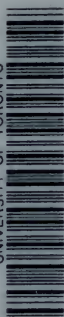
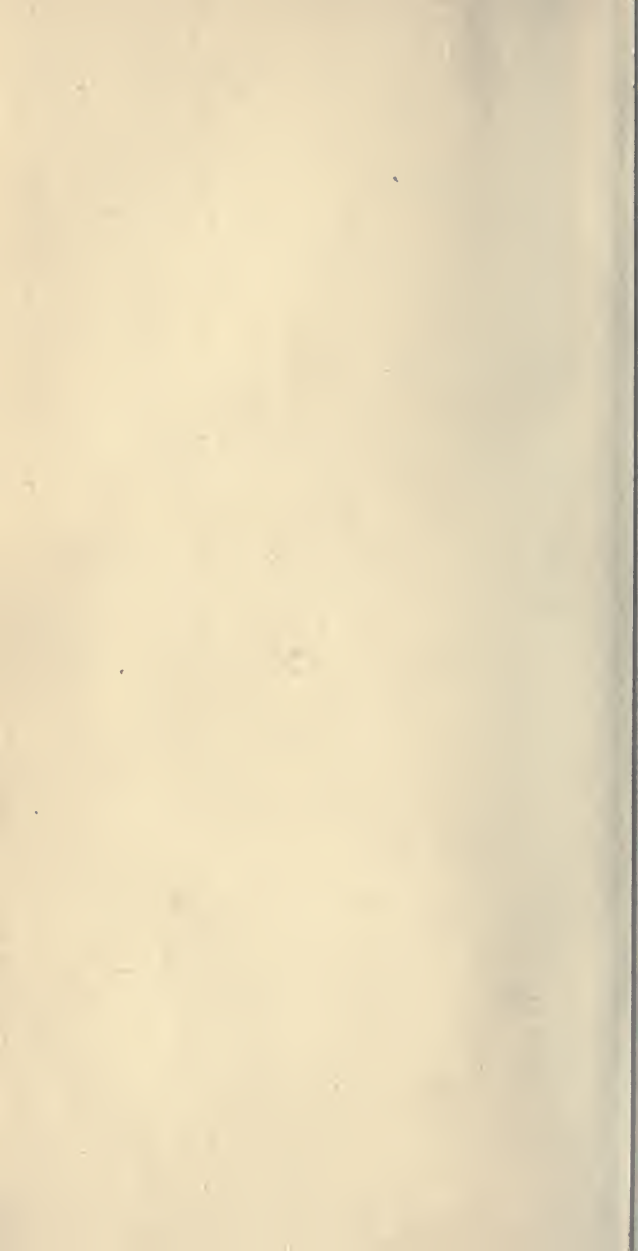


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01471483 6



Moschman

Jan 1903

DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES,
DE
TRAITS SINGULIERS
ET
CARACTÉRISTIQUES.

TOME SECOND.

DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES

DE
TRAITS SINGULIERS

ET
CARACTÉRISTIQUES.

TOME SECOND.

1424 di (Lacombe de Prezel, Honoré)

III
DICTIONNAIRE III

D'ANECDOTES,

DE

TRAITS SINGULIERS

ET

CARACTÉRISTIQUES,

HISTORIETTES, BONS MOTS,

NAÏVETÉS, SAILLIES,

RÉPARTIES INGÉNIEUSES, &c. &c.

Nouvelle Édition augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez LA COMBE, Libraire, Quai de Conti,

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation.

494288

4. 7. 49

DICTIONNAIRE

FRANÇOIS

TRAVAIL

PN

6262

A54

1787

t.2



DICTIONNAIRE D'ANECDOTES, *DE TRAITS SINGULIERS* ET CARACTÉRISTIQUES, &c.

H A B I T U D E.

L'HABITUDE est une seconde nature , qu'il est bien difficile de vaincre , parce que souvent notre meilleure façon d'être , en dépend. Un paysan étoit allé consulter un Oculiste ; il le trouve à table , mangeant & buvant bien. Que faire pour mes yeux ? lui dit le paysan. — Vous abstenir de vin , répond l'Oculiste. — Mais il me semble , reprend le paysan en s'approchant de lui , que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens , & cependant vous en buvez. — Oui , vraiment ; c'est que j'aime mieux boire que guérir.

H A B L E U R.

UNE exagération extravagante ne doit pas être réfutée sérieusement ; la meilleure réponse

Tome II. A

qu'on puisse y faire , c'est d'encherir dessus. Un Gascon se trouvoit à Paris , rue Notre-Dame , à côté d'un bourgeois auquel il vantoit la finesse de sa vue. Sandis , lui dit-il , je vois d'ici une souris qui court au haut de cette tour. Je ne la vois pas , répondit le bourgeois ; mais je l'entends trotter.

Un voyageur (il fait beau mentir à qui vient de loin) disoit avoir parcouru les quatre parties du monde , & parmi les curiosités qu'il avoit observées , il en étoit une , dont aucun Auteur , ajoutoit-il , ne faisoit mention. Cette merveille , selon lui , étoit un choux si grand , si élevé , que sous chacune de ses feuilles , cinquante cavaliers armés pouvoient se ranger en bataille , & faire l'exercice militaire , sans se nuire l'un l'autre. Quelqu'un qui l'écoutoit , ne s'amusa point à réfuter cette rêverie ; mais il lui dit d'un grand sang-froid , qu'il avoit aussi voyagé , & qu'il avoit été jusqu'au Japon , où il avoit été surpris de voir plus de trois cents ouvriers qui travailloient à fabriquer un chauderon ; cent cinquante hommes étoient dedans occupés à le polir. A quoi pouvoit servir cet énorme vase , dit le voyageur ? C'étoit , sans doute , lui répondit-on aussi-tôt , pour faire cuire le choux dont vous venez de nous parler.

Un Gascon racontant ses prouesses au Maréchal de Bassompierre , lui disoit entr'autres choses , que dans un combat sur mer , il avoit tué trois cents hommes sur un vaisseau. Et moi , dit le Maréchal , étant en Suisse , je me glissai par une cheminée , pour voir une belle voisine que j'aimois. Le Gascon soutint que cela ne pouvoit pas être , parce qu'il n'y a point de cheminée en ce pays-là. Eh ! Monsieur , reprit le Maréchal ,

je vous ai laissé, dans un combat, tuer trois cents hommes sur un vaisseau, laissez-moi en Suisse, une fois seulement, descendre par une cheminée, pour voir une jolie femme.

HAINE IMPLACABLE.

LE caractère sombre & impitoyable des Espagnols, vainqueurs des Indes en Amérique, avoit rendu à ces derniers le nom Espagnol un objet d'exécration. Le Cacique Hatvey, celui des Insulaires de l'Isle de Cuba, qui avoit fait les plus grands efforts pour défendre sa liberté, ayant été vaincu & pris, fut condamné à être brûlé vif. Lorsque ce Prince malheureux fut attaché au poteau où il devoit expirer, un Missionnaire l'exhorta à se faire Chrétien, & l'assura que son changement de Religion lui procurera le Paradis. *» Dans le Paradis dont vous » faites une si belle peinture, y a-t-il des Espa- » nols, demande le Cacique? Oui, sans doute, » répond le Religieux; mais il n'y en a que de » bons. Le meilleur ne vaut rien, répliqua Hat- » vey: je ne puis me résoudre à aller dans un lieu » où j'aurois à craindre d'en trouver un seul; ainsi, » ne me parlez plus de votre Religion, & laissez- » moi mourir ».* Histoire de Saint-Domingue.

H A R A N G U E.

LES Généraux anciens, comme le témoignent les Histoires Grecque & Romaine, harangoient souvent les armées. L'objet ordinaire de leurs harangues, étoit d'animer les troupes

par le souvenir de leurs victoires passées, ou des injures qu'elles avoient reçues de l'ennemi. Nos Généraux modernes n'ont que trop souvent négligé ce puissant ressort.

On a dit que l'usage des harangues devoit être plus fréquent chez les anciens qu'aujourd'hui, parce que chez eux l'orateur & le guerrier étoient souvent réunis dans la même personne. Mais il est bien question ici d'un discours arrangé : tout guerrier, animé d'une forte passion, ou excité par un danger pressant, fera passer en peu de mots dans le cœur de ceux qui l'écouteront, les sentiments dont il est animé, & c'est la harangue que nous demandons. Le jour de la bataille du Tefin, Annibal ranima le courage de son armée par ces paroles : » Compagnons, leur dit-il, le Ciel m'annonce la victoire ; c'est aux Romains, & non à vous de trembler. Jetez les yeux sur ce champ de bataille : » nulle retraite ici pour les lâches ; nous périrons tous, si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel signe plus sensible de la protection des Dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort ».

Dans un combat sanglant entre l'armée d'Héraclius & celle des Sarrafins, il se répand un bruit que le Général Mahométan, nommé *Derar*, est tué ; les Sarrafins en sont épouvantés. Rasi, un de leurs Capitaines, les voyant fuir, s'écria : » Où courez-vous ? Ce n'est pas là que sont les ennemis : on vous a dit que le Général est tué. Eh ! qu'importe qu'il soit au nombre des vivants ou des morts ? Dieu est vivant ; & vous regarde. Marchez ».

Dans une autre occasion, un Général Musulman dit à ses troupes : » Voilà le Ciel ; combat-

» téz pour Dieu , & il vous donnera la terre ».

Guillaume le Bâtard, Duc de Normandie, appelé à la couronne par le testament d'Edouard III , étant entré dans le Royaume avec de bonnes troupes, brûla ses vaisseaux, & dit à son armée : *Voilà votre patrie.*

En 1590, les Ligueurs & les Royalistes, commandés par Henri IV, sont prêts à se battre dans les plaines d'Yvri. Immédiatement avant l'action, Henri parcourt tous les rangs de son armée : il montre aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc, & leur dit avec cette ardeur qui se communique : » Enfants, si » les cornettes vous manquent, voici le signe » du ralliement; vous le trouverez toujours au » chemin de la victoire & de l'honneur ».

On rapporte que dans un autre jour de bataille, ce même Prince dit à ses troupes : » Je suis » votre Roi, vous êtes François, voilà l'en- » nemi ».

On ignore encore combien un terme de mépris, lancé à propos contre l'ennemi, peut dans une courte harangue, relever le courage abattu des troupes. En 1683, le Duc de Lorraine étoit à la tête d'un corps d'armée en Hongrie, pour empêcher les horribles dévastations des Turcs & des Tartares. Dans une attaque très-vive, quelques escadrons Allemands qui avoient beaucoup souffert, commençoient à se retirer en assez bon ordre. Le Duc de Lorraine court à eux : *Quoi, Messieurs, leur dit-il, vous abandonnez l'honneur des armes de l'Empereur? Vous avez peur de ces canailles? Retournez, je veux les battre avec vous & les chasser.* Ils font aussitôt volte-face, marchent aux infidèles, & les battent. *Hist. des guerres de Hongrie.*

Mustapha II, attaquoit en 1695, Veterani, qui conduisoit de Transylvanie sept mille hommes aux Impériaux. Malgré la prodigieuse inégalité de forces, les Turcs furent repoussés deux fois avec une perte considérable. Ils paroissoient entièrement découragés, lorsque le Sultan, au désespoir, cria à Schahyn Mahomet, un des Officiers Généraux : » C'est bien à tort qu'on t'a » donné le nom de *Schahyn*, puisque tu n'oses, » comme un fier faucon, frapper de tes serres » ton ennemi à la tête : tu n'es qu'une grue, qui » traîne après elle une troupe de fuyards ». Ce reproche amer, dicté par la passion, ranime le courage des Janissaires. Ils attaquent de nouveau les Allemands, & remportent enfin sur eux l'avantage. *Cantimir, Histoire de l'Empire Ottoman.*

Les Anglois faisoient le siege de Cadix en 1702. Comme la vigueur étoit nécessaire pour forcer un poste si avantageux, le Général des assaillants crut devoir les encourager par une harangue. Elle fut courte & singulière : » Anglois, » leur dit-il, qui mangez tous les jours de bon » bœuf & de la bonne soupe, souvenez-vous » bien que ce seroit le comble de l'infamie de » vous laisser battre par cette canaille d'Espa- » gnols, qui ne vivent que d'oranges & de ci- » trons ». Ces expressions peu élevées, mais rendues avec beaucoup de vivacité & de franchise, firent sur la multitude une impression étonnante.

On fait qu'il est des harangues d'usage, & qui sont prescrites par le cérémonial. Un premier-Président de Parlement, haranguant Monseigneur le Duc de Bourgogne dans son berceau, se contenta de lui dire : » Nous venons, Mon-

» seigneur , vous offrir nos respects ; nos enfans vous offriront leurs services ».

Le Cardinal de Bonzi , d'une naissance illustre , & Italien d'origine , vint en France , où il obtint l'Archevêché de Narbonne , & la place de premier-Aumônier de la Reine. Quelque-temps après , le Roi de Pologne lui accorda la nomination au Cardinalat. Comme il passoit par Montpellier , pour aller au Conclave , le Doyen , à la tête de la faculté de Médecine , lui fit cette courte harangue.

Italia te fecit Nobilem , Gallia potentissimum , Polonia Eminentissimum. O Utinam & Roma Sanctissimum , & nostra Facultas incolumen.

Vous devez à l'Italie la Noblesse de votre naissance , votre grandeur à la France , le titre d'Eminence à la Pologne. Plût au Ciel que vous fussiez à Rome le titre de Sainteté , & à notre Faculté le don d'une longue santé !

Louis XIV devoit se rendre à l'Eglise de Notre-Dame de Paris , pour assister à une bénédiction de drapeaux , & avoit témoigné qu'il souhaitoit qu'on ne lui fît point de harangue. M. de Harlay de Chanvallon , qui étoit pour lors Archevêque de Paris , se contenta de lui dire à la porte de l'Eglise , où il le reçut : » Sire , » vous me fermez la bouche , pendant que vous » l'ouvrez à la joie publique ».

H A R A N G U E U R S.

LE défaut de mémoire , quelquefois aussi la naïveté , & même l'ineptie de quelques Officiers municipaux , chargés par devoir de haranguer les Princes , ont donné lieu à quelques plaisanteries.

Un Officier de l'Empereur Charles-Quint , s'étant présenté devant François I, pour lui faire une harangue , la commença ainsi : » Quand le » grand Scipion arriva devant Carthage , Si- » re "... Le Roi se levant tout d'un coup de son siege , lui dit : Après , après , on fait bien qu'il ne vint pas à pied , il vint à cheval. *Corozet.*

Les Députés de Marseille , voulant haranguer Henri IV , & mettre leur érudition à profit , commençoient leur discours par ces paroles : *Annibal partant de Carthage.* A ces mots , le Prince les interrompant , leur dit : » Annibal » partant de Carthage , avoit diné , & je vais en » faire autant ".

Trois Députés des Etats de Bretagne , étant venus pour haranguer le Roi , l'Evêque , qui étoit le premier , oublia sa harangue , & ne put en dire un seul mot. Le Gentilhomme qui le suivoit , se croyant obligé de prendre la parole , s'écria : Sire mon grand-pere , mon pere , & moi , sommes tous morts à votre service. Le Roi se retourna en disant qu'il n'entendoit pas les harangues des morts. *Menagiana.*

Christine , Reine de Suede , ayant écouté une harangue , dont la longueur l'avoit ennuyée , M. Voisin la supplia de témoigner sa satisfaction à celui qui l'avoit faite. Cela est juste , dit-elle , quand ce ne seroit qu'à cause qu'il vient de finir.

Un Maire , chargé de haranguer Louis XIV à la porte de la ville , lui présenta les clefs : » Sire , » lui dit-il , la joie que nous avons en voyant » Votre Majesté , est si grande , que "... Il fut alors si interdit , qu'il rappella en vain sa mémoire. Un Seigneur , pour le tirer de ce mauvais pas , lui dit : » Oui , la joie que vous avez est si grande , que vous ne pouvez l'exprimer ".

M. le Prince (le grand Condé) devoit passer par une petite ville de Bourgogne. Le jour venu, la ville s'étant mise sous les armes, le Maire, en robe à la tête des Echevins, alla recevoir M. le Prince à la porte : » Monseigneur, lui dit-
» il, de toutes les villes qui ont l'honneur d'être
» dans le Gouvernement de votre Altesse Sérénissime, la plus petite seroit ravie de vous
» faire connoître qu'il n'y en a point qui ait un
» si grand zele. Elle sait qu'un moyen infailible
» de plaire au guerrier le plus grand de notre
» siècle, c'est de le recevoir au bruit d'une nombreuse
» artillerie ; mais il nous a été impossible
» de faire tirer le canon, par dix-huit raisons.
» La première, c'est, Monseigneur, qu'il n'y en
» a point, & qu'il n'y en a jamais eu en cette
» ville "... *Je suis si content de cette raison*, dit M. le Prince, *que je vous quitte des dix-sept autres.*

Ce même Prince passant par la ville de Sens, fut harangué par l'Abbé Boileau, qui étant alors Doyen de la Cathédrale de Sens, fut chargé de porter la parole à la tête du Chapitre. M. le Prince voulant se procurer le plaisir de déconcerter l'Orateur, affecta d'avancer sa tête du côté du Doyen, comme pour le mieux entendre, mais en effet pour le faire manquer. L'Abbé Boileau, qui s'aperçut de la malice, feignit d'être étonné & interdit, & commença ainsi son compliment avec une crainte affectée : » Monseigneur, votre Altesse ne doit pas être surprise de me voir trembler en paroissant devant elle à la tête d'une compagnie d'Ecclésiastiques ; car si j'étois à la tête d'une armée de trente mille hommes, je tremblerois bien davantage ". M. le Prince, charmé de ce débat

qui annonçoit un homme d'esprit, embrassa l'Orateur ; & quand on lui eut dit que c'étoit le frere de Despréaux , il redoubla ses caresses , & le retint à dîner.

Le Maire d'une petite ville ne pouvant sortir d'une harangue qu'il avoit commencée , un de nos Rois qu'il haranguoit , las de le voir en peines , lui dit : *Finissez en trois mots*. Le Maire s'arrêta tout court , puis il s'écria : *Vive le Roi*.

Louis XIV , passant par Rheims en 1666 , fut harangué par le Maire , qui , lui présentant des bouteilles de vin avec des poires de rouselet seches , lui dit : » Sire , nous apportons à Votre » Majesté notre vin , nos poires & nos cœurs ; » c'est ce que nous avons de meilleur ». Le Roi lui frappa sur l'épaule , en lui disant : Voilà comme j'aime les harangues.

Un bourg connu dans la Province par une foire d'ânes qui s'y tient tous les ans , avoit député son Magistrat au-devant d'un Prince , pour le haranguer. Un Courtisan , de la suite de ce Prince , s'appercevant que la harangue commençoit à l'ennuyer , crut devoir faire diversion à l'ennui , en demandant à l'Orateur , combien les ânes valaient dans son pays ? Celui-ci s'arrêta , & après avoir regardé depuis les pieds jusqu'à la tête celui qui faisoit cette demande déplacée : » Quand ils sont , lui répondit-il , de votre » poil & de votre taille , ils valent dix écus ». Et il reprit le fil de sa harangue.

Les harangeres de la halle à Paris , ont quelquefois eu la liberté de complimenter la famille Royale. Lors de la convalescence de *Monseigneur* , après une maladie qui faisoit beaucoup craindre pour ses jours , les harangeres députèrent quatre de leur troupe à Versailles , pour lui

faire compliment sur sa convalescence. Ces Ambassadrices, se présenterent à la porte de son appartement; mais l'huissier ne jugea pas à propos de les faire entrer : ainsi elles s'en retournerent fort mécontentes. Le soir on rendit compte au Roi du concours de monde qui étoit venu pendant le jour, & l'on ne manqua pas de lui parler des harangeres. Sa Majesté dit qu'on avoit eu tort de leur refuser la porte, & que leur zele méritoit qu'on leur laissât voir Monseigneur. Les harangeres furent, le lendemain matin, ce que le Roi avoit dit; elles assemblèrent leur conseil, & une nouvelle députation fut résolue. Aussi-tôt que leurs *Excellences* furent arrivés à Versailles, & qu'elles se présenterent à la porte de Monseigneur, on les introduisit en cérémonie dans son appartement, & l'on fut en avertir le Roi, qui s'y rendit pour entendre leur harangue. Sa Majesté les trouva à genoux devant Monseigneur, qui étoit tout debout, en robe-de-chambre. L'une lui baisoit les pieds, l'autre le bord de sa robe : ce Prince souffroit cela patiemment. Pendant que les unes s'occupoient à lui baiser les pieds, une autre disoit fort cordialement : Que serions-nous devenues, si notre cher Dauphin fût mort? nous aurions tout perdu. — Oui, répliqua la quatrieme; tu as raison, nous aurions tout perdu; car notre bon Roi n'auroit jamais pu survivre à son fils, & il seroit sans doute mort de douleur. On admira la politique de cette femme, qui redressoit sa compagne, de peur que le Roi ne fût jaloux de l'affection qu'elle témoignoit à Monseigneur. Sa Majesté ordonna qu'on leur donnât un de ses carrosses pour les promener par-tout, & qu'on leur fît voir tout ce qu'il y a de beau à Versailles. Elles

souhaiterent d'aller entendre Vêpres à la Chapelle , & on les placa toutes les quatre dans un banc de Duchesses. Monseigneur leur fit donner vingt louis , & le Roi autant. Après quoi , comblées de biens & d'honneur , le carrosse du Roi les ramena à Paris. On leur fit traverser la ville d'un pas d'Ambassadeur , & on les conduisit de ce train-là à la halle , où elles furent rendre compte à tout leur corps de l'heureux succès de leur voyage. On les conduisit ensuite chacune dans sa maison. Le lendemain elles s'assemblerent encore pour voir à quoi elles employeroient les quarante louis qu'on leur avoit donnés , & elles délibérèrent de les employer à faire chanter un *Te Deum* pour la convalescence de Monseigneur : ce qui fut exécuté dans l'Eglise de Saint-Eustache. *Lettres de Madame Dunoyer.*

H I S T O I R E.

L'HISTOIRE est le livre des Rois : c'est leur conseiller le plus fidele ; mais il faut qu'elle soit écrite par des hommes libres & amis de la vérité. Il a toujours existé , & il existe encore en Chine , un tribunal historique , chargé par une loi fondamentale , de consigner dans les fastes de l'Empire les vertus & les vices du Monarque régnant. L'Empereur Tui-t-song ordonna un jour à ce Tribunal de lui montrer l'histoire de son règne. Tu fais , lui dit le Président , que nous donnons un récit exact des vertus & des vices de nos Souverains ; & nous ne serions plus libres de dire la vérité , si tu jettois les yeux sur nos dépôts. — Quoi ! reprit l'Empereur , tu veux transmettre à la postérité l'histoire de ma vie ?

& tu prétends aussi l'informer de mes défauts , l'instruire de mes fautes ? — Il n'est , répond le Président , ni de mon caractère , ni de la dignité de ma place , d'altérer la vérité : je dirai tout. Si tu fais quelque injustice , tu me feras de la peine : si tu te rends coupable seulement d'une légère indiscretion , j'en serai pénétré de douleur ; mais je ne tairai rien : telle est l'exactitude & la sévérité des devoirs que m'impose ma qualité d'Historien , que même il ne m'est pas permis de passer sous silence la conversation que nous avons ensemble. Tai-t-song avoit de l'élévation dans l'ame. Continue , dit-il au Président , écris & dis , sans contrainte , la vérité. Puissent mes vertus où mes vices contribuer à l'utilité publique & à l'instruction de mes successeurs ! Ton tribunal est libre , je le protege , & lui permet d'écrire mon histoire avec la plus grande impartialité. *Hist. de la Chine.*

L'Histoire n'est pas toujours , comme on le pense communément , à la portée des enfants. Voici une anecdote qui le prouve. C'est M. Jean-Jacques Rousseau qui le rapporte dans son *Traité de l'Education*. J'étois , dit-il , aller passer quelques jours à la campagne , chez une bonne mere de famille , qui prenoit grand soin de ses enfants & de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'ainé , son gouverneur , qui l'avoit très-bien instruit de l'histoire ancienne , reprenant celle d'Alexandre , tomba sur le trait connu du Médecin de Philippe qu'on a mis en tableau , & qui sûrement en valoit bien la peine. Le gouverneur , homme de mérite , fit sur l'intrépidité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point ; mais j'évitai de les combattre , pour ne pas le décréditer dans l'esprit de

son élève. A table, on ne manqua pas, selon la méthode Françoisé, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille sottises, tout à travers lesquelles partoient de temps en temps quelques mots heureux qui faisoient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du Médecin Philippe : il la raconta fort nettement, & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere, & qu'attendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns, à l'exemple du gouverneur, admiroient sa fermeté, son courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient présents, ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme, qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus. Après dîner, soupçonnant sur plusieurs indices, que mon jeune docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour du parc, & l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admirait plus que personne, le courage si vanté d'Alexandre : mais savez-vous où il voyoit ce courage ? uniquement dans celui d'avalier d'un seul trait, un breuyage d'un mau-

vais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine, il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement, ne passoient dans son esprit que pour des sensations désagréables, & il ne concevoit pas pour lui d'autre poison que du féné. Cependant il faut avouer que la fermeté du héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, & qu'à la première médecine qu'il lui faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissements qui passeroient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, & m'en retournai, riant en moi-même de la haute sagesse des peres & des maîtres, qui pensent apprendre l'Histoire aux enfants. Quelques lecteurs, mécontents du *Tais-toi*, Jean-Jacques, demanderont, je le prévois, ce que je trouve de si beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? C'est qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi! Non, jamais mortel n'en fit une si sublime: s'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

La curiosité inquiète des hommes, cherche des détails dans les histoires, & ne trouve que trop de plumes disposées à la servir & à la tromper. On représentoit à un Historien du dernier siècle (*Varillas*), connu par ses mensonges, qu'il avoit altéré la vérité de la narration d'un fait :

Cela se peut, dit-il; mais qu'importe? le fait n'est-il pas mieux tel que je l'ai raconté?

Un autre (l'Abbé de Vertot) avoit un siege fameux à décrire; les mémoires qu'il attendoit, ayant tardé trop long-temps, il écrivit l'histoire du siege, moitié d'après le peu qu'il en savoit, moitié d'après son imagination; & par malheur, les détails qu'il en donne, sont pour le moins, aussi intéressants que s'ils étoient vrais; les mémoires arriverent enfin: *J'en suis fâché*, dit-il, *mais mon siege est fait.* Voyez les Réflexions sur l'Histoire, & sur les différentes manieres de l'écrire, par M. d'Alembert.

HISTORIETTE.

PETITE histoire, où l'on rapporte quelque événement particulier, quelquefois galant, mais ordinairement plaisant; & qui s'éloigne, par conséquent de la gravité de l'histoire. L'historiette differe du conte, en ce que celui-ci est ordinairement fabriqué à plaisir, au-lieu que l'historiette est un de ces petits faits qu'un Historien seme quelquefois dans le cours d'une histoire, soit pour reposer son lecteur, soit pour faire connoître plus particulièrement les mœurs & le caractère d'une nation, ou de différents personnages.

Rome, qui depuis long-temps avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un sous le regne de Théodose, d'une espece toute nouvelle & aussi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue en comparaison de ce qu'elle avoit été autrefois. Un homme du peuple ayant déjà enterrié vingt femmes, en épousa une qui avoit

rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux athlètes célèbres. Enfin, la femme mourut, & le mari, la couronne sur la tête, & une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funebre au milieu des acclamations d'une populace innombrable. *Histoire du Bas-Empire.*

Cambise desirant épouser sa sœur, ce qui étoit défendu par les loix du Royaume, voulut avoir l'approbation des gens de loix pour s'autoriser dans sa demande. Il leur demanda, d'un air sévère, s'ils ne trouvoient pas une loi qui permit au frere d'épouser sa sœur? Ces Jurisconsultes, craignant son indignation, répondirent : Que cette loi n'étoit point écrite ; mais qu'ils en trouvoient une autre qui permettoient aux Rois de faire ce qu'ils trouveroient bon. Par cette réponse adroite, ils détournèrent la colere du Roi, sans violer les loix du Royaume. *Hérodote, liv. 3.*

L'Empereur Alexandre-Sévère avoit parmi ses Courtisans un certain *Verronius-Turinus*, qui avoit souvent l'honneur d'entretenir l'Empereur en particulier. On le regarda bientôt comme un homme qui avoit du crédit, & qui pouvoit obtenir des graces. Plusieurs personnes s'adresserent à lui, & lui offrirent de l'argent, en cas qu'il voulût bien parler en leur faveur. Il prit l'argent, & ne fit rien de ce qu'il avoit promis. Lorsque l'affaire réussissoit par quelque autre voie, il ne manquoit pas de dire que c'étoit à lui qu'on en étoit redevable, & c'est ce qu'il appelloit lui-même *vendre de la fumée*. Cette manœuvre fut sue de l'Empereur, qui lui fit

son procès. On publia toutes les sommes qu'il avoit reçues de ceux qui avoient des affaires au Conseil de l'Empereur, & quelquefois même, des deux parties. Il fut ensuite ordonné qu'il seroit attaché à un poteau, & qu'autour de lui on allumeroit du foin & du bois verd, afin que la fumée l'étouffât ; ce qui fut exécuté. Un hérault crioit pendant l'exécution : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée.*

Une fille alla se plaindre à Charles, Duc de Calabre, de ce qu'un Gentilhomme l'avoit abusée. Le Duc condamna le Gentilhomme à donner à cette fille cent florins d'or. Mais lorsqu'elle fut partie, il lui dit de la suivre, & de reprendre la somme dont elle étoit chargée. La chose n'étoit pas aisée ; on fut lui faire résistance, & la fille revint se plaindre de ces violences au Duc, qui lui dit : » Si vous eussiez eu autant de soin » pour conserver votre honneur que pour dé- » fendre votre argent, vous ne l'eussiez pas per- » du. Allez, ma mie, n'y retournez plus ».

La veuve d'un Grand d'Espagne voulut épouser un de ses Gentilshommes qui étoit très-bien fait & d'une figure fort agréable. Le jeune homme, par une délicatesse assez rare, lui représenta long-temps & vivement, qu'une alliance si disproportionnée la couvriroit d'un éternel opprobre. Cette femme, pour toute réponse, fit couper les narines des deux chevaux de carrosse très-beaux & très-connus, dont elle continua à se servir pour ses visites & ses promenades. Une bizarrerie si nouvelle devint d'abord la matiere de tous les entretiens ; on en parla moins peu de temps après, & enfin on n'en dit plus rien du tout. Voilà ce qui nous arrivera, dit la Dame à son Gentilhomme, en lui faisant observer ce

qui venoit de se passer. Ce raisonnement finit la difficulté. *Mém. hist.*

Louis Guyon, dans ses *diverses leçons*, rapporte qu'un certain Moine jouant à la paume avec François I contre plusieurs Seigneurs, fit adroitement un coup de raquette qui décida de la partie en faveur du Roi. Le Prince surpris, dit aussi-tôt : *Voilà un bon coup de Moine. Sire*, répartit finement le Moine : *Ce sera un coup d'Abbé quand il vous plaira*. Une abbaye étant venue à vaquer trois jours après, le Moine, dit l'histoire, l'obtint principalement pour avoir si bien rencontré. Rabelais raconte un mot tout semblable de l'Abbé de Castiller. *Liv. 5 chap. 17.*

Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, se promenant un soir à Bruges, trouva dans la place publique un homme étendu par terre, où il dormoit profondément. Il le fit enlever, & porter dans son palais, où, après qu'on l'eut dépouillé de ses haillons, on lui mit une chemise fine, un bonnet de nuit, & on le coucha dans un lit du Prince. Cet ivrogne fut bien surpris à son réveil, de se voir dans une superbe alcove, environné d'Officiers plus richement habillés les uns que les autres. On lui demande quel habit Son Altesse vouloit mettre ce jour-là. Cette demande acheva de le confondre ; mais après mille protestations qu'il leur fit qu'il n'étoit qu'un pauvre savetier, & nullement Prince, il prit le parti de se laisser rendre tous les honneurs dont on l'accabloit : il se laissa habiller, parut en public, ouït la Messe dans la Chapelle Ducale, y baïsa le missel ; enfin, on lui fit faire toutes les cérémonies accoutumées : il passa à une table somptueuse, puis au jeu, à la promenade, & aux autres divertissements. Après le souper, on lui

donna le bal. Le bon-homme ne s'étant jamais trouvé à telle fête, prit libéralement le vin qu'on lui présenta, & si largement, qu'il s'enivra de la bonne maniere. Ce fut alors que la comédie se dénoua. Pendant qu'il cuvoit son vin, le Duc le fit revêtir de ses guenilles, & le fit rapporter au même lieu d'où on l'avoit enlevé. Après avoir passé la toute la nuit, bien endormi, il s'éveilla, & s'en retourna chez lui raconter à sa femme tout ce qui lui étoit effectivement arrivé, comme étant un songe qu'il avoit fait. Cette historiette a fourni le sujet d'une comédie Italienne : *Arlequin toujours Arlequin.*

Le Marquis del Gouast, Général des Impériaux, en 1543, venoit de perdre une bataille contre le Duc d'Enghien, qui commandoit les François. Comme avant l'attaque, ce Marquis s'étoit flatté de la victoire, qu'il s'étoit même vanté vis-à-vis quelques Dames, de leur mener liés Enghien & les jeunes volontaires de l'armée Française, on se croyoit en droit de rire à ses dépens. » J'ai ouï, dit Brantôme à ce sujet, » faire un bon conte à une Dame de la Cour, » que pour la part du butin de la bataille, & des » coffres & hardes de M. le Marquis del Gouast, » qui étoit curieux en tout, il fut envoyé au » Roi, par M. d'Enghien, une montre fort belle, » riche & bien labourée. Le Roi accepta » le présent de très-bon cœur. Et ainsi qu'il la » tenoit entre ses mains, & l'admiroit devant » les Dames de la Cour, il y eut Madame de » Nemours, sœur du Prince victorieux, belle » Dame, honnête & très-bien disante, & qui » rencontroit des mieux, qui dit au Roi ». *Pensez, Sire, que cette montre n'étoit pas bien montée lorsqu'elle fut prise ; car si elle eût été aussi bien*

montée que M. le Marquis son maître, vous ne l'eussiez pas eue, & se fût sauvée aussi-bien que lui. Le Roi trouva le conte très-bon, & toute la compagnie. Brantôme.

Alphonse, Roi d'Arragon, étoit venu voir les bijoux d'un jouaillier, avec plusieurs de ses courtisans. Il fut à peine sorti de la boutique, que le marchand courut après lui, pour se plaindre du vol qu'on lui avoit fait d'un diamant de grand prix. Le Roi rentra chez le marchand, & fit apporter un grand vase plein de son. Il ordonna que chacun de ses courtisans y mît la main fermée, & l'en retirât toute ouverte : il commença le premier. Après que tout le monde y eut passé, il ordonna au jouaillier de vider le vase sur la table ; par ce moyen, le diamant fut trouvé, & personne ne fut déshonoré.

Jason Magnus, & Barthelemi Socin, célèbres Jurisconsultes de Pise, dans le quinzième siècle, dispuoient souvent l'un contre l'autre sur des matières de droit. Un jour que Laurent de Médicis étoit présent à leurs disputes, Jason se sentant poussé à bout par son adversaire, s'avisa de forger sur le champ une loi qui lui donnoit gain de cause. Celui-ci s'aperçut de la supercherie ; & comme il n'étoit pas moins rusé, il renversa aussi-tôt cette loi, par une autre aussi formelle. Jason, qui n'avoit jamais entendu parler de cette loi, somma Socin d'en citer l'endroit. Elle se trouve, répondit Socin, sans hésiter, à côté de celle que vous venez de rapporter. Laurent de Médicis applaudit à la répartie, & tout le monde fut content de cette espèce de joute.

Louis XI n'étant que Dauphin, alloit quelquefois manger du fruit chez un paysan. Lorsque ce Prince fut monté sur le Trône, le paysan

lui apporta une rave de son jardin , qui étoit extraordinaire par sa grosseur. Le Roi fut gré au payfan de son présent , & lui fit donner une somme de mille écus. Le Seigneur du village , instruit de cette libéralité , se flatta que s'il donnoit un beau cheval au Roi , sa fortune sera faite. Il va en conséquence à la Cour , le Roi fait l'éloge du cheval , & ajouta : Qu'on m'apporte ma rave. Tenez , dit-il , voici une rave des plus rares dans son espece , aussi-bien que le cheval ; je vous la donne , & grand-merci.

Un Gentilhomme sollicitoit assiduellement une grace auprès du même Roi. Ce Prince , las de le voir , lui dit un jour , qu'il se donnoit des mouvements inutiles. Le Gentilhomme aussi-tôt remercia le Roi avec un air aussi ouvert & aussi gai que s'il avoit obtenu sa demande. Le Roi crut qu'il n'avoit pas bien entendu , ou qu'il interprétoit mal sa réponse. Il le fit rappeler , & lui répéta très-positivement qu'il n'y avoit rien à faire pour lui. Sire , reprit le Gentilhomme , j'avois d'abord bien compris la réponse de Votre Majesté. Pourquoi donc , repliqua le Roi , m'avez-vous remercié avec une joie apparente ? C'est , dit-il , que je regarde comme une grace le prompt refus de Votre Majesté ; car elle m'épargne bien des pas , & la dépense que j'aurois faite inutilement , si la réponse de Votre Majesté eût été moins précise , ou m'eût laissé quelque espérance. Le Roi sourit à cette singularité , & accorda au Gentilhomme tout ce qu'il demandoit. *Pars beneficium est , quod petitur , si citò neges.* Publius Syrus.

L'Anecdote qu'on vient de lire a pu fournir à M. Hagedron , Poëte Allemand , le sujet de cette apologue. Abdallah , prosterné devant le grand

Visir, comme devant Mahomet, lui demandoit, avec de très-humbles supplications, un emploi considérable. Le Ministre avoit jugé que le Pacha Bajazet, qui étoit son parent, le méritoit mieux que lui. Tu ne l'auras pas, répondit-il brusquement à Abdallah. Celui-ci lui témoigna la plus vive reconnoissance. Eh quoi, lui dit le Visir, je t'ai refusé ta demande! Oui, lui dit Abdallah, en embrassant ses genoux, mais tu ne m'as pas fait attendre ton refus.

Louis XI invitoit volontiers à sa table les étrangers dont il espéroit tirer quelques connoissances utiles: il y recevoit même des marchands, qui lui donnoient des lumières sur le commerce, & se servoit de la liberté du repas pour les engager à parler avec confiance. Un marchand, nommé maître Jean, séduit par les bontés du Roi, qui le faisoit souvent manger avec lui, s'avisa de lui demander des lettres de noblesse. Ce Prince les lui accorda; mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Maître Jean, surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. » Allez, Monsieur le Gentilhomme, lui dit le Roi, quand je vous faisois asseoir à ma table, je vous regardois comme le premier de votre condition; mais aujourd'hui je ferois injure aux nobles si je vous faisois la même faveur ». *Histoire de Louis XI.*

Un pauvre citoit en sa faveur ces paroles de Malachie : *N'avons-nous pas tous un seul Dieu pour pere?* & demandoit l'aumône à l'Empereur Maximilien, le traitant de frere. L'Empereur, peu offensé de cette hardiesse, lui fit donner quelque chose. Mais le pauvre, mécontent, lui dit que c'étoit bien peu pour un Empereur. » Al-

» lez, lui répondit Maximilien, si chacun de vos
 » freres vous en donne autant, vous ferez bien-
 » tôt plus riche que moi ».

On a rapporté un mot à-peu-près semblable de Schahroch, un des fils de Tamerlan. Un potier de terre se présenta à ce Prince, qui avoit accumulé beaucoup de richesses, & lui demanda s'il ne croyoit pas à la doctrine de la religion Mahométane, qui enseigne que tous les Musulmans sont freres? Schahroch répondit qu'il étoit persuadé de la vérité de cette doctrine. Puisque nous sommes tous freres, répartit le potier, n'est ce pas une injustice que vous ayez un si grand trésor, & que je sois dans le besoin? donnez-moi au moins la portion qui me revient en qualité de frere. Le Prince lui fit donner une petite piece de monnoie. — Quoi! dit le potier, d'un si grand trésor il ne me revient que cette petite portion! — Retire-toi bien vite, lui répondit le Prince Musulman, & ne dis mot à personne de ce que je t'ai donné; ta portion ne seroit pas si considérable, si tous nos autres freres me demandoient la leur.

Un certain Evêque de Spire, qui vivoit du temps de l'Empereur Rodolphe, fut obligé de sortir de l'Empire pour avoir donné un baiser à l'Impératrice. Voici la maniere dont le fait est rapporté par Michel le Saxon, dans sa *Chronique Allemande des Empereurs*. » L'Empereur Rodolphe, de la maison de Habsbourg, épousa, sur ses vieux ans, Agnès, fille du Duc de Bourgogne, qui étoit fort jeune & d'une grande beauté. Un jour que l'Evêque de Spire, qui étoit de la famille des Comtes de Leinengen, lui présentoit la main pour descendre de carrosse; cet Evêque fut si charmé de la beauté
 » de

» de l'Impératrice, qu'il la baïsa, malgré elle,
» sur la joue; ce qui déplut si fort à cette chaste
» Impératrice, qu'elle en porta des plaintes à
» son mari. L'Empereur, extrêmement surpris
» & irrité de cet attentat, fit dire à l'Evêque qu'il
» avoit choisi cette *paix* pour lui seul, que l'E-
» vêque n'avoit qu'à en choisir une autre qu'il
» pût baiser, & qu'au reste il eût à ne plus pa-
» roître devant les yeux de l'Empereur. Ainsi
» l'Evêque fut obligé de sortir de l'Empire, &
» de demeurer en exil jusqu'à la mort de Ro-
» dolphe ».

Dom Sanche, second fils d'Alphonse, Roi de Castille, étant à Rome, fut proclamé Roi d'Egypte par le Pape. Tout le monde applaudit, dans le Consistoire, à cette élection. Le Prince entendant le bruit des applaudissements, sans en savoir le sujet, demanda à son interprete, qui étoit à ses pieds, de quoi il étoit question. Sire, lui dit l'interprete, le Pape vient de vous créer Roi d'Egypte. » Il ne faut pas être ingrat, ré-
» pondit le Prince; leve-toi, & proclame le
» saint Pere Calife de Bagdad ».

Les Allemands ayant demandé au Pape Jules II la permission, quand la Saint-Martin arriveroit un jour maigre, de manger de la viande, Jules, qui ne vouloit pas ouvertement leur refuser cette grace, la leur accorda; mais à condition que le même jour ils ne boiroient point de vin; ce qui valoit un refus. *L. Bandel.*

Le Maréchal de... étant en voyage, se trouva mal, & fut obligé de s'arrêter dans un village pour se faire saigner. On avertit le Chirurgien du lieu. Son air n'inspiroit pas beaucoup de confiance: cependant le Maréchal consentit de s'en servir. Comme ce Chirurgien étoit près de le

piquer, le Maréchal retira un peu le bras. Il me semble, Monseigneur, dit le Cadedis, que vous craignez la saignée? — *Ce n'est pas la saignée que je crains*, lui répondit-il; *c'est le saigneur.*

Mademoiselle d'Orléans, fille de Gaston de France, frere de Louis XIII, étoit très-délicate sur le respect qui lui étoit dû. Un jour qu'elle s'amusoit à de petits jeux, on joua aux proverbes; & suivant les gestes qu'on faisoit, elle devinoit quel proverbe on avoit représenté. Après avoir deviné, *l'occasion fait le larron; à gens de village, trompette de bois; tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise*, & encore quelques autres, un de ses Gentilshommes se mit à sauter, à rire, à grimacer, & à faire plusieurs autres extravagances. Mademoiselle l'ayant fait recommencer sans y rien comprendre, avoua qu'elle ne pouvoit le deviner, & lui demanda quel proverbe c'étoit-là. *C'est*, Mademoiselle, lui répondit-il, *qu'il ne faut qu'un fou pour en amuser bien d'autres.* Cette plaisanterie la piqua; & s'étant imaginée qu'il lui reprochoit qu'elle s'amusoit à des folies, elle lui dit qu'il perdoit le respect, & lui défendit de jamais paroître en sa présence. Boursault rapporte cette anecdote dans ses Lettres, comme témoin oculaire.

Un des Capitouls de Toulouse voulut un jour être lui-même témoin de la cérémonie de ses propres funérailles. Toute la Ville fut priée d'assister au convoi. Pour lui il se fit mettre dans un cerçueil, suivi de tout l'équipage mortuaire, & on le porta à l'Eglise avec tout l'appareil d'une pompe funebre. Le service fut fait, & la Messe célébrée, avec les cérémonies accoutumées. Le Capitoul posé dans la biere, & contrefaisant bien le mort, fut encensé suivant l'usage. Mais

au-lieu de le porter en terre, on le plaça derrière l'Autel, d'où il sortit un moment après, & alla régaler magnifiquement tous ceux qui avoient assisté à cette pompe funebre. L'Archevêque, instruit de cette cérémonie, assembla un concile. Plusieurs Peres de ce concile prétendirent que c'étoit une action pieuse & salutaire, parce qu'elle excitoit vivement la pensée de la mort. D'autres la condamnerent comme une superstition, qui tendoit à rendre les cérémonies funebres, le jouet des particuliers. Le concile, après trois séances, décida contre les premiers. (*La Faille.*) L'Empereur Charles-Quint joua une pareille comédie un mois avant que de mourir. Voyez le *Dictionnaire des Portraits & anecdotes des hommes illustres.*

Une belle marchande de Londres avoit pris successivement six maris; le premier, par obéissance pour ses parents; les cinq autres par son propre choix: un Anglois fut assez hardi pour l'épouser en septiemes noces. Les premiers mois de leur nouveau ménage n'eurent rien que d'agréable. Un amour excessif rend aisément une femme indiscrete; celle-ci faisoit, dans les bras de son septieme époux, la satire des six qui l'avoient précédé: ils lui avoient déplu, disoit-elle, par leur ivrognerie ou par leurs infidélités, & jamais elle ne les avoit regrettés ni pleurés sincèrement. Le mari, curieux d'apprendre quel étoit le caractère de son amoureuse moitié, affecte de s'absenter souvent & de paroître ivre, toutes les fois qu'il rentroit tard chez lui. D'abord on ne lui fit que des reproches; mais bientôt les menaces succéderent aux représentations; il continua son train, & feignit d'être encore plus adonné au vin. Un soir qu'elle le crut ivre

mort, & bien endormi, elle détacha un plomb de la manche de sa robe, le fit fondre, & s'approcha du faux dormeur pour lui verser dans l'oreille, à l'aide d'une pipe, le métal en fusion. Le mari, ne doutant plus de la scélératesse de cette femme, l'arrêta, cria au secours, & fit venir la justice. La criminelle fut mise en prison; son procès fut instruit; les six cadavres exhumés déposèrent contr'elle, & la firent condamner à mort. Cette aventure donna lieu à ce règlement utile, par lequel il est défendu en Angleterre d'ensevelir aucun cadavre avant d'avoir appelé les experts-jurés. Il faut que ceux-ci examinent le cadavre, & certifient que le fer ou le poison n'ont point abrégé ses jours.

Vers l'an 1650, il y eut à Tunis une peste qui donna lieu à un fait assez particulier. Un Prêtre de la Mission, nommé *Levacher*, qui demouroit dans cette Ville, avoit avec lui un autre Prêtre de la même Mission, nommé *Guérin*. La peste ayant frappé le premier, il fut en peu de temps tenu pour mort, & on se mit en devoir de l'ensevelir. M. Guérin écrivit en conséquence à M. Vincent, Supérieur général de la Mission en France, qu'il avoit plu à Dieu de disposer de M. Levacher, & qu'il alloit le faire porter en terre. La lettre fut aussi-tôt remise à un Capitaine de vaisseau, qui étoit prêt de partir pour la France. Comme on étoit sur le point de mettre M. Levacher dans la biere, il fit quelques mouvements qui indiquèrent qu'il n'étoit pas mort. Aussi-tôt on le tira de son suaire, & on le remit dans son lit. Cependant M. Guérin fut aussi frappé de la peste, avec tant de violence, qu'elle le tua véritablement en peu d'heures, & il fut enterré. Quelques jours s'étant

passés, & M. Levacher bien rétabli, ne sachant pas ce que M. Guérin avoit écrit de lui, manda aussi à M. Vincent que Dieu avoit disposé de M. Guérin, & envoya sa lettre au Capitaine prêt à partir. C'étoit le même qui avoit reçu la première, & qui attendoit, pour son départ, un vent favorable. Le voyage ayant été heureux, le Supérieur-général de la Mission reçut en même-temps les deux lettres, dont la date ne différoit pas beaucoup. On peut juger quelle fut la surprise de ce Supérieur, de recevoir deux lettres de deux hommes qui mandoient la mort l'un de l'autre, de la même manière, & avec les mêmes circonstances. On ne pouvoit méconnoître leur écriture, ni le cachet de la mission. On ne savoit enfin que penser de cette aventure, dont le mystère ne fut éclairci que quelques mois après.

En 1667, Louis XIV avoit porté la guerre dans les Pays-Bas. Après s'être rendu maître de plusieurs places, il mit le siege devant Lille. Le Comte de Brouai, Gouverneur de la place, fit demander où étoit le quartier du Roi : *Il est dans le camp entier*, répondit le Prince, & *on peut tirer par-tout*. A cette politesse, le Gouverneur en ajouta une autre, qui fut d'envoyer tous les matins de la glace, parce qu'il avoit appris qu'elle manquoit au camp du Roi. Louis dit un jour au Gentilhomme qui la lui apporta : *Je suis bien obligé à Monsieur de Brouai de sa glace ; mais il devroit m'en envoyer un peu davantage*. Sire, répartit l'Espagnol sans hésiter, *il croit que le siege sera long, & il craint qu'elle ne vienne à manquer*. Il fit tout de suite une révérence, & s'en alla. Le Duc de Charroft, qui, comme Capitaine des gardes, étoit derriere le Roi, cria à l'envoyé :

Dites à Brouai qu'il n'aille pas faire comme le Commandant de Douai, qui s'est rendu comme un coquin. Louis se retourna, & lui dit en riant : Charrost, êtes-vous fou ? Comment, Sire ! repliqua-t-il, Brouai est mon cousin. Mém. de Choisy.

Le Marquis de Saint-André sollicitoit un petit Gouvernement auprès de M. de Louvois, Ministre de la guerre. Ce Ministre, qui avoit reçu quelques plaintes contre l'Officier, le lui refusa. Si je recommençois à servir, je fais bien ce que je ferois, répartit cet Officier, un peu ému. — Et que feriez-vous, lui demanda le Ministre d'un ton tout-à-fait brusque ? — Je réglerois si bien ma conduite, répliqua Saint-André, que vous n'y trouveriez rien à redire. Louvois fut si agréablement surpris de cette réponse, qu'il accorda ce qu'on lui demandoit.

Pendant la guerre de Hollande, en 1672, un soldat ayant, par étourderie, lâché un coup de pistolet près de la maison où Louis XIV avoit établi son quartier général, fut condamné à être pendu. Une Liégeoise, jeune & jolie, touchée de compassion, s'alla présenter au Duc de la Feuilade pour avoir la grace de ce malheureux. Le Duc la renvoya au Roi, devant qui elle se mit à genoux, & la lui demanda. Le Prince voulut savoir d'elle par quel motif elle parloit en faveur d'un homme qu'elle ne connoissoit pas, & si c'étoit qu'elle voulût l'épouser. Elle répondit que non ; que la pure charité la portoit à parler pour lui, & qu'elle avoit un frere dans les troupes, à qui, si pareil malheur étoit arrivé, elle auroit été bien-aïse qu'on eût pardonné. Le Roi s'éloigna d'elle, en lui disant que qui tiroit près du Louvre, méritoit la mort. La pauvre fille ne se rebuta point ; & retenant le Monarque par l'ha-

bit : *N'accorderex-vous pas , Sire , lui dit-elle , cette grace à une Liégeoise qui vous la demande ?* Elle prononça ces paroles avec tant de naïveté , que le Roi lui répondit , en souriant : *Oùi , je vous l'accorde , & je veux qu'il vienne vous en remercier.*

Le Duc de Roquelaure , bien connu à la Cour de Louis XIV par ses plaisanteries , n'avoit cependant pas toujours les rieurs de son côté. Ce Duc étoit dans une petite Ville de Province. Il avoit été voir la plupart des Dames de ce pays , & en avoit oublié une qui se croyoit digne de ses empressements. La Dame regardoit cet oubli comme un affront ; elle craignoit même que les autres n'en tirassent avantage ; c'est pourquoi elle pria un des amis du Duc de l'amener chez elle. Cet ami s'acquitta de sa commission ; mais soit qu'il prît mal son temps , ou par quelque autre raison , M. de Roquelaure , se voyant forcé à faire cette visite , protesta qu'il ne diroit pas un mot. L'ami crut qu'il ne tiendrait pas sa parole , & avertit la Dame de l'heure. La Dame de son côté eut soin d'assembler bonne compagnie chez elle , afin d'avoir autant de témoins de l'honneur qu'elle devoit recevoir ; mais elle n'eut pas lieu de s'en applaudir. M. de Roquelaure vint comme il l'avoit promis , mais ce fut pour se camper dans un fauteuil , où il ne desserra pas les dents. Un pareil procédé déconcerta toute l'assemblée. La Dame , méprisée , en crevoit de dépit , lorsque sa fille , qui étoit une petite personne très-jolie , la vengea pleinement. Ennuyée d'un si long silence , elle se leva tout d'un coup , & après s'être approchée du Duc , elle se mit à crier de toute sa force. *Ha ! mon Dieu , maman , Monsieur de Roquelaure est mort !* Cette faille réveilla tous les esprits. On demanda à la

petite fille ce qu'elle vouloit dire ? *Mais , ouï , insista-t-elle , il est mort ; ne voyez-vous pas bien qu'il pue , & qu'il ne parle point ? n'est-ce pas , comme l'on dit , que nous serons après la mort ?* M. de Roquelaure se retira sans demander son reste , & laissa à la compagnie la liberté de rire à ses dépens. *Lettres de M. Dunoyer.*

Le Duc de Roquelaure n'étoit pas beau. Un jour ce Seigneur rencontrant un Auvergnat fort laid , qui avoit des affaires à Versailles , il le présenta lui-même à Louis XIV , en lui disant ; qu'il avoit les plus grandes obligations à ce Gentilhomme. Le Roi voulut bien accorder la grace qui lui étoit demandée , & s'informa du Duc quelles étoient les obligations qu'il devoit à cet homme. — Ah ! Sire , répartit M. de Roquelaure , sans ce magot-là , je serois l'homme le plus laid de votre Royaume. Le Roi sourit à cette faillie , & l'Auvergnat , en homme d'esprit , ne fit pas semblant d'y prêter attention , & ne parut occupé que de sa reconnoissance.

On s'amusoit à la Cour de Louis XIV , à faire des loteries. La Duchesse de Bourgogne en fit une : elle étoit elle-même au bureau où l'on portoit l'argent , & chacun y mettoit pour faire sa cour. Un jour que M. le Duc de Bourgogne passoit par-là , il entendit une grande dispute entre celui qui recevoit l'argent & un Officier , qui demandoit un billet. Le Prince voulut savoir de quoi il s'agissoit , & on lui dit que cet homme vouloit qu'on écrivît pour devise , sur son billet : *Aux cinq cents diables.* Le receveur refusoit de mettre une pareille devise , & M. le Duc de Bourgogne étoit même scandalisé ; mais celui qui la demandoit en expliqua le sens au Prince , & lui dit qu'ils étoient cinq associés au billet ,

tous cinq garçons, & par conséquent *cinq sans diables*, puisqu'ils étoient sans femmes. Cette imagination fit rire la Cour : mais il arriva une autre aventure à-peu-près de la même espèce, qui l'intrigua un peu. Un homme voulut faire mettre sur son billet : *Si je gagne, le Roi aura Durevers*. On dit cela au Roi, qui commanda qu'on arrêtât cet homme ; & après l'avoir fait amener devant lui, Sa Majesté lui demanda quel étoit le revers dont il le menaçoit. — C'est Sire, répondit cet homme, que si je gagne, j'ai destiné cet argent à acheter une charge auprès de Votre Majesté ; & comme je m'appelle *Durevers* si je gagne, Votre Majesté aura *Durevers* à son service. Cette équivoque ne fut point du goût du Roi ; on remercia M. Durevers, & on le pria de se retirer & d'aller porter ailleurs sa pistole, & ses mauvaises plaisanteries. *Lettre de M. Durever.*

Le Duc d'Osborne, Vice-Roi de Naples, étoit allé sur les galères du Roi d'Espagne le jour d'une grande fête, pour exercer le droit qu'il avoit de délivrer un forçat. Il en interrogea plusieurs, qui tâcherent tous de s'excuser & de le convaincre de leur innocence. Un seul avoua naïvement ses crimes, en disant qu'il méritoit encore une plus grande punition. *Qu'on chasse*, dit le Duc, *ce méchant homme, de peur qu'il ne pervertisse ces honnêtes gens-là*. Il récompensa ainsi la sincérité de ce galérien.

Un marchand avoit acheté, cent mille écus, la fameuse perle appelée, la *Pélegrine*. Philippe IV, auquel ce marchand fut présenté, lui demanda pourquoi il avoit donné tant d'argent pour une perle. Je songeois, répondit-il, qu'il y avoit dans le monde un Roi d'Espagne qui me

l'acheteroit. Ce Monarque, flatté de cette réponse qui témoignoit la grande idée que l'on avoit de lui, fit compter au marchand quatre cents mille livres pour cette perle.

Un bourgeois de Verdun maltraitoit extrêmement sa femme qui étoit fort jolie. On en porta des plaintes à M. de Feuquieres, Gouverneur de la Ville, qui envoya chercher le mari brutal. Celui-ci se défendit le mieux qu'il put; & comme il disoit avec emportement à M. de Feuquieres, que s'il connoissoit la méchanceté de sa femme, il ne le condamneroit pas, un voisin qu'il avoit amené avec lui, s'approcha, & lui dit doucement par-dessus l'épaule: » Compere, il y a » raison par-tout; on fait bien qu'il faut battre » une femme, mais il ne faut pas l'affommer ». On loua le voisin de son bon jugement; & l'on renvoya le mari, à qui on recommanda de s'y conformer à l'avenir.

Un homme fort riche étant à l'article de la mort, avoit envoyé chercher un Notaire de Paris, nommé *Sainfrai*, pour lui dicter son testament. Il lui recommanda sur-tout d'en rédiger les clauses d'une maniere si claire & si nette, qu'il ne pût y avoir entre ses héritiers aucune contestation après sa mort. Un testament qui ne soit contesté, répondit Sainfrai, il faudroit que je fusse bien habile! » Jesus-Christ, qui étoit le » plus sage de tous les hommes, & qui, de » plus, étoit Dieu, n'en a jamais fait qu'un que » l'on conteste depuis seize cents quatre-vingts » & tant d'années, & qui fait encore tous les » jours naître de nouveaux procès. Il n'y a pas » d'apparence que je fasse ce qu'il n'a pas fait ». *Lettres de Boursault.*

M. Feuillet, célèbre Prédicateur du temps de

Louis XIV, regardoit *Monsieur* faire collation en carême. *Monsieur*, en sortant de table, lui montra un petit biscuit qu'il prit encore sur la table, en disant : *Ce n'est pas rompre le jeûne, n'est-il pas vrai ?* Feuillet lui répondit : *Mangez un veau, & soyez Chrétien.*

M. Racine rapporte, dans une de ses lettres, cette petite vengeance d'un Mousquetaire. Il étoit sur un des petits degrés de Versailles. Un Officier, qui étoit derrière lui, le prenant pour un de ses meilleurs amis, lui donna en badinant, un coup de pied dans le derrière; puis s'étant aperçu de son erreur, lui fit beaucoup d'excuses. Mais le Mousquetaire, sans se payer de ses raisons, prit le moment qu'il avoit le dos tourné, & lui donna aussi un coup de pied de toute sa force; après quoi il le pria de l'excuser, disant qu'il l'avoit pris aussi pour un de ses amis. Cette affaire, ajoute M. Racine, a paru fort étrange, & auroit pu avoir des suites, si on n'avoit pris soin d'accommoder promptement les deux partis.

Un Archevêque de Narbonne, de la maison de Gondi, entretenoit un magnifique jardin, qui étoit le rendez-vous de tous les honnêtes gens de la Ville & des environs. Mais on avertissoit ceux qui entroient, de ne rien gaspiller, afin de laisser aux autres la vue de ces belles fleurs qu'on y cultivoit. Un jour que l'Archevêque étoit à une fenêtre qui donnoit sur le jardin, il aperçut une Dame qui ravageoit le parterre pour se faire un bouquet des plus belles fleurs. Il appella un domestique, & le chargea de porter à cette Dame un écu de sa part, pour s'acheter des fleurs chez les jardiniers; ajoutant que celles de ce jardin n'étoient que pour le plaisir du public, &

non pour le service des particuliers. La Dame sentit cet affront, jetta les fleurs par terre, & sortit fort indignée de cette prétendue impolitesse de l'Archevêque, qui, pour toute satisfaction, lui fit dire que son jardin n'étoit ouvert que pour les personnes qui savoient vivre. *Nouveau Porte-feuille, imprimé en 1757.*

L'Empereur Rodolphe II, ayant appris qu'il y avoit en Franche-Comté un Chymiste qui passoit pour être certainement un adepte, envoya un homme de confiance pour l'engager à venir le trouver à Prague. Le commissionnaire n'épargna ni persuasion, ni promesse pour s'acquitter de sa commission; mais le Franc-comtois fut inébranlable, & se tint constamment à cette réponse. » Ou je suis adepte, ou je ne le suis pas; » si je le suis, je n'ai pas besoin de l'Empereur; » & si je ne le suis pas, l'Empereur n'a que faire de moi ». *Nouveau Porte-Feuille.*

En 1663, l'Evêque d'une petite Ville de guerre s'étant avisé le premier de donner le nom de valet-de-chambre à un de ses laquais, & de lui faire porter l'épée, on vit le lendemain le Gouverneur de la Ville, qui se faisoit faire la barbe par un de ses gens en soutane & en petit collet.

Le Sultan Amurath avoit défendu le tabac. Se trouvant un jour déguisé à Scutaret, il se plaça dans la barque qui passe à Constantinople. Il y avoit un Spahis qui se mit à prendre du tabac; le grand-Seigneur lui demanda s'il n'avoit pas peur des défenses; il répondit que personne ne pouvoit l'empêcher d'en prendre, que c'étoit son pain, & lui demanda s'il en vouloit. Le grand-Seigneur, ayant pris sa pipe, se mit dans un coin de la barque pour fumer, comme s'il eût appréhendé d'être vu. Lorsqu'ils furent à

terre , il invita le Spahis à venir boire du vin en un lieu où il y en avoit de bon. Celui-ci y ayant consenti , le grand-Seigneur le mena vers le lieu où ses gens l'attendoient ; & en étant assez proche , il crut , comme il étoit très-fort , qu'il pourroit lui seul arrêter cet homme ; c'est pourquoi il le prit par le collet. Le Spahis , étonné de cette hardiesse , soupçonna que c'étoit le grand-Seigneur ; & se voyant perdu , il prit vîtement sa masse qui pendoit à sa ceinture , & lui en donna un si grand coup sur les reins , qu'il le jeta par terre , & s'enfuit. Ce Prince , piqué d'avoir manqué son coup , fit publier qu'il tenoit pour brave celui qui étoit l'auteur de cette action ; & que s'il se présentoit , il lui donneroit une grande récompense ; mais le Spahis qui ne se fioit pas à sa parole , demeura inconnu. *Thevenot.*

Des Juifs de Constantinople dispuetoient avec des Musulmans touchant le Paradis , & soutenoient qu'ils seroient les seuls qui y auroient entrée. Les Turcs leur demanderent : » Puisque » cela est ainsi , suivant votre sentiment , où voulez-vous donc que nous soyons placés ? Les Juifs n'eurent pas la hardiesse de dire que les Turcs en seroient exclus entièrement ; ils répondirent seulement : » Vous serez hors des murailles , & vous nous regarderez ». Cette singulière dispute alla jusqu'aux oreilles du Grand-Visir , qui ne cherchant que le moindre prétexte pour lever de nouveaux impôts sur les Juifs , dit : » Puisque cette canaille nous place hors de » l'enceinte du Paradis , il est juste qu'elle nous » fournisse des pavillons , afin que nous ne » soyons pas exposés aux injures de l'air ». En même-temps il taxa le corps des Juifs , outre le tribut ordinaire , à une certaine somme pour la

dépense des pavillons du grand-Seigneur , qu'ils payent encore aujourd'hui.

Un Mandarin de Nankin passoit pour le plus riche particulier de la Chine. L'Empereur Kam-hi , qui se proposoit de lui enlever une partie de ses trésors , lui fit dire de venir le trouver dans le parc où il se promenoit. Il lui ordonna de prendre la bride d'un âne sur lequel il monta , & de le conduire autour du parc. Le Mandarin obéit , & reçut une piece d'or pour récompense. L'Empereur voulut à son tour lui donner le même amusement. En vain le Mandarin s'en excusa ; il fallut souffrir que son maître lui rendit l'office de palefrenier. Après cette bizarre promenade : Combien de fois , lui dit l'Empereur , suis-je plus grand & plus puissant que toi ? Le Mandarin se prosternant à ses pieds , lui répondit , qu'on ne pouvoit faire entr'eux aucune comparaison. Eh bien , lui dit Kam-hi , je vais la faire. Je suis vingt mille fois plus grand que toi ; ainsi , tu payeras ma peine à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille pieces d'or , en se félicitant , sans doute , de la modestie de son Souverain , qui pouvoit s'estimer cent mille fois plus grand & plus puissant que lui. *Histoire des Voyages.*

Le Calife Mahadi aimoit passionnément la chasse. Egaré de sa route , il entra chez un paysan , & lui demanda à boire. Celui-ci lui apporta une cruche de vin , dont le Calife but quelques coups. Mahadi lui demanda ensuite s'il le connoissoit. Non , répondit l'Arabe. Je suis , dit ce Prince , *un des principaux Seigneurs de la Cour du Calife.* Il but ensuite un autre coup , & demanda encore au paysan , s'il le connoissoit. Celui-ci lui répondit , qu'il venoit de lui dire qui

il étoit. *Ce n'est pas cela*, reprit Mahadi ; *je suis encore plus grand que je ne vous l'ai dit*. Là-dessus il but encore un coup , & répéta la première demande. L'Arabe impatient , lui répliqua qu'il venoit de s'expliquer lui-même à ce sujet. *Non*, dit le Prince , *je ne vous ai pas tout appris, je suis le Calife , devant qui tout le monde se prosterne*. A ces paroles , l'Arabe , au-lieu de se prosterner , prit la cruche avec précipitation , pour la reporter où il l'avoit prise. Le Calife étonné , lui en ayant demandé la cause : » C'est , dit l'Arabe , parce que si vous buviez encore un » coup , j'aurois peur que vous ne fussiez le » Prophete , & qu'enfin , à un dernier coup , » vous ne prétendissiez me faire accroire que » vous êtes le Dieu tout-puissant ". *Hist. des Arabes*.

Le Pere Kircker , Jésuite , rapporte dans une relation de son voyage , que revenant de Goa , en Europe , & étant arrivé à l'embouchure du fleuve *Indus* , il entra dans un marécage rempli de roseaux , du milieu desquels sortit tout-à-coup un crocodile énorme , qui vint à lui pour le dévorer. En même-temps , il aperçut un tigre qui venoit aussi se jeter sur lui. Ce pauvre Pere , placé entre deux périls inévitables , ne savoit à quel Saint se vouer , lorsque tout-à-coup le tigre s'étant élancé avec furie , tomba dans la gueule du monstrueux crocodile , qui , occupé de sa nouvelle proie , donna au missionnaire le temps de s'échapper. Cette singulière aventure rappelle celle d'un homme dont parle Ausone. Sa femme vouloit l'empoisonner , mais il échappa à cette mort , parce que cette femme avoit heureusement mêlé deux poisons contraires , dont l'un empêcha l'effet de l'autre.

H O N N E U R.

C'EST le desir d'être estimé des hommes : on l'a défini le préjugé de chaque personne & de chaque condition. Chacun fait consister l'honneur dans ce qu'il croit que les autres recherchent le plus en lui : les militaires le placent dans le courage ; les juges , dans l'intégrité ; les femmes , dans la chasteté. *Voyez Courage , Chasteté , Intégrité , Préjugé.*

Un Maître-d'hôtel fera consister son honneur à bien ordonner un service. Vatel, Maître-d'hôtel de M. le Prince, étoit peut-être l'homme de son temps qui avoit le plus d'honneur à sa manière ; mais l'amour-propre avoit si fort échauffé cette tête mal-saine , que le bon sens s'en étoit évaporé. Il se tua , parce qu'il ne pouvoit soutenir le prétendu affront de laisser manquer , dans une fête , une vingt-cinquième table , d'un plat de marée. C'est Madame de Sévigné qui rapporte ce fait dans ses Lettres. M. le Prince donnoit à Chantilly une fête à Louis XIV. Le Roi arriva un jeudi au soir. La promenade , la collation dans un lieu tapissé de jonquilles ; tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua , à cause de plusieurs diners auxquels on ne s'étoit pas attendu. Cela faisoit Vatel ; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne : il y a douze nuits que je n'ai dormi, aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué , non pas à la table du Roi , mais aux vingt-cinquièmes , lui

revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusques dans sa chambre, & lui dit : Vatel, tout va bien ; rien n'étoit si beau que le souper du Roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'acheve, je fais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez pas ; tout va bien. La nuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas ; il fut couvert d'un nuage : il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va par-tout, il trouve tout endormi : il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée. Il lui demanda : Est-ce là tout ; il lui dit : Oui, Monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne viennent point : sa tête s'échauffoit ; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville : il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, & se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisieme coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels. Il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre ; on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang.

Il n'y a pas jusqu'à l'esclave, au milieu des fers, qui ne sacrifie au point d'honneur. Un jeune captif Lacédémonien, ayant reçu ordre de son maître de lui rendre un service domestique regardé comme abject, ne répondit rien. Et comme son maître le pressoit, il se sauva sur les toits, en lui disant : Tu verras dans un moment

à qui tu as affaire ; & se tue en se précipitant.

On fera peut-être étonné de voir celui que l'ignominie environne , sensible à un prétendu point d'honneur. Un comite donnoit ses ordres à un galérien ; & comme celui-ci n'obéissoit pas , il le menaça de coups de bâton. Apprenez, Monsieur , répond le galérien , que ce n'est pas à un homme comme moi , que l'on donne des coups de bâton. Comment, coquin , lui dit le comite , tu le prends ici sur un ton bien singulier ; en même-temps , il va chercher un bâton pour le frapper ; le galérien aussi-tôt se jetta à la mer , & comme on les enchaîne deux à deux , il précipite avec lui son compagnon.

Le point d'honneur pour un Iroquois prisonnier , est de souffrir avec fermeté toutes sortes de tourments de la part de ses ennemis. Un Missionnaire rapporte qu'un jeune Iroquois , au milieu des supplices , dit , par forme de bravade , à ses ennemis : » Vous n'avez point d'esprit : vous » ne savez pas la maniere de tourmenter ; vous » êtes des lâches ; si je vous tenois dans mon » pays , je vous en ferois souffrir bien davantage ". Mais pendant qu'il parloit de la sorte , une femme fit rougir au feu une petite broche de fer , & lui perça certaines parties sensibles du corps. La vive douleur lui arracha un cri aigu ; mais prenant aussi-tôt un air riant , il dit à cette femme : » Tu as de l'esprit ; tu l'entends ; voilà » comme il faut faire ".

Il a régné autrefois parmi nous un enthousiasme d'honneur , & c'est un siecle que nous traitons de barbare , qui a vu ce beau regne. Mais avouons ici avec l'Auteur des *Considérations sur les Mœurs* , que si d'un côté l'honneur a perdu , on a aussi , sur certains articles , des délicatesses

ignorées, même dans le dernier siècle. Lorsque le Sur-Intendant Fouquet donna à Louis XIV cette fête si superbe dans le château de Veaux, le Sur-Intendant porta l'attention jusqu'à faire mettre dans la chambre de chaque Courtisan de la suite du Roi une bourse remplie d'or, pour fournir au jeu de ceux qui pouvoient manquer d'argent, ou n'en avoir pas assez. Aucun ne s'en trouva offensé; tous admirèrent la magnificence de ce procédé. Ils tâchèrent peut-être de croire que c'étoit au nom du Roi, ou, du moins, à ses dépens; & ne se trompoient pas sur ce dernier article. Quoi qu'il en soit, ils en usèrent sans plus d'information. Si un Ministre des Finances s'avisoit aujourd'hui d'en faire autant, la délicatesse de ses hôtes en seroit blessée avec raison; tous refuseroient avec hauteur & dignité.

Le Sur-Intendant de Bullion avoit déjà donné un exemple de ce magnifique scandale. Ayant fait frapper, en 1640, les premiers *louis* qui ayent paru en France, il imagina de donner un dîner à cinq Seigneurs de ses courtisans, fit servir au dessert trois bassins pleins de nouvelles especes, & leur dit d'en prendre autant qu'ils voudroient. Chacun se jeta avidement sur ce fruit nouveau, en remplit ses poches, & s'enfuit avec sa proie, sans attendre son carrosse. Le Sur-Intendant rioit beaucoup de la peine qu'ils avoient à marcher. Le payement de quelques dettes de l'Etat eût également pu donner cours à ces premières especes; mais ce moyen n'eût pas été si noble, au jugement de Bullion & de ses convives. *Considérations sur les Mœurs.*

L'honneur est la monnoie qui coûte le moins à l'Etat; & cependant il est le plus puissant ressort pour opérer de grandes choses. Qui ne fait

que l'espérance d'une couronne d'herbes , chez les anciens , enfanteroit plus d'actions de bravoure & de courage que nous ne pourrions en obtenir aujourd'hui avec tout l'or du Pérou ?

Les François assiégeoient une place. L'Officier qui les commandoit fit proposer aux grenadiers une somme considérable pour celui qui , le premier , planteroit une fascine dans le fossé exposé à tout le feu des ennemis. Aucun des grenadiers ne se présenta. Le Général étonné , leur en fit des reproches. *Nous nous serions tous offerts* , lui dit un de ces braves soldats , *si l'on n'avoit pas mis cette action à prix d'argent.*

Un soldat envoyé par M. de Vauban , pour examiner un poste , y resta long-temps , malgré le feu des ennemis , & reçut même une balle dans le corps. Il retourna rendre compte de ce qu'il avoit observé , & le fit avec toute la tranquillité possible , quoique le sang coulât en abondance de sa plaie. M. de Vauban voulut lui donner un louis. Non , Monseigneur , lui dit le soldat en le refusant , cela gêneroit mon action.

Un Officier étoit commandé pour aller dans une occasion très-périlleuse. On lui donnoit des prétextes pour se défendre d'exécuter l'ordre qui lui étoit prescrit. » Je puis bien sauver ma vie , » répondit-il ; mais mon honneur , qui le sauvera » ?

Si nous aimons la vie , craignons sur-tout d'éprouver l'honneur d'un cœur noble & sensible. Louis Berton de Crillon , surnommé *l'homme sans peur* , avoit été envoyé par Henri IV pour défendre Marseille , en 1596. Un jour le jeune Duc de Guise , qui étoit dans la même ville , auprès de Crillon , voulut voir par lui-même jusqu'où pouvoit aller la fermeté de cet Offi-

cier. Pour cet effet , il fait sonner l'allarme devant le logis de ce brave , fait conduire deux chevaux à sa porte , monte chez lui pour lui annoncer que les ennemis sont maîtres du port & de la ville , & lui propose de se retirer , pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Crillon étoit à peine éveillé lorsqu'on lui tenoit ce discours ; néanmoins il prend ses armes , sans s'émouvoir , & se prépare à mourir l'épée à la main , plutôt que de survivre à la perte de la place. Guise , ne pouvant le détourner de cette résolution , sort avec lui de la chambre ; mais au milieu du degré , il laisse échapper un grand éclat de rire , qui fait appercevoir Crillon de la raillerie. Celui-ci prend alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensoit aller combattre ; & serrant fortement le Duc de Guise , lui dit en blasphémant , suivant son usage : » Jeune homme , ne » te joue jamais à sonder le cœur d'un homme » de bien. Par la mort ! si tu m'avois trouvé » foible , je t'aurois poignardé ».

Il peut arriver à un homme de cœur , de voir son honneur compromis par la lâcheté de ceux à qui il commande. Comment faire alors ? Pour répondre en partie à cette question , nous rapporterons la maniere dont se comporta un Officier Allemand dans une occasion semblable. En 1552 , les François attaquoient Yvoy , dans les Pays-Bas. La breche étoit praticable ; & le Comte de Mansfeld se dispoisoit à soutenir l'assaut , lorsque treize mille Allemands , qui composoient sa garnison , refuserent de seconder son courage. L'intrépide Commandant ayant inutilement épuisé tous les moyens possibles pour se faire obéir , fait venir un Gentilhomme François , qui étoit son prisonnier , & lui dit en pré-

sence des troupes : » Allez , je vous donne la
 » liberté , & vous prends à témoin du tort que
 » l'on fait aujourd'hui à l'Empereur & à moi.
 » Yvoy, assiégée il y a quelques années par le
 » Duc d'Orléans, fut vaillamment défendue par
 » un forgeron à la tête de quelques payfans , &
 » ne se rendit , à l'extrémité , qu'aux conditions
 » les plus honorables ; & moi , qui ai de la nais-
 » sance & de l'expérience à la guerre , je me
 » vois forcé , par la lâcheté & la perfidie de
 » mes soldats , de subir les loix que l'ennemi
 » voudra m'imposer. Toutes les fois que vous
 » appellerez dans votre mémoire , la grace que
 » je vous ai accordée , n'oubliez pas de me jus-
 » tifier contre les calomnies de ceux qui vou-
 » droient noircir ma réputation ". Mansfeld ,
 après ce discours , fit arborer le pavillon blanc.
De Thou.

L'honneur , dit le Président de Montesquieu , nous dicte que le Prince ne doit jamais nous prescrire une action qui nous déshonore , parce qu'elle nous rendroit incapables de le servir. Crillon refusa d'assassiner le Duc de Guise ; mais il offrit à Henri III de se battre contre lui. Après la Saint-Barthelemi , Charles IX ayant écrit à tous les Gouverneurs de faire massacrer les Huguenots , le Vicomte d'Ortès , qui commandoit dans Bayonne , écrivit au Roi : » Sire , je n'ai
 » trouvé , parmi les habitants & les gens de
 » guerre , que de bons citoyens , de braves
 » soldats , & pas un bourreau. Ainsi , eux &
 » moi , supplions votre Majesté d'employer nos
 » bras & nos jours à choses faisables ".

Un Héros voit toujours avec plaisir un brave homme sensible au point d'honneur ; & s'il lui est échappé de blesser cet homme dans ce qu'il a

de plus cher, il se fait une gloire de lui donner la satisfaction qu'il mérite. Lors de la bataille de Renti, en 1554, Saint-Fal, qui étoit Lieutenant de François Duc de Guise, s'avançoit avec trop de précipitation. Le Duc courut après lui, &, par un mouvement de colere, il lui donna un coup d'épée sur le casque, en lui criant de s'arrêter. La bataille finie, on l'assura que Saint-Fal, choqué du traitement qu'il avoit reçu, vouloit le quitter. » Monsieur de Saint-Fal, lui » dit le Duc dans la tente même du Roi, & en » présence de tous les Officiers, vous vous tenez offensé d'un coup que je vous ai donné, » parce que vous avanciez trop; mais il vaut » bien mieux que je vous l'aie donné pour vous » arrêter dans un combat où vous alliez avec » trop d'ardeur, que si je vous l'eusse donné » pour vous faire avancer, en blâmant votre » lâcheté. Je pense qu'à le bien prendre, ce » coup est plutôt glorieux qu'humiliant pour » vous; & je prends pour juges Messieurs les » Capitaines qui sont présents. C'est pourquoi, » soyons amis comme auparavant. Tout le monde applaudit au courage de Saint-Fal, qui jura de ne jamais abandonner le Duc de Guise.

Brantôme.

Un Gendarme, emporté dans un jour de bataille par un cheval fougueux, heurta Louis XIV, qui, dans un premier mouvement, leva sur lui sa canne. Le Gendarme, désespéré de cet affront, présenta au Roi son pistolet par le pommeau, en lui disant : *Sire, vous venez de m'ôter l'honneur, ôtez-moi la vie.* Cette sensibilité ne déplut point au Monarque, qui avança même ce brave homme assez rapidement. *Ecole militaire.*

Les Historiens du temps rapportent un trait

à-peu-près semblable d'un favori de Charles IX, Roi de France. Ce Prince, étant à la chasse, vit un Gentilhomme qui couroit devant lui étourdi-ment, & lui cria plusieurs fois de s'arrêter. Mais ce favori ne l'entendant point, couroit toujours. Alors le Roi, piquant des deux, le joignit, & lui appliqua quelques coups de houffine sur les épaules, en lui criant : *Arrête-toi donc*. Ce Cavalier, sensible à ce traitement, se retourna, & lui dit : » En quoi ai-je offensé Votre Majesté, » pour en être traité de la sorte ? sont-ce là les » récompenses des blessures que j'ai reçues à son » service ? En disant cela, il ouvrit son habit, & lui montra des cicatrices. » Je suis Gentil- » homme, poursuivit-il, & ne doit pas être » exposé à des coups de houffine, comme un » vil esclave ». Charles reconnut sa faute ; & sans répondre un seul mot, revint dans son palais avec un air triste & rêveur. On ne savoit à quoi attribuer cette mélancolie. Carnavalet, qui, ayant été Gouverneur du Prince, conservoit sur lui un reste d'ascendant, osa lui demander le sujet de sa tristesse. Le Roi lui avoua ce qui s'étoit passé, lui demanda conseil. Le résultat fut qu'il feroit appeller le Gentilhomme offensé, lui feroit excuse de cet excès, & s'offriroit de le réparer par des graces éclatantes. Le Gentilhomme fut effectivement appelé. Le Roi excusa de son mieux l'insulte qu'il lui avoit faite, & l'assura qu'il n'avoit qu'à demander telle grace qu'il voudroit pour satisfaction, & qu'elle lui seroit accordée. Le Gentilhomme remercia très-respectueusement le Roi des excuses qu'il vouloit bien lui faire ; mais il refusa les graces, & lui dit qu'il ne vouloit rien accepter, afin qu'il ne fût pas dit qu'il les devoit aux coups de houffine

fine qu'il avoit eu le malheur de recevoir. Après une profonde inclination , il se retira chez lui , & ne parut plus à la Cour.

HUMANITÉ.

QUI doute que le premier devoir de l'homme , en société , est d'être humain , de l'être pour tous les états , pour tous les âges , pour tout ce qui n'est point étranger à l'homme ? Son intérêt personnel lui dicte même ce devoir. Un Anglois étoit dans son cabinet ; on vint l'avertir que le feu étoit à la maison. Que m'importe , dit-il , je n'en suis que le locataire. Cependant , comme le feu commençoit à gagner jusqu'à lui , il comprit à la fin que cet accident pouvoit l'intéresser.

Quel Prince s'est montré plus humain , plus généreux que Gélon. Ce héros , vainqueur des Carthaginois , prit en main l'intérêt de ses ennemis mêmes , ou plutôt celui du genre humain ; il exigea des Carthaginois qu'ils abolissent la barbare coutume d'immoler leurs enfants.

Un homme d'esprit & d'une ame sensible , a publié en 1764 , un Drame , intitulé *l'Humanité* , dont le sujet est tiré d'une aventure réelle arrivée à Paris , & que Boursault raconte ainsi dans une de ses lettres. » En 1662 , il y eut une longue & cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été que M. de Salo , Conseiller au Parlement , venoit de se promener , suivi seulement d'un laquais , un homme l'aborda , lui présenta un pistolet , & lui demanda la bourse , mais en tremblant , & en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faisoit. Vous vous adressez mal , lui dit M. de Salo ; je ne vous ferai guère

riche : je n'ai que trois pistoles , que je vous donne fort volontiers. Il les prit , & s'en alla , sans lui rien demander davantage. Suis adroitement cet homme-là , dit M. de Salo à son laquais ; observe , le mieux qu'il te sera possible , où il se retirera , & ne manque pas de venir me le dire. Il fit ce que son Maître lui commanda , suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues , & le vit entrer chez un boulanger , où il acheta un pain de sept ou huit livres , & changea une des pistoles qu'il avoit. A dix ou douze maisons de-là , il entra dans une allée , monta à un quatrième étage , & en arrivant chez lui , où l'on ne voyoit clair qu'à la faveur de la lune , jetta son pain au milieu de la chambre , & dit , en pleurant , à sa femme & à ses enfants : Mangez , voilà un pain qui me coûte cher ; rassasiez-vous-en , & ne me tourmentez plus comme vous faites ; un de ces jours , je serai pendu , & vous en ferez la cause. Sa femme , qui pleuroit , l'ayant apaisé le mieux qu'elle put , ramassa le pain , & en donna à quatre pauvres enfants qui languissoient de faim. Quand le laquais sut tout ce qu'il vouloit savoir , il descendit aussi doucement qu'il étoit monté , & rendit un compte fidele à son Maître de tout ce qu'il avoit vu & entendu. As-tu bien remarqué où il demeure , lui demanda M. de Salo , & pourras-tu m'y conduire demain matin ? Oui , Monsieur , lui répondit-il , c'est dans une telle rue , & je vous y menerai fort aisément. Le lendemain , dès cinq heures du matin , M. de Salo fut où son laquais le conduisit , & trouva deux servantes voisines qui balayoient déjà la rue. Il demanda à l'une , qui étoit un homme qui demeurait dans la maison que le laquais lui montra , &

qui occupoit une chambre au quatriemè? C'est, Monsieur, répondit-elle, un cordonnier, bon homme & bien serviable, mais chargé d'une grosse famille, & si pauvre, qu'on ne peut l'être davantage. Il fit la même demande à l'autre, qui lui fit à-peu-près une semblable réponse; ensuite de quoi il monta chez l'homme qu'il cherchoit, & heurta à la porte. Ce malheureux, après avoir mis de méchantes chausses, la lui ouvrit lui-même, & le reconnut d'abord pour celui qu'il avoit volé le soir précédent. Il n'est pas nécessaire de dire quelle fut sa surprise. Il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, & le supplia de ne point le perdre. Ne faites pas de bruit, lui dit M. de Salo; je ne viens point ici dans ce dessein-là. Vous faites, continua-t-il, un méchant métier; &, pour peu que vous le fassiez encore, il suffira pour vous perdre sans que personne s'en mêle. Je sais que vous êtes cordonnier: tenez, voilà trente pistoles que je vous donne; achetez du cuir, travaillez à gagner la vie à vos enfants. Que cette action est belle, généreuse, attendrissante! *Voyez Amitié, Vertu.*

Tout ce qui peut rappeler aux hommes qu'ils doivent se regarder comme freres, mérite d'être rapporté. Le Chevalier William Gooels, Gouverneur de la Virginie, causant un jour avec un négociant dans une rue de Williamsbourg, vit passer un negre qui le salua, & à qui il rendit le salut. Comment, dit le négociant, votre Excellence s'abaisse jusqu'à saluer un esclave! Sans doute, répondit le Gouverneur; je serois bien fâché qu'un esclave se montrât plus honnête que moi. Extrait du *London Magazine*, Août 1764. *Voyez Bienfaisance.*

HYPOCRISIE.

MOLIERE a joué sur le théâtre l'hypocrisie de dévotion & de vertu ; mais aucun Auteur dramatique n'a point encore caractérisé l'hypocrisie d'honneur. Un trait fort plaisant, rapporté par Dufresny dans ses *Amusements sérieux & comiques*, pourroit servir à peindre l'hypocrisie de pudeur. Une fille, étant dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit du couvent, quelque'un conta une aventure galante ; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille, sans expérience, n'y pouvoit rien comprendre. Plus le récit étoit obscur, plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïvement sa curiosité. L'ainée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria : Hé, si ! ma sœur, pouvez-vous entendre, sans rougir, ce que ces Messieurs disent ? Hélas ! répondit naïvement la cadette, je ne fais pas encore quand il faut rougir.

IGNORANT.

LE savant, dit un proverbe Persan, fait & s'enquiert ; mais l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquérir.

Un ignorant soutenoit dans une compagnie que le soleil ne faisoit pas le tour du monde ; mais comment, lui objectoit-on, se peut-il, qu'étant parvenu à l'occident où il se couche, on le voit se lever à l'orient, s'il ne passe point par-dessous le globe. Vous voilà bien embarrassés, répondit

cet ignorant entêté, il reprend le même chemin ; & si on ne s'en apperçoit pas, c'est qu'il revient de nuit.

On tâchoit d'expliquer à un paysan Suisse, qui se croyoit le plus riche des hommes, ce que c'étoit qu'un Roi. Lorsque l'on pensoit qu'il avoit bien compris l'explication, il demanda d'un air fier, si un Roi pouvoit bien avoir cent vaches à la montagne. Ce trait peut servir à prouver qu'en toutes choses, nos connoissances sont pour nous la mesure des possibles.

Il y a une anecdote rapportée dans l'histoire Romaine, qui peut être bonne à nous faire voir le ridicule auquel s'expose un homme en place, qui a négligé son éducation. Le Consul Mummius étoit un habile Général & un homme estimable par ses mœurs, mais sans littérature, sans connoissance des arts, sans goût pour les ouvrages de peinture & de sculpture, dont il ne discernoit point le mérite. Il avoit chargé des Entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux & plusieurs statues des plus excellents maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt. Cependant le Consul, en recommandant le soin de ces précieuses richesses à ceux à qui il les confioit, les menaça très-sérieusement, si les statues, les tableaux, & les autres chef-d'œuvres dont il les chargeoit de répondre, venoient à se perdre ou à se gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs fraix & dépens.

Combien d'ignorants s'ingèrent dans les différentes professions, & ressemblerent à ce musicien inepte dont il est parlé dans l'histoire de la Chine du P. du Halde ! Nan-ko (c'étoit le nom du personnage) voyoit que l'Empereur, qui aimoit

fort la musique, avoit adopté un instrument particulier, & en faisoit jouer par trois cents musiciens à la fois. Il jugea qu'avec un peu de hardiesse il pourroit passer dans la foule, & gagner des appointements. En effet, quoiqu'il ne fût rien, il le reçut comme le plus habile de la troupe pendant plusieurs années. L'Empereur étant venu à mourir, son successeur, qui n'aimoit pas les concerts bruyants, voulut entendre jouer chacun de ces musiciens l'un après l'autre. Que fit Nan-ko? lorsque son tour vint, il prit la fuite. Oh qu'il y auroit de professions désertes, si tous les Nan-ko faisoient de même!

I M P O S T E U R S.

L'HISTOIRE nous fait connoître plusieurs imposteurs insignes qui ont paru tour-à-tour sur la grande scène du monde. Mais la plupart de ces imposteurs, tels que le faux Smerdis, le faux Démétrius, Sabbathai-Sévi, &c. étoient, en quelque sorte, des machines que des hommes puissants mettoient en œuvre pour seconder leurs desseins, & qu'ils abandonnoient ou qu'ils jettoient au feu, lorsque la farce étoit jouée. L'imposteur qui paroît avoir trouvé le plus de ressource dans ses propres ruses, est le faux Prophète *Alexandre*. Cet homme naquit en Paphlagonie, de parents pauvres. Sa taille étoit belle; il avoit l'œil vif; le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux, mêlés si adroitement, qu'il étoit difficile de s'en appercevoir. Dans sa jeunesse, il se servit de sa beauté contre l'indigence, se prostituant à tout le monde, & par-

ticuliérement à un charlatan qui contrefaisoit le magicien, & débitoit plusieurs secrets pour se faire aimer ou haïr ; découvrir des trésors, se procurer des successions, perdre ses ennemis, &c. Cet homme ayant reconnu au jeune Paphlagonien un esprit vif & adroit, prit plaisir à l'instruire, aussi épris de sa beauté, que l'autre l'étoit de son savoir. Alexandre devenu grand, & son docteur étant mort, la nécessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour subsister. S'étant donc lié avec un chroniqueur Bisantin, nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent partout, cherchant à faire des dupes. Ils rencontrèrent dans leurs courses une vieille femme qui se croyoit encore belle, & cherchoit à plaire : elle étoit de Pella, autrefois Capitale de la Macédoine ; ces aventuriers la suivirent de Bithynie jusques dans sa patrie, vivant, comme il y a lieu de croire, à ses dépens. On nourrissoit en Macédoine de grands serpents si privés, qu'ils tettoient les femmes, & jouoient avec les enfants sans leur faire mal. Ils en acheterent un des plus grands pour les seconder dans les scènes qu'ils se proposoient de jouer. Ils furent quelque temps à délibérer du lieu où ils commenceroient la piece. Cocconas choisit Calcédoine, Ville de la Paphlagonie, à cause du concours en cette Ville de diverses nations qui l'environnoient. Alexandre préféra son pays, où les esprits étoient plus grossiers & plus superstitieux. Ces fourbes avoient caché des lames de cuivre dans un vieux temple d'Apollon, qui étoit à Calcédoine, sur lesquelles ils avoient écrit qu'Esculape viendrait bientôt avec son pere établir sa demeure en cette Ville. Ces lames ayant été trouvées, la nou-

velle s'en répandit aussi-tôt par tout le Pont & la Bithynie, & principalement dans le lieu de la scene. Les habitants décernerent un temple à ces dieux, & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant Cocconas répandoit des oracles à Calcédoine où il mourut, à ce que l'on croit, de la morsure d'une vipere. Immédiatement après sa mort, Alexandre prit sa place, avec une longue chevelure bien peignée, une saie de pourpre rayée de blanc, & un surplis par-dessus, vêtement des anciens Prophetes. Il tenoit dans sa main une faulx comme Persée, de qui il prétendoit descendre du côté de sa mere, & publioit un oracle qui le disoit fils de Podalyre. Il débitoit un autre oracle de la Sibylle, qui portoit : *Que sur les bords du Pont-Euxin, près de Sinope, il viendrait un libérateur d'Ausonie*; & il entremêloit tout cela adroitement de termes mystiques & embrouillés. Annoncé par toutes ces prédictions, Alexandre se vit en très-peu de temps accueilli & révééré comme un Dieu. Quelquefois il feignoit d'être saisi d'une fureur divine; & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, il écumoit extraordinairement; ce que les spectateurs avoient la simplicité d'attribuer à la présence du Dieu qui le possédoit. Il avoit préparé long-temps auparavant une tête de dragon, dont la face offroit les traits d'un homme; elle étoit faite de linge, & la bouche s'ouvroit & se fermoit par le moyen d'un crin de cheval. Il avoit dessein de s'en servir avec le serpent privé de Macédoine, qui devoit faire le principal personnage de la Comédie. Lorsqu'il crut qu'il étoit temps de commencer, il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du temple, & y ayant trouvé de l'eau,

soit de source , soit de pluie , il y cacha un œuf d'oie , où il avoit enfermé un petit serpent , qui ne faisoit que de naître. Le lendemain il vint tout nud , de grand matin , dans la place publique , ceint d'une écharpe dorée , pour couvrir sa nudité , tenant en main sa faulx , & agitant sa longue chevelure , ainsi que les Prêtres de Cybele ; montant ensuite sur un Autel élevé : *Que ce lieu , s'écria-t-il , est heureux d'être honoré de la naissance d'un Dieu !* A ces mots , tout le peuple qui étoit accouru à ce spectacle , prêta attention , & se mit à faire des prières , tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juive ou Phénicienne ; ce qui les étonnoit encore plus. Il court vers le lieu où il avoit caché son œuf d'oie ; & entrant dans l'eau , commence à chanter les louanges d'Apollon & d'Esculape , & invite celui-ci à descendre & à se montrer aux mortels. Il enfonce une coupe dans l'eau , on retire cet œuf mystérieux ; & quand il l'eut dans sa main , il dit qu'il tenoit Esculape. Chacun étoit attentif à contempler ce beau mystère , lorsqu'ayant cassé cet œuf , il en sortit le petit serpent qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de joie , accompagnés de bénédictions & de louanges. L'un demande au Dieu la santé ; l'autre , des honneurs ou des richesses. Cependant l'imposteur retourne , en courant dans sa maison , tenant dans sa main son Esculape ; & suivi d'une foule de peuple , il se tint enfermé jusqu'à ce que le Dieu fût devenu grand. Un jour enfin que toute la Paphlagonie étoit accourue à la Ville où il demouroit , & que sa maison étoit pleine de monde depuis le haut jusqu'en bas , il se plaça sur un lit , revêtu de ses habits prophétiques ; & tirant de son sein le serpent

qu'il avoit apporté de la Macédoine , il le laissa voir entortillé autour de son cou , & traînant une longue queue , tant il étoit grand ; mais il en cachoit , à dessein , la tête sous son aisselle , & ne faisoit paroître que la tête postiche qu'il avoit préparée , & qui représentoit une figure humaine. Il avoit eu soin que le lieu de la scene ne fût pas trop éclairé : d'ailleurs , on n'y restoit pas long-temps ; & à mesure qu'on entroit , on sortoit par une autre porte. Ce spectacle dura quelques jours ; il se renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque personne de distinction. Toute la Bithynie , la Galatie & la Thrace y accoururent en foule sur le rapport de la renommée. Le Prophete voyant tous les esprits préparés , annonça que le Dieu rendroit des oracles dans un certain temps , & qu'on eût à écrire ce qu'on lui voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le sanctuaire du temple , il faisoit appeller , par un hérault , tous ceux qui avoient donné leurs billets , & les leur rendoit cachetés avec la réponse du Dieu. L'imposteur avoit le secret d'ouvrir ces billets sans rompre le cachet. Des espions & des émissaires , qu'il avoit dans les Provinces les plus éloignées , l'informoient de tout. Ses réponses , d'ailleurs , étoient toujours obscures ou ambiguës , suivant la prudente coutume des oracles. Une foule de monde accouroit de toutes parts avec des victimes pour le Dieu , & des présents pour le Prophete ; car le Dieu avoit ordonné , par un oracle , de faire du bien à son Ministre , parce qu'il n'en avoit pas besoin pour lui. L'imposteur sachant bien qu'il falloit de temps-en-temps de nouvelles supercheries pour soutenir les premières , annonça qu'Esculape répondroit visible-

ment, & cela s'appelloit *des réponses de la propre bouche de Dieu*. Il opéroit cette fraude par le moyen de quelques arteres de grues qui abou-tissoient à la tête de son dragon postiche, & ser-voient d'organe pour porter la voix d'un hom-me qui étoit caché dans une chambre voisine. Cette prétendue faveur ne s'accordoit pas tous les jours ; mais seulement pour les personne dis-tinguées. L'oracle qu'il rendit à Severian, tou-chant l'entreprise d'Arménie , étoit une réponse de la propre bouche du Dieu, qui lui prédisoit la victoire. Après sa défaite , il en substitua un autre qui le détournoit de cette entreprise : car il avoit l'impudence de corriger les oracles qui avoient mal réussi ; & s'il arrivoit qu'il eût pro-mis la santé à un malade, & qu'il vînt à mourir, il en publioit un tout contraire. Il avoit aussi l'adresse, pour ne pas s'attirer l'inimitié des Prê-tres de Malle, de Claros & de Didyme , où l'on rendoit des oracles aussi trompeurs que les siens, d'envoyer consulter ces oracles, sur-tout lorsqu'il étoit pressé de près, & qu'il vouloit élu-der quelque demande. Ce faux Prophete eut l'impudence d'envoyer un oracle à l'Empereur Marc-Aurele, qui faisoit la guerre à des nations voisines. Par cet oracle , il lui commandoit de jeter deux lions dans le Danube, avec plusieurs cérémonies, sur l'assurance d'une paix prochain-e, qui seroit précédée d'une insigne victoire. Ces lions, traversant le fleuve, furent tués par les ennemis ; & les Romains, qui furent défaits, laisserent plus de vingt mille hommes sur le champ de bataille. Notre Paphlagonien ne fut point embarrassé, il se servit de l'artifice em-ployé par Apollon pour tromper Crésus, dit qu'il avoit bien prédit la victoire, mais non pas

quel seroit le vainqueur. Plusieurs Philosophes de la secte d'Epicure voulurent démasquer cet imposteur; mais ses sectateurs, qui ne raisoient point, faisoient taire, par leurs clameurs, ceux qui entreprenoient de les désabuser. Il paroît d'ailleurs que le Gouvernement regardoit le métier de Prophete comme bien d'autres, & laissoit ceux qui s'en mêloient profiter d'une industrie qui mettoit tous les sots à contribution. Alexandre avoit prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre, comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans; mais il périt d'un ulcere avant sa soixante-dixieme année. *Voyez les Imposteurs insignes de Rocolles, & le Conservateur, Décembre 1756.*

Muncer, Chef des Anabaptistes & d'une troupe d'enthousiastes, étant pris, fut appliqué à la question. Comme on lui reprochoit d'avoir séduit tant de misérables, pour les faire périr, il se prit à rire, & dit : *Pourquoi me croyoient-ils ?*

On voit dans l'histoire des hérésies, quelques hérétiques qui ont su employer plusieurs prestiges, & profiter d'une éloquence de corps qui leur étoit propre, pour persuader la multitude & accréditer leurs erreurs. On demandoit à un de ces visionnaires, quel étoit l'objet de tous ses travaux? » Ah! répondit-il, vous ne savez pas » le plaisir qu'il y a de persuader aux autres ce » que l'on ne comprend pas soi-même ». Ce visionnaire assurément auroit pensé que la plupart de nos commentateurs avoient bien du plaisir. Il faut avouer cependant que plusieurs hérétiques se sont proposé un autre objet de leurs travaux. Quelques faux Prophetes, comme Mahomet, se sont servi des erreurs qu'ils ont jettées à la multitude, comme d'une bride que l'on met à une

bête de somme , pour la conduire plus facilement.

La Voisin , qui faisoit commerce de poison , cherchoit aussi à duper le public par ses prétendues intelligences diaboliques. Lorsqu'on la consultoit sur diverses choses , & qu'on vouloit lui expliquer le fait : Taisez-vous , s'écrioit-elle , je ne veux point savoir vos affaires ; c'est à l'esprit qu'il faut les dire ; car c'est un esprit jaloux qui ne veut point qu'on entre dans ses secrets ; je ne puis que le prier pour vous , & lui obéir. Elle alloit ensuite chercher du papier , qu'elle disoit être charmé : elle vous donnoit les noms , les titres & les qualités de l'esprit ; & après vous avoir dicté le début de la lettre , elle vous laissoit la liberté de l'achever , & d'y dire vos petites raisons au plus juste. Quand vous aviez achevé de mettre toutes vos questions par écrit , la rusée magicienne venoit avec un réchaud plein de braise à la main , & une boule de cire vierge dans l'autre. Pliez , disoit-elle , cette boule dans votre lettre , & vous verrez consumer l'une & l'autre par le feu ; car l'esprit fait déjà ce que vous avez à lui dire ; & dans trois jours vous pouvez venir savoir la réponse. Cela dit , la Voisin prenoit le paquet de la main de la personne , & le jettoit dans le feu , où il étoit d'abord entièrement consumé. Cependant , trois jours après , on avoit une réponse positive à tout ce qu'on avoit écrit , que l'on trouvoit toute cachetée chez la prétendue forcieriè. L'adresse de la Voisin faisoit tout le prestige. Cette femme avoit dans la main une boule de cire pliée dans un papier écrit ; le paquet étoit de même forme & de même grosseur ; & tout consistoit dans la subtilité avec laquelle elle escamotoit celui qu'on lui

présentoit, & jettoit l'autre dans le feu. Elle fa-
voit, par ce moyen, ce qu'on demandoit à l'es-
prit; & il lui étoit aisé, pendant les trois jours
qu'il falloit laisser écouler avant d'avoir la ré-
ponse, de s'instruire plus particulièrement des
affaires & de l'humeur de la personne, & de lui
écrire, sous le nom de l'esprit, des choses que
le hasard & les intrigues qu'elle avoit, faisoient
souvent réussir. C'est par ces pratiques criminel-
les que cette femme, qui a eu le sort qu'elle mé-
ritoit, s'étoit acquis un droit sur la crédulité
des superstitieux & des ignorants. *Lettres de
Mad. Desnoyer.*

Il a paru de notre temps quelques autres im-
posteurs obscurs, qui, se proposant pour objet
de mettre à contribution la commisération pu-
blique, ont reçu le châtiment de leurs fourbe-
ries. Les papiers Anglois de 1760, font men-
tion qu'une jeune femme, habillée en homme,
avoit essayé de se pendre à Nor-Wood; mais
qu'elle en avoit été empêchée par quelques per-
sonnes qui l'avoient apperçue. Elle fut transpor-
tée à Bath, où on lui donna le secours dont elle
avoit besoin; & de-là on la remit entre les mains
de ses amis. On trouva un papier attaché à un
arbre, près du lieu qu'elle avoit choisi pour son
funeste dessein; & sur ce papier, étoient écrits
des vers, dont voici le sens: » Jeunes amants,
» qui passez par ce lieu, jetez un œil de pitié
» sur une femme infortunée, dont l'amour avoit
» égaré la raison. Quoique déguisée sous vête-
» ments d'un homme, elle chérissoit l'honneur
» & la vertu. Quand vous m'aurez trouvée, je
» ne vous demande qu'une biere & un tombeau.
» l'on ouvre mon sein après ma mort, vous y
» verrez un cœur déchiré par ses maux". Quel-

ques jours après, cette femme entra dans la boutique d'un Apothicaire de Bristol, & demanda du poison, que l'Apothicaire lui refusa prudemment, quoiqu'elle le sollicitât vivement, & lui offrit cent guinées pour le tenter. Cette femme, voyant que ses instances étoient inutiles, menaça de se couper la gorge, & sortit de la boutique avec précipitation. On la suivit, & on la ramena chez cet Apothicaire, où elle fut examinée par un Alderman, & quelques autres personnes. Elle leur dit qu'elle étoit la femme qu'on avoit trouvée pendue à Nor-Wood, près de Bath, & à qui on avoit sauvé la vie; qu'elle étoit d'une noble famille, mais qu'elle mourroit plutôt que de révéler son nom; qu'elle avoit quitté la maison paternelle pour une intrigue d'amour; qu'elle n'avoit point de crime à se reprocher; qu'elle avoit pris les habits d'un homme, & s'étoit engagée comme simple soldat; enfin, que ne pouvant plus résister aux peines & aux humiliations qui la tourmentoient, elle avoit pris le parti de secouer le fardeau insupportable de la vie. Elle fut transportée à l'hôpital de Saint-Pierre, & l'on fit des informations pour découvrir son nom & sa famille. On reconnut enfin que cette prétendue femme étoit un libertin & un imposteur, qui, quoique vêtu des habits de son sexe, avoit réussi à se faire passer pour femme, parce qu'il joignoit à une voix grêle, un visage efféminé. Il avoit intéressé en sa faveur toutes les femmes, qui le regardoient comme une victime de l'amour malheureux. Le juge même, qui l'avoit interrogé, n'avoit pu s'empêcher de répandre des larmes sur le prétendu désespoir amoureux de cet imposteur. On le mit dans une maison de correction, & il fut condamné à être sévèrement fustigé.

Les mêmes papiers Anglois ont publié qu'on entendit , il y a quelques années , un arbre qui gémissoit dans les forêts d'Angleterre. Le propriétaire du terrain où se trouvoit cet arbre , tira beaucoup d'argent des gens de la campagne , qui accouroient pour voir & entendre une chose aussi merveilleuse. A la fin , quelqu'un proposa de couper l'arbre ; mais le propriétaire s'y opposa , non par aucune vue d'intérêt propre , disoit-il modestement , mais dans la crainte que celui qui oseroit y mettre la coignée , n'en mourût subitement. On trouva cependant un homme qui n'avoit pas peur de la mort subite , & qui abattit l'arbre à coups de hache. Alors on découvrit un tuyau qui formoit une communication à plusieurs toises sous terre , & par le moyen duquel on produisoit les gémissements qu'on avoit entendus.

I N G R A T I T U D E.

DES pêcheurs , en jettant leur filet en mer , apperçoivent un homme prêt à se noyer. L'un d'eux prend aussi-tôt son croc , se saisit de cet homme qu'il touche à l'œil , après l'avoir fait transporter dans son lit , le fait revenir par ses soins. Cet homme , en recouvrant la santé , reconnoît qu'il lui manque un œil ; il accuse le pêcheur de lui avoir crevé , & le traduit en justice. Ils plaident leur cause. Comme les Juges paroissent embarrassés , un assistant se leva , & dit qu'il falloit jeter de nouveau cet homme à la mer , précisément dans l'endroit d'où on l'avoit retiré ; & que s'il se sauvoit sans le secours de personne , on condamneroit le pêcheur à lui don-

ner des dommages & des intérêts. Ce conseil fut suivi ; mais le plaignant se garda bien de tenter l'aventure. Ce conte, qui est ancien, fait voir qu'il ne revient que du mal des services rendus à un ingrat.

Un Gentilhomme Espagnol se vengea un jour d'une maniere assez particuliere, de l'ingratitude d'un favori de Charles V, Roi d'Espagne. Ce Gentilhomme avoit fait présent au Seigneur de Chievres (c'étoit le nom du favori) de la plus belle mule qui fût dans le Royaume. Elle étoit superbement enharnachée, & ce favori en parut charmé. Peu de jours' après, Chievre étant à une fenêtre où il prenoit l'air, & s'entretenoit avec un Seigneur de ses amis, ils virent passer cette mule. L'ami, charmé du poil, de la finesse & du pas de cet animal, demanda au favori d'où il l'avoit eue : Chievre répondit froidement qu'il ne s'en souvenoit pas. Le Gentilhomme, qui la lui avoit donnée, étoit présent ; il ne put entendre ces mots sans un extrême dépit, & se retira avec un desir secret de mortifier l'ingrat qu'il avoit obligé. Il fit répandre à cet effet par toute la ville, des affiches dans lesquelles il exposoit avoir perdu depuis tel temps une mule de prix. Il la dépeignit d'ailleurs si bien, qu'aux signalements qu'il en donnoit, elle étoit très-reconnoissable. On fut bientôt à la Cour que la mule perdue & criée, étoit celle dont le Seigneur de Chievre se faisoit honneur ; ce qui apprêta à rire pendant quelque temps aux dépens de ce favori.

Tacite remarque que les tyrans regardent toujours de mauvais œil ceux qui leur ont rendu de grands services, ou qui se distinguent par des qualités éminentes. Ajoutons que ces Princes, qui déshonorent le trône, affectionnent plus

ceux qui leur sont obligés, que ceux à qui ils ont eux-mêmes obligation. La reconnoissance semble être pour eux un fardeau dont ils cherchent bientôt à se délivrer par la calomnie & l'injustice. L'Empereur Basile, courant à la chasse, un cerf le prit avec son bois par la ceinture. Quelqu'un de sa suite tira son épée, coupa cette ceinture, & le délivra. Il lui fit trancher la tête, parce qu'il avoit, disoit-il, tiré l'épée contre lui.

Hist. de Nicéphore.

Un Roi de Mandoa, dans l'Indoustan, étant tombé dans une rivière, en fut heureusement retiré par un esclave, qui s'étoit jetté à la nage, & l'avoit saisi par les cheveux. Son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander le nom de celui qui l'avoit retiré de l'eau. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'esclave, dont on ne doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main sur la tête de son Prince; sur le champ, il lui fit donner la mort. Quelque temps après, ce même Prince étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa périr, en donnant pour excuse, qu'elle se souvenoit de l'histoire du malheureux esclave.

Hist. des Voyages.

INSTINCT DES ANIMAUX.

Nous placerons sous cet article quelques anecdotes qui prouvent que les animaux se rap-

pellent , combinent jusqu'à un certain point les sensations qu'ils ont éprouvées , & qu'ils en tirent des résultats relatifs à leurs besoins :

Il est d'usage dans les pensions d'avertir de l'heure des repas par le son d'une cloche. Le chat de la maison , qui ne trouvoit son dîner au réfectoire que quand il avoit entendu ce son , ne manquoit pas d'y être attentif. Il arriva un jour qu'on l'avoit enfermé dans une chambre , & ce fut inutilement pour lui que la cloche avoit sonné : quelques heures après , ayant été délivré de sa prison , son appétit le fit descendre tout de suite au réfectoire ; mais il n'y trouva rien. Au milieu de la journée , on entend sonner ; chacun veut savoir ce que c'est ; on trouve le chat qui étoit pendu à la cloche , & qui la remuoit tant qu'il pouvoit pour faire venir un second dîner.

On rapporte à-peu-près la même chose d'un chien que l'on nourrissoit dans une communauté. Tous ceux de cette communauté qui arrivoient tard , & vouloient prendre leur repas , tiroient une petite sonnette , & le cuisinier passoit leur portion par le moyen d'une boîte tournante , qu'on appelle *Tour* dans les Maisons religieuses. Le chien étoit attentif à ces mouvements , parce qu'ordinairement on lui abandonnoit quelques os , dont il se régaloit. Ces revenants-bons ne satisfaisoient pas toujours son appétit ; néanmoins il s'en contentoit , lorsqu'un jour , n'ayant pu rien attraper , il s'avise de tirer lui-même la sonnette avec sa gueule. Le garçon de cuisine , croyant que c'étoit une personne de la communauté , passe une portion ; le chien ne s'en fait pas faute , & l'avale dans le moment. Le jeu lui paroît doux , il recommence le lendemain ; & sûr de sa pitance , ne fait plus la cour

à personne. Cependant le cuisinier, qui s'étoit plusieurs fois apperçu qu'on lui demandoit une portion de plus, porta ses plaintes. On fait des recherches, on examine, on surprend à la fin le drôle, qui ordinairement n'attendoit pas que toutes les personnes de la communauté eussent leur portion, pour demander la sienne. On admira la finesse de cet animal; & pour ne pas le priver du fruit de son industrie, on continua de lui passer sa pitance, que l'on composoit de tout ce qui étoit resté sur les assiettes.

Un autre chien, non moins avisé, étoit dressé à faire plusieurs commissions. Lorsque son maître vouloit l'envoyer chez le traiteur, il faisoit certains signes que le chien connoissoit, cet animal revenoit gaiement avec ce que le traiteur lui avoit mis à la gueule. Tout alloit au mieux, lorsqu'un beau soir deux chiens du quartier, flattés par l'odeur de petits pâtés que ce nouveau messager portoit, s'aviserent de l'attaquer. *Gueule-noire*, c'étoit le nom de ce messager, posa aussi-tôt son panier à terre, se met devant, & se bat courageusement contre le premier qui avance. Mais comment faire, lorsqu'il se collete avec l'un, l'autre court au panier & avale des petits pâtés. Il n'y en avoit bientôt plus, & *Gueule-noire* alloit être la dupe de tout ceci. Que fait-il? Voyant qu'il n'est pas possible de sauver le diner de son Maître, il se jette dessus au milieu des deux champions, & sans marchander davantage, dépêche le plus vite qu'il peut le reste des petits pâtés. Pasquin, valet du *Dissipateur*, cite assez plaisamment, dans la Comédie de ce nom, l'exemple de ce chien. *Scene I, Acte I.*

L'adresse industrieuse du singe est connue de tout le monde. Il est dit dans *l'Histoire générale*

des Voyages, que ceux qui vont à la chasse des singes, sur les côtes d'Afrique, ne réussissent jamais à leur tendre le même piège. Ces animaux ne connoissent pas moins leurs ennemis. S'ils voyent un singe de leur troupe blessé d'un coup de fleche, ils s'empressent de le secourir. La fleche est-elle barbue, ils la distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer; & pour donner du moins à leur compagnon la facilité de fuir, ils en brisent le bois avec les dents. Un autre est-il blessé d'un coup de balle, ils reconnoissent la plaie au sang qui coule, & mâchent des feuilles pour la panser. Lorsqu'ils se sentent les plus forts, les chasseurs courent grand risque d'avoir la tête écrasée à coup de pierres, ou d'être déchirés en pieces. — Les negres s'imaginent que les singes, qu'ils croient si industrieux, ont la faculté de parler, s'ils n'usent pas de cette faculté, disent-ils, c'est de peur qu'on ne les fasse travailler.

Plutarque, dans la vie de Caton le Censeur, parle d'une mule, qui, ayant été long-temps employée à des travaux publics, fut mise en liberté; on la laissoit paître où elle vouloit. Mais cet animal regrettant en quelque sorte d'être inutile, venoit de lui-même se présenter au travail, & marchoit à la tête des autres bêtes de somme, comme pour les exciter & les encourager: ce que le peuple vit avec tant de plaisir, qu'il ordonna que la mule seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

Le serpent, que l'on regarde comme le symbole de l'ingratitude, est néanmoins susceptible d'éducation. Autrefois les Macédoniens en élevoient. Ils leur faisoient tetter les femmes, & jouer avec les enfants. Madame du Noyer rap-

porte dans une de ses lettres, que pendant son séjour à Dijon, elle alla rendre visite à une Con-
 seillère du Parlement, qui avoit élevé un serpent. Comme cette Dame avoit quelqu'indisposition, Madame du Noyer la trouva couchée sur un lit d'ange : elle avoit bonne compagnie auprès d'elle. Son déshabillé lui donnoit un petit air de nymphe. » Je m'approchai de cette aimable malade, continue celle qui lui rendoit visite ; mais quelle fut ma surprise, quand je vis qu'elle badinoit avec un serpent, qui étoit attaché à son bras, avec un ruban couleur de feu assez long pour lui laisser la liberté de se promener sur le lit. Je fis un cri effroyable à cet aspect, & l'horreur que l'on a naturellement pour ces sortes d'animaux, me fit frémir : mais la Dame me dit que je n'avois rien à craindre, que son serpent ne me feroit point de mal ; & après qu'elle lui eut donné un petit coup, comme on auroit fait à un joli épagneul, elle lui dit de dormir ; & ce docile animal se glissa dans son sein, où un moment après il parut effectivement endormi. Vous avez vu mon serpent, ajouta cette Dame ; on peut vous dire qu'il y a six ans que je l'ai, & que, contre le naturel de ceux de son espèce, il ne m'a jamais fait aucun mal. Toute la compagnie certifia la même chose, & je sortis de chez cette Dame dans un étonnement dont je ne puis encore revenir. Elle voulut que je visse tout ce qu'il savoit faire : elle siffla à demi-bas ; il s'éveilla, fit mille singeries, après quoi on fit ouvrir une boîte de vermeille, qui étoit pleine de son, dont il se régala ».

On a vu à Paris en 1766, dans un des spectacles du Boulevard, une femme qui avoit accou-

tumé plusieurs couleuvres à venir à son commandement , à former par leurs entrelacements différentes figures , à se jouer autour de son col & de ses bras. On les voyoit la flatter , lui obéir , s'éloigner , & accourir avec une complaisance singulière. Les spectateurs pouvoient aussi les prendre , les toucher , les caresser : elles étoient comme des animaux familiers & domestiques.

Une éducation plus singulière encore , est celle dont il est fait mention dans les papiers Anglois de la même année. M. Wildman , de Plimouth , s'est présenté à la société des arts avec trois essaims d'abeilles , qu'il avoit apportés avec lui , partie sur son visage , sur ses épaules , & partie dans ses poches. Il fit mettre les ruches de ses abeilles dans une salle voisine de l'assemblée ; il donna un coup de sifflet , & à ce signal les mouches le quitterent toutes , & allerent toutes dans leurs ruches : à un autre coup de sifflet , elles vinrent reprendre leur poste sur la personne , & dans les poches de leur maître. Cet exercice fut réitéré plusieurs fois , sans qu'aucun des spectateurs ait reçu la moindre piquure. La société d'agriculture , qui n'accorde des prix qu'à des découvertes utiles , a cru devoir , pour la singularité de la chose , en donner à M. Wildman.

Les animaux , les chiens sur-tout , sont susceptibles des sentiments les plus affectueux & les plus tendres. Homere avoit de son temps pris plaisir à peindre la fidélité du chien d'Ulysse. M. Hagedorn , Poète Allemand , a retracé , ou plutôt a peint de nouveau ce tableau intéressant , dans son épître sur *l'Amitié*. » Ulysse est réduit » à mendier quelques restes devant son palais , » où à peine les esclaves jettent sur lui quelques » regards en passant ; les fiers courtisans se mo-

» quant de l'éloquence d'un Prince infortuné.
 » Personne n'accorde à ses besoins la moindre
 » parole consolante. Un vieux chien reconnoît
 » son vieux maître ; ce chien , qui , avec une
 » vitesse égale à celle du cerf , traversoit autre-
 » fois les bruyeres , du nom duquel la vaste fo-
 » rêt retentissoit quand tous les chasseurs crioient
 » *Argus* : cet argus , si ardent à poursuivre les
 » bêtes fauves , qui connoissoit mieux les parcs
 » & les plaines , que la maison ; jadis le favori
 » des jeunes courtisans passionnés pour la chasse ,
 » pour prix de ses longs & fideles services , étoit
 » congédié dans sa vieillesse , exilé de son che-
 » nil , privé d'un peu de paille , réduit à cou-
 » cher en plein air , où chaque jour il étoit affoi-
 » bli par quelque nouvelle infirmité ; autrefois
 » le plaisir de ses maîtres , maintenant le jouet
 » des valets , il manque de force pour marcher ;
 » il fait un dernier effort pour se traîner sur les
 » pas du pauvre mendiant , s'approche de lui
 » avec une oreille dressée , le flaire , le flatte de
 » sa langue & de la queue ; & lorsque l'étran-
 » ger , les yeux mouillés de larmes , lui rend
 » quelques caresses , & que son attachement lui
 » vaut encore cette reconnoissance , il soupire ;
 » il crie , leve les yeux , reconnoît Ulysse , &
 » meurt ".

On a rapporté dans le *Journal économique* du
 mois de Mai 1765 , cet exemple singulier de la
 sensibilité d'une chienne pour ses petits. Un par-
 ticulier avoit dans sa meûte une chienne qu'il ai-
 moit beaucoup , & qui avoit le privilege de man-
 ger & de dormir dans le fallon. Cette chienne
 ayant mis bas , il prit le temps qu'elle étoit ab-
 sente pour noyer ses petits dans un étang voisin.
 La chienne étant revenue quelque temps après ,
 fut

fut fort inquiète de ne plus les voir. Elle fut les chercher ; & les ayant trouvé noyés , elle les apporta les uns après les autres aux pieds de son maître ; & lorsqu'elle fut au dernier , elle le regarda fixement , & expira sur le champ.

Un trait à-peu-près semblable rapporté par le *Spectateur Anglois* , semble confirmer le précédent. Un homme , dit-il , très-expert dans les dissections , anatomisa une chienne ; & lorsqu'elle souffrit les douleurs les plus aiguës , il lui présenta un de ses petits qu'elle se mit à lécher , & parut insensible à son mal ; mais dès qu'il l'eut retiré , elle fixa les yeux sur lui , & poussa un ton plaintif , qui sembloit plutôt venir de la perte de son petit , que du tourment qu'elle enduroit.

XCI. disc.

Sous le regne de Charles V , Roi de France , un nommé *Aubri* , de Montdidier , passant seul dans la forêt de Bondy , est assassiné & enterré au pied d'un arbre. Son chien reste plusieurs jours sur la fosse , & ne le quitte que pressé par la faim. Il vient à Paris chez un intime ami du malheureux *Aubri* ; & par ses tristes hurlements , semble lui annoncer la perte qu'ils ont faite. Après avoir mangé , il recommence ses cris , va à la porte ; tourne la tête pour voir si on le suit , revient à cet ami de son maître , & le tire par l'habit , comme pour lui marquer de venir avec lui. La singularité de tous les mouvements de ce chien , sa venue sans son maître qu'il ne quittoit jamais ; ce maître qui , tout d'un coup , a disparu , & peut-être cette distribution de justice & d'événements qui ne permet guere que les crimes restent longtemps cachés ; tout cela fit que l'on suivit ce chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre , il redoubla ses cris , en grattant la terre , comme pour

faire signe de chercher en cet endroit. On y fouilla, & on y trouva le corps du malheureux Aubri. Quelque temps après, ce chien apperçoit, par hasard, l'assassin, que tous les historiens nomment *le Chevalier Macaire* ; il lui saute à la gorge, & l'on a bien de la peine à lui faire lâcher prise. Chaque fois qu'il le rencontre, il l'attaque & le poursuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien, qui n'en veut qu'à cet homme, commence à paroître extraordinaire. On se rappelle l'affection qu'il avoit marquée pour son maître, & en même-temps plusieurs occasions où ce Chevalier Macaire avoit donné des preuves de sa haine & de son envie contre Aubri de Montdidier. Quelques autres circonstances augmentent les soupçons. Le Roi, instruit de tous les discours que l'on tenoit, fait venir le chien, qui paroît tranquille jusqu'au moment qu'apercevant Macaire au milieu d'une vingtaine d'autres courtisans, il tourne, aboie, & cherche à se jeter sur lui. Dans ce temps-là, on ordonnoit le combat entre l'accusateur & l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étoient pas convaincantes. On nommoit ces sortes de combats, *Jugements de Dieu* ; parce qu'on étoit persuadé que le Ciel auroit plutôt fait un miracle que de laisser succomber l'innocence. Le Roi, frappé de tous les indices qui se réunissoient contre Macaire, jugea *qu'il étoit gage de bataille*, c'est-à-dire, qu'il ordonna le duel entre le Chevalier & le chien. Le champ clos fut marqué dans l'Isle Notre-Dame, qui n'étoit alors qu'un terrain vague & inhabité. Macaire étoit armé d'un gros bâton ; le chien avoit un tonneau percé pour sa retraite & ses relances. On le lâche : aussi-tôt il court, tourne

autour de son adversaire , évite ses coups , le menace tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , le fatigue , & enfin s'élance , le saisit à la gorge , le renverse , & l'oblige de faire l'aveu de son crime en présence du Roi & de toute la Cour. La mémoire de ce chien mérita d'être conservée à la postérité par un monument qui subsiste encore sur la cheminée de la grande salle du château de Montargis. *Essais historiques sur Paris.*

En 1616 , le pont St. Michel étant tombé , un enfant fut enseveli sous les ruines ; mais heureusement il se trouva à couvert sous deux poutres qui s'étoient croisées , & ne reçut aucune blessure. Un chien , qui s'étoit trouvé à côté de lui dans le temps du danger , en fut préservé comme lui. Ce chien , ferré entre les ruines qui l'empêchoient de s'échapper , aboya de toute sa force , & attira , par des cris , quelques personnes qui le dégagerent. Ayant ainsi recouvré sa liberté , il s'en réjouit d'abord ; mais ne voyant point l'enfant qui avoit partagé son malheur , il rentra sous les débris qui le cachoient , se remit à japer , & vint enfin à bout de faire découvrir l'enfant.

En 1765 , une barque traversant la rivière d'Iten , près d'Aberden , Ville d'Ecosse , fut renversée. De trois hommes & un jeune garçon qui étoient dedans , deux regagnerent le bord en nageant ; mais le troisième & le garçon couroient risque de se noyer , lorsqu'un gros chien se jette dans la rivière , & les attira sur le bord l'un après l'autre. *Papiers Anglois, 1765.*

M. de Bouffanelle , Capitaine de cavalerie dans le régiment de Beauvilliers , fait mention , dans ses *Observations militaires* , imprimées à Paris en 1760 , qu'en 1757 , un cheval de compa-

gnie, hors d'âge, très-beau, & du plus grand feu, ayant tout-à-coup les dents usées au point de ne pouvoir plus mâcher le foin & broyer son avoine, fut nourri pendant deux mois, & l'eut été davantage si on l'eût gardé, par les deux chevaux de droite & de gauche, qui mangeoient avec lui; que ces deux chevaux tiroient du râtelier du foin, qu'ils machoient, jettoient ensuite devant le vieillard; en usoient de même pour l'avoine, qu'ils broyoient bien menue, & mettoient ensuite devant lui. C'est ici, ajoute l'Auteur, l'observation & le témoignage d'une compagnie entiere de cavalerie, Officiers & cavaliers.

L'Historien du Paraguay rapporte un fait plus extraordinaire d'une lionne. Les Espagnols se trouvoient assiégés dans Buénos-Ayres par les peuples du canton. Le Gouverneur avoit défendu à tous ceux qui demeuroient dans la Ville, d'en sortir. Mais craignant que la famine, qui commençoit à se faire sentir, ne fît violer ses ordres, il mit des gardes de toutes parts, avec ordres de tirer sur tous ceux qui chercheroient à passer à l'enceinte désignée. Cette précaution retint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance de ses gardes. Cette femme, après avoir erré dans des champs déserts, découvrit une caverne, qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers; mais elle y trouva une lionne, dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurerent un peu: elle reconnut même que ces caresses étoient intéressées. La lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas; elle sembloit demander un service que Maldonata ne craignoit point de lui rendre. Lorsqu'el-

le fut heureusement délivrée , sa reconnoissance ne se borna point à des témoignages présents : elle sortit pour chercher sa nourriture ; & , depuis ce jour , elle ne manqua point d'apporter , aux pieds de sa libératrice , une provision qu'elle partageoit avec elle. Ces soins durèrent aussi long-temps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut retirés , Maldonata cessa de la voir , & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer les Indiens , qui la firent esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols , qui la ramenerent à Buénos-Ayres. Le Gouverneur en étoit sorti. Un autre Espagnol , qui commandoit en son absence , homme dur jusqu'à la cruauté , savoit que cette femme avoit violé une loi capitale ; il ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre , en pleine campagne , pour y mourir de faim , qui étoit le mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite , ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après , il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques soldats , qu'il chargea de cet ordre , furent surpris de la trouver pleine de vie , quoiqu'environnée de tigres & de lions , qui n'osoient s'approcher d'elle , parce qu'une lionne , qui étoit à ses pieds avec plusieurs lionceaux , sembloit la défendre. A la vue des soldats , la lionne se retira un peu , comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal , qu'elle avoit reconnu au premier moment ; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens , ils se dispoient à la reconduire à Buénos-Ayres , il la caressa beaucoup , en paroissant regretter de la voir partir.

Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, sans paroître plus féroce que les lions mêmes, se dispenser de faire grace à une femme dont le Ciel avoit pris si sensiblement la défense. *Voyez l'Hist. Générale des Voyages.* On cite plusieurs garants de ce fait singulier.

Ceux qui gouvernoient l'éléphant qui étoit autrefois à la ménagerie, ont observé qu'il connoissoit bien ceux qui se moquoient de lui, & qu'il s'en vengeoit lorsqu'il pouvoit en trouver l'occasion. Un peintre vouloit le dessiner en une attitude extraordinaire, qui étoit de tenir la trompe levée & la gueule ouverte. Le domestique du peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jettoit des fruits dans la gueule, & le plus souvent, faisoit semblant d'en jeter. L'animal en fut irrité; & comme s'il eût reconnu que l'envie que le peintre avoit de le dessiner étoit la cause de cette importunité, au-lieu de s'en prendre au domestique, il s'adressa au Maître, & lui jetta, par la trompe, une quantité d'eau dont il gâta le papier sur lequel le peintre dessinoit.

Voici deux autres faits, relatifs à l'éléphant, cités dans l'Histoire naturelle du cabinet du Roi. Un éléphant maltraité par son *cornac*, (c'est ainsi qu'on appelle son conducteur) s'en étoit vengé en le tuant. Sa femme, témoin de ce spectacle, prit ses deux enfants & les jeta aux pieds de l'animal, encore tout furieux, en lui disant : *Puisque tu as tué mon mari, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfants.* L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit; & comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand de ses deux enfants, le mit sur son cou, l'adopta pour son *cornac*, & n'en voulut point souffrir d'autre.

Si l'éléphant est vindicatif, il n'est pas moins reconnoissant. Un soldat de Pondichery, qui avoit coutume de porter à un de ces animaux une certaine mesure d'*arac* chaque fois qu'il touchoit son prêt, ayant un jour bu plus que de raison, & se voyant poursuivi par la garde, qui vouloit le conduire en prison, se réfugia sous l'éléphant, & s'y endormi. Ce fut en vain que la garde tentât de l'arracher de cet asyle, l'éléphant le défendit avec sa trompe. Le lendemain le soldat, revenu de son ivresse, frémit à son réveil, de se voir couché sous un animal d'une grosseur si énorme. L'éléphant, qui, sans doute, poursuit l'Historien, s'aperçut de son effroi, le caressa avec sa trompe pour le rassurer, & lui fit entendre qu'il pouvoit s'en aller.

Les Historiens Latins, qui ont écrit la vie de l'Empereur Domitien, nous disent que cet Empereur voulant donner une fête aux Romains, fit dresser une troupe d'éléphants pour danser un ballet. On leur enseignoit des pas & des figures difficiles à retenir. Un de ces animaux ayant été battu, pour n'avoir pas bien retenu sa leçon, on remarqua que la nuit suivante, il la répéta de son propre mouvement, au clair de la lune.

On fait que de temps immémorial, les Indiens se sont servi d'éléphants à la guerre; mais aujourd'hui que l'usage des armes à feu s'est introduit, ces animaux sont plutôt armés pour la représentation que pour l'effet. On tireroit peut-être un plus grand secours des chiens, du moins pour la garde des places. Il est dit, dans les *Réflexions militaires de Santa-Cruz*, qu'en 1702, Philippe V. fit donner à Porto-Hercule, au mont Philippe & au fort de l'Etoile, du pain de munition à quelques chiens qui rôdoient autour de ces postes; ils

fervoyent autant que les sentinelles & les meilleures patrouilles. Au plus petit bruit des partis Autrichiens qui sortoient d'Orbitello, ou du fort de Saint-Etienne, ces chiens aboyoient avec tant de force, que la garnison étoit très-bien avertie. Si des détachements alloient en parti, ces chiens les précédoient, & découvroient toutes les embuscades des ennemis, ou indiquoient le chemin qu'ils suivoient après avoir été battus.

I N T É G R I T É.

UNE équité sans tache, est la premiere vertu d'une juge, parce qu'il est l'organe de la loi. Une négligence pardonnable dans un homme ordinaire, devient criminelle dans celui qui est chargé de prononcer sur la fortune des citoyens. M. de *La Faluere*, premier-Président du Parlement de Bretagne, n'étant encore que Conseiller, avoit été nommé rapporteur d'une affaire. Il en laissa l'examen à des personnes qu'il croyoit d'aussi bonne foi que lui ; sur l'extrait qui lui en fut remis, il rapporta le procès. Quelque mois après le jugement, il reconnoît que sa plus grande confiance & sa précipitation ont dépouillé une famille honnête & pauvre des seuls biens qui lui restoient ; il ne se dissimule point sa faute. Mais ne pouvant faire rétracter l'arrêt, qui avoit été signifié & exécuté, il se donne les plus grands mouvements pour retrouver les malheureuses victimes de sa négligence. Il les retrouve enfin ; il ne craint point de leur avouer ce dont il se sent coupable, & les force d'accepter, de ses propres deniers, la somme qu'il leur avoit fait perdre involontairement. Quoique ce ne soit ici qu'un

simple acte de justice , nous ne devons pas lui refuser notre admiration , parce que les exemples en sont bien rares. M. de *La Chaussée* a fait usage de ce fait , dans sa comédie de *la Gouvernante* , représentée , pour la première fois sur le Théâtre François , le 18 Janvier 1747.

I N T É R Ê T P U B L I C.

TOUTE action devient légitime , & même vertueuse , lorsqu'il s'agit de l'intérêt public. C'est ce principe qui , chez les Arabes , a conservé cet exemple de sévérité d'un Gouverneur de Basra nommé *Ziad*. Ce Gouverneur , après avoir inutilement tenté de purger la Ville des assassins qui l'infestoient , se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qui se trouveroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il fut conduit devant le tribunal du Gouverneur , dont il essaya de fléchir la clémence par ses larmes. *Malheureux étranger !* lui dit *Ziad* , *je dois te paroître injuste , en punissant une contravention à des ordres que tu a pus ignorer ; mais le salut de Basra dépend de ta mort : je pleure , & te condamne.*

I N V A L I D E S.

CEUX qui , par des blessures reçues pour la patrie , se sont mis hors d'état de la servir , ont obtenu chez toutes les nations , un droit à sa reconnaissance & à ses bienfaits. Louis XIV a cherché à rendre cet acte de reconnaissance , aussi glorieux pour le militaire invalide , qu'il étoit possible , en érigeant près de la Capitale , ce vaste

& superbe Hôtel, où l'Officier & le soldat sont sûrs de trouver, en tout temps, un asyle honorable & commode. Lorsque le Roi vient à l'Hôtel des Invalides ; c'est à leur garde qu'est confiée la personne de Sa Majesté. Ce privilege honorable, dont jouissent les Invalides, leur fut accordé dès les premiers temps que Louis XIV alla voir les Invalides. Les soldats qui vouloient, à l'envi les uns des autres, voir de près ce grand Prince, se jetterent en foule devant Sa Majesté. La garde les repoussa brusquement ; ce qui leur fut très-sensible. Le Roi, s'en étant apperçu, ordonna à ses gardes d'agir plus doucement à l'égard de ses *anciens serviteurs* ; c'est ainsi que ce Monarque s'exprima, & il ajouta avec bonté, *qu'il étoit en sûreté au milieu d'eux*. Les Invalides, pénétrés de joie & de reconnoissance, témoignèrent vivement leur sensibilité. *Depuis ce temps*, est-il dit dans les registres de la maison, *les Gardes-du-corps n'ont point garni dans l'hôtel, le Roi s'étant toujours confié à la garde de ses Invalides, dès qu'il y est entré*.

En 1743, lorsque M. le Dauphin vint voir les Invalides, il parut d'abord qu'on avoit oublié leurs prérogatives. On avoit placé le matin les Suisses, du régiment des Gardes, près de l'hôtel ; mais sur les représentations qui furent faites, cette garde fut contremandée ; elle décampa à un heure & demie, & le Prince arriva à quatre heures & demie. Les Invalides lui servirent de gardes pendant toute sa marche. Après avoir vu la maison, M. le Dauphin monta en carrosse dans la Cour Royale, où ses équipages l'attendoient avec les Gardes-du-corps.

Une autre circonstance glorieuse pour les Invalides, est la visite que leur rendit l'illustre

Pierre I, Czar de Moscovie. Après avoir tout examiné avec cet œil observateur auquel rien n'échappoit de ce qui méritoit d'être remarqué, il voulut voir dîner les soldats. Ce Prince goûta de leur soupe ; & prenant un verre de vin : *A la santé*, dit-il , *de mes camarades*.

On a rapporté , dans l'*Année Littéraire* de 1756, quelques anecdotes particulieres, que l'on pourra voir ici avec plaisir. Les cicognes sont assez communes en Flandres, & elles perchent sur les plus hauts clochers. Après la bataille de *Denain* , & avant que la nouvelle pût en être arrivée à Paris, quatre cicognes parurent sur la tête de quatre statues qui sont au coin de la lanterne du dôme. Les Invalides dirent qu'il y avoit eu sûrement une bataille en Flandres, d'où le bruit avoit fait fuir les cigognes, & plusieurs présagerent de l'endroit ou elles s'étoient arrêtées, que nous avions gagné la bataille. Plusieurs personnes dignes de foi , qui vivoient encore en 1756 à l'hôtel, avoient vu cette espece de phénomène.

Sous le Ministère de M. Voisin, il y eut un soldat qui avoit les poignets coupés, & qui vouloit ses camarades. Il fit long-temps ce métier sans être découvert. Il s'étoit fait faire des étuis de cuir fort, dans lesquels entroient ses deux moignons. Le bout extérieur de ces étuis étoit fait d'un morceau de bois, dans lequel étoient différentes ouvertures propres à recevoir les riges de différents instruments, tels que rossignols, crochets, poinçons, &c. Il ouvroit ainsi les chambres & les armoires : enfin, il fut pris en flagrant délit. Il fut condamné à mort par le Conseil de guerre. Son jugement, à cause de la raseté du fait, fut commué par Louis XIV lui-même.

me , en une prison perpétuelle. Il est mort à Bitêtre.

Depuis ce temps-là , un soldat sans bras , & un autre sans jambes , se trouverent les deux plus forts joueurs de boule. Celui qui n'avoit point de bras , lançoit très-adroitement la boule avec le pied , & celui qui étoit sans jambes , se tenant sur ses deux jambes de bois , appuyé d'une main sur une canne , jettoit la boule de l'autre main , à-peu-près comme un enfant de chœur encense.

Comme il se présente des gens de toute espèce , curieux de voir l'hôtel , quelques Invalides , pour s'amuser , ont imaginé une plaisanterie qu'ils font à ceux qu'ils jugent assez simples pour se laisser attraper. Ils leur recommandent sur-tout de ne pas manquer de voir l'Invalide qui a une tête de bois. Ils indiquent son corridor & sa chambre ; & comme leurs camarades sont prévenus , ils font faire aux idiots de longues courses dans l'hôtel pour chercher la tête de bois , en les envoyant de chambre en chambre , d'où on leur dit toujours qu'il vient de sortir dans le moment.

I V R O G N E S.

LA passion du vin , ainsi que les autres passions , trouble les actions de ceux qui s'y adonnent , obscurcit leur raison , & les porte à mille extravagances. Il faut avouer néanmoins que les ivrognes ont des saillies & des naïvetés qui leur sont particulières , & peuvent amuser. C'est aussi par ce côté qu'on les montre quelquefois sur la scène comique.

Un ivrogne vouloit passer par un cul-de-sac ,

croyant que c'étoit une rue. Comme il ne peut en venir à bout, il se persuade qu'on lui a bouché le passage. Il tire son épée, & se bat d'estoc & de taille contre une borne qu'il prend pour un homme. A force de ferrailler, il fait sortir quelques étincelles. Ah ! le vilain, dit-il en reculant, il porte des armes à feu !

Un buveur intrépide voyoit sa maison qui alloit être engloutie par une inondation ; il court vite à sa cave, en tire la seule piece qui y restoit, & après l'avoir fait transporter en-haut : Mes amis, leur dit-il, l'inondation augmente, ne perdons point de temps, vuidons cette piece de vin ; & pour nous sauver, nous aurons la futaie.

Un ivrogne, qui avoit bien bu, se leva la nuit d'auprès sa femme, & alla pisser par la fenêtre. Comme il pleuvoit, il entendoit l'eau d'une gouttiere qui tomboit, croyant que c'étoit lui qui faisoit ce bruit ; il restoit toujours dans la même posture. A la fin sa femme lui cria : Auras-tu bientôt fini ? Hélas ! répartit l'ivrogne, je finirai quand il plaira à Dieu.

Une femme d'artisan, à table avec sa famille, prenoit à tâche de contredire son mari qui étoit un franc ivrogne. Celui-ci, pour appuyer ses raisons, se saisit du pot de vin, c'étoit toute la provision du repas, boit un grand coup, en disant : Si ce que je dis n'est pas vrai, que ce verre de vin me serve de poison. La femme revenant à la charge, notre ivrogne recommence les mêmes imprécations ; & de contradictions en contradictions, le pot se vuidoit, lorsque les enfants, plus prudents que leur mere, lui dirent : Eh, de grace, soyez du même sentiment, autrement nous allons mourir de soif.

Le premier Sultan qui se soit enivré de vin, est Amurat IV. L'occasion qui l'y porta, & le goût qu'il prit ensuite pour cette liqueur, méritent d'être remarqués. Etant à se promener un jour sur la place publique, plaisir que tous les Sultans se donnent sous un habit qui les déguise, il rencontra un homme du peuple, nommé Béeri Mustapha, si ivre, qu'il chanceloit en marchant. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il demanda à ses gens ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre; & tandis qu'il se faisoit expliquer comment on le devenoit, Béeri Mustapha, le voyant arrêté sans le connoître, lui ordonna d'un ton impérieux de passer son chemin. Amurat, surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu, misérable, que je suis le Sultan? — Et moi, répondit le Turc, je suis Béeri Mustapha. Si tu veux me vendre Constantinople, je l'achete: tu seras alors Mustapha, & je serai Sultan. La surprise d'Amurat augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendoit acheter Constantinople. — Ne raisonne pas, lui dit l'ivrogne, car je t'achèterai aussi, toi qui n'es que le fils d'une esclave. (On fait que les Sultans naissent des esclaves du serrail.) Ce dialogue parut si admirable au Grand-Seigneur, qu'apprennant en même-temps que dans peu d'heures la raison reviendrait à Béeri, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resteroit de ce transport, & ce qu'il penseroit lui-même de tout ce qu'il rappelleroit à sa mémoire. Quelques heures s'étant passées, Béeri Mustapha, qu'on avoit laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille & marque beaucoup d'admiration de l'état où il se trouve. On lui raconte son aventure, & la promesse qu'il a faite

au Sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur ; & n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat, il se croit au moment de son supplice. Cependant, ayant rappelé toute sa présence d'esprit pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il est déjà mourant de frayeur, & que si on ne lui donne du vin pour se ranimer, il se connoît si bien, qu'il est sûr d'expirer bientôt. Ses gardes, qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant que d'être présenté à l'Empereur, lui font apporter une bouteille de vin dont il ne feint d'avaler quelque chose, que pour avoir occasion de la garder sous son habit. On le mene après devant l'Empereur, qui lui rappelant ses offres, exige absolument qu'il lui paye le prix de Constantinople, comme il s'y étoit engagé. Le pauvre Turc tira sa bouteille. O Empereur ! répondit-il ; voilà ce qui m'auroit fait acheter hier Constantinople ; & si vous possédiez les richesses dont je jouissois alors, vous les croiriez préférables à la monarchie de l'univers. Amurat lui demandant comment cela pouvoit se faire ? — Il n'est question, lui dit l'ivrogne, que d'avaler cette divine liqueur. L'Empereur, voulant en goûter par curiosité, en but un grand coup, & l'effet en fut très-prompt dans une tête qui n'avoit jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie, & tous ses sens se livrerent tellement à la joie, qu'il crut sentir que tous les charmes de sa Couronne n'égalotent point ceux de sa situation. Il continua de boire. Mais l'ivresse ayant suivi de près, il tomba dans un profond sommeil, dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaisir qu'il avoit goûté. Il fit venir Béeri Mustapha, dont il se plaignit avec

beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnoit bien des lumieres, engagea sa vie qu'il guériroit sur le champ Amurat, & ne lui offrit point d'autre remede, que de recommencer à boire du vin. Le Sultan y consentit. Sa joie revint, & son mal fut aussi-tôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte, que non-seulement il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa point un seul jour sans s'enivrer; mais, qu'ayant fait Béeri Mustapha son Conseiller privé, il l'eut toujours auprès de sa personne pour boire avec lui. A sa mort, il le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans un cabaret, au milieu des tonneaux, & il déclara dans la suite, qu'il n'avoit pas vécu heureux un seul jour depuis qu'il avoit perdu cet habile maître & ce fidele Conseiller. *Pour & Contre, Tome XX.*

J A L O U S I E.

LA jalousie de la femme ne contribue le plus souvent qu'à rendre le mari inconstant. *Quiconque est soupçonneux*, a dit un Poète moderne, *invite à le trahir*. Aussi une femme sensée, à qui on rapportoit que son mari faisoit la cour à plusieurs jolies femmes, répondit assez délicatement: » Il m'importe peu que mon mari promene » son cœur toute la journée, pourvu que le soir » il me le rapporte ».

Les Poètes ont comparé la jalousie à une furie, dont le teint est pâle & livide, & le regard farouche; l'enfer est dans son cœur; les remords la poursuivent; elle abhorre toute la nature, & se hait la première. Gabrielle de Vergy, d'une naissance illustre, & qui vivoit du temps des

Croisades, fut la victime de cette implacable furie. L'aimable Gabrielle, élevée dès l'enfance avec Raoul de Coucy, jeune homme de grande espérance, avoit conçu pour lui les plus tendres sentiments. Coucy, de son côté, n'imaginoit point de plus grand bonheur que l'assurance charmante de passer avec Gabrielle le reste de ses jours. Mais les parents de cette jeune personne, qui, sans doute, n'avoient jamais senti la douceur d'une union formée par l'estime & le tendre amour, la livrèrent entre les mains de Fayel, homme cruel, barbare & jaloux. Cet homme féroce lui fit un crime d'avoir en un cœur sensible. En vain cette malheureuse épouse chercha à calmer les soupçons de son tyran par la conduite la plus sage, & les attentions les plus marquées; elle ne put éviter d'être livrée aux horreurs d'une noire prison. Coucy, instruit du sort de cette amante, qui lui étoit devenue encore plus chère depuis qu'elle souffroit, consent à s'éloigner des lieux qu'elle habite. Il fait plus, il conçoit le généreux dessein d'aller chercher la mort dans les combats contre les Sarrafins; trop heureux si cette mort peut calmer la jalousie de Fayel, & adoucir le sort de l'infortunée Gabrielle! Il se met à la tête de deux cents Chevaliers choisis, & fait des prodiges de valeur; mais comme il alloit au-devant du coup qui devoit l'arracher à la vie, il trouva bientôt la mort sur un tas de Sarrafins tués ou blessés. Alors, sentant sa fin approcher, il appelle son écuyer, & d'une main qu'il conduit à peine, il lui remet une lettre qu'il vient d'écrire sur son bouclier :
» Ne plains point mon destin, lui dit-il; gémis
» plutôt sur le sort de celle qui n'a pu fléchir un
» barbare époux; porte à cette adorable objet

» mon cœur & ce billet, où j'ai tracé quelques
» mots. Je me fie à ton zèle pour moi; & il ex-
» pire en prononçant le nom chéri de Gabriel-
» le ». L'Ecuyer, pour mieux s'acquitter de sa
commission, se déguise & va aux environs du
château de Fayel épier le moment d'y entrer
sans en être apperçu. Mais cet homme jaloux,
qui étoit toujours sur pied, l'apperçoit le pre-
mier. Il le prend aussi-tôt pour un de ses rivaux,
croit le reconnoître, & s'approche tout douce-
ment, & le tue d'un coup de poignard. Il recon-
noît bientôt que c'est l'Ecuyer de Coucy; &
craignant tout d'un tel rival, il fouille avec une
barbare activité ce fidele domestique. Quelle joie
transporte son ame! il voit le cœur de celui qu'il
a tant redouté; mais lorsqu'il eut fini de lire sa
lettre pleine de tendresse de cet amant, la jalousie
s'empara de tous ses sens. Elle lui souffle le
plus noir des projets. Je veux, dit-il, que ce
cœur, aimé de la parjure, lui soit présenté com-
me un mêts. Il donne ses ordres. Le repas funeste
est servi. Gabrielle, ce jour-là par un pressenti-
ment inconnu, frémit d'horreur en s'approchant
de son époux. Celui-ci la presse, la sollicite de
manger; elle se rend. Ce mêts, lui dit-il d'un air
cruellement moqueur, a dû te plaire; car c'est le
cœur de ton amant. Elle tombe aussi-tôt sans
connoissance; mais son époux, dont la vengeance
n'étoit pas encore assouvie, lui rend le jour
qu'elle fuit. Il lui commande, sous les plus
grandes menaces, de lire la lettre qu'il lui pré-
sente. Gabrielle la reçoit en frémissant. Mais à
peine a-t-elle apperçu les caractères tracés par
le fidele Coucy, qui lui apprend qu'il meurt
avec joie pour elle, qu'un froid mortel s'empara
de tous ses sens. Fayel fait de nouveaux efforts

pour la rappeler à la vie ; mais elle n'étoit déjà plus.

La jalousie inspira de semblables forfaits sous le regne de Charles II, Roi d'Espagne. Le Marquis d'Astorgas , de la maison d'Osorio , aimoit une jeune personne parfaitement belle. Sa femme , instruite de cette intrigue, court aussi-tôt chez la maîtresse de son mari, bien accompagnée , & la tue elle-même. Elle lui arracha ensuite le cœur , qu'elle fit accommoder en ragoût , & servir à son mari. Lorsqu'il en eut mangé , elle lui demanda si ce ragoût lui sembloit bon : il lui dit qu'oui. Je n'en suis pas surprise , répondit-elle aussi-tôt ; car c'est le cœur de ta maîtresse , que tu as tant aimée. En même-temps elle tire d'une armoire sa tête , encore toute sanglante , & la fait rouler sur la table où ce malheureux amant étoit avec plusieurs de ses amis. Sa femme disparoît dans le moment , & se sauve dans un couvent , où elle devint folle de rage & de jalousie.

Une Dame ayant demandé audience à Jean III , Roi de Portugal , & l'ayant obtenue , lui dit : Sire , Votre Majesté auroit-elle pardonné à mon mari , s'il m'avoit surprise & tuée en adultère ? Après que le Roi lui eut répondu , qu'en ce cas il auroit pardonné à son mari , elle ajouta : Tout va donc bien , Sire ; parce qu'ayant su que mon mari étoit avec une autre dans une de mes maisons de campagne , j'y suis allée avec deux de mes esclaves , à qui j'ai promis la liberté s'ils m'assistoient dans mon entreprise ; & après avoir rompu la porte , je les ai surpris & les ai tous deux tués d'un coup de poignard. Je vous demande , Sire , le même pardon que vous n'eussiez pas refusé à mon mari , si j'eusse été convain-

cue du même crime. Le Roi, étonné de sa résolution, lui pardonna.

Un Gentilhomme Portugais, qui demouroit à Goa, étant couché la nuit auprès de sa femme, & ayant rêvé qu'elle accordoit ses faveurs à un amant, ne fut pas plutôt éveillé, que, transporté de rage & de jalousie, il la tua sur le champ comme elle dormoit. *Voyage de Moquet.*

Le voyageur *Carré* est témoin du fait suivant, arrivé en 1672, tandis qu'il étoit à Donguery. Abdelkam, un des principaux Seigneurs de Visapour, & Général des troupes du Royaume, s'étant lassé du métier des armes, avoit pris le parti de se retirer dans son ferrail, où ses grandes richesses lui avoient facilité les moyens de rassembler deux cents des plus belles femmes du monde. Dans cette situation, il reçut l'ordre de reprendre le commandement d'une armée contre le Prince Sévagi. Lorsqu'il se vit obligé de partir, sa jalousie s'alluma si furieusement, qu'elle lui inspira le plus noir de tous les desseins. Il s'enferma huit jours au milieu de ses femmes; & ce temps fut une suite continuelle de fêtes & de plaisirs. Le dernier jour, pour s'épargner, dans l'absence, toutes les inquiétudes de l'amour, il fit égorger à ses yeux, ses deux cents femmes. On apprend avec plaisir, par la suite de l'histoire, que Visapour fut aussi-tôt délivré de ce monstre par la main de son ennemi. Sévagi, qui se faisoit honneur de joindre l'humanité à ses qualités héroïques, conçut tant d'horreur pour cet abominable meurtrier, qu'il craignit de souiller sa gloire, en s'exposant au sort des armes avec lui : il fit proposer une conférence sous prétexte d'accommodement. Abdelkam accepta l'offre. Ils devoient se trouver tous

deux , sans suite , entre les deux armées. Lorsqu'ils se furent approchés l'un de l'autre , Sévagi tira son poignard ; & profitant de la surprise de son ennemi , il le lui enfonça dans le sein , en lui reprochant son crime , & lui déclarant que celui qui avoit violé les loix de la nature , devoit être exclus du droit des gens.

J E U , J O U E U R S .

PLATON trouvant un de ses disciples qui jouoit , lui fit une réprimande. Le disciple s'excusa , en disant qu'il ne jouoit qu'un petit jeu. Mais , lui dit Platon , comptes-tu pour rien l'habitude de jouer que ce petit jeu te fait contracter.

Un homme qui avoit rôdé long-temps par le monde , revint enfin dans sa patrie. Ses amis accoururent en foule selon l'usage , & lui crioient à l'envi : Nous sommes charmés de vous revoir en bonne santé ; allons racontez-nous un peu vos aventures. Ah ! que de miracle furent en un moment sur le tapis ! Messieurs , leur dit-il , entr'autres choses , vous savez la distance prodigieuse qu'il y a d'ici au pays des Hurons ! Hé bien , à douze cents lieues de-là j'ai vu une espece d'homme qui m'a paru tout-à-fait singulière. Souvent ils demeurent assis , autour d'une table , jusques bien avant dans la nuit ; mais il n'y a point de nappe mise , ni de quoi occuper la machoire. La foudre pourroit gronder sur leurs têtes ; deux armées pourroient combattre à leurs côtés ; le Ciel même pourroit menacer ruine , sans leur faire quitter la place , sans les distraire ; car ils sont sourds & muets. De temps-

en-temps on entend sortir de leurs bouches quelques sons mal articulés ; ces sons n'ont aucune liaison entr'eux , & ne sauroient signifier grand'choses ; & pourtant ils font rouler les yeux à une partie de ces gens-là de la maniere la plus étrange. Je les ai souvent considérés avec admiration ; car ils ne manquent jamais de spectateurs , qui sont apparemment attirés par un motif de curiosité ; & croyez , mes amis , je n'oublierai jamais les physionomies terribles que j'ai eu lieu d'observer dans ces occasions. Le désespoir , la rage , quelquefois une joie maligne mêlée d'inquiétude , venoient s'y peindre tour-à-tour. Tantôt c'étoit la fureur des Euménides ; tantôt l'air sérieux & morne des juges infernaux ; tantôt les angoisses d'un patient qu'on mene au supplice. Mais , demanderent les amis du voyageur , quel est le but de ces malheureux ? se feroient-ils dévoués à travailler pour le bien public. — Ho , non. Vous verrez qu'ils cherchent la pierre philosophale ? — Ce n'est point cela ? — C'est donc la quadrature du cercle ! — Encore moins. — Ah ! nous y voici ; ils sont là pour faire pénitence de leurs crimes ? — Vous vous trompez encore. — Mais aussi vous nous parlez de vrais maniaques : sans ouïr , sans parler , sans rien sentir ! Morbleu ! que peuvent-ils faire. — *Ils jouent.* Cet apologue est de M. Lichtwehr , fabuliste Allemand.

On disoit à un homme d'esprit , de parier pour quelqu'un qu'il ne croyoit pas bon joueur , mais qui gagnoit souvent. Il répondit : » Je voudrois avoir toujours parié pour lui ; mais je ne saurois me résoudre à le faire ».

M. de Saint-Aignan , est-il dit dans les *Mémoires de l'Abbé Arnaud* , avoit inventé , à l'ar-

mée, un nouveau jeu de cartes, auquel il jouoit un jour, dans sa tente avec M. de Roquelaure. Il survint une difficulté pour un coup. M. de Roquelaure assuroit que, par toutes les raisons du jeu, le coup devoit passer comme il disoit. M. de Saint-Aignan soutenoit le contraire, prétendant qu'ayant fait lui-même le jeu, il l'avoit fait ainsi. On prit des juges, qui condamnerent M. de Saint-Aignan, assurant qu'il n'avoit pu faire, dans son jeu, une faute contre les regles. Il fallut en passer par-là, quoiqu'il ne pût pas bien comprendre qu'il ne fût pas permis à un homme qui invente un jeu, de l'assujettir aux regles qu'il lui plaît.

Deux joueurs de dez mirent sur table cent écus, & convinrent que celui qui auroit le moins de point gagneroit. Le premier ayant fait deux as, mit aussi-tôt la main sur l'argent : mais le second l'arrêta ; & ayant jetté les deux dez de sorte que l'un étant monté sur l'autre ne découvroit qu'un seul as, prétendit que les cent écus lui appartenoient ; de quoi il fallut que l'autre, en dépit qu'il en eût, demeurât d'accord.

Un certain Gascon ruiné jouoit gros jeu, & perdoit plus de vingt cartes qu'il faisoit aller au lansquenet. Voilà, s'écria-t-il, de ces coups extraordinaires qui ne sont faits que pour moi. Une femme, touchée de cette perte réitérée, ne put s'empêcher de le plaindre. Chere petite, lui dit-il, épargne-toi ce mouvement de pitié ; ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, je ne perds pas ; ce sont ceux à qui je dois qui perdent.

Un autre joueur, dans le même cas, s'écrioit : Ah ! fortune, tu me fais perdre ; mais je te défie de me faire payer.

On proposoit à un joueur, que la fortune ve-

noit de favoriser, de servir de second dans un duel. Je gagnai hier, répondit-il, huit cents louis, & je me batterois fort mal; mais allez trouver celui à qui je les ai gagnés, il se battra comme un diable, car il n'a pas le sol.

Un homme de finances jouoit mille pistoles au piquet, en une partie, avec un Seigneur de la Cour. Celui-ci jugea qu'il pouvoit le faire capot & le gagner, s'il lui persuadoit qu'il avoit trois valets, dont cependant il en avoit écarté un. Il compte le point & le reste de son jeu jusqu'à vingt; & après avoir rêvé un moment, il jette sa premiere carte, & compte vingt-trois. Son adversaire lui demande comment il les compte. Le Courtisan recommence à compter son jeu, & y ajoute trois valets. Le Financier dit qu'il ne les avoit point nommés avant de jouer sa premiere carte. Le Seigneur soutient le contraire, & offre de parier cent pistoles. La proposition est acceptée : les spectateurs condamnent le Seigneur, qui, affectant une sorte de dépit, & continuant à jouer les cartes, fit capot le Financier, parce qu'il garda l'as du valet que son adversaire, plus fin que lui, avoit écarté.

On rapporte une subtilité à-peu-près semblable d'un Gascon vis-à-vis d'un autre Financier. Celui-ci couroit risque d'être capot; il avoit deux as qui lui restoient, & qu'il montrait à découvert; il ne savoit lequel garder. Le Gascon voyant qu'il levoit le bras pour jeter l'as dont il falloit se débarrasser, avança adroitement un de ses pieds sous la table; pressa un du Financier. Celui-ci, qui étoit environné de plusieurs de ses amis, crut que c'étoit un d'entr'eux qui l'avertissoit de jeter l'autre as; ce qu'il fit; comme

me il se vit capot , il demanda tout haut , avec dépit , quel étoit le presseur de pied. Le Gascon , après lui avoir reproché en riant d'attendre qu'on l'avertît , lui dit : » C'est moi , qui ne crois pas » être obligé de vous donner un bon avis ».

Le Comte Hamilton , dans ses Mémoires pleins de sel & de bonne plaisanterie , peint d'une touche originale & vraie , un jeune homme dupe d'un vieux routier. Le jeune Comte de Grammont , en voyage avec son Gouverneur pour se rendre à l'armée de Piémont , étoit descendu à Lyon dans une auberge. Ce Gouverneur , qui appréhendoit que son élève ne trouvât quelque sujet de dissipation qui l'arrêtât trop long-temps , vouloit le faire souper seul dans une chambre ; mais le Comte insista à manger en compagnie. En pleine auberge , s'écria ce Gouverneur ! Eh ! Monsieur , vous n'y songez pas ; je me donne au diable , s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes & dez , qu'on n'entendrait pas Dieu tonner. » A ces mots de » *carte & de dez* , dit le jeune Seigneur , qui ra- » conte lui-même son aventure , je sentis mon » argent pétiller. Je descendis , & fus un peu » surpris de trouver la salle où l'on mangeoit » remplie de figures extraordinaires. Mon hôte , » après m'avoir présenté , m'assura qu'il n'y » avoit que dix-huit ou vingt de ces Messieurs » qui auroient l'honneur de manger avec moi. » Je m'approchai d'une table où l'on jouoit , & » je faillis à mourir de rire. Je m'étois attendu à » avoir bonne compagnie , & gros jeu ; & c'é- » toient deux Allemands qui jouoient au tric- » trac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué » comme ils faisoient : mais leur figure sur-tout » passoit l'imagination. Celui auprès de qui je

» me trouvois , étoit un petit ragot graffouillet ,
» & rond comme une boule. Il avoit une fraise
» avec un chapeau pointu , haut d'une aune.
» Non , il n'y a personne qui , d'un peu loin ,
» ne l'eût pris pour le dôme de quelque église ,
» avec un clocher dessus. Je demande à l'hôte
» ce que c'étoit ? Un marchand de Basle , me
» dit-il , qui vient vendre ici des chevaux : mais
» je crois qu'il n'en vendra guere de la maniere
» qu'il s'y prend , car il ne fait jouer. Joue-t-il
» gros jeu , lui dis-je ? Non pas à présent , dit-
» il ; ce n'est que pour leur écot , en attendant
» le souper : mais quand on peut tenir le petit
» marchand en particulier , il joue beau jeu. A-
» t-il de l'argent , lui dis-je ? Oh , oh , dit le per-
» fide Cerise , (c'étoit le nom de l'aubergiste ,)
» plutôt à Dieu que vous lui eussiez gagné mille
» pistoles , & en être de moitié , nous ne serions
» pas long-temps à les attendre ! Il ne m'en fal-
» lut pas davantage pour méditer la ruine du
» *Chapeau pointu*. Je me remis auprès de lui pour
» l'étudier. Il jouoit tout de travers ; écoles sur
» écoles , Dieu le fait. Je commençois à me sen-
» tir quelque remords sur l'argent que je devois
» gagner à une *petite citrouille* qui en savoit si
» peu. Il perdit son écot ; on servit , & je le fis
» mettre auprès de moi. C'étoit une table de
» réfectoire où nous étions pour le moins vingt-
» cinq , malgré la promesse de mon hôte. Le
» plus maudit repas fini , toute cette cohue se
» dissipa , je ne fais comment , à la réserve du
» petit Suisse qui se tint auprès de moi , & l'hôte
» qui vint se mettre de l'autre côté. Ils fumoient
» comme des dragons ; & le Suisse me disoit de
» temps en temps : *Demande pardon à Monsieur*
» *de la liberté grande* ; & là-dessus m'envoie des

» bouffées de tabac à m'étouffer. Monsieur Ce-
» rise, de l'autre côté, me demanda la liberté de
» me demander si j'avois été dans son pays, &
» parut surpris de me voir assez bon air, sans
» avoir voyagé en Suisse. Le *petit ragot*, à qui
» j'avois à faire, étoit aussi questionneur que
» l'autre. Il me demanda si je venois de l'armée
» de Piémont; & lui ayant dit que j'y allois, il
» me demanda si je voulois acheter des chevaux,
» qu'il en avoit bien deux cents, dont il me fe-
» roit bon marché. Je commençois à être enfu-
» mé comme un jambon; & m'ennuyant du ta-
» bac & des questions, je proposai à mon hom-
» me de jouer une petite pistole au trictrac, en
» attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne
» fut pas sans beaucoup de façons qu'il y con-
» sentit, & me demandant pardon de la *liberté*
» *grande*. Je lui gagnai partie, revanche & le
» tout dans un clin d'œil; car il se troubloit, &
» se laissoit enfler, que c'étoit une bénédiction.
» *Brinon* (le Gouverneur du Comte) arriva sur
» la fin de la troisième partie, pour me mener
» coucher. Il fit un grand signe de croix, &
» n'eut aucun égard à tous ceux que je lui fai-
» sois de sortir. Il fallut me lever pour en aller
» donner l'ordre en particulier. Il commença
» par me faire des réprimandes de ce que je
» m'encanaillois avec un vilain monstre comme
» cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros
» marchand qui avoit force d'argent, & qui ne
» jouoit non plus qu'un enfant. Lui, mar-
» chand? s'écrie-t-il. Ne vous y fiez pas, M. le
» Comte. Je me donne au diable, si ce n'est quel-
» que forcier. » Tais-toi, vieux fou, lui dis-je, il
» n'est non plus forcier que toi; c'est tout dire:
» & pour te le montrer, je lui veux gagner qua-

» tre ou cinq cents pistoles avant de me cou-
» cher. En disant cela , je le mis dehors , avec
» défense de rentrer , ou de nous interrompre.
» Le jeu fini , le petit Suisse déboutonne son
» haut de chausses , pour tirer un beau quadrup-
» le d'un de ses goussets ; & me le présentant ,
» il me demande pardon de la *liberté grande* , &
» voulut se retirer. Ce n'étoit pas mon compte.
» Je lui dis que nous ne jouions que pour nous
» amuser ; que je ne voulois point de son argent ,
» & que s'il vouloit , je lui jouerois ses quatre
» pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque
» difficulté ; mais il se rendit à la fin , & le re-
» gagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre :
» la chance tourna ; le dez lui devint favorable ,
» & les écoles cessèrent ; je perdis partie , re-
» vanche & le tout : les moitiés suivirent , le
» tout enfin. J'étois piqué ; lui , beau joueur , il
» ne me refusa rien , & me gagna tout , sans que
» j'eusse prix six trous en huit ou dix parties. Je
» lui demandai encore un tour pour cent pisto-
» les : mais comme il vit que je ne mettois pas
» au jeu , il me dit qu'il étoit tard , qu'il falloit
» qu'il allât voir ses chevaux , & se retira , me
» demandant pardon de la *liberté grande*. Le sens-
» froid dont il me refusa , & la politesse dont il
» me fit la révérence , me piquèrent tellement ,
» que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de
» la rapidité dont je venois de perdre jusqu'à la
» dernière pistole , que je ne fis pas d'abord tou-
» tes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où
» j'étois réduit ».

Ces ruses ne sont pas trop excusables : cepen-
dant on doit les distinguer de ces fripponneries
manifestes dont quelques-unes se trouvent ras-
semblés dans une *Histoire des Grecs* , ou de ceux

qui corrigent la fortune au jeu. Ces joueurs, pour écarter le nom odieux de *Frippons*, se font les premiers appelés *Grecs* ; parce que les anciens Grecs étoient naturellement fins & rusés, & cherchoient toujours à faire des dupes. Pendant la foire de Beaucaire, deux Grecs, qui s'entendoient comme *larrons en foire*, ayant su qu'un marchand d'étoffes de soie étoit prêt à faire banqueroute, pour n'avoir point vendu sa marchandise, l'envoyèrent chercher, & lui dirent qu'ils étoient de riches négociants Flamands, & qu'ils avoient besoin d'étoffes au moins pour dix mille livres. Le marchand fit apporter chez eux la plus grande partie de ses étoffes ; on les choisit, & le marché se conclut. Dans cet intervalle, on servit à dîner. Le marchand fut invité à prendre sa place ; il accepta, mangea beaucoup, & but de même. A peine eût-on desservi, qu'il entra un troisième Grec, qui dit à celui qui avoit acheté les étoffes : Eh bien, voulez-vous que je vous donne votre revanche ? Volontiers, répondit l'autre ; qu'on apporte des cartes. Monsieur ; ajouta-t-il, en s'adressant au marchand, cet homme est un négociant de mon pays, qui me gagna hier deux mille écus ; si vous étiez heureux, nous jouerions de moitié, cela corrigeroit la fortune ; en ce cas, vous tiendrez les cartes. Le marchand l'accepta, & aussi-tôt on en vint aux prises. En moins de deux heures, ce marchand perdit dix mille francs. Ici, le Grec qui les gagnoit, fit une pose. Monsieur, dit-il au Marchand, comme je ne fais avec qui j'ai l'honneur de jouer, & que voilà déjà une somme assez considérable de perdue, vous me permettez de vous demander qui me payera ? Allez, Monsieur, reprit l'autre Grec, je fais bon pour

Monsieur ; je vous réponds de tout ce qu'il perdra. Je lui dois dix mille francs pour des étoffes qu'il m'a vendues & que j'ai reçues. Voilà qui est clair , dit le Grec qui avoit fait l'objection , je n'ai rien à dire à cela. Dans ce cas , ajouta-t-il , en reprenant les cartes , je vais continuer. Il continua en effet , & le marchand perdit non-seulement ses marchandises , mais encore tout ce qu'il avoit d'argent sur lui.

Deux autres Grecs vouloient lier partie avec un Médecin riche qui aimoit le jeu , mais qui étoit si occupé de ses malades , qu'ils n'avoient pu le joindre. Un troisième , plus alerte , les tira d'embarras ; il fit le malade , & envoya le matin chercher l'Esculape. Celui-ci le trouva effectivement au lit , lui tâte le pouls , ordonne une purgation ; mais c'étoit lui-même qu'on vouloit purger , & il promet de revenir le soir. Lorsqu'il arriva , un pharaon étoit établi ; on n'y jouoit qu'avec de l'or , & la banque étoit de deux cents louis. Le prétendu malade , après avoir entretenu de son état le Médecin , qui jettoit toujours des yeux avides sur la table : Vous avez la physionomie heureuse , lui dit-il , voudriez-vous me faire le plaisir de ponter dix louis pour moi ? Très-volontiers , répondit le Médecin. Le Grec lui donna les dix louis , & aussi-tôt il se mit à jouer. Il étoit en effet si heureux , qu'il ne mettoit sur aucune carte sans gagner. Toute la partie étoit surprise de son bonheur. En moins d'un quart-d'heure , il gagna cinquante louis. Il les compta au malade , en lui témoignant qu'il avoit eu plusieurs fois envie de lui proposer d'être de moitié. Ah ! mon Dieu , Monsieur le Médecin , dit le malade , j'en suis au désespoir ; que n'avez-vous parlé ? J'aurois été charmé de parta-

ger avec vous ce petit profit. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Vous n'avez qu'à revenir demain à la même heure ; ces Messieurs seront ici , & nous jouerons ensemble ce que vous voudrez. Le Docteur n'y manqua pas. Il s'associa avec son malade, qui se portoit assez bien pour être autour de la table. On laissa d'abord gagner quelques louis au Médecin ; mais dans peu la chance tourna. Il perdit ce jour-là , & les suivans, vingt mille francs , qu'il avoit gagnés à force de courses & d'ordonnances.

Sept Grecs étoient aux aguets depuis longtemps pour trouver occasion de duper un Banquier de Lyon , qui étoit arrivé à Paris , & qui avoit la réputation d'aimer le jeu ; mais celui-ci se tenoit sur ses gardes. Ces Messieurs ayant su le jour de son départ pour Lyon dans la diligence , jugerent qu'il n'y avoit plus de temps à perdre ; ils arrêterent sept places. Ce Banquier se trouva donc embarqué avec sept Grecs qui feignoient de ne point se connoître , & qui se donnoient , l'un , pour un Colonel étranger , l'autre , pour un Seigneur qui voyageoit *incognito* , pour son plaisir. Celui-ci étoit le parent d'un Ministre ; celui-là , d'un Duc & Pair , & ainsi des autres. Le Banquier ne tenoit presque point de place dans la voiture , tant il étoit petit auprès de gens d'une si grande considération : il ne s'étoit trouvé de sa vie en si bonne compagnie. Le soir , les Grecs demanderent des cartes , & jouèrent entr'eux , sans mettre de la partie le Lyonnais , qui , s'ennuyant d'être simple spectateur , pria qu'on lui permit d'y prendre part. On y consentit par politesse ; & très-poliment on lui enleva , à différentes séances , tout son argent comptant , & toutes ses lettres de change. On

en étoit à la dernière lorsqu'on arriva à Lyon ; & ces Messieurs chercherent un autre Banquier qui voulût faire avec eux le voyage de Paris dans la diligence.

Un Grec, qui en vouloit à un Financier, apprit que ce dernier avoit été obligé de se loger chez un Chirurgien pour réparer sa santé, que son libertinage avoit altérée. Bon, dit le Grec, qui fut cette anecdote, voilà mon affaire ; je ne puis plus manquer mon homme ; je n'ai qu'à passer aussi par les remèdes. Je ne risque rien en cela ; il n'y a pour moi, au contraire, qu'à gagner à ce marché : car il est certain, si je n'ai pas la même maladie, il est sûr que je lui gagnerai son argent. Tous les Médecins disent qu'il faut s'amuser pendant le cours de ces remèdes, je me chargerai donc de l'amuser. Ce qu'il fit en effet d'une manière si intéressante, que pendant le cours des remèdes, le Financier perdit quatre-vingts mille livres, & sortit de ce lieu, après soixante jours, radicalement guéri & des femmes & du jeu.

D'autres Grecs, dédaignant les moyens ordinaires, voulurent tromper le public par un stratagème nouveau. Ils s'associerent, à cet effet, une Grecque qui tenoit assemblée dans Paris. Ils la mirent dans un carrosse brillant, suivi de deux autres, & voyagerent en Allemagne, publiant par-tout qu'ils conduisoient une Princesse Grecque dépouillée de ses Etats par le Grand-Seigneur. Chacun de ces Grecs jouoit un rôle dans cette comédie. L'un étoit le Secrétaire d'Etat de Son Altesse ; l'autre, son Maître-d'hôtel. Celui-ci, étoit son Gentilhomme ; un quatrième, son Ecuyer, &c. Ils avoient pris des habits orientaux, & ne parloient que la langue Franque,

espece d'Italien corrompu dont se servent les Lévantins. On alloit au-devant de la prétendue Princesse ; on cherchoit à la récréer par différentes fêtes ; mais rien ne l'amusoit plus que le jeu. Elle commençoit à faire fortune, lorsque dans une petite ville il se trouva un Auteur qui venoit de donner tout nouvellement, en langue Allemande, une histoire générale des différentes révolutions de l'Empire Ottoman, & qui n'avoit pas dit un mot de Son Altesse. On accusa l'Historien d'ignorance. Son honneur l'engageoit à éclaircir le fait. Il s'en acquitta avec tant de succès, qu'il désabusa les Allemands sur cette prétendue souveraineté, & prouva très-clairement que la Princesse & tous ceux de sa suite, étoient une bande de frippons. Son Altesse, craignant fagement les suites de cette découverte, revint, par des routes détournées, reprendre son tripot à Paris.

Le voyageur Beaulieu rencontra un de ces Grecs à la Cour du Roi d'Achem. C'étoit un jeune Portugais, nommé *Dom Francisco Carnero*, qui passoit pour un joueur habile, & si heureux, qu'il sembloit avoir enchaîné la fortune. On découvrit néanmoins que la mauvaise foi n'avoit pas moins de part que le bonheur & l'habileté aux avantages qu'il remportoit continuellement. Après avoir gagné de grosses sommes à un Ministre de cette Cour, qui se dédommageoit de ses pertes par les vexations qu'il exerçoit sur les marchands, il jouoit un jour contre une Dame Indienne, à laquelle il avoit gagné une somme considérable, lorsqu'en frappant du poing sur la table, pour marquer son étonnement d'un coup extraordinaire, il rencontra un de ses dez qu'il brisa, & dont il sortit quelques gouttes de

vif-argent. Elles disparurent auffi-tôt, parce que la table avoit quelque pente. Les fpectateurs Indiens, d'autant plus étonnés de cette aventure, que le Portugais fe faifit promptement des pieces du dez, & qu'il refufa de les montrer, jugerent qu'il y avoit de l'enchantement. On publia qu'il en étoit forti un efprit, que tout le monde avoit vu fous une forme fenfible, & qui s'étoit évanoui fans nuire à perfonne. Beaulieu pénétra facilement la vérité. Mais il laiffa les Indiens dans leur erreur; & loin de rendre aucun mauvais office à Carnero, il l'exhorta fortement à renoncer au jeu dont il ne pouvoit plus efperer les mêmes avantages à la Cour d'Achem.

Hift. générale des Voyages.

Les minéraux s'employent pour piper les dez. Les Grecs font ufage pour les cartes, de craies, de pâtes, de favons & autres drogues, qui, en altérant légèrement la furface de la carte, la fait aifément diftinguer par des doigts exercés. Mais comme cet artifice n'eft point inconnu aux joueurs de gobelets, & à beaucoup d'autres perfonnes, les plus habiles Grecs négligent ces petits fecrets, qui, d'ailleurs, laiffent toujours des témoins irréprochables de la fripponnerie. Le grand talent d'un Grec, eft d'avoir une rufe qui ne laiffe point de trace après elle, & ne foit connue que de lui feul. Il étudiera de nouvelles manieres de mêler méthodiquement les cartes. Il les combinera par leurs nombres; il apprendra par cœur leurs différentes féquences. On parle d'un fameux Grec, qui avoit gagné des fommès immenfes en pontant au pharaon. Il étoit la terreur des Banquiers; il lui fuffifoit de voir, dans leurs mains, la feule tranche des cartes, pour dire où chacune des douze figures fe trouvoit.

Quand un Banquier , après avoir fini sa taille , relevoit ses cartes , il savoit toujours par cœur l'ordre de celles qui étoient dans chacun des deux tas ; de maniere que si ce Banquier ne mêloit pas bien ses cartes , ou qu'il en laissât seulement trois de suite , il étoit débanqué. C'étoit une ressource inutile pour lui de prendre à toutes les tailles un nouveau jeu ; comme notre homme savoit sa séquence , il jouoit toujours avec le même avantage.

Un Italien , qui étoit venu il y a quelques années à Paris , avoit imaginé une autre rubrique fort simple , dont cependant on ne s'apperçut que quand il eut fait bien des dupes. Cet Italien avoit une tabatiere d'or unie sur ses bords ; lorsqu'il se présentoit quelques coups décisifs , il prenoit une prise de tabac , posoit sa boîte assez négligemment sur la table. Le moindre reflet de la tabatiere lui suffisoit pour connoître les cartes qu'il distribuoit , & il jouoit , par ce moyen , à coup sûr. Toutes ces petites ruses sont le secret des frippons , & ne peuvent , par conséquent , être trop divulguées.

Les Grecs , tout Grecs qu'ils sont , ont quelquefois été pris pour dupes. Trois de ces Messieurs logeoient dans une même auberge avec un jeune Provincial venu à Paris pour recueillir une riche succession. Ils résolurent de changer les intentions du testateur , en s'appropriant une partie de cet héritage. Un soir , ils proposerent à cet effet , au Provincial , de jouer. Celui-ci , qui avoit des affaires pressantes pour le moment , demanda que la partie fût remise au lendemain ; ce qui fut accepté de bon cœur de la part des Grecs. Ils s'assemblerent même une heure avant le temps marqué pour le rendez-vous dans la

chambre où étoit dressée la table du jeu , & délibérèrent de quelle maniere ils gagneroient le Provincial. Il fut décidé qu'on joueroit au lansquenet , & que , pour écarter tout soupçon , on lui laisseroit gagner , au commencement , cent louis ; ils avoient d'ailleurs éprouvé que les dupes se livrent toujours au jeu avec plus d'ardeur par cet appât. Le projet étoit bien concerté , & ne pouvoit manquer de réussir , si le Provincial , qui étoit rentré dans l'auberge sans qu'on le soupçonnât , n'eût entendu cette conversation d'une chambre voisine. Il dressa , en conséquence , sa contre-partie. Une demi-heure après , il se rendit dans la salle , se mit au jeu ; & lorsqu'il eut gagné les cents louis , son laquais , qui étoit averti , vint lui dire , dans le moment , qu'une personne vouloit lui parler. Il sortit , & alla loger ailleurs.

Les Grecs n'en ont pas toujours été quittes à si bon marché. Un d'eux jouoit au piquet avec un vieux Capitaine de cavalerie , dans une ville de Province , & le filoutoit sans user de beaucoup d'adresse. Toutes les fois qu'il vouloit avoir beau jeu , il mouchoit d'une main la chandelle , & de l'autre escamotoit le talon. L'ancien militaire , qui n'étoit pas dupe , s'étant apperçu deux ou trois fois de cette manœuvre , lui dit , en s'arrêtant , & posant ses cartes sur la table : » Monsieur , je remarque que toutes les fois que vous » mouchez la chandelle , je n'ai point d'as. Je » vous serois obligé de vouloir bien vous dispenser de prendre tant de peine ; car j'aime » encore mieux n'y voir pas si clair , & avoir » des jeux moins louches ». Sur ce premier avis , le Grec se retint quelques moments ; mais une heure après , étant question de la fin d'une par-

tie décisive , & ayant ce coup-là un jeu si mauvais , qu'il ne lui falloit pas moins que les huit cartes du talon pour le raccommoder , il prit de nouveau les mouchettes , & dit au Capitaine :
 » Je vous demande bien pardon , Monsieur ;
 » mais c'est une vieille habitude que j'ai prise
 » au piquet , de moucher ". Et moi , dit le militaire , en l'arrêtant sur le fait comme il escamotoit le talon : » C'est aussi un usage que j'ai de
 » moucher ceux qui me volent au jeu ". En même-temps il tira de sa poche un pistolet , & lui brûla la cervelle.

Il y a cet autre fait connu d'un homme , qui , jouant avec un Grec , s'aperçut qu'on le prenoit pour dupe. Il tira un couteau de sa poche , coupa la main du filou sur la table , dans le temps qu'il ramassoit les dez , & dit froidement : *S'ils ne sont pas pipés , j'ai tort.* Il fut prouvé qu'il n'avoit pas tort.

J E U D E M O T S .

ALLUSION fondée sur la ressemblance des mots. Ces sortes d'allusions sont ordinairement bien fades. Aussi ceux qui veulent en user ont soin de les assaisonner du sel de la malignité.

Un Poète avoit glissé , dans une Comédie , quelques traits malins contre un Seigneur fort riche. Ce Seigneur chargea ses valets de sa vengeance. Ils la poussèrent un peu trop loin. L'Auteur intenta un procès criminel ; mais un présent de trois cents pistoles l'engagea à se désister de sa procédure. Comme sa Comédie eut un grand succès , un plaisant dit qu'elle avoit beaucoup valu à l'Auteur , sans y comprendre le tour du bâton.

Le fameux Financier *La Noue* montrait une magnifique maison, qu'il venoit de faire bâtir, à un Seigneur qui savoit bien qu'en penser. Le Financier, après lui avoir fait parcourir plusieurs beaux appartemens : Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé. *Il est*, répartit ce Seigneur, *comme tout le reste de la maison.*

Si quelque chose peut me consoler de ma femme, disoit un homme veuf, c'est qu'elle est bien morte.

Deux Prédicateurs prêchoient dans la même Eglise, dont l'un avoit une voix très-forte. Quelqu'un dit que la différence entre le Prédicateur du matin & celui du soir, étoit que le premier prêchoit *fort bien*, & le second *bien fort*.

Quelqu'un qui vouloit faire la satyre d'un Avocat ignorant, disoit, en plaisantant, qu'il étoit extrêmement cher ; qu'il ne donneroit pas un *bon conseil* pour cent pistoles.

Une jeune veuve étoit la maîtresse du Marquis d'Ancre, l'idole de la Cour de France sous Louis XIII. Des Dames, qui savoit que cette veuve venoit de perdre son mari, trouvoient mauvais qu'elle n'eût point de voile. Mesdames, répondit un Seigneur, un vaisseau qui est à l'ancre n'a que faire de voiles.

Une maîtresse du Marquis de Termes venoit d'être mariée à un homme qui ignoroit les intrigues de cette femme. Elle accoucha un peu avant le temps. On consolait le mari sur ce prétendu avorton. Mais quelqu'un qui étoit au fait, dit malignement : Ne craignez rien, l'enfant vivra, car il est à *Terme*. Lettre de Madame Dunoyer.

On disoit, dans une compagnie, que M. D***, intéressé dans les affaires, aimoit les belles-lettres, & qu'il seroit bien satisfait d'être de l'A-

JUGEMENTS REMARQUABLES. III
cadémie François. » Comment pourroit-il y
» prétendre, répartit un plaisant, lui qui écorche
» le François ?

JUGEMENTS REMARQUABLES.

UN jeune Egyptien, épris d'amour pour la courtisane Théognide, rêva, une nuit, qu'il couchoit avec elle, & sentit, à son réveil, sa passion refroidie. La courtisane l'ayant su, le fit appeler en justice, lui demanda sa récompense, puisqu'elle avoit guéri sa passion, & satisfait son desir. Le Juge ordonna que le jeune homme apporteroit, dans une bourse, la somme promise; qu'il la jetteroit dans un bassin, & que la courtisane se payeroit du son & de la couleur des piécès, comme l'Egyptien s'étoit contenté d'un plaisir imaginaire. Ce jugement fut approuvé de tout le monde, excepté de la courtisane, qui représenta que le songe avoit éteint le desir de l'Egyptien; mais qu'au contraire le son & la couleur de l'or avoit augmenté le sien; & qu'ainsi l'arrêt étoit injuste. *Plutarque.*

Publius Dolabella étant Proconsul d'Asie, il arriva qu'on poursuivit criminellement devant lui une femme qu'on accusoit d'avoir empoisonné son mari, & un fils qu'elle en avoit eu, parce qu'ils avoient tué un autre fils qu'elle avoit d'un premier lit. Dolabella se trouvant embarrassé, & ne pouvant absoudre la criminelle, qui étoit duement convaincue, ni la condamner, parce qu'elle y avoit été poussée par l'assassinat commis en la personne d'un fils innocent, renvoya la connoissance de cette affaire à l'Aréopage, qui pour lors étoit en grande réputation. Ce Sénat

ayant mûrement pesé les raisons de part & d'autre, ordonna que l'accusateur & l'accusée comparoîtroient dans cent ans, pour être jugés en dernier ressort. *Valere-Maxime.*

Sephinus Acindynus, Gouverneur d'Antioche au quatrieme siecle, apprenant qu'un citoyen ne portoit pas à l'épargne la livre d'or à laquelle il avoit été taxé, le fit mettre en prison; il le menaça même de le faire pendre, s'il ne recevoit cette somme dans le temps qu'il lui marquoit. Le terme alloit expirer sans que ce pauvre homme se vît en état de satisfaire le Gouverneur. Sa femme, d'une beauté ravissante, crut devoir, dans ce pressant danger, sacrifier ce qu'elle avoit de plus cher pour sauver les jours de son mari. Elle alla le trouver dans sa prison, & lui communiqua les propositions que lui avoit fait un homme riche, de payer ses faveurs du prix qu'elle desireroit. Le prisonnier l'engagea, lui commanda d'accepter ses offres. Elle obéit. Mais l'homme vil qui la déshonorait, au-lieu de lui donner l'argent promis, substitua à la place une bourse pleine de terre. La femme, de retour chez elle, ayant apperçu la tromperie, en demanda justice au Gouverneur, & avoua le fait ingénument. Acindynus, qui reconnut aussitôt les suites honteuses de sa trop grande rigueur, se condamna d'abord à payer au fisc la livre d'or; ensuite il adjugea à la femme la terre d'où étoit prise celle qu'elle avoit trouvée dans la bourse. *St. Augustin.*

Du temps de Théodoric, Roi des Goths, une femme refusa de reconnoître son fils, qui avoit été long-temps esclave chez les ennemis. Elle agissoit ainsi, par les conseils d'un débauché, avec qui elle entretenoit un commerce criminel.

Théodoric , instruit de ces circonstances , ordonna à cette femme d'épouser ce jeune homme , puisqu'il n'étoit pas son fils ; mais l'horreur de telles noces la contraignit bientôt d'avouer son injustice.

Sous Pierre le Cruel , Roi d'Espagne , surnommé *le Justicier* , un Chanoine de Castille ayant tué un cordonnier , fut seulement condamné par ses Juges , à n'assister d'un an dans le chœur. Le fils du cordonnier , désespéré de cette injustice , & voulant venger la mort de son pere , tua le Chanoine. Pierre le Justicier , informé du fait , se contenta de condamner le cordonnier à rester un an sans faire de souliers.

Alfonse le Grand , Roi d'Arragon , élevé sur le trône à l'âge de dix-neuf ans , signala le commencement de son regne par un jugement semblable à celui de Salomon. Une esclave soutenoit devant lui que son maître étoit le pere d'un enfant qu'elle avoit mis au monde , & demandoit qu'il la mit en liberté suivant une loi d'Espagne. Le maître nia le fait. Alfonse ordonna que l'on vendît l'enfant au plus offrant. Le maître ne put voir livrer son fils en la puissance d'un étranger ; & après la dernière enchère , il reconnut son fils , & mit l'esclave en liberté. Lorsque Charles , Duc de Bourgogne , surnommé *le Hardi* , possédoit de vastes domaines , il donna à Claude Rhynsault , Allemand , qui l'avoit bien servi dans ses guerres , le Gouvernement de la capitale de la Gueldre. A peine Rhynsault fut-il pourvu de cet emploi , qu'il jeta les yeux sur Sapphira , femme d'une rare beauté , & qui étoit mariée à un riche marchand de la ville , nommé Paul Danvelt. Il mit tout en usage pour s'introduire chez elle ; mais instruite de ses vues , elle

n'oublia rien pour éviter le piège qu'il lui tenoit. Le Gouverneur convaincu qu'il ne réussiroit jamais par les voies ordinaires, fit emprisonner le mari, sous prétexte qu'il avoit des correspondances avec les ennemis du Prince. On lui fit son procès; mais la veille du jour qu'il devoit être exécuté, Sapphira courut implorer la clémence du Gouverneur, qui lui dit qu'elle ne pouvoit espérer de sauver la vie à son mari, qu'en se rendant à ses desirs. Cette femme accablée de douleur, se transporta à la prison, où elle découvrit à son mari tout ce qui venoit de se passer, & le rude combat qu'elle avoit soutenu entre sa tendresse pour lui, & la fidélité qu'elle devoit à sa couche. L'époux, honteux d'avouer ce que la crainte de la mort lui suggéroit, laissa échapper quelques mots, qui lui firent entendre qu'il ne la croyoit pas déshonorée par une action où il étoit bien persuadé que sa volonté n'auroit aucune part. Avec cette prière indirecte de lui sauver la vie, elle prit congé de lui. Le lendemain matin, elle alla trouver le Gouverneur, & se mit à sa discrétion. Rhynsault loua ses charmes, se flatta d'avoir avec elle un commerce libre dans la suite, & lui dit d'un air cruellement gai, d'aller retirer son mari de la prison; mais, ajouta-t-il, vous ne devez pas être fâchée si j'ai pris des mesures, afin qu'il ne soit pas à l'avenir un obstacle à nos rendez-vous. Ces derniers mots lui présagèrent le triste sort de son mari, qu'elle trouva exécuté lorsqu'elle se fut rendue à la prison. Outrée de douleur, elle alla trouver en secret le Duc de Bourgogne, à qui elle remit un placet qui contenoit le récit de sa funeste aventure. Le Duc le lut avec des mouvements d'indignation & de pitié. Rhynsault fut

mandé à la Cour, & confronté avec Sapphira. Le Prince lui demanda s'il connoissoit cette Dame. Dès qu'il put revenir de sa surprise, il dit au Prince, qu'il l'épouserait, si Son Altesse vouloit bien regarder cette démarche comme une juste réparation de son crime. Le Duc en parut content, & fit d'abord célébrer le mariage. Il dit ensuite au Gouverneur : Vous en êtes venus là, forcé par mon autorité ; mais je ne croirai jamais que vous ayez de la tendresse pour votre femme, à moins que vous ne lui fassiez une donation de tout votre bien, pour en jouir après votre mort. Quand l'acte eut été expédié, le Duc dit à la Dame : Il ne me reste plus qu'à vous remettre en possession du bien que votre mari vous a donné ; & là-dessus, il commanda que Rhynsfault fût mis à mort. *Meteren.*

Un homme étoit monté au plus haut du clocher d'une Eglise pour y raccommo-der quelque chose. Il eut le malheur de tomber en-bas ; mais en même-temps il fut assez heureux pour ne se faire aucun mal, & sa chute ne devint funeste qu'à un homme qu'il écrasa en tombant. Les parents de cet homme attaquèrent en justice celui qui étoit tombé du clocher, l'accusant de meurtre, & prétendant le faire condamner, sinon à la mort, du moins à de forts dommages & intérêts. L'affaire fut plaidée. Il falloit accorder quelques satisfactions aux parents du mort. D'un autre côté, les Juges ne pouvoient punir un crime dont un accident malheureux étoit la seule cause. Il fut ordonné à celui qui demandoit vengeance, de monter au haut du clocher, & de se laisser tomber sur celui qu'il poursuivoit, lequel étoit obligé de se trouver précisément au-dessous dans la même place où le défunt avoit

perdu la vie. Un pareil jugement fut la fin du procès.

Un marchand Turc avoit perdu sa bourse qui contenoit deux cents pieces d'or. Il s'adressa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la somme à celui qui l'auroit trouvée; elle étoit tombée entre les mains d'un matelot, qui aima mieux faire un gain légitime en se bornant au salaire proposé, que de se rendre coupable d'un vol; car par un article de l'Alcoran, celui qui conserve une chose perdue & crieée publiquement, est déclaré voleur. Il confesse donc au crieur qu'il a trouvé la bourse, & s'offre à la rendre en recevant la moitié de ce qu'elle contenoit. Le marchand parut aussitôt; mais charmé de retrouver son argent, il auroit voulu se dégager de sa promesse. Ne le pouvant pas sans quelque prétexte, il eut recours au mensonge. Avec les deux cents pieces d'or, il prétendoit qu'il y avoit dans la bourse une précieuse émeraude, qu'il redemanda aussitôt au matelot. Celui-ci prit le Ciel & le Prophete à témoin qu'il n'avoit point trouvé d'émeraude; cependant il n'en fut pas moins conduit devant le Cadi, avec une accusation de vol. Soit injustice ou négligence, le Juge déchargea à la vérité le matelot du crime de vol; mais lui reprochant d'avoir perdu par sa faute un bijoux précieux, il le força de rendre les deux cents pieces d'or au marchand, sans en tirer la récompense. Une sentence si dure ruinant tout à la fois l'espérance & l'honneur du pauvre matelot, il en porta sa plainte au Visir, qui la jugea digne de son attention. Toutes les parties furent assignées devant lui. Après avoir entendu le marchand, il demanda au crieur ce qu'il avoit reçu ordre de pu-

blier. Celui-ci ayant déclaré ingénument qu'on ne lui avoit parlé que des deux cents pieces d'or, le marchand se hâta d'ajouter que s'il n'avoit pas nommé l'émeraude, c'étoit dans la crainte que la bourse, tombant entre les mains de quelque ignorant, qui n'auroit pas connu la valeur de ce bijou, il n'eût été engagé de la garder en appercevant qu'il étoit d'un grand prix. D'un autre côté, le matelot fit serment qu'il n'avoit trouvé dans la bourse que les deux cents pieces d'or. Enfin, le Visir rendit cette sentence : » Puisque le marchand a perdu une » émeraude avec deux cents pieces d'or, & que » le matelot jure que dans la bourse qu'il a » trouvée il n'y avoit point d'émeraude, il est » manifeste que la bourse & l'or que le matelot » a trouvés, ne sont point ce que le marchand a » perdu. C'est un autre qui a fait cette perte; que » le marchand continue donc de faire crier son » or & son émeraude, jusqu'à ce qu'ils lui » soient rapportés par quelque personne qui ait » la crainte de Dieu. A l'égard du matelot, il » gardera pendant quarante jours l'or qu'il a » trouvé; & si celui qui l'a perdu ne se présente » pas dans cet espace, il en jouira légitimement » comme d'un bien qui est à lui ». *Pour & Contre, Tom. XX.*

Un fermier de Southams, dans le Comté de Warwick, en Angleterre, fut assassiné en revenant de chez lui. Le lendemain, un homme vint trouver la femme de ce fermier, & lui demanda si son mari étoit rentré le soir précédent. Elle répondit que non, & qu'elle en étoit dans de grandes inquiétudes. Vos inquiétudes, repliqua cet homme, ne peuvent être égales aux miennes; car, comme j'étois couché cette nuit, sans

être encore endormi, votre mari m'est apparu; il m'a montré plusieurs blessures qu'il avoit reçues sur son corps, & m'a dit qu'il avoit été assassiné par un tel, & que son cadavre avoit été jetté dans une marniere. La fermiere allarmée, fit des perquisitions; on découvrit la marniere, & l'on y trouva le corps blessé aux endroits que cet homme avoit désignés. Celui que le prétendu revenant avoit accusé, fut saisi & mis entre les mains des Juges comme violemment soupçonné de meurtre. Son procès fut instruit à Warwick, & les Jurés l'auroient condamné aussi témérairement, que le Juge de paix l'avoit arrêté, si Lord Raymond, le principal Juge, n'avoit pas suspendu l'arrêt. Voici ce qu'il dit aux Jurés: Je crois, Messieurs, que vous paroissez donner plus de poids au témoignage d'un revenant qu'il n'en mérite. Je ne veux pas dire que je fasse beaucoup de cas de ces sortes d'histoires; mais quoi qu'il en soit, nous n'avons aucun droit de suivre nos inclinations particulieres sur ce point. Nous formons un tribunal de justice, & nous devons nous régler sur la loi: or, je ne connois aucune loi existante qui admette le témoignage d'un revenant; & quand il y en auroit une qui l'admettroit, le revenant ne paroît pas pour faire sa déposition. Huissier, ajouta le Juge, appelez le revenant. Ce que l'huissier fit par trois fois, sans que le revenant parût, comme on le pense bien. MM. les Jurés, continua le Juge, le prisonnier qui est à la barre, est suivant le témoignage de gens irréprochables, d'une réputation sans tache, & il n'a point paru dans le cours des informations, qu'il ait eu aucune espece de querelle entre lui & le mort. Je le crois absolument innocent; & comme il n'y a aucune

preuve contre lui, ni directe, ni indirecte, il doit être renvoyé. Mais par plusieurs circonstances qui m'ont frappé dans le procès, je soupçonne fortement la personne qui a vu le revenant, d'être le meurtrier, auquel cas il n'est pas difficile de concevoir qu'il ait pu désigner la place des blessures, la manière, &c. sans aucun secours naturel : en conséquence des soupçons, je me crois en droit de le faire arrêter jusqu'à ce que l'on fasse de plus amples informations. Cet homme fut effectivement arrêté. On donna un ordre pour faire des perquisitions dans sa maison ; on trouva des preuves de son crime qu'il avoua lui-même à la fin, & il fut exécuté aux assises suivantes. *Papiers Anglois de 1761.*

Les mêmes papiers font mention d'un jugement définitif, rendu sur un procès pendant depuis long-temps à une cour de judicature à Londres, entre les exécuteurs testamentaires du feu Chevalier Jean Bland, & un Gentilhomme François. Le Chevalier Bland, étant à Paris, avoit perdu au jeu trois cents cinquante livres sterling, & en avoit emprunté trois cents pour continuer le jeu. Il avoit ensuite tiré une lettre de change de six cents cinquante livres sur lui-même, payable à Londres ; mais il mourut dans l'intervalle. Selon les loix d'Angleterre, la dette étoit nulle : mais les loix de France font une distinction entre l'argent perdu au jeu, & l'argent emprunté pour le jeu ; elles regardent l'argent emprunté pour jouer, comme aussi légitimement dû que s'il avoit été emprunté pour autre chose. C'est ce qui rendoit la chose délicate. Si, d'un côté, il paroïssoit juste d'avoir égard aux loix de France dans une affaire qui s'étoit passée à Paris, on objectoit de l'autre côté que

le prêteur, ayant accepté le paiement de sa créance à Londres, s'étoit soumis, par-là, aux loix d'Angleterre. Enfin, il a été décidé que le contrat, dans son entier, étoit nul ; que les héritiers seroient déchargés des trois cents cinquante livres perdues au jeu ; mais qu'ils seroient tenus de rembourser les trois cents livres empruntées.

Un mauvais payeur passa une obligation payable à sa volonté. Assigné devant le Juge, il soutint que sa volonté n'étoit pas encore venue : Hé bien, dit le Juge, qu'on le mette en prison jusqu'à ce quelle vienne ; elle arriva dans le moment.

Le Maréchal de... menoit des Dames à l'Opéra ; mais toutes les loges avoient été retenues. Comme il en vit une remplie par un domestique qui la gardoit pour un Abbé, il obligea ce domestique de sortir, & fit entrer sa compagnie dans la loge. L'Abbé arriva peu de temps après avec des Dames, & fut piqué, comme on le pense bien, de cette violence. Force lui fut néanmoins de céder pour le moment ; mais le lendemain il fit assigner son rival devant le tribunal des Maréchaux de France ; & plaidant lui-même sa cause, dit : » Qu'il étoit bien malheureux d'être obligé de se plaindre de l'un d'entre eux, qui de sa vie n'avoit pris que sa loge ; & demanda justice. Le Président lui répondit : » Vous venez de vous la faire ».

J U G E S.

LE Sultan Mahomet II, ayant su qu'un Cadi avoit commis une injustice, il le fit écorcher
tout

tout vif, & donna fa charge à fon fils, qu'il fit affeoir fur le tribunal, après y avoir fait étendre la peau fanglante de fon pere, comme avoit fait autrefois Cambyfe, Roi de Perfe. *Guillet.*

Une veuve vint fe plaindre à l'Empereur Théodoric, de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un Sénateur, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit auffi-tôt appeler les Juges. Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, je vous jugerai vous-mêmes. Le lendemain, la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le Prince, un cierge allumé à la main, felon la coutume de ce temps-là : Où font les Juges, dit Théodoric ? On les amena devant lui. Et pourquoi, poursuit-il avec indignation, avez-vous prolongé pendant trois ans une affaire qui ne vous a coûté qu'un jour de diffuffion ? Après ce reproche, il leur fit trancher la tête. *Hift. du Bas-Empire.*

On a cité l'aventure d'Elifabeth Canning, comme un exemple des erreurs dans lesquelles peuvent tomber des Juges d'un efprit affez foible pour recevoir les impreffions des têtes chaudes & mal conformées. L'Auteur qui rapporte cette aventure, étoit à Londres lorsqu'elle arriva en 1753. Elifabeth Canning difparut, pendant un mois, de la maifon de fes parents. Elle revint maigre, défaite, & n'ayant que des habits délabrés. Eh ! mon Dieu, dans quel état vous revenez ! Où avez-vous été ? d'où venez-vous ? que vous eft-il arrivé ? — Hélas ! ma tante, je paffois par Morfilds, pour retourner à la maifon, lorsque deux bandits vigoureux me jetterent par terre, me violerent, & m'emmenèrent dans une maifon à dix milles de Londres. (La tante & les voisins pleurerent à ce récit.) Ah !

ma chere enfant , n'est-ce pas chez cette infâme Madame *Web* , que ces brigands vous ont menée ? c'est juste à dix milles d'ici qu'elle demeure. — *Oui , ma tante , chez Madame Web.* — Dans cette grande maison à droite ? — *Justement , ma tante.* Les voisines dépeignirent alors Madame *Web* , & la jeune *Canning* convint que cette femme étoit faite précisément comme elles le disoient. L'une d'elles apprend à *Miss Canning* qu'on joue toute la nuit chez cette femme , & que c'est un vrai coupe-gorge où tous les jeunes gens vont perdre leur argent. — *Ah ! un vrai coupe-gorge ,* répondit *Elisabeth Canning.* — On y fait bien pis , dit une autre voisine ; les deux brigands , qui sont cousins de Madame *Web* , vont sur les grands chemins prendre toutes les petites filles qu'ils rencontrent , & les font jeûner , au pain & à l'eau , jusqu'à ce qu'elles soient obligées de s'abandonner aux joueurs qui se tiennent dans la maison. — Hélas ! ne t'a-t-on pas mis au pain & à l'eau , ma chere niece. — *Oui , ma tante.* On lui demande si ces deux brigands n'ont point abusé d'elle , & si on ne l'a pas prostituée ? Elle répond qu'elle s'est défendue ; qu'on l'a accablée de coups , & que sa vie a été en péril. Alors la tante & les voisines recommencerent à crier & à pleurer. On mena aussitôt la petite *Canning* chez un Monsieur *Adamson* , protecteur de la famille depuis long-temps. C'étoit un homme de bien , qui avoit un grand crédit dans sa paroisse. Il monte à cheval avec un de ses amis aussi zélé que lui ; ils vont reconnoître la maison de Madame *Web* ; ils ne doutent pas , en la voyant , que la petite n'y ait été renfermée ; ils jugent même , en appercevant une petite grange où il y a du foin , que c'est

dans cette grange qu'on a tenu Elisabeth en prison. La pitié du bon Adamson en augmente ; il fait convenir Elisabeth, à son retour, que c'est là qu'elle a été retenue ; il anime tout le quartier ; on fait une souscription pour la jeune Demoiselle si cruellement traitée. A mesure que la jeune Canning reprend son embonpoint & sa beauté, tous les esprits s'échauffent pour elle. M. Adamson fait présenter au Shérif une plainte au nom de l'innocence outragée. Madame Web, & tous ceux de la maison, qui étoient tranquilles dans leur campagne, sont arrêtés, & mis tous au cachot. M. le Shérif, pour mieux s'instruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui, amicalement, une jeune servante de Madame Web, & l'engage, par de douces paroles, à dire tout ce qu'elle fait. La servante, qui n'avoit jamais vu en sa vie Miss Canning, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénument qu'elle ne savoit rien de ce qu'on lui demandoit ; mais quand le Shérif lui eut dit qu'il faudroit répondre devant la justice, & qu'elle seroit infailliblement pendue si elle n'avoit pas, elle dit tout ce qu'on voulut. Enfin, les Jurés s'assemblerent, & neuf personnes furent condamnées à la corde. Heureusement en Angleterre, aucun procès n'est secret, parce que le châtiment des crimes est destiné à être une instruction publique aux hommes, & non pas une vengeance particuliere. Tous les interrogatoires se font à portes ouvertes, & tous les procès intéressants sont imprimés dans les journaux. Il y a plus ; on a conservé en Angleterre une ancienne loi de France, qui ne permet pas qu'aucun criminel soit exécuté à mort, sans que le procès ait été présenté au Roi, & qu'il en ait

signé l'arrêt. Le temps de l'exécution des neuf accusés approchoit , lorsque le papier qu'on appelle *des sessions* , tomba entre les mains d'un Philosophe nommé M. *Ramsay*. Il lut le procès , & le trouva absurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna ; il se mit à écrire une feuille , dans laquelle il pose pour principe , que le premier devoir des Jurés est d'avoir le sens commun. Il fit voir que Madame Web , les deux cousins , & tout le reste de la maison , étoient formés d'un autre pête que les autres hommes , s'ils faisoient jeûner au pain & à l'eau de petites filles , dans le dessein de les prostituer ; qu'au contraire , ils devoient les bien nourrir , & les parer , pour les rendre agréables ; que des marchands ne salissent ni ne déchirent la marchandise qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais Miss Canning n'avoit été dans cette maison ; qu'elle n'avoit fait que répéter ce que la bêtise de sa tante lui avoit suggéré ; que le bon-homme Adamson avoit , par excès de zele , produit cet extravagant procès criminel ; qu'enfin , il en alloit coûter la vie à neuf citoyens , parce que Miss Canning étoit jolie , & qu'elle avoit menti. La servante , qui avoit avoué amicalement au Shérif tout ce qui n'étoit pas vrai , n'avoit pu se dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage par enthousiasme ou par crainte , soutient d'ordinaire , & ment , de peur de passer pour un menteur. C'est en vain , dit M. Ramsay , que la loi veut que deux témoins fassent pendre un accusé. Si M. le Chancelier & M. l'Archevêque de Cantorbéry déposoient qu'ils m'ont vu assassiner mon pere & ma mere , & les manger tout entier à mon déjeûner , en un demi-quart-d'heure , il faudroit mettre à Bedlam (hôte-

pital des foux) M. le Chancelier & M. l'Archevêque, plutôt que de me brûler sur leur beau témoignage. Mettez, d'un côté, une chose absurde & impossible, & de l'autre mille témoins & mille raisonneurs; l'impossibilité doit démentir les témoignages & les raisonnements. Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le Shérif & des Jurés; ils furent obligés de revoir le procès. Il fut avéré que Miss Canning étoit une petite fripponne, qui étoit allée accoucher, pendant qu'elle prétendoit avoir été en prison chez Madame Web; & toute la ville, qui avoit pris parti pour elle, fut aussi honteuse qu'elle l'avoit été lorsqu'un charlatan proposa de se mettre dans une bouteille de deux pintes, & que deux mille personnes étant venues à ce spectacle, il emporta leur argent, & laissa sa bouteille. *Voyez Présomptions fausses.*

Un Historien grave rapporte que des bourgeois d'une certaine ville demanderent au Prince, qu'il fût défendu à leurs juges de les juger suivant l'équité. Cette naïveté de l'Historien indique du moins ce qui n'arrive que trop souvent; des Juges, sous prétexte de se conformer à l'équité, s'écartent de la loi à laquelle ils doivent s'affujettir.

On a comparé les tribunaux au buisson épineux, où la brebis cherche un refuge contre les loups, & d'où elle ne sort point sans y laisser une partie de sa toison.

Plusieurs autres, à l'exemple de Racine, se sont égayés aux dépens de ces dandins ridicules, qui croient qu'on ne peut vivre sans juger; qui écoutent préférablement un sollicitateur, parce qu'il commence sa sollicitation par leur parler d'un *quartreau de vin*; qui se croient au-dessus

de toute la noblesse , parce qu'ils ont vu des Gentilshommes les attendre dans leur cour , & pour se chauffer , venir *tourner leur broche*.

Deux plaideurs , pour se procurer la faveur du Juge , lui avoient fait présent , l'un d'un baril d'huile , & l'autre d'un cochon. Le Juge prononça pour celui qui lui avoit donné l'animal. Le second étant venu lui faire ses plaintes , le Juge lui dit , qu'il étoit entré dans sa maison un cochon qui avoit rompu le baril d'huile , & que cet accident lui avoit fait oublier sa cause. *Pogge*.

Un marchand Arabe avoit un excellent chien , qui chassoit le jour , & faisoit bonne garde la nuit : il ne quittoit jamais son maître ; aussi en étoit-il fort aimé. Ce chien venant à mourir , il en fut inconsolable. Pour soulager un peu sa douleur , il lui fit une épitaphe , & lui dressa une tombe dans son jardin. Le soir , il convia ses amis à un festin , pendant lequel il s'étendit beaucoup sur les louanges de cet animal ; & ainsi finit la cérémonie. Le lendemain , quelques gens mal-intentionnés allèrent rapporter au Cadi , ou Juge en chef du lieu , tout ce qui s'étoit passé le soir , & ajouterent , à la vérité du fait , un détail de toutes les cérémonies funebres des Musulmans , qu'ils disoient avoir été pratiquées à l'enterrement du chien. Le Cadi , fort scandalisé de cette action , envoya ses huissiers se saisir de l'accusé ; & après bien des réprimandes , il lui demanda s'il étoit de ces infideles qui adoroient les chiens , puisqu'il avoit fait plus d'honneur au sien , que l'on en avoit rendu à celui des sept Dormants , & à l'âne d'Ozaïr , ou d'Esdrats. Le maître du chien lui répondit , sans s'émouvoir : Seigneur , l'histoire de mon chien seroit trop longue à vous raconter ; mais ce qu'on ne vous

a peut-être pas dit , c'est qu'il a fait un testament ; & entre autre chose dont il a disposé , il vous a fait un legs de deux cents aspres , que je vous apporte de sa part. Le Cadi , entendant parler d'argent , se tourna vers les huissiers , & dit : » Voyez comme les gens de bien sont exposés à l'envie , & quels discours on faisoit de » cet homme ». Puis , s'adressant à l'accusé , il lui dit : *Puisque vous n'avez pas fait des prieres pour le défunt , je suis d'avis que nous les commençons ensemble.* Cette expression , en langue Turque , est équivoque ; elle signifie également , *commencer des prieres , & ouvrir un sac d'argent.* Les Juges , ajoute l'Auteur Arabe qui rapporte cette historiette , étoient autrefois des épées nues , qui se faisoient craindre des méchants ; mais ils sont devenus des fourreaux vuides , qui ne cherchent qu'à se remplir de l'argent des parties. *Voyage du Mont-Liban , par de la Roque.*

Henri Etienne parle d'un Juge de son temps qui n'avoit qu'une formule en matiere de procès criminel. Si le prisonnier étoit vieux : Pendez , pendez , disoit-il , il en a bien fait d'autres. S'il étoit jeune : Pendez , pendez , il en feroit bien d'autres.

Dans une audience où l'on faisoit beaucoup de bruit , le Juge dit : Huissier , imposez silence , il est étrange qu'on fasse tant de bruit , nous avons jugé je ne sais combien de causes sans les entendre. *Ménagiana.*

Un Conseiller s'étoit endormi sur les fleurs de lys. Le Président , qui recueilloit les voix , ayant demandé à ce Conseiller la sienne , il lui répondit , en se frottant les yeux : *Qu'on le pend , qu'on le pend.* Mais c'est un pré , lui dit-on , dont il s'agit. *Et bien , qu'on le fauche.* Bayle.

J U S T I C E.

ASTIAGE, dans Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon : » En notre » école, dit le jeune Prince, un grand garçon » ayant une petite sœur, la donna à l'un de ses » compagnons de plus petite taille, & lui ôta » sa sœur qui étoit plus grande. Notre précepteur, nous ayant fait juges de ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait ; car je m'étois arrêté à considérer la bienséance, & il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit ».

Le Gulistan nous offre ce trait admirable d'un Sultan, persuadé qu'une grace accordée à un criminel est une injustice envers le public. Un Arabe étoit venu se jeter à ses genoux pour se plaindre des violences que deux inconnus exercoient dans sa maison. Le Sultan s'y transporta aussi-tôt ; & après avoir fait éteindre les lumières, fait saisir les criminels, & envelopper leurs têtes d'un manteau, il commande qu'on les poigne. L'exécution faite, le Sultan fait rallumer les flambeaux, considère les corps de ces criminels, leve les mains, & rend grâces à Dieu. » Quelle faveur, lui dit son Visir, avez vous » donc reçue du Ciel?... Visir, répond le Sultan, j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrit d'un manteau le

» visage de ces malheureux : j'ai craint que la
» tendresse paternelle ne me fit manquer à la
» justice que je dois à mes sujets. Juge si je dois
» remercier le Ciel , maintenant que je me
» trouve juste sans être parricide.”.

L'Auteur du *Pour & Contre* cite cet autre exemple d'amour d'un Roi pour la justice , tiré de l'*Histoire d'Angleterre*. Un des domestiques du Prince Henri , fils aîné d'Henri IV , avoit été accusé au banc du Roi , & saisi par ordre de ce tribunal. Le Prince , qui l'aimoit particulièrement , regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne ; & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammerent encore son ressentiment par leurs conseils , il se rendit lui-même au siege de la justice , où se présentant d'un air furieux , il donne ordre aux Officiers de rendre sur le champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent , & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le Lord Chef de justice , nommé *Sir William Gascoigne* , qui se leva sans aucune marque d'étonnement , & qui exhorta le Prince à se soumettre aux anciennes loix du Royaume ; ou du moins , lui dit-il , si vous êtes résolu de sauver votre domestique des rigueurs de la loi , adressez-vous au Roi votre pere , & demandez-lui grace pour le coupable. C'est le seul moyen de satisfaire votre inclination ; sans donner atteinte aux loix , & sans blesser la justice. Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune Prince , qu'ayant renouvelé ses ordres avec la même chaleur , il protesta que si l'on différoit un moment à les suivre , il alloit employer la violence. Le Lord Chef de Justice , qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette me-

nace, leva la voix avec beaucoup de fermeté & de présence d'esprit, & lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, non-seulement de laisser le prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la Cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violents. C'étoit attiser le feu & souffler sur la flamme. La colere du Prince éclata d'une maniere terrible; & montant au comble, elle le porta à s'approcher furieusement du Juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais Sir William, se rendant maître de tous les siens, soutint merveilleusement la majesté d'un siege sur lequel il représentoit le Roi. Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens ici la place de votre souverain Seigneur, & de votre pere. Vous lui devez une double obéissance à ces deux titres. Je vous ordonne, en son nom, de renoncer à votre dessein, & de donner désormais un meilleur exemple à ceux qui doivent être quelque jour vos sujets. Et pour réparer la désobéissance & le mépris que vous venez de marquer pour la loi, vous vous rendrez vous-même à ce moment dans la prison, où je vous enjoins de demeurer jusqu'à ce que le Roi votre pere vous fasse déclarer sa volonté. La gravité du Juge & la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le Prince en fut si frappé, que remettant aussi-tôt son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au Lord Chef de Justice; & sans repliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allerent aussi-tôt faire ce rapport au Roi, & ne manquerent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre Sir William. Ce sage Monarque se

fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances : ensuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux & les mains au Ciel , il s'écria , dans une espece de transport : » O » Dieu ! quelle reconnoissance ne dois-je pas à » ta bonté ! Tu m'as donc fait présent d'un Juge » qui ne craint pas d'exercer la justice , & d'un » fils , qui non-seulement est fait pour obéir , » mais qui a la force de sacrifier sa colere à l'o- » béissance ».

On a quelquefois lieu d'admirer la sagacité avec laquelle la justice est rendue chez les Turcs , que nous traitons d'ignorants , parce qu'ils n'ont ni instituts , ni code , ni digeste. Un marchand Chrétien ayant confié à un Chamelier Turc un certain nombre de balles de soie , pour les voiturier d'Alep à Constantinople , se mit en chemin avec lui. Mais au milieu de la route , il tomba malade , & ne put suivre la caravane , qui arriva long-temps avant lui , à cause de ce contre-temps. Le Chamelier ne voyant point venir son homme au bout de quelques semaines , s'imagina qu'il étoit mort , vendit les soies , & changea de profession. Le marchand Chrétien arriva enfin , le trouva , après avoir perdu bien du temps à le chercher , & lui demanda ses marchandises. Le fourbe feignit de ne le pas connoître , & nia d'avoir jamais été Chamelier. Le Cadi , devant qui cette affaire fut portée , dit au Chrétien : Que demandes-tu ? — Je demande , dit-il , vingt balles de soie que j'ai remises à cet homme-ci. — Que répond-tu à cela , dit le Cadi au Chamelier ? — Je ne fais ce qu'il veut dire , avec ses balles de soie & ses chameaux , & je ne l'ai jamais ni vu ni connu , reprit le Chamelier. Alors le Cadi se tournant vers le Chrétien , lui demanda

quelle preuve il pouvoit donner de ce qu'il avoit avancé. Le marchand n'en put donner d'autre, sinon que sa maladie l'avoit empêché de suivre le Chamelier. Le Cadi leur dit à tous deux, qu'ils étoient des bêtes, & qu'ils se retirassent de sa présence. Il leur tourna le dos ; & pendant qu'ils sortoient ensemble, il se mit à une fenêtre, & cria assez haut : *Chamelier, un mot.* Le Turc tourna aussi-tôt la tête, sans songer qu'il venoit d'abjurer cette profession. Alors le Cadi l'obligeant de revenir sur ses pas, lui fit donner la bastonnade, & avouer sa fripponnerie. Il le condamna à payer au Chrétien sa soie, & de plus une amende considérable pour le faux serment qu'il avoit prêté. *Nouveau Porte-feuille, imprimé en 1517.*

L A C H E T É.

ON a distingué la lâcheté de la poltronnerie, en ce que celle-ci expose au danger, malgré la crainte, tandis que la lâcheté le fuit. La poltronnerie est une foiblesse ; mais la lâcheté est un vice. Les Grecs & les Romains néanmoins ne punissoient de mort l'homme lâche, que quand ils présumoient qu'il avoit agi avec réflexion. Chez les Grecs, celui qui s'étoit trouvé foible, & avoit fui à la vue d'un danger inopiné, étoit seulement condamné à rester trois jours assis au milieu de la place publique, avec un habillement de femme. » Songez plutôt, dit » Tertullien, à faire monter le sang au visage » d'un homme, qu'à lui tirer des veines ».

En 1513, le Capitaine *Fraugot*, Gouverneur de Fontarabie, ayant rendu honteusement cette

place aux Espagnols, fut condamné à être dégradé de noblesse. On l'arma de pied en cap; on le fit monter sur un échafaud, ou douze Prêtres, assis & en surplis, commencèrent à chanter les vigiles des morts, après qu'on lui eut lu la sentence qui le déclaroit *traître, déloyal, vilain & foi mentie*. A la fin de chaque Pseaume, ils faisoient une pause, pendant laquelle un Hérault d'armes le dépouilloit de quelque piece de son armure, en criant à haute voix : *Ceci est le casque du lâche; ceci, son corselet; ceci, son bouclier, &c.* Lorsque le dernier Pseaume fut achevé, on lui renversa sur la tête un bassin d'eau chaude; on le descendit ensuite de l'échafaud avec une corde qu'on lui passa sous les aisselles; on le mit sur une claie; on le couvrit d'un drap mortuaire, & on le porta à l'Eglise, où les douze Prêtres l'environnerent & lui chanterent sur la tête le Pseaume, *Deus, laudem meam ne tacueris*, dans lequel sont contenues plusieurs imprécations contre les traîtres. Ensuite on le laissa aller & survivre à son infamie. *Essais historiques sur Paris.*

Deschapelles, Capitaine au régiment de Picardie, avoit, en 1636, rendu lâchement au Duc de Lorraine, Circle, près de Thionville. Louis XIII envoya un ordre au conseil de guerre, pour faire juger cet Officier. L'ordre étoit conçu en ces termes : » Je vous envoie Deschapelles à Mezieres, où mon armée passe pour » aller en Flandres. Comme il est du tout nécessaire de faire un exemple de l'action qu'il a » commise, d'avoir rendu Circle sans y être » forcé, je vous l'envoie afin que vous lui fassiez couper le col sur le pont de la ville, & » que toute l'armée, en passant par-là, voye son

» corps sur l'échafaud, & l'exécution qui en
» aura été faite". L'on rassembla le conseil de
guerre ; mais quand les informations furent
lues, où l'Officier étoit assez convaincu de
peur & de lâcheté, le conseil fit difficulté de le
condamner à mort, disant que pour une lâcheté
causée par la crainte & l'appréhension, on ne
condamnoit pas un homme à mort ; mais que,
pour l'ordinaire, on le dégradait, & qu'on lui
faisoit toutes les ignominies possibles. Les voix
allèrent à cette simple condamnation ; mais le
Maréchal de Brezé dit : La lettre du Roi porte
en termes exprès, *qu'on lui fasse couper le col* ;
pourquoi ne le jugez-vous pas suivant la lettre ?
Le conseil répondit : » Monsieur, nous jugeons
» selon nos consciences. La lettre du Roi porte,
» *qu'on lui fasse couper le col sur le pont de Mezie-*
» *res* ; vous pouvez, Messieurs les Généraux ,
» faire exécuter les ordres du Roi ; nous avons
» ordonné au Prévôt de la connétablie d'y tenir
» la main ". Et cela fut exécuté. *Mémoires de*
Puysegur.

Lors de la bataille de Thionville, en 1639,
plusieurs compagnies de Chevaux-légers lâche-
rent pied. De Médavi, qui s'étoit trouvé à cette
action, écrivit au Ministre de France : » Nous
» avons perdu peu de cavalerie par sa lâche-
» té, & beaucoup d'infanterie par sa valeur ".
Louis XIII fit demander au Marquis de Feuquieres
les noms des plus coupables ; mais ce Général,
quoique mécontent d'une grande partie de
son armée, ne voulut jamais accuser personne.
Il répondit constamment : » Qu'ayant toujours
» combattu à la tête des troupes, il ne pouvoit
» pas rendre compte de ce qui s'étoit passé der-
» rière lui ". Cependant le Roi cassa quelques-

unes des troupes qui avoient mal fait leur devoir dans cette occasion importante. *Relation de la Bataille de Thionville.*

Le Prince d'Orange, qui, en 1673, n'avoit eu pour opposer aux François que des Officiers sans émulation, & des soldats sans courage, les avoit formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau ceux qui avoient abandonné leur poste. Louis XIV employa aussi les mêmes châtimens la première fois qu'il perdit une place. Un très-brave Officier, nommé Dupas, rendit Naerden au Prince d'Orange. Il ne tint, à la vérité, pas quatre jours; mais il ne remit la ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison foible & rebutée n'auroit point soutenu. Le Roi, irrité du premier affront qu'essuyoient ses armes, fit condamner Dupas à être traîné dans Utrecht une pelle à la main, & son épée fut rompue : ignominie inutile pour les Officiers François, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne point par la crainte de la honte. Il faut savoir qu'à la vérité les provisions des Commandans des places les obligent à soutenir trois assauts; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées. Dupas se fit tuer un an après au siège de la petite ville de Grave, où on lui avoit obtenu la permission de servir volontaire. Son courage & sa mort durent laisser des regrets au Marquis de Louvois, qui l'avoit fait punir si durement. La souveraine puissance peut maltraiter un brave homme; mais non pas le déshonorer. *Siecle de Louis XIV.*

En 1693, le Gouverneur de Heidelberg n'ayant pas fait toute la résistance possible contre

l'armée Française ; commandée par le Maréchal de Lorge , le Prince Louis de Bade le fit arrêter , & son procès lui fut fait par le Conseil de guerre. Il fut condamné à être dégradé de noblesse , & de l'ordre Teutonique , dont il étoit revêtu ; à être ensuite chassé de la maison de cet ordre , qui est à Heilbrun , à coups de pied au cul par le plus jeune des Chevaliers ; à être mené sur un chariot avec le bourreau à son côté , au travers de l'armée Impériale , & à avoir la tête tranchée. Cependant on lui fit grace de la vie ; mais l'exécuteur lui ôta sur l'échafaud l'épée dont on l'avoit ceint , la mit en pieces , & lui en frappa plusieurs fois le visage. *Histoire d'Allemagne.*

La veille d'une bataille , un Officier vint demander au Maréchal de Toiras , la permission d'aller voir son pere qui étoit à l'extrémité , pour lui rendre ses soins & recevoir sa bénédiction. *Allez* , lui dit ce Général , qui démêla fort aisément la cause de cette retraite , *pere & mere honoreras , afin que tu vives longuement.* *Vie du Maréchal de Toiras.*

L A Z Z I.

CE mot , emprunté de l'Italien , désigne des mouvemens , des jeux de Théâtre , des plaisanteries particulières aux bouffons Italiens.

Mezetin , ancien personnage de la Comédie Italienne , est supposé venir sur le Théâtre cachant quelque chose sous son manteau. Arlequin lui demande , que portes-tu ? Un poignard , dit Mezetin. Arlequin cherche , & voit que c'est une bouteille ; il la boit , & la rend ensuite à Mezetin , en lui disant : Je te fais grace du fourreau.

Scaramouche, rendant visite à Arlequin, aperçoit un fromage dans la bibliothèque. Prête-moi ce livre, lui dit-il. — Non, répondit Arlequin, c'est un original ; tu fais que les originaux ne sortent jamais des bibliothèques.

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, écrit à sa fille : » On comptoit hier au soir à table qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portoit » une grosse pierre sous son petit manteau ; on » lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette » pierre ; il dit que c'étoit un échantillon d'une » maison qu'il vouloit vendre, cela me fit rire ; » je jurai que je vous le manderois. Si vous » croyez, ma fille, cette invention bonne pour » vendre votre terre, vous pourrez vous en » servir ».

L É G I S L A T I O N.

LA multiplicité des loix est le signe non équivoque d'une foible législation. Un législateur, est-il dit dans un apologue Oriental, voulut faire prendre une forme nouvelle à un Etat. Pour le tirer plus promptement de la crise douloureuse où il étoit, il multiplia les loix. Dans ces entrefaites, il tomba malade ; son Médecin lui ordonna différents remèdes à la fois. Pourquoi une si grande quantité, lui dit le malade ? — C'est pour rétablir votre santé plus promptement. — Mais, parmi ces remèdes, reprend le malade, les uns empêcheront l'effet que pourroient opérer les autres. — Pardonnez, répond le Médecin ; je crois qu'en effet j'ai tort ; mais c'est que je voulois traiter votre maladie, comme vous traitez celle de l'Etat.

LIBÉRALITÉ.

CETTE qualité du cœur, qui a sa source dans la bienveillance, nous porte à faire part aux hommes de nos propres biens.

Le Cardinal d'Est avoit un jour invité le Cardinal de Médicis à souper chez lui ; après le repas, ils se mirent à jouer à la prime, où il s'agissoit d'un reste de dix mille écus. Le Cardinal de Médicis eut prime, & le Cardinal d'Est eut cinquante-cinq ; mais ne voulant pas s'en servir, il le cacha, & jetta ses cartes. Après le jeu, un Gentilhomme de sa suite lui représentant que le Cardinal de Médicis avoit perdu : Je le savois bien, répondit-il ; mais je ne l'avois pas invité chez moi pour lui gagner son argent. *Brantome.*

Un bourgeois de Prague prêta cent mille ducats à Charles IV, qui lui en fit son billet. Le lendemain il invita cet Empereur à dîner avec plusieurs Seigneurs. Quand on fut au dessert, il fit apporter le billet de l'Empereur dans un bassin d'or, & lui dit : » Sire, les autres mêts ont » été communs à toute la compagnie, celui-ci » sera pour Votre Majesté. Je la supplie d'accepter cette obligation ». *Pogge.*

Les Fuggers, fameux négociants d'Ausbourg, ne montrèrent pas moins de libéralité envers Charles-Quint. Cet Empereur leur avoit fait l'honneur de loger chez eux à son retour d'Afrique. Les Fuggers, pleins de reconnoissance pour cet acte de bonté, firent apporter dans la cheminée où le Prince se chauffoit, un fagot de canelle, & y mirent le feu avec une obligation qu'ils

avoient de l'Empereur d'une somme considérable.

Henri de Lorraine, Duc de Guise, surnommé le Balafre, avoit gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, Sur-Intendant des Finances, qui le lendemain lui envoya soixante & dix mille livres en argent & dix mille écus en or renfermés dans un sac de cuir. Le Duc, croyant que ce sac ne contenoit que de l'argent blanc, le donna par gratification au Commis nommé Lavienne, qui lui porta la somme. Ce Commis, qui ignoroit lui-même ce que ce sac pouvoit contenir, n'osa le refuser; mais quand de retour à l'hôtel d'O, il l'eut examiné, il jugea la libéralité si extraordinaire, que ne doutant pas que le Duc ne se fût mépris, il lui reporta la somme sur le champ. Mais le Duc la refusa, en lui disant : » Puisque » la fortune vous a été si favorable, cherchez un » autre que le Duc de Guise pour vous envier » votre bonheur ».

Un Gentilhomme qui devoit une somme considérable au Comte de Soissons, vint le trouver, & le pria de lui remettre la moitié de cette somme. Cette moitié n'est plus à moi, lui dit le Prince, dès que vous avez pris la peine de la venir demander; mais puisque vous me laissez la disposition de l'autre, trouvez bon que je vous la donne.

Charles II, Roi d'Espagne, étant fort jeune & faisant à pieds les stations du Jubilé, trouva un pauvre sur son passage, auquel il jeta une croix de diamants qu'il avoit devant lui, sans que personne s'en apperçût. Quand il fut à l'Eglise, ses courtisans ayant pris garde qu'il n'avoit plus la croix, dirent qu'on avoit volé le Roi. Le pauvre qui suivoit s'écrioit à l'instant : Voilà la

croix du Roi, c'est Sa Majesté qui me l'a donnée : le Roi l'avoua. On ne jugea pas à propos de laisser au pauvre cette croix, qui étoit de pierres de la couronne ; mais il fut décidé dans le Conseil, que de quelque manière que le Roi fit ses dons, ils devoient être sacrés. En conséquence, la croix ayant été estimée douze mille écus, on les donna au pauvre. *Lettres de Bour-sault.*

L'illustre Maupertuis, qui accompagnoit le Roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille de Milwitz, & conduit à Vienne. Le Grand-Duc de Toscane, depuis Empereur, voulut voir un homme qui avoit une si grande réputation. Il le traita avec estime, & lui demanda s'il ne regrettoit pas quelqu'un des effets que les hussards lui avoient enlevés. Maupertuis, après s'être fait long-temps presser, avoua qu'il auroit voulu sauver une excellente montre de Graham, dont il se servoit pour ses observations astronomiques. Le Grand-Duc, qui en avoit une du même horloger, mais enrichie de diamants, dit au mathématicien François : C'est une plaisanterie que les hussards ont voulu vous faire ; ils m'ont rapporté votre montre ; la voilà, je vous la rends.

Un Sage étoit interrogé pour savoir si la force étoit préférable à la libéralité. Il décida pour la dernière, en disant : » Celui qui est libéral n'a » pas besoin de force ; une main pleine d'or » vaut mieux qu'un bras robuste ». *Sadi.*

La libéralité, cette qualité estimable dans un particulier, est souvent un défaut dans un Souverain. Le Roi de Prusse n'étant encore que Prince Royal, avoit comblé de présents une actrice célèbre. Il la récompensa beaucoup moins

lorsqu'il fut Roi. Cette actrice ayant osé s'en plaindre à lui-même, il lui répondit : » Autre-
» fois je donnois mon argent, aujourd'hui je
» donne celui de mes sujets ».

La libéralité est une vertu lorsqu'elle a pour objet de soulager les malheureux. Sous le regne de Henri III, Roi de France, un Juif très-riche étant mort sans laisser d'héritiers, ce Prince fit présent de vingt-cinq mille écus de cette aubaine à Géoſſroi Camus de Poncarré. Ce généreux citoyen les distribua aussi-tôt à trois négociants associés, qu'un incendie venoit de ruiner.

Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable, & dont les graces modestes annonçoient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du célèbre Cardinal Farnese. Elle lui exposa qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée avec sa fille d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvoient lui payer cinq sequins qui lui étoient dûs. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisoit connoître son malheur, fit aisément comprendre au Cardinal qu'elle n'y étoit tombée, que parce que la vertu lui étoit plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat, & la chargea de la porter à son Intendant. Celui-ci après l'avoir ouvert, compta sur le champ cinquante sequins. Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandois pas tant à Monseigneur, & certainement il s'est trompé. Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'Intendant allât lui-même parler au Cardinal. Son Eminence, en reprenant son mandat, dit aux deux personnes qui étoient présentes : Vous avez tous raisons, je m'étois trompé, le procédé de Madame le prouve ; & au-lieu de

cinquante sequins, il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mere d'accepter pour marier sa fille.

LIBERTÉ.

LA liberté consiste à n'obéir qu'aux loix. Il en est de la liberté, a dit un Sage, comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un Satrape, qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Un Lacédémonien interrogé sur ce qu'il fa-
voit : *Etre libre*, dit-il.

L'histoire ancienne est remplie d'actions les plus courageuses produites par un vif amour de la liberté. L'histoire moderne nous en offre quelques-unes qui peuvent leur être comparées. Philippe II, avoit en 1574, fait investir la ville de Leyde pour la soumettre au joug Espagnol. Les assiégeants, instruits qu'il n'y avoit point de garnison dans la ville, y jetterent des lettres pour engager les habitants à se rendre. On leur répondit, du haut des murailles, qu'on savoit que le dessein des Espagnols étoit de réduire la place par la famine; mais qu'ils n'y devoient pas compter, tout le temps qu'ils entendront les chiens aboyer; que, lorsque ce secours & toute autre espece d'aliments manqueront, on mangera le bras gauche, tandis qu'on se servira du droit pour se défendre; que privé enfin de tout, on se résoudra plutôt à mourir de faim qu'à tom-

ber entre les mains d'un ennemi barbare. Après cette déclaration, on fit une monnoie de papier avec cette inscription : *Pour la liberté*. Ce papier fut après le siege, fidèlement converti en monnoie d'argent. *De Thou.*

On sait que pour la proclamation d'un Roi de Pologne, il faut un consentement général. Lors du couronnement de Ladislas, frere aîné du Roi Casimir, le Primat ayant demandé à la Noblesse si elle agréoit ce Prince, un simple Gentilhomme répondit que non. On lui demanda quel reproche il avoit à faire à Ladislas. *Aucun*, répondit-il; *mais je ne veux point qu'il soit Roi*. Il tint ce langage pendant plus d'une heure, & suspendit la proclamation. Enfin, il se jetta aux pieds du Roi, & dit qu'il vouloit voir si sa nation étoit encore libre; qu'il étoit content, & qu'il donnoit sa voix à Sa Majesté. *Mémoires & Anecdotes pour servir à l'Histoire de Pologne.*

Dans une ville prise d'assaut, un pauvre aveugle profitant de la confusion du carnage, alla se cacher dans un puits. Il y fut découvert quelque-temps après; & il répondit à ceux qui lui demandoient comment il avoit pu descendre : *Les aveugles ne voyent que le chemin de la liberté*. On la lui rendit pour récompenser ce bon mot.

L I M O S I N.

LE Limosin, né au milieu d'un pays peu fertile, est exercé de bonne heure à une vie dure & frugale. Un Limosin, maitre maçon, voyoit son petit manœuvre tremper un morceau de pain trop sec dans un séau de mortier pour l'attendrir : Et qu'est-ce donc, s'écria-t-il, Lie-

nard , je crois que tu donnes dans la friandise ?

Des Limosins fort simples , & qui croyoient que rien n'étoit impossible au Saint-Siege , demandoient à un Pape , qui étoit de leur nation , qu'il leur accordât deux récoltes de bled dans une année. Je le veux bien , répondit le Pape ; mais vos années auront dorénavant vingt-quatre mois.

L O I.

U NE loi souvent ne paroît juste que parce qu'on ne se l'est pas représentée sous toutes les faces possibles. C'est ce qu'on a tâché de faire comprendre par cet apologue oriental. Nandiskar étoit borgne & législateur ; il avoit assemblé les vieillards de sa nation , pour leur faire jurer , au nom de la République , de ne jamais rien changer à ses loix. Nantéou , lui seul , s'y opposoit ; mais Nandiskar se défendit si adroitement , qu'il aigrit tous les esprits contre Nantéou. Celui-ci désespérant de ramener ses compatriotes par des discours , s'approcha de Nandiskar , & lui dit : Tu veux que tes loix soient strictement observées , le peuple y consent ; & moi je demande à être puni suivant ces loix. En proférant ces dernières paroles , il lui creva , d'un coup de poing , l'œil qui lui restoit. Nandiskar avoit fait une loi conçue en ces termes : *Quiconque crevera un œil , qu'il en perd un.* Tu t'apperçois , par-là , reprit Nantéou , combien ta loi est défectueuse , puisqu'il ne m'en coûte qu'un œil pour te priver de la vue. Nandiskar lui répondit : Loin de t'en vouloir , je te dois de la reconnoissance , en me privant des yeux du corps ,

corps, tu m'as ouvert les yeux de l'esprit. Et vous, sages vieillards, ne rougissez point d'avouer, avec moi, que nous avons eu tort.

M A R I.

IL y a plus de mari qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris ; & je crois, dit un Auteur moderne, en avoir trouvé la raison dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris, & les maris ne dépendent point de leurs femmes. Ajoutons à cette pensée, que la plupart des dissensions qui s'élevont entre un mari & une femme, viennent le plus souvent de ce que celle-ci veut sortir de l'état de dépendance où la nature l'a mise. Une Dame vertueuse fut priée par une autre Dame de lui apprendre quels secrets elle avoit pour conserver les bonnes grâces de son mari. *C'est, lui répondit-elle, en faisant tout ce qu'il lui plaît, & en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.*

Un mari qui essuyoit souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposoit d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui dit là-dessus : On voit bien que vous craignez votre femme. Ce n'est point elle que je crains, répartit le mari ; c'est le bruit.

Une très-belle femme, qui n'avoit point d'enfants, & qui ne croyoit pas que ce fût sa faute, ayant un jour un beau diamant au doigt : » Voila, lui dit son mari, un diamant merveilleux, » mais fort mal mis en œuvre. Il n'est pas le » seul, répondit-elle avec un sourire malin ».

On s'est égayé, à l'exemple des Auteurs co-

miques , sur le compte des maris ridicules. Un mari appelloit toujours sa femme , *ma divine*. Cette fadeur , qui déplaisoit généralement , fit dire à quelqu'un qui connoissoit bien cette femme : Son mari a bien tort de l'appeller ainsi ; car , soit dit entre nous , il n'en est point de plus humaine.

Un sot mari vantoit beaucoup , dans une compagnie , les robes , les dentelles , les bijoux & autres ajustements de sa femme. Quelqu'un qui savoit ce qui en étoit , lui dit assez plaisamment : » Si Madame le porte beau , avouez que vous » les portez belles ».

Un homme veuf , qui avoit pris une seconde femme , ne cessoit de louer devant elle les graces , l'esprit , les talents de la premiere. Un jour que cet époux , peu galant , recommençoit ce panégyrique devant plusieurs personnes , sa femme présente , il crut s'appercevoir qu'elle murmuroit tout bas. Pardonne-moi , lui dit-il , les regrets que je donne à la défunte ; elle les mérite. Ah ! Monsieur , répondit celle-ci un peu piquée , personne , je vous jure , ne la regrette plus que moi !

M A R I A G E.

UN Peintre faisoit un tableau de l'Hymen pour un jeune amant : Je veux qu'il soit accompagné de toutes les graces , lui disoit cet amant passionné ; souvenez-vous sur-tout que l'Hymen doit être plus beau qu'Adonis. Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin , faites un effort d'imagination , je vous payerai votre tableau à propor-

tion que le sujet en fera gracieux. Le Peintre, qui connoissoit sa libéralité, n'oublia rien pour le satisfaire, & lui apporta le tableau la veille de ses noces. Notre jeune amant n'en fut point satisfait. Il manque, dit-il, à cette figure, certain air gai, certains agréments, certains charmes; enfin, ce n'est point là l'idée que j'ai de l'Hymen. Vous l'avez fait d'une beauté médiocre; vous ne ferez que médiocrement récompensé. Le Peintre, qui avoit autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment. Vous avez raison, lui dit-il; de n'être pas content de la beauté de mon tableau; il n'est pas encore sec; ce visage est embu; & pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours. Je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois; & pour lors vous me le payerez selon sa beauté, je suis sûr qu'il vous paroîtra tout autre: adieu, Monsieur; je ne suis pas pressé d'argent. Ce Peintre remporta son ouvrage; notre jeune amant se maria le lendemain, & quelques mois s'écoulerent sans que le Peintre parût. Enfin, il rapporta le tableau; notre jeune époux fut surpris en le voyant. Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le temps embelliroit votre peinture; quelle différence: je ne le reconnois plus: j'admire l'effet du temps sur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gai, ces yeux un peu trop vifs; car enfin, les feux de l'Hymen doivent paroître moins brillants que ceux de l'Amour; ce sont des feux solides que ceux de l'Hymen: d'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop

enjouée, un peu trop libre; & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout-à-fait.... Ce n'est pas-là l'Hymen. Fort bien, Monsieur, lui dit le Peintre, ce que j'avois prévu est arrivé; l'Hymen est à présent moins beau dans votre idée que dans mon tableau; c'étoit tout le contraire il y a trois mois: ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre imagination; vous étiez amant pour lors, vous êtes mari maintenant. *Dufreny.*

On a dit que le mariage étoit le tombeau de l'amour. Un homme de condition s'étoit marié par inclination. Quelqu'un qui le connoissoit, contoit, dans une compagnie, que depuis qu'il étoit marié, il ne couchoit plus avec sa femme.

On conseilloit à un pere d'attendre que son fils fût plus sage pour le marier. » Votre conseil, répondit-il, ne doit pas être suivi; car si mon fils devient sage, il ne se mariera point”.

Un Evêque interrogeoit, sur le Catéchisme, une bonne vieille femme qui n'avoit point été heureuse en maris; & lui demandoit combien il y avoit de Sacrements. Elle répondit qu'il y en avoit six, qu'elle nomma. — Et le mariage, répartit l'Evêque, qui vous empêche de croire que c'est un Sacrement? c'est une union si sainte, si douce & si agréable! *Ah! ah!* dit la vieille, *s'il est si bon, que n'en tâtez-vous.*

Un amateur considéroit les sept Sacrements peints par le Poussin, & trouvoit beaucoup à critiquer dans le tableau qui représentoit le mariage. Je vois bien, s'écria cet amateur, qui n'étoit peut-être pas content de sa femme, qu'il est mal-aisé de faire un mariage qui soit bon, même en peinture.

Sous le regne de St. Louis, les mariés ne pou-

voient coucher ensemble la première nuit des noces, ni même les deux suivantes, sans en avoir acheté la permission des Evêques. C'étoit bien ces trois nuits-là qu'il falloit choisir, ajoute M. de Montesquieu; car pour les autres, on n'auroit pas donné beaucoup d'argent.

Les femmes sont nos maîtresses dans la jeunesse, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourrices dans la vieillesse. On a donc, à tout âge, des raisons de se marier. *Bacon.*

M A X I M E.

PROPOSITION générale, & qui contient une vérité pratique. On a comparé ingénieusement certaines maximes à des chevaux mêlés. En tient-on un bout, on peut en dévider toute la morale & sa politique; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

Considérez les différents états de la vie où la naissance & l'éducation peuvent vous destiner; & consultez votre génie avant d'en embrasser aucun. Ce qui perd un homme, & pour sa fortune & pour sa réputation, c'est de se jeter dans une profession qui ne lui convient pas. *Bacon.*

Vouloir embrasser tous les objets que le tourbillon des affaires offre à nos yeux, c'est s'exposer à n'en saisir aucun. N'ayez qu'un but; employez tout le reste comme des moyens. *B.*

Vous vous croyez en passe, parce qu'un homme d'un nom ou d'un mérite distingué vous protège? Illusion. Ce n'est pas toujours un bel instrument qu'il vous faut, mais un outil commode & maniable. Quand vous recommandez vos intérêts à quelqu'un, n'examinez pas tant son rang,

que son habileté ; son crédit , que son affection ; s'il se prête aisément , que s'il fait du choix dans ses engagements. *B.*

Attachez-vous à la vertu , vous n'aurez pas à vous plaindre de la fortune. *B.*

O fils d'Adam ! que la vertu soit toujours devant tes yeux , & représente-la si belle , qu'il te soit impossible de ne la pas aimer ; sur-tout ne t'occupe point de ses préceptes sans penser à ses effets & à ses charmes ; donne-lui un corps ; saisis-la par tes sens. *Sadi.*

Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du sage , & des malheurs où tombe l'insensé ; tu intéresseras ton cœur à être vertueux. *S.*

Ne renonçons jamais au bonheur , les sources du bien & du mal sont cachées , & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie. O homme ! ô qui que tu sois , mon frere ! dans le malheur , soit patient , & espere. *S.*

Obéissons en tout temps aux loix & aux coutumes de notre pays. *Descartes.*

N'enchaînons jamais notre liberté pour l'avenir. *D.*

Décidons-nous toujours pour les opinions modérées , parce que , dans le moral , tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. *D.*

Travaillons à nous vaincre nous-mêmes , plutôt que la fortune ; parce que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde , & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. *D.*

Pour vous soumettre la fortune & les choses , commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion , commencez par régner sur elle. *Rousseau.*

Le monde réel a ses bornes ; le monde imagi-

naire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. *R.*

Les grands besoins naissent des grands biens; & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a. *R.*

Les bonnes institutions sociales, sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue, pour lui en donner une relative, & transportez le *moi* dans l'unité commune; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, ne soit plus sensible que dans le tout. *R.*

Le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, c'est d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des Comédiens. *R.*

Les citoyens qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompensés par des honneurs, & jamais par des privilèges; car la République est à la veille de sa ruine, si-tôt qu'on peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux loix. *R.*

Le premier pas vers le vice, est de mettre du mystère aux actions innocentes; & quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres. C'est celui-ci: » Ne fais ni ne » dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le » monde voye & entende". *R.*

Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort; car, en faisant cet aveu, il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il n'étoit hier.
Pope.

M É D E C I N S.

SI vous avez besoin de Médecins, dit l'Ecole de Salerne, il y en a trois auxquels vous pourrez avoir recours : l'esprit gai & tranquille, l'exercice modéré, la diete. C'est aussi ce que pensoit M. Dumoulin. Ce célèbre Médecin étant à l'agonie, & environné de plusieurs Médecins de Paris qui déploroient sa perte, leur dit : *Messieurs, je laisse après moi trois grands Médecins ; & pressé par eux de les nommer, parce qu'ils croyoient tous être un des trois, il répondit : L'eau, l'exercice, la diete.*

Un Roi de Perse envoya au Calife Mustapha, un Médecin très-célebre, qui demanda, en arrivant, comment on vivoit à sa Cour. On lui répondit : On ne mange que lorsqu'on a faim, & on ne la satisfait pas entièrement. Je me retire, dit-il, je n'ai que faire ici.

Gourville, dont nous avons des Mémoires, étant tombé malade à Paris, envoya un homme de confiance à la porte des Ecoles de médecine, un jour que la Faculté s'assembloit, avec ordre de lui amener, sans autre information, celui des Médecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme à la sienne. On lui en amena un tel qu'il le souhaitoit, & il s'en trouva bien.

André Baccius, habile Médecin de Florence, mais très-fantastique, ayant été appelé pour voir une femme malade, commença par lui tâter le pouls ; & lui ayant trouvé une grosse fièvre, il lui demanda entre autres choses, l'âge qu'elle avoit ? Elle n'eut pas plutôt dit qu'elle avoit quatre-vingts ans, qu'il repoussa son bras, & lui dit

tout en colere : Combien de temps voulez-vous donc rester au monde ? & se retira sur le champ.

On a rapporté dans les *Anecdotes de Médecine*, l'embarras singulier où se trouva un jour Fabrice Hildan , grand Médecin, & très-bon Chirurgien. Fabrice fut appelé chez un paysan qui s'étoit fait entrer dans l'œil une paille de fer. L'Esculape tenta différents moyens pour la tirer; il se servit même de quelques instruments; mais la paillette leur échappoit par sa ténuité, & toutes les opérations n'aboutirent qu'à occasionner une inflammation dans l'œil du paysan. Fabrice revint tout pensif chez lui, & désespéroit de pouvoir réussir, lorsque sa femme, instruite de ce qui s'étoit passé, se mit à sourire : l'embarras du Docteur n'en étoit pas un pour elle; mais desirant de jouir de son petit triomphe, elle dit à son mari qu'elle vouloit l'accompagner chez le malade, & que peut-être elle lui seroit de quelque secours. Fabrice ne comptant plus sur aucun succès, consent à tout; il obéit à sa femme, qui lui dit de tenir les paupieres du malade bien écartées. Cette femme tire aussi-tôt de sa poche un aimant qu'elle promene le plus près qu'elle peut de la surface de l'œil; au même instant la paillette vole vers l'aimant, & le malade se sent soulagé. La femme de Fabrice, comme on le devine bien, ne resta pas muette. Elle reçut les témoignages de reconnoissance du paysan; mais ce qui, sans doute, la flatte le plus, ce fut l'aveu que lui fit son mari, que, sans elle, il n'auroit pas eu la moindre idée de cette heureuse ressource.

Un habile Médecin (M. Falconet) fut appelé auprès d'une Dame malade imaginaire. Il l'interrogea; elle lui avoua qu'elle mangeoit, bu-

voit & dormoit bien, & qu'elle avoit tous les signes d'une santé parfaite. Hé bien, lui dit le Médecin en homme d'esprit, laissez-moi faire ; je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela.

Moliere joua sur le théâtre, *les Médecins ridicules*. Combien d'autres sarcasmes n'a-t-on pas lancés contre eux ? Il y a ce conte d'un Ministre Huguenot, qui, interdit de ses fonctions par la cabale de ses ennemis, dit tout haut, qu'il en coûtera la vie à plus de cent hommes. Cité devant le Juge pour avoir tenu ce discours, il s'expliqua en disant, que si on l'empêchoit d'être Ministre, il se feroit Médecin. Ce trait est employé dans la Comédie du *Grondeur*. Ce personnage, qui est Médecin, outré de ce que le mariage de Mondor & de sa fille est conclu malgré lui, s'écrie, dans sa colere : Il en coûtera la vie à plus de quatre.

Le *Journal des Savants* rapporte l'anecdote de deux Médecins qui se battirent pour régler la maniere dont seroit cuite une pomme qu'ils venoient de prescrire à leur malade. Tous deux avoient ordonné qu'elle seroit cuite sous la cendre ; mais l'un prétendoit qu'il falloit la faire cuire enveloppée d'un papier gris, & l'autre qu'il falloit l'envelopper d'une feuille de vigne. Le dernier montra avec beaucoup d'éloquence les grands avantages que le malade retireroit des qualités de la feuille de vigne qui s'insinuoient dans la pomme ; l'autre dit encore de plus belles choses au sujet du papier gris. Mais comme leurs dissertations ne finissoient pas, ils terminerent à l'amiable leur différend avec quelques coups de canne.

Le *Spéctateur Anglois* compare les Médecins

à l'armée des anciens Bretons du temps de César, dont les uns tuoient à pied, & les autres montés sur des chariots. Si l'infanterie, ajoutait-il, ne fait pas tant d'exécution que la cavalerie, c'est parce qu'elle ne sauroit se transporter si vite dans tous les quartiers de la ville, ni dépêcher beaucoup d'affaires en peu de temps.

Un malade interrogé pourquoi il n'appelloit pas un Médecin : » C'est répondit-il, parce que » je n'ai pas encore envie de mourir ».

Un Médecin trouvant mauvais qu'on parlât mal des Médecins, dit : Il n'y a personne qui puisse se plaindre de moi. Non, lui répondit-on ; car vous tuez tous ceux que vous traitez.

Un Peintre, dont le talent étoit fort médiocre, embrassa la profession de Médecin. Comme on lui en demandoit la raison : » Dans la peinture, répondit-il, toutes les fautes sont exposées à la vue ; mais dans la médecine, elles » sont enterrées avec le malade, & on se tire » mieux d'affaire ».

Un homme qui souffroit beaucoup, appercevant plusieurs Médecins autour de son lit, s'avisa de faire comme un soldat qu'on va passer par les armes. Il fit approcher celui de tous les Médecins qu'il crut le plus habile, & lui dit : Monsieur, je vous prendrai pour mon parrain.

Un Médecin violent & fantasque, prit querelle en jurant contre quelqu'un, & le menaça de le tuer. Ce n'est pas ce que je crains, répartit celui-ci, car je ne t'enverrai jamais demander quand je serai malade.

On a cité un Médecin Suisse qui ne passoit jamais auprès d'un cimetière, sans se couvrir le visage avec son mouchoir ; & quand on lui en demandoit la raison : » C'est répondit-il, que

» bien des gens étant ici arrêtés par mon ordonnance, j'ai peur que quelqu'un ne me reconnoisse, & ne me prenne au collet ».

Le Duc de Rohan, voyageant en Suisse, s'y trouva indisposé, & on lui fit venir le plus célèbre Médecin du canton, qui s'appelloit le Docteur *Thybaud*. Il me semble, lui dit M. de Rohan, que votre visage ne m'est point inconnu. Le Docteur *Thybaud* lui répondit : Cela pourroit être, Monseigneur, & vous pouvez bien vous souvenir que j'ai été le Maréchal de votre écurie. — Comment donc, dit M. de Rohan, vous faites ici le Médecin ? Et de quelle maniere pouvez-vous traiter les malades ? *Thybaud* lui répondit qu'il passoit pour le plus grand Médecin de tout le canton, & qu'il traitoit les Suisses comme il avoit traité les chevaux de son Excellence; qu'à la vérité, il en mouroit beaucoup des remèdes qu'il leur faisoit prendre, mais qu'il en guérissoit aussi quelques-uns; & il le pria de ne point le découvrir, & de lui laisser gagner sa vie aux dépens de celles de MM. les Suisses. *Chevreana.*

Triller raconté qu'un Médecin de sa connoissance avoit toujours sa poche pleine d'ordonnances & de recettes. Lorsqu'il étoit consulté par des malades, il leur disoit de prendre au hasard, & que le remède qu'ils tireroient, seroit sûrement le plus convenable à leur maladie. Une Dame, tourmentée d'un grand mal de gorge, eut recours à cet Esculape, fouilla dans sa poche; & voyant que c'étoit l'ordonnance d'un clystère, elle se prit si fort à rire, que son abcès creva, & elle guérit.

Un homme incommodé de la vue, dit un Auteur Persan, s'adressa à un Médecin de chevaux,

qui lui frotta les yeux du même onguent dont il frottoit ceux de ses animaux. Cet homme devint aveugle. Il alla se plaindre au Cadi, qui lui fit cette réponse : Ce Médecin n'a jamais traité que des chevaux, il vous traite comme ses malades.

On a fait ce conte. Un amant en danger de perdre sa maîtresse, qui étoit malade, cherchoit par-tout un Médecin sur la science duquel il pût se reposer. Il trouve en son chemin un homme possesseur d'un talisman, par lequel on appercevoit des êtres que l'œil ne pouvoit voir. Il donne une partie de ce qu'il possède pour avoir ce talisman, & court chez un fameux Médecin. Il vit une foule d'ames à sa porte. C'étoient les ames de ceux qu'il avoit tués. Il en voyoit plus ou moins à toutes les portes des Médecins; ce qui lui ôtoit l'envie de s'en servir. On lui en indiqua un dans un quartier éloigné, à la porte duquel il n'apperçoit que deux petites ames. Voici enfin un bon Médecin, dit-il, en lui-même, je vais aller le trouver. Le Médecin, étonné, lui demanda comment il avoit pu le découvrir? Parbleu ! dit l'amant affligé, votre réputation & votre habileté vous ont fait connoître. Ma réputation ! ce n'est que depuis huit jours que je suis ici, & je n'ai encore vu que deux malades.

M É D I T A T I O N.

LES mêmes mots n'ont pas pour tout le monde la même signification. Il y a telles paroles qui n'expriment que du son pour de certaines personnes, & qui deviennent pour d'autres la matière de la plus profonde méditation. On a rapporté à ce sujet, qu'une fille, en réputation de

sainteté, passoit les journées entières en oraison. L'Evêque le fait, il va la voir : quelles sont donc les longues prières auxquelles vous consacrez vos journées ? Je récite mon *Pater*, lui dit la pieuse fille. Le *Pater*, répond l'Evêque, est sans doute une excellente prière : mais enfin, un *Pater* est bientôt dit... O Monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux seuls mots, *Pater noster* ! En voilà pour une semaine de méditation.

M É P R I S D E L A M O R T.

QUICONQUE a beaucoup de témoins de sa mort, se fait une gloire de la braver. Cette pensée est confirmée par plusieurs faits rapportés à l'article *Courage*. Les gladiateurs, chez les anciens, qui avoient reçu dans l'arene le coup mortel, conservoient en mourant ce maintien courageux & cette grace dont les maîtres d'escrime leur faisoient une leçon. Le *gladiateur expirant*, morceau de sculpture antique, est assis à terre ; il a encore la force de se tenir sur le bras droit, quoiqu'il aille expirer. On voit qu'il ne veut point s'abandonner à sa douleur & à sa défaillance, & qu'il craint moins la mort que de faire une grimace ou de pousser un lâche soupir.

Les anciens Danois honoroient un guerrier qui, loin de craindre la mort, la voyoit approcher d'un œil riant. Un Auteur Danois, en parlant d'un héros de ce pays nommé *Agnar*, dit : » Agnar tomba, rit & mourut ».

Il y a cette pensée d'un Auteur Arabe, qui, dans une de ses épigrammes, dit : Que puisqu'il

étoit venu au monde en pleurant , au milieu des amis de sa famille , qui étoient dans la joie , il étoit résolu de mourir en riant , & de laisser pleurer ses amis à leur tour.

Péregryn le Cynique , se sentant vieux & méprisé , parce qu'il ne faisoit plus rien de nouveau , ambitionna de se rendre illustre par une mort extraordinaire. Il publia , qu'à la prochaine assemblée de jeux olympiques , il se brûleroit. Il tint parole. Les jeux étant finis , il fit dresser un grand bûcher , & accompagné de plusieurs autres Cyniques , il y vint mettre le feu , ôta sa besace , son manteau & son bâton ; l'équipage des Cyniques jeta de l'encens dans le feu , & tourné vers le midi : » Génies de mon pere & » de ma mere , s'écria-t-il , recevez-moi favorablement ". Aussitôt il sauta dans le feu & disparut , tant la flamme étoit grande. *Fleury.*

Maximilien d'Égmond , Comte de Buren , grand Général & favori de Charles-Quint , instruit par un Médecin que le moment de sa mort approchoit , fit prier ses amis à un festin magnifique , où lui-même , armé de pied en cap , leur distribua ses trésors. Après cette libéralité , ayant bu un verre de vin à la santé de l'Empereur son maître , il mourut tranquillement. *Journal Litt.*

Il y a des peuples entiers qui se procurent la mort pour se délivrer des infirmités de la vieillesse , & des chagrins de la vie. Lorsque les sauvages de la baye de Hudson , viennent à un âge tout-à-fait décrépît , & sont hors d'Etat de travailler , ils font faire un festin , & y convient toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue , dans laquelle ils les invitent à se bien comporter , & à vivre en bonne union les uns avec les autres , ils choisissent celui de leurs en-

sants qu'ils aiment le mieux ; ils lui présentent une corde qu'ils se passent eux-mêmes autour du cou , & le prient de les étrangler pour les tirer de ce monde où ils ne sont plus qu'à charge aux autres. L'enfant ne manque pas aussi-tôt d'obéir à son pere , & l'étrangle le plus promptement qu'il est possible. *Voyage du Nord.*

Parmi les Taprobaniens , celui qui commençoit à sentir les glaces de la vieillesse , alloit de gaieté de cœur se coucher sur une herbe venimeuse , qui faisoit doucement passer d'un sommeil tranquille au sommeil de la mort. *Diodore de Sicile.*

Ces faits généraux qui sont en grand nombre , & d'autres particuliers dont quelques-uns seront ici rapportés , semblent prouver que la crainte de la mort n'est qu'un mal d'opinion.

Atticus , attaqué d'une hydropisie cruelle , & las de traîner une vie languissante , sans qu'on pût lui donner de soulagement , prit la résolution de se laisser mourir de faim ; ce qu'il exécuta si heureusement , que ses Médecins trouverent , qu'au-lieu d'abrégér ses jours , il avoit mis fin à sa maladie. Ils lui dirent , qu'il n'avoit déformais pour se bien porter , qu'à prendre courage , & se disposer à vivre. Puisque la mort , répondit Atticus , est le terme nécessaire de notre vie , & que je m'en suis vu si proche , il seroit indigne de moi de retourner sur mes pas. Il se laissa effectivement mourir.

Peu de jours avant notre voyage de Suede , dit M. Huet , Evêque d'Avranches , il arriva à Stockolm une étrange aventure. Un jeune homme , qui ne manquoit ni de biens , ni de fortune , & dont la conduite avoit toujours paru assez réglée , se saisit en plein jour d'un enfant

qui jouoit devant la boutique de son pere, & lui coupa la gorge. On l'arrêta aussi-tôt, & on le mena devant le Magistrat qui l'interroge sur les motifs d'une si méchante action. Monsieur, dit-il, j'avoue mon crime, & je reconnois que j'ai mérité la mort. Bien-loin de chercher à me justifier, & à obtenir le pardon de ma faute, je vous représente que vous feriez une injustice si vous me la pardonniez. J'ai considéré la vie, & j'ai étudié la mort. L'une m'a paru une source de misere & de crimes, l'autre un état d'innocence & de paix. J'ai donc jugé la mort préférable à la vie, & j'ai cherché les moyens de sortir de ce monde. Après beaucoup de réflexions, voyant que je ne pouvois aller au but que je tendois, que par un crime, je me suis déterminé à celui que j'ai commis, comme le moins méchant & le plus excusable. J'ai tué un enfant dans l'âge d'innocence, & je lui ai assuré son salut. J'ai soulagé son pere, chargé d'une nombreuse famille, & de peu de moyens pour la faire subsister. Je fais néanmoins que je suis coupable; mais j'espere que la punition que j'attends de vous, la maniere dont je la recevrai, obtiendront de Dieu le pardon de ma faute. Il courut au lieu de son supplice en chantant; il reçut la mort avec une fermeté & une joie qui étonna tout le monde.

Les papiers Anglois de l'année 1761, font mention d'un fait à-peu-près semblable. Jean Bruleman, né dans l'Amérique septentrionale, avoit d'abord été orfèvre à Philadelphie. Il quitta sa profession pour se mettre dans le service, & il fut Officier dans le régiment Royal Américain. Ayant été ensuite soupçonné de faire ou débiter de la fausse-monnoie, on le renvoya.

Il revint à Philadelphie. Une sombre mélancolie s'empara de lui ; la vie lui devint insupportable, mais le suicide l'épouvantoit. La peur de l'enfer l'empêcha d'attenter sur lui-même , & il crut qu'il seroit plus sûr de commettre quelques crimes qui méritât la mort , parce qu'il auroit encore le temps de se repentir & de se sauver. Dans cette idée , il prit un fusil qu'il chargea de deux balles , & demanda à son hôte s'il vouloit chasser avec lui ; cet homme ayant refusé la proposition , échappa à la mort que Bruleman lui destinoit. Celui-ci sortit donc seul : il rencontra dans son chemin un homme qu'il fut sur le point d'assassiner ; mais il le laissa passer , parce qu'il fit réflexion qu'il n'y avoit point de témoins qui pussent attester le fait. Il entra dans une maison de jeux , où l'on faisoit une partie de billard ; il causa avec ceux qui se trouvoient dans la chambre , & montra beaucoup de gaieté & de bonne humeur. Un des joueurs, nommé M. Scull, ayant fait un fort beau coup , Bruleman lui dit :
 » Monsieur, vous me paroissez un beau joueur ;
 » je veux vous faire voir aussi un beau coup de
 » ma façon ". En même-temps ce malheureux ajuste son fusil ; & fait passer les deux balles dans le corps de M. Scull. Alors Bruleman s'approche tranquillement du blessé , qui ne perdit connoissance & n'expira que quelques heures après , & lui dit : » Monsieur , je vous assure que
 » je ne vous en veux aucunement ; vous ne m'avez
 » jamais offensé , je ne vous avois même
 » jamais vu : mais j'ai pris le parti de tuer un
 » homme pour me faire pendre. Je suis fâché
 » que le sort soit tombé sur vous , & je vous
 » plains ; car vous me paroissez un jeune hom.
 » me fort aimable ". M. Scull eut le temps de

faire son testament; il pardonna à son meurtrier, & demanda même sa grace; mais Bruleman aimoit mieux la mort, il se laissa prendre sans résistance, & il avoua froidement son crime & le motif qui le lui avoit fait commettre; on le condamna à être pendu. Il reçut sa sentence comme le terme de ses ennuis, & fut exécuté peu de temps après.

Brantôme raconte ainsi la mort de Mademoiselle de Limeuil, fille d'honneur de la Reine Catherine de Médicis. Elle avoit déshonoré sa naissance par une vie libertine. Quand l'heure de sa mort fut proche, elle fit venir son valet qui s'appelloit *Julien*, & qui savoit très-bien jouer du violon: » Julien, lui dit-elle, prenez votre violon, & sonnez-moi toujours jusqu'à ce que vous me voyez morte, *la défaite des Suisses*, & le mieux que vous pourrez; & quand vous serez sur le mot, *Tout est perdu*, sonnez quatre ou cinq fois le plus piteusement que vous pourrez: ce que fit l'autre, & elle-même lui aidoit de la voix; & quand ce vint, *Tout est perdu*, elle réitéra par deux fois; & se tournant de l'autre côté de son chevet, elle dit à ses compagnes: *Tout est perdu à ce coup & à bon escient* ". Et ainsi décéda.

Un Picard étant à l'échelle, pour être pendu, on lui présenta une femme de mauvaises mœurs, qu'on lui proposa d'épouser, s'il vouloit sauver sa vie, comme c'est la coutume en quelques endroits. Il la regarda quelque-temps; & ayant remarqué qu'elle boîtoit: Elle boîte, dit-il au bourreau; attache; attache. *Montaigne*.

En 1686, un payfan de Crossen, en Allemagne, condamné à avoir le cou coupé, aima mieux mourir sur l'échafaud, que d'avoir l'obligation

de la vie à sa femme, qui avoit obtenu sa grace, & qui la lui faisoit offrir. *Journal des Savants.*

Un Confesseur exhortoit un mourant de se recommander à son patron, & lui disoit qu'il alloit bientôt paroître devant Dieu. Puisque cela est ainsi, répondit le mourant, il vaut donc mieux que je porte mes recommandations moi-même.

Un Lieutenant de milice avoit été condamné, en Angleterre, à être mis à mort pour crime de faux. Ce malheureux eut l'insolence d'envoyer, la veille qu'il devoit être exécuté, des billets à plusieurs Officiers de la milice de Midlessex, avec cette adresse : » Le Lieutenant Campbell » fait bien des compliments à M***; il l'in- » vite à venir prendre une tasse de chocolat » chez lui demain au matin, & lui faire hon- » neur de l'accompagner à pied jusqu'à Tiburn, » pour assister à la cérémonie de son exécution ». *Papiers Anglois de 1762.*

Les mêmes papiers font mention d'un voleur de grand chemin nommé *Jean Johnson*, qui fut condamné à la mort aux assises de Kingston. On sollicita sa grace auprès du Roi, qui l'accorda, à condition que Johnson serviroit dans ses armées.

Le geolier alla annoncer à ce malheureux la grace que le Roi venoit de lui accorder. Mais Johnson répondit qu'il ne l'accepteroit pas, & qu'il aimoit mieux être pendu que d'être soldat.

M I L I T A I R E.

Si vous voulez procurer à la patrie de bons défenseurs, a dit *l'Ami des Hommes*, n'avilissez point les gens de guerre. Les Suédois ayant, en 1741, déclaré la guerre à la Russie, on propo-

fa dans l'assemblée des Etats , de condamner les contrebandiers à être enrôlés pour toute la vie. *Et que deviendra la dignité du nom Soldat ?* dit un député de l'ordre des payfans. Ce mot plein d'élévation , arrêta la promulgation de la loi. *L'Ami des Hommes.*

M I S A N T H R O P E.

O N a lu dans l'Histoire ancienne , différents traits de Timon , Athénien , surnommé le *Misanthrope* , parce qu'il haïssoit tous les hommes. Il aimoit cependant le jeune Alcibiade ; & comme on lui en demandoit la raison ; » C'est , ré-
» pondit-il , parce que je prévois que son ambi-
» tion causera la ruine des Athéniens ». Il parut un jour , contre son ordinaire , dans l'assemblée du peuple , auquel il dit à haute voix :
» Qu'il avoit un figuier auquel plusieurs s'é-
» toient déjà pendus ; qu'il vouloit le couper ,
» pour bâtir en sa place , & qu'il leur donnoit
» avis que s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui
» voulût s'y pendre , il eût à se dépêcher
» promptement ». Cette espèce de fou avoit composé son épitaphe , où il faisoit des imprécations contre ceux qui la liroient.

Callimaque de Cyrene , Poëte Grec , a composé une épigramme , où il fait dire à Timon :
» C'est dans ces lieux que , pour me dérober au
» commerce des humains , j'ai choisi mon habi-
» tation. Qui que tu sois , passe ; accable-moi ,
» si tu veux , d'investives & d'imprécations ;
» mais passe ».

Le Maréchal d'Huxelles , dont le caractère droit & franc passoit pour misanthropie auprès

de plusieurs personnes , étoit raillé sur son célibat. » Je n'ai point, répondit-il , encore » trouvé de femme dont je voulusse être le » mari , ni d'homme dont je voulusse être le » pere ».

M O D É R A T I O N.

UN Philosophe voyant un Athénien qui , dans un mouvement de colere , maltraitoit son esclave : » Voilà , dit-il , un esclave qui en frappe un » autre ». Parole sensée , qui nous fait comprendre le prix d'une ame qui fait se posséder.

Une femme vint un jour à l'audience du Chancelier de Sillery , & s'oublia assez pour lui reprocher en des termes outrageants , la perte d'un procès qui l'intéressoit. Le Chancelier se contenta , pour toute vengeance , de demander , sans s'émouvoir , à l'homme qui l'accompagnoit , si elle étoit sa femme. Et comme ce mari lui eut répondu qu'oui : » En vérité , lui répartit le Chancelier , je vous plains bien ; ramenez-la chez » vous ».

Une pimbêche d'importance qui avoit un procès , étoit venue solliciter , en sa faveur , un premier-Président de Cour souveraine. Comme ce Magistrat ne lui avoit pas fait l'accueil qu'elle croyoit lui être dû , elle dit , en passant dans l'anti-chambre , mais assez haut pour être entendue du Président : *Peste soit du vieux singe*. Le lendemain néanmoins l'affaire fut appelée , & cette Dame gagna son procès. Elle courut aussitôt remercier le Président , qui , pour toute vengeance , se contenta de lui dire : » Sachez , Madame , une autre fois , qu'un vieux singe est

» toujours disposé à faire plaisir aux guenons ». Ce mot a été attribué à M. de Harlay.

Ce même Magistrat reconduisoit une femme de condition, qui ne sachant point en être si proche, grommeloit quelques injures. Mais l'ayant aussi-tôt apperçu : Ah ! Monsieur, lui dit-elle, vous êtes là ? » Madame, lui répondit le Magistrat, vous dites de si belles choses qu'on ne sauroit vous quitter ». Et il l'accompagna jusqu'à son carrosse.

Quelqu'un vint avertir le Tasse, célèbre Poète Italien, qu'il se présentoit une occasion favorable de se venger d'un homme, qui, par envie & par jalousie, lui avoit rendu mille mauvais services. Ce n'est pas la vie ou l'honneur, répondit le Tasse, que je desire d'ôter à cet envieux, c'est seulement sa mauvaise volonté.

Hussein, fils d'Ali VI, Calife des Musulmans, ayant été blessé par un esclave, qui laissa tomber par mégarde un plat de viandes chaudes sur sa tête, le regarda d'un œil assez fier, mais sans emportement. L'esclave se jeta aussi-tôt à ses pieds, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : *Le Paradis est fait pour ceux qui retiennent & domptent leur colere.* Hussein lui répondit qu'il n'en ressentoit aucun mouvement. L'esclave continua de réciter les paroles du même verset, & *qui pardonnent à ceux qui les ont offensés.* Je te pardonne aussi, repliqua Hussein : enfin, l'esclave achevant de prononcer les dernières paroles du texte : *Dieu aime sur-tout ceux qui leur font du bien,* Hussein lui dit : je te donne aussi la liberté, & quatre cents dragmes d'argent. *Bib. Or.*

Jean Ruffo, dans ses apophthegmes, rapporte ce rare exemple de modération. L'Espagnol Lopez de Acuna, qui vivoit vers l'an 1578, s'at-

mant à la hâte pour un coup de main , dit à deux domestiques qui l'habilloient , de mettre mieux son casque , parce qu'il lui causoit une grande douleur à l'oreille. On lui soutint obstinément que cela ne pouvoit pas être ; & sans insister davantage , il partit pour le lieu où le danger & la gloire l'appelloient. A son retour , il jette son casque & son oreille , & dit à ses serviteurs avec douceur : *Ne vous disois-je pas que mon casque étoit mal mis ?* Un Gentilhomme Espagnol , devant qui on contoit ce trait singulier , avoua que s'il eût été Dom Lopez , il eût coupé les oreilles à ces deux coquins : *C'eût été*, lui répondit quelqu'un , *vendre la fienne à vil prix , au-lieu d'acheter , comme Dom Lopez , toutes les langues de la renommée qui célébreront à jamais sa modération.*

M O D E S , H A B I L L E M E N T S .

UN étranger qui s'arrête en France , dit un Auteur étranger lui-même , est surpris des changements continuels que la mode introduit dans les habillements. Il croit voir des gens qui essaient toute sorte d'habits , sans pouvoir en trouver un qui leur convienne , & enfin , sans qu'il y en ait un qui ne leur convienne pas. Toutes les fois qu'ils passent à une mode nouvelle , ils assurent fort sérieusement , & prouvent par bonnes raisons , qu'elle sied mieux , ou qu'elle est plus commode que celle qu'ils viennent de quitter ; & on croiroit presque qu'il en est quelque chose ; cependant au bout de cent changements , tous , à ce qu'ils prétendent , de bien en mieux , on les voit revénir aux anciennes modes , c'est-à-dire ,

à-dire, qu'après bien des mouvements, ils se trouvent à l'endroit d'où ils étoient partis.

Lorsque le Czar Pierre vint en France, il remarqua un Seigneur de la Cour qui avoit chaque jour un habit d'un nouveau goût. Le Czar dit à ceux qui l'accompagnoient : *Il me paroît que ce Gentilhomme François n'est pas content de son tailleur.*

Dans le douzieme siecle & les trois suivans, les François étoient habillés d'une espece de soutane qui leur descendoit jusqu'aux pieds. La Noblesse portoit par-dessus cette soutane un manteau ou casaque, dont les manches, très-larges & très-amples, se rattachotent par-devant sur le pli du bras, & pendoient par-derriere jusqu'aux genoux. Un chaperon, espece de capuchon, qui avoit un bourrelet au haut, & une queue pendante par-derriere, servoit à couvrir la tête. Ce chaperon, qui recevoit différentes fourrures & divers ornemens, est devenu, comme l'on fait, l'épitoge des Présidents à mortier, l'aumuce des Chanoines, & la chausse des Conseillers, Avocats, Docteurs & Professeurs de l'Université.

Sous Charles V, on imagina les habits blasonnés ou chamarrés de toutes les pieces armoriales de l'écu. On vit paroître ensuite sous Charles VI, *l'habit mi-parti*, tel qu'est encore celui de la plupart des Echevins & des bédreaux. Du temps de François I, on quitta l'habit long pour donner dans l'extrémité opposée. L'habillement de ce temps est un pourpoint à petites basques, & un caleçon tout d'une piece avec les bas. Cet habit serroit de si près, & prenoit si bien la taille, qu'il en étoit indécent. Les gens graves prirent le large haut-de-chausse, à la

Suisse; les jeunes gens imaginerent *les trouffes*; espece de haut-de-chausses court & relevé, qui ne venoit qu'à la moitié des cuisses, & que l'on couvroit d'une demi-jupe. Cette mode, qui subsista jusqu'à Louis XIII, fit place à celle qui regne aujourd'hui.

A l'égard des femmes, elles étoient coëffées, sous le regne de Charles VI, d'un haut bonnet en pain de sucre; elles attachoient au haut de ce bonnet, un voile qui pendoit plus ou moins, selon la qualité de la personne. Elles prirent, sous le regne de François I & de Henri II, de petits chapeaux avec une plume. Depuis Henri II jusqu'à la fin du regne de Henri IV, elles portèrent de petits bonnets avec une aigrette.

Sous François II, les hommes trouverent qu'un gros ventre donnoit un air de majesté, & les femmes imaginerent aussi-tôt qu'il en étoit de même d'un gros cul; on avoit de gros ventres & de gros culs postiches, & cette ridicule mode dura trois ou quatre ans. Ce qu'il y eut encore de singulier, c'est que lorsqu'elle commença, les femmes parurent ne se plus soucier de leur visage, & commencerent à le cacher; elles prirent un loup, espece de masque, & n'alloient plus que masquées dans les rues, aux promenades, en visite, & même à l'Eglise. *Voyez les Essais historiques sur Paris.*

Au loup a succédé une autre espece de masque, le rouge & les mouches.

Vers la fin du dernier siecle, & même au commencement de celui-ci, nos Dames portoient de hautes coëffures à tuyaux d'orgue, & si élevées, que leur tête sembloit placée au milieu du corps. C'est ce qui faisoit dire au caustique la Bruyere, qu'il falloit juger des femmes depuis la chaussure

jusqu'à la coëffure exclusivement ; à-peu-près comme on mesure le poisson , entre queue & tête. Les Françoises ont l'obligation de leurs petites coëffures à deux Angloises qui vinrent à Versailles en 1714. Elles se présentèrent dans le mois de Juin ou Juillet pour voir souper le Roi Louis XIV , qui étoit déjà à table. Elles ne furent pas plutôt entrées , que toutes les personnes qui étoient au souper , étonnées de la petitesse de leurs coëffures , qui n'avoient nul rapport à celles des Françoises , & ne les connoissant pas pour étrangères , firent un si grand brouhaha , que le Roi demanda avec émotion ce qui le causoit. On lui répondit que c'étoit l'arrivée de deux Dames extraordinairement coëffées , qui se présentoient pour avoir l'honneur de voir souper Sa Majesté. Le Roi les apperçut alors ; & après les avoir considérées un instant , il dit aux Duchesses & aux autres Dames présentes à son souper , que si toutes les femmes étoient raisonnables , elles ne se coëfferoient jamais autrement que ces deux Dames. Il le dit même d'un ton à faire croire que si on paroissoit autrement devant lui , on ne lui feroit pas sa cour. Il ne faudroit pas connoître le génie du François , & son goût pour toutes les modes , pour douter que celles qui étoient présentes au discours du Roi , hésiterent un moment à prendre leur parti. Elles firent travailler toute la nuit à la diminution de leurs coëffures , qui étoient à trois étages , soutenus par des fils d'archal. Elles réprimerent d'abord les deux plus hauts , n'en conserverent qu'un , qu'elles rasèrent encore de moitié. Les Dames , parées de cette nouvelle coëffure , ne manquèrent pas de se trouver à la Messe du Roi , mais avec un sérieux qui les fatiguoit extrême-

ment à garder. Au sortir de la chapelle, Sa Majesté leur en fit compliment, & ajouta expressément qu'elles n'avoient jamais été mieux coëffées. Il n'en fallut pas davantage pour faire passer cette mode de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Province. Mais elle étoit si sage, qu'on pouvoit parier, que, sans l'approbation expresse du Roi, elle ne se feroit point établie.

Les vertugadins prirent faveur dans le même temps. Mais les femmes, qui avoient déjà pros crit cette mode, se garderent bien, quand elles la renouvelèrent, de conserver le nom de *vertugadin*. Il leur auroit semblé qu'elles portoient une antiquaille, & qu'elles-mêmes l'étoient. Elles l'appellerent donc *panier*; & ce nom prit d'autant mieux, qu'il jouoit avec celui d'un Magistrat mort depuis peu d'années en repassant de la Martinique en France. Elles avoient le plaisir de dire, apportez-moi mon *Maître des Requêtes*. Cette mode, originaire de France, & qui a toujours subsisté dans le pays étranger, revint dans ce Royaume avec les deux Angloises, dont il vient d'être parlé. La scene qu'elles avoient esfuyées à Versailles tourna à leur gloire; mais deux jours après, celle des vertugadins manqua d'être très-sérieuse pour elles. Elles se promenoient un soir dans la grande allée des Tuileries, & le vaste étalage de leurs jupes, qui n'étoit produit que par des cerceaux de baleine, frappa d'abord les spectateurs. On s'empressa si fort pour les voir, qu'elles faillirent à être étouffées par la foule. Un des bancs adossés aux palissades d'ifs, qui étoient dans ce temps-là aux deux côtés de la grande allée, les sauva. Un Officier des Mousquetaires, qui se trouva près d'elles, empêcha qu'elles ne fussent écrasées par la multi-

tude qui augmentoit sans cesse. Le seul expédient qu'il put trouver, fut de les faire passer au travers de la palissade, & de les mener à l'orangerie des Tuileries, où il logeoit. C'est à cette aventure que les paniers durent leur retour sur la scène. Mais la mode n'en revint que par degrés ; les femmes n'osèrent passer tout d'un coup à ce vaste étalage, qui parut d'abord immodeste & très-indécent. Les Actrices hasardèrent les premières d'en porter sur le théâtre l'hyver suivant ; & les femmes élégantes, accoutumées à les imiter d'abord de loin, commencèrent par porter des jupons de crin piqués ; elles mirent ensuite des *criardes*, espece de grosse toile bougrannée, plissée autour des hanches. L'été de 1716 fut extrêmement chaud ; & c'est à cette saison que l'on peut fixer le renouvellement des vertugadins en France. Pendant cet été, deux Dames qualifiées, sous prétexte de la chaleur & de leur embonpoint, porterent des paniers chez elles. Peu-à-peu, elles se hasardèrent d'en porter aux Tuileries, mais elles n'y allerent que les soirs ; & pour éviter l'entrée des portes ordinaires, où il y a toujours beaucoup de livrée, elles passerent par l'orangerie. On s'accoutuma enfin aux paniers de ces Dames ; qui, peu-à-peu, furent hardies à se montrer. Quelques autres femmes les imiterent, & la mode devint universelle. Ce n'est pas sans peine, comme l'on voit, que les Françaises ont réussi à se défigurer la taille par d'énormes cerceaux de baleine, après s'être gâté le teint par le fard. *Voyez Beauté.*



MUSIQUE, MUSICIENS.

M. Martinelli, Auteur de quelques lettres critiques sur la musique Italienne, attribue les révolutions du goût dans cette musique, aux chanteurs & aux cantatrices; qu'il est tenté de comparer à ces beautés coquettes qui sacrifient tout à leur prétention. La musique, dit-il, fut d'abord consacrée à chanter les louanges du Très-Haut. Elle étoit simple, mais majestueuse. En passant sur le théâtre, elle devint plus travaillée, plus variée, plus agréable, plus vive; on connut davantage ce dont elle étoit capable. Elle retint néanmoins, jusqu'au commencement de ce siècle, beaucoup de cette simplicité naturelle, de ce ton mâle & sévère qui caractérisoit les chants d'Eglise. *Siface & La Tilla*, l'un & l'autre Toscans, & les plus grands Musiciens de cette école ancienne, ont fixé à eux l'époque de ce chant simple, naturel & grave. *La Santa Stella*, *La Reggiana*, *Nicolino & Senezino*, étoient de la même école. Le premier, continue le même Auteur, qui commença à gâter notre musique, fut *Pistoccolo*, de Bologne. Il chanta d'abord sur le théâtre; mais contraint, à cause de sa voix désagréable & de sa figure disgracieuse, d'abandonner la scène, il se fit Prêtre, & se mit à enseigner un art qu'il s'étoit jugé incapable de pratiquer avec succès. Ses plus célèbres écoliers furent *Bernacchi & Pasi*, tous deux de Bologne, & ses compatriotes. Le premier, très-savant & très-adroit à parcourir les passages les plus difficiles de la musique dans le court espace d'une ariette, mérita les applaudissements de

quelques enthousiastes ami des difficultés ; mais il ne réussit jamais à plaire généralement , parce qu'il quittoit souvent l'expression du sentiment qu'il avoit à rendre , pour se livrer à ses vols pindariques. Ajoutez à cela , qu'il avoit une voix peu flatteuse , & que sa figure ne représentoit pas assez. Le Pasi , au contraire , ne retint des leçons de son maître , que ce qu'il lui falloit pour faire valoir une voix foible à la vérité , mais très-gracieuse ; ce qui , joint à une figure avantageuse , lui mérita en peu de temps la réputation du chanteur le plus agréable & le plus parfait qui ait paru sur la scene. *Païta* fut contemporain de *Bernacchi* ; & quoiqu'il n'eût qu'une *ténore* , & même un son de voix très-désagréable , il s'exerça néanmoins dans le même genre que ce Musicien. Vers le même temps , la *Cuzzoni* & la *Faustina* monterent sur le théâtre. La premiere avoit une voix de peu d'étendue , mais par-tout également douce , également sonore ; elle mettoit dans son chant , le même goût , le même naturel que le Pasi. On la nomma la lyre d'or. La voix de la *Faustina* étoit plus brillante , & d'une légèreté sans égale : elle fut regardée comme une nouvelle syrene. Pour exprimer le plaisir qu'on avoit à l'entendre , on a dit que les gouteux quittoient leurs lits quand elle devoit chanter. On lui frappa des médailles à Florence ; & par-tout elle reçut des applaudissements sans nombre. Le chans compliqué & travaillé de *Bernacchi* eut bien des imitateurs parmi la jeunesse du théâtre ; tous ceux qui se sentirent du talent , tenterent de réussir dans une entreprise si difficile ; & les compositeurs de musique furent obligés de sacrifier à ce goût dominant. *Polymnie* ne fut plus une gentille & simple bergere ; elle quitta même

176 MUSIQUE; MUSICIENS.

ce dehors gracieux & imposant qu'elle prenoit toujours pour paroître sur le théâtre, & devint bientôt une coquette folâtre & capricieuse : elle présenta ses pensées d'une manière si embarrassée & si équivoque, qu'il ne fut plus possible de les interpréter. La Faustina, par le nom qu'elle se fit, contribua aussi à introduire un nouveau genre dans la musique. Les chanteurs, hommes & femmes, sans avoir égard à leurs talents & au genre de voix qu'ils avoient, voulurent l'imiter, & le compositeur fut obligé de se conformer à leurs caprices. Mais ce qui prouve combien le mauvais goût a d'empire, c'est que personne ne chercha à étudier le goût simple de la Guzzoni & du Pasi, par la raison qu'il étoit trop naturel. Dans la chaleur de cette révolution, *Farinelli* parut avec une voix proportionnée à sa stature gigantesque, ayant, de plus que les voix ordinaires des dessus, sept ou huit tons également sonores, & par-tout limpides & agréables, possédant d'ailleurs toute la science musicale à un degré éminent, & tel qu'on pouvoit l'espérer du plus digne élève du savant *Porpora*. Il parcourut, avec une agilité & une franchise sans égale, tous les sentiers de la musique, battus par Bernacchi avec quelques succès, & devint, en un moment, l'idole des Italiens, & enfin, du monde harmonique. Ce prodige de la nature & de l'art causa bien du désordre dans l'empire de l'harmonie ; les compositeurs, les chanteurs & les symphonistes, épris du même enchantement, voulurent à toute force *farineller*. Le naturel & l'expression du sentiment disparurent du chant, on tenta par-tout les impossibles. Quelques-uns cependant ont su mettre à profit les vols pindariques de *Farinelli* ; entr'autres *Salimbelli*, mort de-

puis quelque temps, *Casarelli* & la *Migotti*, tous disciples du célèbre Porpora. Nous sommes redevables à ce grand maître, ajoute M. Martinelli, de la sensation que nous éprouvons en écoutant chanter ces habiles élèves, parce qu'il leur a appris à rendre le caractère & le vrai sentiment des passions; ce qui peut s'appeller *le chant du cœur*. Tous ces efforts capricieux, tous ces passages, où la voix se joue & sautille sur tous les tons, ne sont que pour l'oreille. En effet, ils sont plus propres à exciter l'admiration des novices qu'à plaire à celui qui est dans l'habitude de sentir. Il y a moins de différence entre les gambades d'un homme qui voltige sur la corde, & les pas moëlleux & bien dessinés d'un danseur accompli. Si ces grands Musiciens ont quelquefois surchargé leurs chants de prétintailles & de roulements portés jusqu'aux nues, on doit regarder ceci comme un sacrifice au goût dominant. Ils ont appréhendé que l'on doutât de leurs talents pour l'exécution; s'ils ne faisoient point de temps en temps des tours de force; mais ils ont été les premiers à blâmer de pareilles extravagances.

Le célèbre Tartini, qui demeure à Padoue, est regardé, avec raison, comme le plus grand violon d'Italie; mais jamais ce célèbre artiste n'a confondu le bruit qui étonne les oreilles, avec la mélodie qui doit parler à l'ame. Les plus fameux *virtuoses* Italiens viennent souvent se faire entendre à ce grand maître; & pour obtenir son suffrage, ils ne manquent pas de faire pétiller leur archet, & de déployer tous leurs tours d'adresse & de force. Lorsqu'ils ont fini : Cela est brillant, dit froidement Tartini à la plupart, cela est très-fort : mais cela ne m'a rien dit, ajoutez-il en portant la main à son cœur.

178 MUSIQUE, MUSICIENS.

M. Martinelli, dans la vue de nous prouver le pouvoir de la musique pour calmer le caractère emporté d'un homme, nous cite ces deux exemples modernes. Un jour que *Stradella*, célèbre violon de Naples, exécutoit un morceau de musique à Venise, il fit une si vive impression sur une jeune Demoiselle, qu'il ravit d'abord son cœur, bientôt après sa personne, & s'enfuit avec elle à Rome. Un Gentilhomme, tuteur de la Demoiselle, outré de ce rapt, excite un jeune homme qui la recherchoit en mariage, à laver dans le sang du ravisseur, une injure qui leur étoit commune. Cet amant arrive, s'informe où il pourra joindre son rival, apprend qu'il doit jouer tel jour dans une Eglise. Il s'y rend, entend *Stradella*, & ne pense plus qu'à le sauver; & il écrit au Gentilhomme, que lors de son arrivée, *Stradella* étoit parti. Le second exemple rapporté, est celui de *Palma*, qui étoit aussi un Musicien Napolitain. Surpris dans sa maison par un de ses créanciers qui vouloit à toute force le faire arrêter, il ne répondit à ses injures & à ses menaces que par une ariette : on l'écoute; *Palma* chante un autre air, l'accompagne de son clavecin, remarque les accords qui font le plus d'impression sur le cœur de son créancier, parvient enfin à l'attendrir; il n'est plus question de paiement, on lui prête encore une somme qu'il demande pour se délivrer de quelque autre embarras. Si *Stradella*, avec une simple sonate de violon, ajoute l'Auteur, a pu calmer les transports furieux d'un rival justement irrité, & accouru de plus de cent lieues pour se venger; si *Palma*, avec une voix rauque, est parvenu à gagner le cœur d'un créancier avide, à en obtenir de nouveaux bienfaits, que n'ont pu faire les

chants mélodieux d'un Poëte philosophe (Orphée), qui exécutoit ce que lui-même avoit composé ?

Les François ont disputé aux Italiens le prix de la mélodie. La préférence que toutes les nations accordent à la mélodie Italienne, semble avoir décidé le différend. On peut encore se convaincre de la supériorité des Italiens à cet égard, en observant les diverses impressions que font sur une oreille neuve les chants François & Italiens. C'est ce qu'à fait M. Rousseau. J'ai, dit-il, vu à Venise un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de musique, & devant lequel on exécuta dans le même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré , séjour tranquille ;

Et un air de Galuppi, qui commence par celui-ci :

Voi che languitte senza speranza.

L'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le François, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé seulement à la musique Francoise, & alors très-enthousiaste de celle de Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa, dès les premières mesures de l'air Italien, que son visage & ses yeux s'adoucissoient ; il étoit enchanté, il prêtoit son ame aux impressions de la musique ; & quoiqu'il entendît peu la langue, les simples sons lui caussent un ravissement sensible. Dès ce moment, on ne put lui faire écouter aucun air François.

Les Italiens font exécuter leur musique par des *Castrats*. Un François avouoit qu'il ne pouvoit s'accoutumer à ces voix, & qu'il lui sembloit toujours qu'il y manquoit quelque chose. C'est aussi ce que vouloit dire une petite fille qui venoit d'entendre *Caristini*. On louoit beaucoup ce chanteur : *Oui*, disoit-elle, *il a une jolie voix ; mais il me semble pourtant qu'il y manque quelque chose.*

Un *Castrat* en Italie, qui a une belle voix, peut se flatter d'une fortune considérable. Le célèbre *Farinelli*, revenant de Madrid, où sa voix lui avoit procuré la fortune la plus brillante, faisoit à Benoît XIV le détail des biens, des emplois, des honneurs dont il avoit été comblé : C'est-à-dire, lui dit le Pape, lorsqu'il eut fini, que vous avez trouvé là ce que vous aviez laissé ici.

N A Ï V E T É.

LA naïveté est l'expression de la franchise, de la liberté, de la simplicité ou de l'ignorance, & souvent de tout cela à la fois. On rit d'une naïveté comme l'on rit d'un ridicule que l'on aperçoit dans un autre, & dont l'on se croit soi-même exempt. Quelquefois aussi la naïveté excite les ris par les équivoques qu'elle fait naître. *Voyez Enfants, Paysans.*

Un Fermier-général avoit à son carrosse deux chevaux gris pommelés, les plus beaux & les mieux choisis que l'on pût voir. En ayant perdu un, il envoya son cocher chez tous les maquignons de Paris pour lui en acheter un autre semblable, à quelque prix que ce fût, Le cocher de

retour : Hé bien, lui dit son maître, aussi-tôt qu'il l'apperçut, as-tu réussi ? *Oui, Monsieur*, lui répondit le cocher, *j'ai trouvé votre pareil.*

Le Roi montrant un cheval à M. le Grand-Prieur, & lui demandant ce qu'il en pensoit, lui dit : On veut me le vendre pour Turc, & je vous prie, vous qui vous y connoissez, de m'en dire votre sentiment. Ah ! Sire, répondit le Grand-Prieur, il est chrétien comme vous & moi. *Le Moyen de parvenir.*

Un homme fort simple venoit d'acheter une charge d'Auditeur des comptes. Il fut au sermon ; & à chaque fois que le Prédicateur disoit, mon cher auditeur, il prenoit cela pour lui, se levoit, & faisoit une inclination.

Un Officier devenu borgne à la guerre, portoit un œil de verre, qu'il avoit soin d'ôter lorsqu'il se couchoit. Se trouvant dans une auberge, il appelle la servante, & lui donne cet œil pour qu'elle le pose sur une table. Cependant la servante ne bougeoit point. L'Officier, perdant patience, lui dit : Eh bien, qu'attends-tu là ? J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre.

Un bourgeois, qui étoit à sa maison de campagne, se promenoit dans son jardin pendant l'ardeur du soleil. Son jardinier, qui ne l'attendoit pas si-tôt, s'étoit endormi sous des arbres fruitiers. Il va le trouver, tout en colere : Comment, coquin, lui crie-t-il, tu dors au-lieu de travailler ; tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire. C'est aussi pour cette raison, lui dit le Jardinier, en se frottant les yeux, que je me suis mis à l'ombre.

Une Dame de la Cour savoit que M. de L*** étoit impuissant, & ne le connoissoit pas de vue :

c'étoit un fort bel homme. L'ayant rencontré dans une maison étrangere, elle demanda qui c'étoit. On lui dit : C'est le Marquis de L***. Ah ! dit-elle, qui n'y seroit attrapé ?

Un Seigneur Allemand rendoit des visites très-fréquentes à une Demoiselle. La mere de cette jeune personne, qui craignoit que l'on en médit, demanda un jour à ce Seigneur sur quel pied il la voyoit. Est-ce pour le mariage, ou pour autrement ? L'Allemand lui répondit assez ingénument : C'est pour autrement.

Un pere avoit ses raisons, pour ne pas exagérer devant sa fille, le bonheur du mariage. Celle qui prend mari, lui disoit-il, fait bien ; mais fait mieux celle qui n'en prend pas. Mon pere, répondit la doucette, faisons bien, fera mieux qui pourra.

La grande raison, *sans dot*, avoit déterminé Harpagon à livrer sa fille entre les mains d'un vieux pénard. La timide Agnès, victime de sa famille, étoit menée à l'Eglise. Lorsque le Prêtre eut fait prononcer le fatal *oui* à l'époux, il demanda également le consentement de la pauvre fille. Homme de bien, lui répondit-elle en soupirant, vous êtes encore le premier qui, dans tout ceci, m'avez consultée.

Une Princesse de grande vertu, & qui étoit demeurée fille toute sa vie, perdit la vue sur le retour de son âge. Comme elle étoit en cet état, un pauvre aveugle fut conduit à la portiere de son carrosse, & lui dit : Ma bonne Dame, ayez pitié d'un pauvre homme qui a perdu les joies de ce monde. La Princesse demande aussi-tôt à une de ces femmes : *Qu'a donc cet homme, est-ce qu'il est eunuque ?* Non, ma Princesse, lui répondit cette femme, c'est qu'il est aveugle. Hélas !

le pauvre homme , il a raison , repliqua-t-elle , & je n'y songeois pas.

Un Duc ayant eu quelque dispute pour le pas avec un Maréchal de France : Je ne comprends pas , dit-il , sur quoi il peut fonder sa prétention ; car il ne doit pas ignorer qu'au sacre du Roi , qui est la plus grande de toutes les cérémonies , & dans les séances du Parlement , nos rangs sont réglés , & les Maréchaux n'ont rien à disputer ; il est vrai qu'ils nous commandent à l'armée ; mais aussi , ajouta-t-il , *je ne m'y trouve jamais.*

De jeunes Seigneurs s'entrenoient des affaires de leurs maisons , & des gages qu'ils donnoient à leurs domestiques , & sur-tout à leurs Maîtres-d'hôtel. Un d'entr'eux dit , qu'il donnoit cent pistoles au sien ; un autre déclara , qu'il en donnoit deux cents : Et moi , dit un de ces Messieurs , je renchéris par-dessus vous tous , car je donne quatre mille francs au mien. Cela est exorbitant , dirent les autres , & jamais on n'a tant donné à un Maître-d'hôtel. Quelqu'un de la compagnie s'avisa de lui demander : Mais , le payez-vous ? Oh ! non , dit-il.

Une grosse fille , forte & jouffue , accusoit un vieux Médecin de l'avoir prise par force , & demandoit qu'il fût condamné à l'épouser , sinon , à lui payer une somme considérable. Comment , lui dit le Juge , étant vigoureuse comme vous êtes , avez-vous permis qu'il s'approchât de vous ? N'aviez-vous pas assez de force pour vous défendre ? » Ah ! Monsieur , répondit-elle , » j'ai de la force quand je querelle , mais je n'en » ai point quand je ris ».

Un homme , voulant accoutumer son cheval à ne point manger , ne lui donna plus ni foin , ni

avoine : le cheval mourut. Que je suis malheureux , dit cet homme ! j'ai perdu mon cheval dans le temps qu'il s'accoutumoit à ne plus manger.

Un financier , qui avoit été prié à un bal , demanda en sortant , un surtout d'hyver qu'il avoit laissé dans l'anti-chambre. On lui dit que quelqu'un venoit de s'en servir pour aller dehors , & qu'il alloit le rapporter. On lui nomma un certain d'Oignic ou d'Oignac. Le financier aussitôt , entendant ce nom Auvergnac , dit en branlant la tête : En vain j'attendrai ici ; d'abord qu'il y a du *gnic* ou du *gnac* , je tiens mon surtout perdu.

Une bonne femme , après avoir fait sa priere devant un St. Michel , prit deux petits cierges , & attacha l'un à l'image de St. Michel , & l'autre à celle du diable , qui est représenté sous ses pieds. Le Curé qui passoit , lui dit : Eh ! que faites-vous , bonne femme ? Ne voyez-vous pas que c'est le diable à qui vous offrez cette bougie ? Monsieur le Curé , répliqua-t-elle , on m'a toujours dit , qu'il étoit bon d'avoir des amis partout : on ne fait où l'on peut aller.

Un Archevêque de Milan baptisoit un enfant du Vice-Roi ; mais il étoit si peu accoutumé aux fonctions de son ministère , qu'on voyoit l'eau lui dégoutter du visage. Il avoit devant lui le rituel qu'il récitoit mot à mot. A la fin , débarrassé de cette pénible fonction : Eh ! bon Dieu , dit-il , en soupirant , qu'il en coûte quand il faut parler en public !

Un Poète , ou un pauvre diable qui se donnoit pour tel , avoit présenté un sonnet de sa composition au Pape Clément VII. Ce Pape , en jettant les yeux dessus , aperçut au second ou troisième vers , une syllabe de moins. Il le fit observer au Poète. Mais celui-ci , sans se déconcerter ,

répondit aussi-tôt : Que sa Sainteté daigne continuer de lire, elle trouvera quelques vers où il y aura une syllabe de trop : ainsi l'une ira pour l'autre.

Les Marguilliers d'une paroisse de Paris, ayant appelé un orfèvre huguenot, pour réparer une figure de St. Michel, l'orfèvre considérant cette figure, leur dit : » Messieurs, votre diable est » fort bon, mais votre St. Michel ne vaut rien”.

Un Abbé de distinction, par sa qualité & par sa charge, disant un jour la Messe, entendit causer quelques personnes près de l'Autel. Cela le troublait. En se tournant au *Dominus vobiscum* : En vérité, Messieurs, dit-il, cela est honteux ; quand ce seroit un laquais qui diroit la Messe, vous n'auriez pas moins de respect que vous en avez.

Une jeune Dame étoit à confesse à un Religieux. Ce Confesseur, après lui avoir fait plusieurs questions relatives à la confession, parut désirer connoître celle qui se confessoit ; il lui demanda son nom. La Dame ne voulant point satisfaire cette curiosité déplacée, lui répondit : Mon pere, mon nom n'est pas un péché.

Un Batelier, déjà absous, dit à son Confesseur : Mon pere, il me revient un petit scrupule ; c'est qu'étant dans mon bateau, un de mes camarades me crioit toujours de virer de bord, & je ne voulois pas ; si bien que je lui donnai un coup de coude dans l'estomac qui le fit tomber à l'eau : je ne fais ce qu'il est devenu, mais je ne l'ai point vu depuis.

Un Electeur de Baviere avoit dans un festin, proposé un prix à celui qui boiroit un séau plein de vin. Personne n'accepta pour lors le défi ; mais le lendemain, un Allemand se présenta,

demanda à voir le féau, & le but. Comme il alloit recevoir le prix : Monseigneur, s'écria un Page, c'est un frippon, ne n'est pas du premier coup ; je le vis hier dans l'office qui s'essayoit.

Un domestique que Boileau avoit envoyé chez son ami Bois-Robert, tourmenté de la goutte, pour savoir de ses nouvelles, lui apprit que sa goutte avoit redoublé. Il jure donc bien, dit Boileau. Hélas ! Monsieur, répartit le domestique, il n'a plus que cette consolation-là.

Un Parisien, nouvellement sorti de Paris, admiroit la largeur de la Loire : *Voilà cependant*, dit-il, *une belle rivière pour une rivière de Province.* On se rappelle ici ce vers de la Comédie du *Méchant*, que dit Valere, en parlant des agréments d'une jeune personne élevée en Province : *Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de Province.*

Un Evêque, faisant la visite de son diocèse, trouva un Curé qui à peine savoit lire, & qu'il avoit ordonné Prêtre trois ou quatre mois auparavant. L'Evêque lui fit plusieurs questions ; mais le pauvre Curé, que la présence de son Supérieur rendoit encore plus stupide, lui répondit tout de travers. Quel âne de Prélat vous a fait Prêtre, dit l'Evêque, révolté de la sottise de ce Curé ? C'est vous, Monseigneur, lui répondit le bon-homme, d'un ton humble & civil.

Une jeune fille interrogée par son Confesseur, lui avouoit qu'elle avoit eu beaucoup d'estime pour un jeune homme. Combien de fois, lui demanda le Confesseur ?

Un Intendant de Province venoit de passer sur un pont, dont les parapets étoient ruinés. Cet Intendant, qui n'avoit point la réputation d'être un des plus sages de ce monde, querella le Ma-

gisfrat du lieu , de ce qu'on n'avoit point eu la précaution de mettre , du moins , de garde-foux sur ce pont. *Pardonnez , Monseigneur* , lui dit ce Magistrat ; *notre ville n'étoit pas sûre que vous y passeriez si tôt.*

Un homme , étant tombé du haut d'une échelle en-bas sans se faire de mal , quelqu'un lui dit : Dieu vous a fait une belle grace. Comment , dit-il , il m'a fait une belle grace ! il ne m'a pas fait grace d'un échelon.

De jeunes militaires , étant à l'armée , avoient dans une partie de débauche , fait plusieurs raileries de leur Général. Il les fit venir , & leur demanda si tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit vrai. *Mon Général* , lui répondit un d'entre eux , *nous en aurions dit bien davantage , si le vin ne nous eût pas manqué.* Cette réponse est plus que naïve , elle est adroite.

On demandoit à un Chanoine , s'il récitait régulièrement son bréviaire : Ma foi non , répondit-il. Comment , reprit à l'instant celui qui lui faisoit cette question , savez-vous que vous êtes obligé de vous en confesser ? *Oh vraiment* , répliqua le Chanoine , *j'ai bien plutôt avoué que je ne dis pas mon bréviaire , que de m'amuser à le dire.*

Un débiteur ruiné , après avoir mis tout en usage pour satisfaire ses créanciers , leur dit : Messieurs , j'ai été fort en peine jusqu'ici pour vous satisfaire ; mais après y avoir travaillé très-inutilement , je prends mon parti , & je me détermine à vous laisser ce soin.

Un malheureux passant , sur qui il étoit tombé quelques morceaux de tuile du haut d'une maison dont on réparoit le toit , lançoit , pour se venger , des pierres au premier étage , n'ayant pas , disoit-il , la force de les jeter plus haut.

Un homme ayant été volé plusieurs fois dans les rues de Paris, n'osoit plus sortir ; on lui conseilla de porter des pistolets. Les voleurs, répondit-il, me les prendroient.

Mad. de Scudéri se plaignoit de rhume toutes les fois qu'elle alloit faire des emplettes, à cause que les boutiques ne sont pas fermées comme les chambres. Quelqu'un lui conseilla de n'y aller que les fêtes & dimanches.

Un Seigneur fort riche, fit dans son testament, des legs à tout ses Officiers, excepté à son Intendant. » Je ne lui donne rien, dit-il, parce » qu'il me sert depuis plus de vingt ans ».

Un pauvre honteux demandoit l'aumône à un homme qui n'étoit pas à son aise. Hélas ! mon ami, lui répondit celui-ci, si vous ne m'aviez pas prévenu, j'allois vous faire la même demande.

Une fille s'accusoit, à confesse, d'avoir récité une chanson deshonnête. Le Confesseur, non content de cet aveu, lui demandoit quelle étoit cette chanson. Cette fille, sans autre façon, se mit à la chanter tout haut dans l'Eglise. Je trouve qu'elle avoit raison, ajoute Madame de Sévigné en parlant de cette naïveté ; assurément le Confesseur vouloit entendre la chanson, puisqu'il ne se contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accusant. Le bon-homme de Confesseur prit sans doute son parti, & pâma de rire le premier de cette aventure.

Un Barbier, grand babillard, demandoit à quelqu'un comment il vouloit qu'on lui fit le poil. Sans dire mot, répondit celui-ci.

L'éclipse du soleil qui fut annoncée pour l'année 1724, avoit répandu une si grande consternation à la campagne, qu'un Curé ne pouvant

suffire à confesser ses paroissiens qui en croyoient mourir, prit le parti de leur dire au prône : » Mes » enfans, ne vous pressez pas tant, l'éclipse a » été remise à la quinzaine ».

On a rapporté une naïveté semblable d'un Curé de Paris, au sujet de l'éclipse du premier Avril 1764. Comme cette éclipse n'avoit pas produit à beaucoup près, la profonde obscurité qu'il avoit annoncée, sur la foi de la gazette, pour le Dimanche à neuf heures du matin, il dit au prône du même jour, que l'éclipse avoit été remise.

Un jeune Gentilhomme avoit donné à un chien qu'il avoit élevé, le nom de *cocu*. Comme il l'appelloit ainsi devant une Dame grave & de peu d'esprit, il se vit entrepris par cette Dame, qui lui dit : Vraiment, Monsieur, cela est bien mal-honnête; & vous devriez avoir honte de donner ainsi à votre chien un nom de Chrétien.

Quelques personnes s'arrêtoient devant un perroquet qui étoit à une fenêtre, & lui faisoient répéter bien des choses qu'il savoit. Une bonne femme qui passoit par-là, leur dit : Quelle honte, d'amuser ainsi ce pauvre animal ! vous feriez bien mieux de lui apprendre sa croyance.

Un jeune Prince avoit une voliere, dans laquelle, entr'autres oiseaux, il nourrissoit des tourterelles. Un jour qu'elles se faisoient des caresses, il leur dit : Dépêchez-vous vite, car voici mon Gouverneur.

N O B L E S S E.

L'HISTOIRE fait mention d'un Prince qui négligeoit la culture de ses terres pour faire tra-

vailler aux mines d'or & d'argent. Un jour qu'il avoit bien faim, sa femme lui fit servir de ces métaux. Il comprit la leçon, & se corrigea. On pourroit se servir du même moyen, pour faire sentir à un noble orgueilleux, qui ne connoît que son arbre généalogique, le tort qu'il a de jeter un œil de mépris sur le cultivateur intelligent & l'artiste industrieux. Il suffiroit de l'abandonner à lui-même, au milieu d'une nation étrangère. Monsieur de... très-bon Gentilhomme, se trouvoit en Hollande, dépourvu d'argent & de tout secours; il s'adressa aux Bourgemestres d'une certaine ville, pour demander de l'emploi. *A quoi êtes-vous propre? Quelle est votre industrie? Quels sont vos talents*, lui dirent ceux-ci? *Je suis Gentilhomme*, répondit Monsieur de... & voilà mes titres. Hé bien, répliquèrent les Bourgemestres, *portez vos titres à la banque.*

N O R M A N D.

UN Normand avoit nié en justice, un dépôt confié & volé sous la religion du serment. Sa partie adverse, bien armée, l'attendit dans un lieu écarté, & ne se contentoit pas de l'accabler de reproche. Entre vous & moi, lui dit le parjure, qui craignoit la suite de cette rencontre, je ne nie point le dépôt; mais quelle nécessité que les Juges soient instruits de nos affaires?

Un Normand racontoit à un autre un fait absurde & réellement incroyable. A d'autres, lui dit le premier, tu veux rire. — Non parbleu! foi de Chrétien. — Le parierois-tu? — Oh! non; mais j'en jurerois. M. Piron a fait de ce

petit conte, la matiere d'une épigramme. Et dans la Comédie de l'*Ecoffoise*, Wasp dit, au sujet de Lindane, qu'il soupçonne d'être Ecoffoise : *Je ne le parierois pas, mais j'en jurerois.*

NOUVELLISTE.

LE ridicule ordinaire de la plupart des nouvellistes de profession, est de soupçonner une grande raison d'Etat dans les démarches les plus indifférentes du ministère. C'est ce ridicule que l'Auteur d'une feuille périodique d'Angleterre voulut un jour faire appercevoir. L'Ambassadeur de France avoit différé les fêtes qu'il devoit donner pour la naissance du Duc de Bourgogne, & les nouvellistes faisoient là-dessus des raisonnements à perte de vue. *Il n'importe ni à l'une ni à l'autre Cour*, dit l'Ecrivain périodiste, *que les réjouissances se célèbrent demain, ou que la célébration en soit renvoyée à la fin du monde.*

N***, grand nouvelliste, ne débitoit guere que de fausses nouvelles. Un jour, il en dit une vraie, mais nullement vraisemblable. Quelqu'un la redisant d'après lui, on ne la crut point. Il cita son Auteur, & on crut moins encore. Un troisieme survint qui confirma la nouvelle, & la prouva. *Mais*, reprit vivement un des incrédules, *puisque cela est vrai, pourquoi N*** l'a-t-il dit ?* Essais de Littérature.

Quelqu'un demandoit en présence de M. N***, s'il y avoit des nouvelles intéressantes ? On lui répondit : Monsieur N*** peut vous en instruire, car il en fait.

On a fait ce conte. Un nouvelliste de profession j'avoit toujours autour de lui, dans les

promenades publiques, beaucoup de gens qui l'écoutoient. Un jour voyant un laquais qui étoit mêlé parmi les autres, il vouloit l'envoyer plus loin. *Monsieur*, lui dit le laquais, *je retiens place ici pour mon maître.*

O P É R A.

L'OPÉRA François, dit un Auteur moderne, est parmi les dragmes, ce que l'*Orlando* est parmi les poèmes épiques. Lully & Quinault peuvent en être regardés comme les créateur. *Voyez Lully, Quinault, Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illustres.*

Le *Triomphe de l'Amour* est le premier Opéra dans lequel on introduisit des danseuses. Ce ballet fut d'abord exécuté à Saint-Germain-en-Laye devant Sa Majesté, le 21 Janvier 1681. Monseigneur, Madame la Dauphine, Mademoiselle, le Prince & la Princesse de Conti, le Duc de Vermandois, Mademoiselle de Nantes, avec plusieurs autres Seigneurs & Dames de la Cour, danserent dans ce ballet. Ce mélange des deux sexes rendit le spectacle si brillant, & fut si applaudi, que lors de la représentation du même Opéra à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 16 Mai suivant, on crut qu'il étoit indispensable, pour le succès de ce genre de spectacle, d'y remplacer les Dames de la Cour par des danseuses. Depuis cette époque, elles ont toujours continué d'être une des portions les plus brillantes de l'Opéra.

Parmi les danseuses qui ont été applaudies sur ce théâtre, nous citerons la décente *Sallé*, qui, par ses mœurs, méritera l'estime publique.

De

De tous les cœurs & du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus.
De Diane c'est la Prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

Avec quelle ame & quelle vérité cette aimable danseuse dirigeoit-elle tous ses mouvements ! le spectateur enchanté y voyoit toujours un tableau fini. Mademoiselle Sallé favoit même enrichir le dessein du Poëte par des actions épisodiques entièrement de son invention. L'Auteur du *Traité historique de la Danse*, nous rapporte à ce sujet cette anecdote précieuse pour les arts. Dans la passacaille de l'*Europe galante*, cette danseuse paroissoit au milieu de ses rivales, avec les graces & les desirs d'une jeune Odalique qui a des desseins sur le cœur de son maître. Sa danse étoit formée de toutes les jolies attitudes qui peuvent peindre une pareille passion. Elle l'animoit par degrés : on lisoit, dans ses expressions, une suite de sentiments : on la voyoit flottante tour-à-tour entre la crainte & l'espérance ; mais au moment où le Sultan donne le mouchoir à la Sultane favorite, son visage, ses regards, tout son maintien prenoient rapidement une forme nouvelle. Elle s'arrachoit du théâtre avec cette espece de désespoir des ames vives & tendres, qui ne s'exprime que par un excès d'accablement.

La danse remplit aujourd'hui tellement les divers actes de nos Opéra, que ce théâtre paroît dressé moins pour la représentation d'un poëme lyrique, que pour une académie de danse. La langueur mortelle de notre récitatif n'est pas la moindre cause de ce goût vif des spectateurs pour la danse. Aussi un homme d'esprit, à qui on demandoit un moyen pour soutenir un Opéra prêt à tomber, répondit assez plaisamment, qu'il

n'y avoit qu'à allonger les danſes , & raccourcir les jupes.

La premiere fois que l'Opéra d'*Iſis* fut représenté devant Louis XIV , ce Prince en fut ſi ſatisfait , qu'il fit rendre l'arrêt du Conſeil , par lequel il eſt permis à un Gentilhomme de chanter à l'Opéra , & d'en retirer des gages , ſans déroger.

Thévenard , retiré du théâtre en 1727 , & mort en 1741 , étoit la plus belle baſſe-taille que l'on eût entendue. Un Abbé , placé au parterre de l'Opéra , un jour que cet Acteur repréſentoit , étoit importuné par un fat qui frédonnoit continuellement à ſes oreilles. L'Abbé fit quelques geſtes de dépit : Et qu'avez-vous , M. l'Abbé , lui dit le fat ; vous ne me paroiffez pas content. C'eſt , Monſieur , répondit l'Abbé , que j'enrage contre ce coquin de Thévenard , qui m'empêche de vous entendre.

Ceux qui ont recueilli les Anecdotes du théâtre , nous en citent quelques-unes qui peuvent ſervir à nous rappeler ces jeux olympiques où la Grece aſſemblée couronnoit ſes héros. La premiere fois que le Maréchal de Villars vint à l'Opéra , après la grande affaire de Denain en 1712 , la Demoifelle Antier , faiſant le rôle de la *Gloire* dans le Prologue d'*Armide* , lui préſenta , dans les balcons du théâtre , où il étoit , une couronne de laurier. Le lendemain , le Maréchal lui envoya une tabatiere d'or. La même choſe eſt arrivée pour le Maréchal de Saxe , après la célèbre journée de Fontenoy. Ce Général , étant dans les balcons de l'Opéra , la Demoifelle de Metz , niece de la Demoifelle Antier , représentant la *Gloire* dans le Prologue du même Opéra d'*Armide* , lui préſenta auſſi la couronne

de laurier, que sa modestie ne lui permit d'accepter qu'avec beaucoup de peine. Ce Maréchal envoya le lendemain à la déesse pour dix mille francs de pierreries.

O R A C L E S.

LA consultation des oracles étoit, comme l'on fait, la pratique la plus superstitieuse de la religion des anciens. Il y en avoit à Délos, à Claros, à Delphes, & par-tout où l'on rencontroit un peuple crédule & des cavernes.

Lorsqu'il faudra entreprendre la défense de vos amis, dit Epictète, ne consultez point les devins, & n'attendez point leurs réponses sur ce que vous devez faire. Les anciens ont, sur ce principe, admiré la réponse que l'oracle d'Apolon fit à ceux de Cumes, qui l'envoyèrent consulter, s'ils livreroient au Roi de Perse Pactias qui s'étoit mis sous leur protection. L'oracle répondit qu'ils le livrassent. Aristodicus, un des premiers de la ville, soutint que l'oracle n'avoit pu faire une réponse si injuste, & qu'il falloit, de nécessité, que les députés eussent rapportés faux. La ville, sur cette représentation, chargea Aristodicus d'y aller lui-même avec des nouveaux députés. L'oracle fit la même réponse. Aristodicus, peu satisfait, se promenant autour du temple, apperçut un nid d'oiseaux qu'il chassa à coup de pierres. Alors il sortit du sanctuaire une voix qui lui cria : » *Détestable mortel, qui te*
» *donne la hardiesse de chasser d'ici ceux qui sont*
» *sous ma protection ? — Et quoi, grand Dieu,*
» *répondit aussi-tôt Aristodicus, vous venez de*
» *nous ordonner cette action injuste, en nous com-*

» mandant d'abandonner *Pattias*, qui s'est réfugié
 » sous notre protection. — *Impies que vous êtes*,
 » répondit le Dieu, puisque vous savez que c'est
 » mal fait d'abandonner ceux qui se jettent entre
 » vos bras, pourquoi venez-vous me consulter ?
 » Est-ce pour me tenter ? »

Les oracles, chez les anciens, étoient un moyen de plus de persuader le peuple toujours attaché à ce qui lui paroît merveilleux. *Périclès*, *Alexandre*, *César*, & d'autres personnages illustres, savoient les faire parler ou les interpréter en leur faveur, lorsqu'il le falloit. *Alexandre* étoit allé à *Delphes* pour consulter le Dieu ; & la *Prêtresse*, qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne voulut point entrer dans le temple. *Alexandre*, qui étoit brusque, la prit aussi-tôt par le bras pour l'y mener de force ; elle s'écria : *Ah ! mon fils, on ne peut te résister.* — *Je n'en veux pas davantage*, dit *Alexandre*, cet oracle me suffit.

Jules-César étant tombé de cheval en *Afrique*, où il étoit allé pour conquérir cette partie du monde, dit : » Voici un oracle favorable » que les Dieux nous donnent ; *l'Afrique* est » sous moi ; ce n'est pas une chute, c'est une » prise de possession ».

Plusieurs Philosophes de l'antiquité, pour faire voir le ridicule des oracles de *Delphes*, que l'on interprétoit différemment, par un certain renversement dans les paroles, citoient l'exemple de ce Peintre à qui l'on avoit demandé un tableau d'un cheval qui roula à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit ; & quand on lui eut dit que ce n'étoit pas-là ce qu'on lui avoit demandé, il renversa le tableau, & dit : *Né voilà-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos ?*

Le célèbre Kirchker, dans le dessein de dé- tromper les superstitieux sur les différents pro- diges attribués à l'oracle de Delphes, avoit ima- giné & fixé un tuyau dans sa chambre, de ma- niere que quand quelqu'un l'appelloit, même à voix basse, à la porte du jardin qui étoit conti- gu, il l'entendoit aussi distinctement que s'il eût été auprès de lui, & il répondoit avec la même facilité. Il transporta ensuite sa machine dans son *Museum*, & l'adapta avec tant d'art à une figure automate, qu'on la voyoit ouvrir la bouche, remuer les levres, & rendre des sons articulés. Il supposa, en conséquence, que les Prêtres du paganisme, en se servant de ces tuyaux, fai- soient accroire aux sots que l'idole satisfaisoit à leurs questions.

ORGUEIL NATIONAL.

IL en est des nations comme des individus; chaque peuple s'attribue des qualités qui le dis- tinguent des autres peuples. Les fabulistes In- diens racontent qu'il est une contrée dans les In- des, où tous les habitants sont bossus. Un étran- ger, jeune, beau & bien fait, y arriva. Aussi- tôt il se voit entouré d'une multitude d'habi- tants, sa figure leur paroît extraordinaire; les ris & les brocards annoncent leur étonnement. On alloit pousser plus loin les outrages, si, pour l'arracher à ce danger, un des habitants, qui sans doute, avoit vu d'autres hommes que des bossus, ne se fût tout-à-coup écrié: » Eh! mes » amis, épargnons ce malheureux contrefait; » faut-il l'injurier parce que le Ciel ne l'a pas » formé d'une figure aussi agréable que la nô-

» tre ? Allons plutôt au temple réitérer à l'Eternel nos remerciements pour la bosse dont il a daigné nous favoriser ». On peut conclure de cet apologue, que, pour réussir chez une nation, il faut endosser la bosse qu'elle porte.

On a reproché aux Grecs leur usage d'appeler tout étranger, *Barbare*. Ne pourroit-on pas également accuser les François de ce ridicule orgueil national ? Quelques cavaliers François dînoient en Allemagne à la table d'un Prince. L'un d'eux, après avoir considéré tous les convives, s'écria : *Rien n'est plus plaisant, il n'y a que Monseigneur ici d'étranger.*

Bouhours, dans un de ses dialogues, demandoit si un Allemand pouvoit avoir de l'esprit. Un Allemand, à son tour, demanda si un François pouvoit avoir du jugement.

Sous le regne de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, un Gentilhomme de Pampelune, passant un contrat chez un Notaire, signa, *Don, &c. &c. noble comme le Roi, & encore un peu plus.* Le Gouverneur le sut, & fit venir cet insolent : il lui demanda pourquoi il avoit eu l'impudence de se mettre au-dessus de son Roi. Il répondit froidement : *Le Roi est François, je suis Espagnol ; par cette seule raison, je suis d'une extraction bien plus noble que la sienne.* On le mit en prison ; mais ses compatriotes, enchantés de ce trait héroïque, adoucirent la rigueur de sa détention par leurs visites, & par toutes sortes de présents. *Lettres sur le Voyage d'Espagne.*

Le Politique Fra-Paolo observe, dans ses Traités, que quand une famille seroit assez puissante à Venise pour aspirer à la souveraineté, elle ne pourroit jamais y parvenir, parce que les Nobles aimeroient mieux être simples, No-

bles avec mille autres , que Princes du sang & frere de Roi : témoin ce Vénitien , qui , étant à Paris du temps de Louis XIV , se vantoit d'être autant que *Monsieur* , frere unique du Roi.

On trouve aussi de ces esprits frivoles & ridiculement fiers parmi les Anglois. Sans faire mention ici de cette populace brutale , qui ne prononce jamais un nom François sans y ajouter les épithetes les plus odieuses , on se rappelle cet orateur hyperbolique , qui , à la fin du dernier siecle , disoit en plein public : » Oui , My-
» lords , avant peu vous verrez Louis XIV aux
» pieds du Parlement lui demander la paix ».

Lorsque le Kam des Tartares , qui ne possède pas une maison , & ne vit que de rapines , a achevé son dîner , consistant en laitage & en chair de cheval , il fait publier par un hérault : *Que tous les Potentats , Princes & Grands de la terre , peuvent se mettre à table.*

L'Histoire des voyages fait mention d'un Souverain d'un petit canton de l'Amérique , près des rives de Mississipi , au fond de la Louisiane , qui , tous les matins , sort de sa cabane , & trace au soleil le chemin qu'il doit parcourir.

On avoit amené devant un Prince Negre , sur la côte de Guinée , quelques François qui venoient d'aborder. Il étoit assis sous un arbre ; pour trône , il avoit une grosse buche ; ses gardes étoient trois ou quatre Negres armés de piques de bois. Ce ridicule Monarque demanda : *Parle-t-on beaucoup de moi en France ?*

Les différentes peuplades de la côte de Guinée ont chacune leur Roi , dont la triste Majesté n'a guere plus d'éclat. Cette canaille royale , toujours flattée qu'un de nos marchands la ré-gale d'eau-de-vie , affecte souvent de prendre

les noms de nos Princes, ou de quelques Grands dont elle a entendu louer les exploits. On y voyoit, en 1743, un Roi *Guillaume*, dont l'auguste épouse s'appelloit la Reine *Anne*. Un autre se qualifioit de Duc de *Malborough*. Le Roi *Guillaume* étoit un petit *César*, qui fit, il y a environ vingt ans, une guerre assez comique à un certain *Martin*, qui avoit osé s'égalér à lui. Il se donna une fameuse bataille, où *Guillaume* perdit trois hommes, & son rival cinq. Celui-ci, consterné de sa défaite, demanda la paix, qu'il obtint aux conditions suivantes. » 1°. Qu'il renonceroit au titre de Roi, & se contenteroit » de celui de Capitaine. 2°. Qu'il ne mettroit » plus de bas ni de souliers lorsqu'il iroit à bord » des vaisseaux d'Europe, & que cette brillante » distinction appartiendrait désormais au Roi » *Guillaume*. 3°. Qu'il donneroit au vainqueur » la plus belle de ses filles en mariage ». Après ce traité glorieux, *Guillaume* vint en bas & en souliers sur un vaisseau Danois, où il acheta quelques soieries pour en habiller la Reine. Ayant aperçu un bonnet de grenadier, que les gens de l'équipage avoient par hasard, il en fit aussi-tôt l'acquisition, pour en décorer la tête de la Princesse. Il voulut que *Martin* la vît dans toute sa parure; *Martin* avoua qu'elle n'avoit jamais été si belle.

Ces différents traits prouvent que tous les Souverains & tous les peuples sont également vains. Le Canadien croit faire un grand éloge du François, en disant, c'est un homme comme moi.



PANTOMIMES.

L'ART des pantomimes fut porté à un si haut degré chez les anciens, que ce langage, ou cette musique muette, comme ils l'appelloient, leur parut plus éloquente que la déclamation même. Cassiodore attribue à ces acteurs des mains très-éloquentes, des doigts parlants, un silence pathétique. Un Ambassadeur du Roi de Pont, qui avoit été présent, dans Rome, à une danse pantomime, fut si satisfait de l'intelligence de l'acteur, qu'il demanda, comme une grâce, à l'Empereur Néron, qu'il lui en fît présent. » Ne » soyez point étonné de ma priere, lui dit » l'Ambassadeur ; j'ai pour voisins des barbares » dont personne n'entend la langue, & qui » n'ont jamais pu apprendre la mienne ; mais » cet homme, qui fait parler par des gestes, fe- » roit aisément entendre mes volontés ».

Un autre étranger, qui assistoit à ce spectacle, fut si frappé de voir un seul homme exécuter une piece entiere, que l'admiration lui fit adresser ces paroles à l'acteur : *Dans un seul corps tu as plus d'une ame.*

Voici un autre fait qui paroîtra incroyable ; il est rapporté par Hérodote, Historien un peu suspect. Un Roi, voulant marier sa fille, plusieurs Princes se disputerent cette conquête. Il en parut un sur les rangs supérieurement versé dans l'art des pantomimes. Jaloux de montrer ses talents, il se surpassa lui-même. Après avoir représenté différentes choses avec les mains, il se mit sur la tête ; & élevant les pieds en l'air, il peignit, par les mouvements des jambes, &

opéra autant de merveilles qu'il en avoit fait avec les mains. Ces rares talents cependant empêcherent le Roi de lui donner sa fille ; soit que ce Monarque crût que le genre pantomime se permettoit trop de licence, soit qu'il jugeât qu'il ne convenoit point à un Prince d'exceller dans un art aussi frivole.

Pilade & Batylle porterent chez les Romains l'art de la pantomime à son plus haut degré de perfection. *Voyez Pilade*, dans le *Dictionn. des Portraits & Anecdotes des Hommes illustres*.

Rome, sensible aux beautés de l'art que déployoient à ses yeux les plus excellents pantomimes, n'en étoit que plus sévère pour ceux qui se montroient inférieurs au tableau qu'ils vouloient peindre. Un pantomime qui, à la fin du rôle d'Œdipe, étoit censé s'être crevé les yeux, manqua de mettre dans ses mouvements le caractère de la situation. *Tu vois encore*, lui crièrent les plaisants du parterre ; & l'acteur sifflé n'osa plus reparoitre.

P A R A S I T E.

CE nom, qui se prend aujourd'hui en mauvaise part, étoit chez les anciens un titre honorable. On voit, dans Diodore de Sinope, que les Bardes des Celtes, qui étoient les Poètes de nos anciens Gaulois, les suivoient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, & qu'on les appelloit par honneur, leurs parasites.

On reprochoit à un de nos parasites modernes, qu'il dînoit souvent chez les autres. Comment voulez-vous que je fasse, répondit-il ; on m'en presse. Il est vrai, répartit quelqu'un, il n'y

a rien de plus pressant que la faim. Ceci rappelle ce mot de Diogene ; on le reprenoit un jour de ce qu'il mangeoit en plein marché : Je ne l'aurois pas fait , répondit le Philosophe cynique , si la faim ne m'eût pris dans ce même lieu.

Quelqu'un a dit , d'un parasite médisant , qu'il n'ouvroit jamais la bouche qu'aux dépens d'autrui.

PARDON DES INJURES.

LA vengeance est le vice des enfants , des femmes ou des esprits pusillanimes. Celui qui a de l'élévation dans l'ame , se regarde au-dessus des injures du foible , & lui pardonne. L'Empereur Adrien , rencontrant un homme qui l'avoit offensé avant qu'il parvînt à l'Empire : *Approche* , lui dit-il , *tu n'as plus rien à craindre de ma part , je suis Empereur.*

Des Courtisans de Philippe-le-Bel excitoient ce Prince à sévir contre un Prélat qui l'avoit offensé : *Je fais* , leur répondit-il , *que je puis me venger ; mais il est beau de le pouvoir & de ne le pas faire.*

Casimir , Roi de Pologne , jouant un jour avec un de ses Gentilshommes qui perdoit tout son argent , en reçut un soufflet dans la chaleur de la dispute. Ce Gentilhomme fut condamné à perdre la tête ; mais Casimir révoqua la sentence , & dit : Je ne suis point étonné de la conduite de ce Gentilhomme ; ne pouvant se venger de la fortune , il n'est pas surprenant qu'il ait maltraité son favori : je me déclare d'ailleurs le seul coupable dans cette affaire ; car je ne dois point encourager , par mon exemple , une pratique per-

nicieuse, qui peut causer la ruine de la Noblesse. *Hist. univ., traduite de l'Anglois.*

Louis XII, Roi de France, auparavant Duc d'Orléans, étoit sollicité à tirer vengeance de quelques injures personnelles qui lui avoient été faites avant de monter sur le trône; il répondit: *Que ce n'étoit point au Roi de France à venger les injures faites au Duc d'Orléans.*

Lorsqu'on vint dire au grand Colbert, Ministre des Finances sous Louis XIV, que le Poète Hénault avoit fait contre lui ce fameux sonnet: *Ministre lâche, &c.* il refusa de le lire, & demanda seulement, si le Roi y étoit attaqué; on lui répondit que non. *En ce cas*, reprit Colbert, *laissez l'Auteur tranquille.*

Un Poète satyrique avoit composé des vers fort injurieux contre le Visir du Prince Aziz, Billah II, Calife de la race des Fathimites en Egypte, dans lesquels il n'étoit pas épargné lui-même; ce Visir lui en porta ses plaintes, & lui demanda le châtimement de l'Auteur. Aziz, après avoir lu ces vers, lui dit: » Comme j'ai part avec vous à l'injure, je desiré que vous preniez part avec moi au mérite du pardon ». *Bibl. Orient.*

Le fils d'Aaron Veschide, dit le Poète Sadi, vint se plaindre d'un homme qui avoit calomnié sa mere, & en demanda vengeance. Oh, mon fils, lui répond Aaron Veschide, tu vas faire plus de tort à ta mere que le calomniateur; tu vas faire croire qu'elle ne t'a pas appris à pardonner. *Voyez Modération, Bienfaisance.*



PASQUINADES.

SORTE de satyres, ainsi nommées à Rome, du nom d'une statue appelée *Pasquin*, à laquelle on les attachoit. Cette statue, qui est antique, est mutilée, & placée dans un carrefour de la ville. On croit communément, qu'elle prit son nom d'un tailleur bouffon du quartier, dont la boutique étoit en quelque sorte un bureau de nouvelles, de bons mots & de traits satyriques. La statue de *Marforio*, à laquelle on attachoit les réponses à ces satyres, sert aujourd'hui de fontaine dans une des aîles du Capitole. Quoiqu'on n'affiche plus de libelles près de ces statues, le nom de *pasquinades* néanmoins est toujours resté à ces sortes de satyres. En voici quelques-unes.

Un Prince Romain fit assassiner le Comte *Fioume*, (en François *La Riviere*) parce qu'il fréquentoit trop souvent la Princesse sa femme. On représenta la Princesse avec une ligne au milieu du corps, pareille à celles qui servent à marquer à Rome, contre les murailles, jusqu'où monte le Tibre dans les inondations, avec ces mots : *Ecco dove è arrivato il Fioume l'anno talc.*

Le Pape Clément VII, qui avoit dérangé sa santé en mangeant beaucoup de melons & de champignons, qu'il aimoit, prit un nouveau Médecin, qui lui changea toute sa façon de vivre, & il mourut bientôt après. Les Romains, bien-aîses de sa mort, firent tenir le portrait de ce Médecin à Pasquin, & ils écrivirent au-dessous du tableau : *Ecce agnus Dei, qui tollit peccata mundi.*

Sous Paul III, on fit dire à Pasquin, changé en Persée : » Qu'on ne doit pas s'étonner de ce » qu'il se transforme une seule fois, puisque le » Pape change dix fois en une heure ».

Dans une autre satire, Pasquin dit : » Ci-de- » vant on donnoit de l'argent aux Poètes pour » les faire parler, combien me donnerez-vous, » Paul, pour me faire taire? »

La Signora *Camilla*, sœur de Sixte V, & qui avoit autrefois fait la lessive, étant devenue Princesse, on vit, le lendemain, Pasquin avec une chemise sale. Marforio lui demandoit la raison d'une si grande négligence. » C'est, répon- » dit-il, que ma blanchisseuse est devenue Prin- » cesse ».

Le Pape Alexandre VIII étant mort, les Cardinaux s'assemblerent au Vatican, & y tinrent le conclave avec les cérémonies accoutumées. Ceux de la faction de France présentèrent, par politique, le Cardinal *Pignatelli*, dans l'opinion que les Espagnols n'y consentiroient pas, & que par ce moyen, ils réussiroient plus sûrement dans leur véritable dessein, qu'ils tenoient secret. Mais cette ruse n'eut point l'effet espéré; la faction d'Espagne, qui la soupçonnoit, donna son consentement à l'élection de *Pignatelli*, qui fut salué Pape sous le nom d'*Innocent XII*. Alors Pasquin dit : *Siccine gallus credidit in ollam* : Parbleu, le coq est tombé dans le pot. Il faut, pour saisir cette pointe, savoir que *pignatella*, en Italien, signifie *petit pot*.

Un Ecclésiastique, qui avoit plus d'orgueil que de mérite, venoit d'être élevé au Cardinalat. Marforio fut représenté tenant les armes de ce nouveau Cardinal, avec un grand chapeau. Pasquin, faisant sa fonction de censeur public,

lui disoit : *Voilà un grand chapeau pour une bien petite tête.*

L'Archevêque de Paris, François de Harlay, ayant agi avec beaucoup de zele contre l'autorité du Saint-Siege dans l'assemblée du Clergé en 1682, il parut à Rome une médaille, représentant ce Prélat à genoux aux pieds du saint Pere. Pasquin étoit debout qui disoit à l'oreille de Sa Sainteté : *Pœnitebit sed non erubescet* : Il se repentira, mais il ne rougira point. Cette espece de prédiction fut accomplie ; car l'Archevêque mourut au mois d'Août 1695, sans avoir obtenu le chapeau de Cardinal qu'il briguoit.

P A S S I O N S.

ON n'a de prise sur les passions, que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la nature même qu'il faut tirer les instruments propres à la régler. Une anecdote rapportée dans les annales Chinoises, confirme cette pensée de M. Rousseau. Yu-ti, Empereur de la Chine, qui régnoit environ 130 ans avant l'ere chrétienne, avoit une maîtresse qu'il aimoit éperduement. Elle vint à mourir, & cette perte le fit tomber dans une espece de délire. On imagina toutes sortes de divertissemens pour le distraire, & le ramener à lui-même ; c'étoit en vain. Ses jours alloient être bientôt terminés, lorsqu'un astrologue se servit habilement de la foiblesse de l'Empereur pour lui persuader que sa maîtresse n'étoit pas morte ; mais qu'elle avoit été seulement transportée dans la lune. La douce espérance renaît dans le cœur du Prince ; il demande

à faire ce voyage. L'astrologue le lui promet, pourvu qu'il se prête à tout ce qu'une telle entreprise exige. S'il n'eût été question que de faire quatre-vingt-dix mille lieues, les Princes savent voyager; mais il s'agissoit de construire une tour, & chacun peut juger de la hauteur qu'il falloit donner à cette tour. » Prince, dit le nouvel architecte, il est à propos de commencer par vous pourvoir d'un autre Empire : le pied de la tour que nous allons élever, ne peut occuper moins que toute la vaste étendue de votre domination. L'Empereur n'avoit encore éprouvé que des passions douces; son ambition se trouve adroitement émue, les mouvements qu'elle produit dans le cœur du Prince, absorbent tous les autres, & le changement le plus subit se manifeste. Sa santé se rétablit, & il ne s'occupe plus que du gouvernement de ses Etats.

Nos passions, semblables à des verres diversement taillés, changent pour nous la forme des objets, sans pour cela que ces objets aient reçu une nouvelle forme. Un Gentilhomme fit un jour à Mylord Duc de Buckingham, une longue & sérieuse remontrance sur divers griefs publics. Le Duc, habile à découvrir ce qui portoit ce Gentilhomme à se plaindre, lui dit : Mon cher ami, vous n'avez que trop de raison d'être mécontent; mais j'ai trouvé un moyen pour remettre toutes choses en ordre, avant qu'il soit peu. Le faiseur de représentations ne manqua pas de demander quel étoit ce sûr & prompt remède. Vous allez l'apprendre, répondit le Duc : mais auparavant il faut que vous sachiez qu'il y a une place de cinq cents livres sterling par an, qui est vacante depuis ce matin; j'ai dessein de vous la donner. Le Gentilhomme satisfait, applaudit

à tout ce que Buckingham lui dit en faveur du Gouvernement, & finit par avouer qu'il n'y avoit point de nation plus heureuse que la nation Angloise. *Hist. d'Angleterre.*

Souvent les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent ; elles nous trompent encore , en nous montrant quelquefois ces mêmes objets où ils n'existent pas. C'est ce qu'on a voulu faire entendre par ce petit conte. Un Curé & une Dame galante avoient ouï dire que la lune étoit habitée ; ils le croyoient , & le télescope en main , tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. Si je ne me trompe , dit d'abord la Dame , j'apperois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point , ce sont deux amants heureux... Et ! si donc, Madame , reprend le Curé ; ces deux ombres que vous voyez , sont deux clochers d'une Cathédrale.

Lorsqu'une de nos passions a enchaîné les autres , nous croyons avoir triomphé de nous. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux Général de quatre-vingt-dix ans , qui , ayant rencontré de jeunes Officiers qui faisoient un peu de désordre avec des filles , leur cria tout en colère : Messieurs , est-ce là l'exemple que je vous donne ?

Notre passion dominante est ce qui meurt le dernier dans nous. Pour prouver cette proposition ; Pope , dans une de ses épîtres morales , rapporte plusieurs traits d'après nature. Ce courtisan doucereux , qui , depuis quarante ans , s'est honoré du titre de très-humble serviteur du genre humain , dit encore , lorsqu'il peut à peine remuer les levres : » Si dans le lieu où je vais , » je pouvois , Monsieur , vous être utile à quelque chose ».

Euclio, cassé de vieillesse, fait son testament. Je donne & legue, (il soupire à ce mot) mes fiefs à Edouard. — *Et votre argent, Monsieur?* Mon argent? Quoi! tout? Ah! puisqu'il le faut, ajoute-t-il en pleurant, je le donne à Paul. — *Et votre château, Monsieur?* — Arrêtez : mon château? Pour cela non... je ne peux m'en desfaisir... & il rend l'ame.

C'est le ventre d'un saumon qui termine le destin un glouton *Helluo*. Le Médecin vient, qui déclare qu'il n'y a plus de remède. Dieu bon! s'écrie Huello, prends pitié de mon ame. Quoi! plus d'espérance? Hélas!... qu'on m'apporte donc la hure.

Un suaire de flannelle! O Ciel! Il y auroit de quoi révolter un Saint, s'écrie la triste Narcisse sur le point d'expirer. Oh! je veux être ensévelie dans une toile de Perse, je veux que mon visage pâle soit couvert d'une dentelle de Malines... Faut-il faire peur aux gens quand on est mort? Betly, mets-moi un peu de rouge. Ce dernier trait, qui est fondé comme les précédents sur des faits réels, a été attribué, par quelques personnes, à Mademoiselle Oldfied, célèbre actrice du théâtre de Londres.

P A Y S A N.

ON a pris plaisir à peindre dans des petits contes, le gros bon sens des paysans, & leur naïveté. Mais ne nous fions pas toujours à leur franchise, qui souvent n'est qu'apparente. C'est aussi cette feinte ingénuité qui donne un certain sel à leurs réparties malignement naïves.

Un bon bourgeois, voyant un jour de fête son

jardinier plus fier qu'à l'ordinaire, de sentir son chef couvert d'un beau grand chapeau fort pointu, lui demanda en badinant : Eh ! qui t'a donné ce chapeau de cocu ? Monsieur, lui répondit bonnement le rustique, c'est un de vos chapeaux, dont votre femme l'autre jour m'a fait présent.

Un payfan alla consulter un Avocat sur une affaire. L'Avocat, après l'avoir examinée, lui dit qu'il trouvoit sa cause bonne. Le payfan paya l'Avocat de sa consultation, & lui demanda : Monsieur, à présent que vous êtes payé, dites-moi sincèrement, trouvez-vous encore mon affaire bonne ?

Le carrosse d'un Evêque se trouva arrêté dans un grand chemin par une charrette. Son cocher eut beau crier au charretier de se ranger, l'injurier, le menacer ; celui-ci tint ferme & ne demeura point en reste. Le Prélat ; impatienté, mit la tête à la portiere ; & voyant un gros garçon, hardi & vigoureux : Mon ami, lui dit-il ; vous m'avez l'air d'être mieux nourri qu'appris. » Pardieu, Monseigneur, répond le pitau, cela » n'est point étonnant ; c'est nous qui nous nour- » rissons, & c'est vous qui nous instruisez ».

La France victorieuse sous le dernier regne, avoit néanmoins à soutenir une guerre dispendieuse ; ce qui obligeoit de doubler les impôts & les subsides. Un payfan entre autres souffroit impatiemment qu'on eût augmenté sa taille. En vain lui représentoit-on qu'il devoit payer gaie-ment, puisque les impôts étoient si bien employés, & que les François gagnoient beaucoup sur les ennemis. Quoi ! dit-il, nous gagnons, & nous mettons toujours au jeu.

Deux Suisses, le sabre à la main, se battoient à

outrance dans une place. Un paysan passe par là, & le cœur ému de compassion, s'efforce de les séparer ; mais le pauvre diable, pour toute récompense de son zèle, reçoit à la tête un coup de sabre qui le jette à la renverse. On appelle un Chirurgien, qui veut voir si la cervelle est atteinte. Ah ! tout beau, dit le paysan, je n'en avois point lorsque je me fourrai dans cette querelle.

Au dernier sermon d'une mission faite à une paroisse de la campagne, tout le monde fondeit en larmes, hors un paysan. Un autre lui dit : Mais tu ne pleures pas... Je ne suis pas de la paroisse.

Un Evêque, donnant la bénédiction, un paysan n'ôta pas son chapeau. Comme on le reprit : Si elle est bonne, dit-il, elle passera le *Capel*.

Un gros rustique apportant de la part de son maître, un panier de poires à un Seigneur, trouva deux gros singes sur l'escalier qui avoient des habits bleus brodés d'or, & une épée à leur côté ; ils se jetterent sur son panier pour avoir du fruit. Le paysan, qui n'avoit jamais vu de tels animaux, leur ôta son chapeau civilement, & les laissa faire ce qu'ils voulurent. Quand il eut fait son présent, le maître de la maison lui demanda, pourquoi ne m'as-tu pas apporté le panier tout plein ? Monsieur, dit le paysan, il étoit tout plein ; mais Messieurs vos enfants m'en ont pris la moitié. Les domestiques, qui avoient été témoins de la scène, découvrirent la naïveté, & apprêterent à rire à toute l'assemblée.

Le pere d'un paysan se mouroit. Le paysan fut la nuit, trouver le Curé, & demeura trois heures à sa porte à heurter doucement. Le Curé lui dit : Que ne heurtiez-vous plus fort ? — J'avois peur, dit-il de vous réveiller. — Qu'y a-t-il,

dit le Curé? — Mon pere se mouroit, dit le paysan, quand je suis parti. Le Curé dit : Il sera donc mort à présent; je n'y ai plus que faire. Oh! non, Monsieur, reprit le paysan; Pierrot, mon voisin, m'a promis qu'il l'amuseroit.

Deux jeunes femmes, assises sur du gazon dans une plaine, voyant passer un paysan dont les cheveux étoient blancs, lui demanderent d'un ton railleur, s'il avoit déjà neigé sur les montagnes? Il le faut bien, répondit le bon-homme avec un air de simplicité, puisque les vaches sont descendues dans la plaine.

Une jeune villageoise couroit après son ânesse; un Gentilhomme, la trouvant assez jolie, lui demanda d'où elle étoit. De Ville-Juif, répondit-elle. — Mais vous devez connoître la fille de Nicolas Quillot; faites-moi l'amitié de lui porter un baiser de ma part; & en même-temps, il chercha à l'embrasser. Mais cette jeune fille, s'y opposant, lui dit : *Monsieur, si vous êtes pressé, donnez-le à mon ânesse, elle sera arrivée plutôt que moi*; & en même-temps elle s'échappa des bras de ce galant.

Un paysan, étant à confesse, s'accusoit d'avoir volé du foin. Le Confesseur lui demandoit : Combien en avez-vous pris de bottes? — Oh! dit-il, Monsieur, devinez. — Trente bottes, dit le Confesseur? — Oh! non. — Combien donc, soixante? Oh! vraiment, nani, reprit le paysan; mais boutez-y la charretée; aussi-bien ma femme & moi, nous devons aller quérir le reste tantôt.

Un Evêque voyoit un jour de fête à la campagne, un grand nombre de paysans qui, pendant le catéchisme, s'amusoient à différents jeux; & d'autres qui buvoient & chantoient. Il dit,

avec chagrin , à quelques Chanoines qui l'accompagnoient : Il y a bien de l'ignorance , parmi ces gens-là ; cependant ils aiment mieux employer le temps à se débaucher qu'à s'instruire. Viens-ça , par exemple , gros maraud , continuait-il , en s'adressant à celui dont il étoit le plus près : Combien y a-t-il de Dieux ? *Pargué, Monseigneur*, répondit le paysan, *il n'y en a qu'un : encore est-il bien mal servi par vous autres gens d'Eglise*. L'Evêque ne jugea pas à propos de l'interroger davantage.

On montroit à un paysan tout ce qu'un Maréchal de France avoit pris ; les villes , les pays , tout cela étoit dans un tableau. Morgué , tout ce qu'il a pris n'est pas-là , dit un paysan ; car je n'y vois pas mon pré.

Un paysan étoit allé trouver un Avocat pour le consulter sur une affaire. Il avoit son argent à la main , & paroissoit desirer que la consultation favorisât ses prétentions. L'Avocat pensa avec raison , qu'il n'étoit pas de son devoir d'user de cette complaisance ; & pour l'intérêt même de celui qui le consultoit , il lui dit que sa cause n'étoit pas soutenable. Le paysan serre aussitôt son argent , & tire sa révérence. L'Avocat , piqué de l'injustice de ce maraud , crut devoir lui donner une leçon à ses dépens. Il le fait rappeler ; & changeant de ton , lui dit , que toutes les affaires ont deux faces , & qu'en envisageant la sienne d'un certain côté , il ne pouvoit manquer de la gagner. Il en donna une raison frivole ; elle parut excellente au paysan , qui , transporté de joie , tire tout l'argent de sa poche , & le donne à l'Avocat. Celui-ci en le serrant , lui dit : Mon ami , je vous ai donné deux conseils ; vous n'avez pas payé le premier : vous avez payé le second ,

gardez-vous cependant de le suivre, il ne vaut rien ; mais tenez-vous au premier, c'est le bon.

Un paysan en procès, sollicitoit son Procureur pour qu'il y travaillât. Mais celui-ci, qui ne voyoit point venir d'argent, disoit toujours à son client : Mon ami, ton affaire est si embrouillée, que je n'y vois goutte. Le paysan comprit à la fin ce que cela vouloit dire ; & tirant de sa poche deux écus, les présenta à son Procureur : Tenez, Monsieur, voici une paire de besicles.

Un Seigneur regardoit des enfants bien gailards, bien portant, qui se jouoient autour de son fermier. Voilà, lui dit-il, de gros enfants, frais & rougeauds, qui font plaisir à voir ; ceux de nous autres gens de cour, au contraire, sont toujours foibles, toujours pâles & languissants ; comment faites-vous donc vous autres paysans ?

— Pargué, Monsieur, je les faisons nous-mêmes.

Lucas étoit de si bonne amitié, que le pauvre voyant sa femme en couche, s'approcha de son lit, & cherchoit à la soulager. Cette femme, au plus fort de ses douleurs, le voyant se lamenter : » Eh ! mon ami, lui dit-elle, ne » prends point tant de chagrin de me voir souffrir ; je sais fort bien que tu n'en es pas la » cause ».

Un paysan, chargé de fagots, crioit par les rues : *Gare, gare*, afin qu'on se détournât. Un jeune homme vêtu de soie, ayant négligé l'avertissement, eut son habit déchiré. Là-dessus, grand bruit ; le jeune homme veut être payé de son habit, & fait sa plainte au Commissaire, qui étoit survenu. Le paysan est interrogé ; mais il ouvre la bouche sans dire mot. Etes-vous muet, mon ami, lui dit le Commissaire ? Non, non Monsieur, interrompit le plaignant ; c'est belle

malice , parce qu'il ne peut se défendre ; il fait le muet ; mais quand je l'ai trouvé en mon chemin , il crioit comme un beau diable : *Gare, gare.* Eh bien , dit le Commissaire , que ne vous rangez-vous ?

On fait que St. Martin , Evêque de Tours , étoit fils d'un Officier , & qu'il avoit servi dans les armées avant d'être Evêque ; c'est pourquoi on le voit souvent sous la forme d'un cavalier. Les marguilliers d'une paroisse de campagne , dont il étoit le patron , l'avoient ainsi fait peindre. Un jour que l'Evêque du diocèse , suivi d'un grand équipage , faisoit sa visite dans cette Eglise , il demanda au marguillier , qui étoit paysan , pourquoi le patron n'étoit pas représenté en Evêque , qui étoit sa dernière & sa plus noble qualité ? » Oh oh ! Monseigneur , répondit le paysan , nous y gagnons cinq chevaux ; » car il en faut six au carrosse d'un Evêque , & » il n'en faut qu'un à un cavalier ».

Un paysan , obligé de faire un voyage , recommanda à sa femme de ménager son front. Pourquoi cela , lui répondit la jeune Agnès ? C'est , dit-il , que si tu n'étois pas sage , il me viendrait , dans le moment , des cornes à la tête. Fi donc ! je m'en garderai bien , reprit-elle ; je crains trop les cornes. A peine fut-il parti , qu'un galant lui éclaircit le mystère , & mit ses leçons en preuve. Le mari de retour , elle l'examine , & lui dit : Tu m'as donc trompé ?

Un Prédicateur prêchoit dans un bourg ; & pour rendre plus sensibles les vérités de la morale , il usoit souvent de l'interrogation. Ma pauvre fille ! disoit-il en parlant des jeunes filles qui prêtent l'oreille aux fleurettes , quel fruit avez-vous recueilli des douceurs que ce jeune homme

vous

vous a dites, des soins qu'il vous a rendus, de la promesse de mariage qu'il vous a faite ? Une fort jolie paysanne, placée vis-à-vis le Prédicateur, & qui se trouvoit dans ce cas, crut que c'étoit elle que l'on interrogeoit : elle se leve ; & après avoir fait la révérence au Prédicateur :
» Monsieur, lui dit-elle en pleurant, il m'a
» leurrée de belles promesses ; après m'avoir
» trompée, il m'a plantée-là ».

Blaise apprenant que Lucas, son débiteur ; étoit à l'agonie, courut chez lui pour se faire payer. Le débiteur, insolvable, lui dit d'une voix éteinte : Laissez-moi mourir en paix. Oh ! répartit Blaise, tu ne mourras point que je ne sois payé.

Un laboureur voyant passer l'Archevêque de Cologne, accompagné de soldats, ne put s'empêcher de rire. L'Archevêque lui en demanda la raison. C'est, dit le laboureur, que je suis étonné de voir un Archevêque armé, & suivi de gens de guerre. Ne fais-tu pas, mon ami, lui répondit-il, que je suis Prince aussi-bien qu'Archevêque ? J'entends bien, repliqua le paysan ; mais dites-moi, je vous prie, quand M. le Prince ira à tous les diables, que deviendra M. l'Archevêque ?

Un Seigneur d'un poil roux étant dans une maison de campagne où Henri IV, Roi de France, étoit venu pour une partie de chasse, demanda, en présence du Roi, au jardinier, qu'il savoit être eunuque, pourquoi il n'avoit point de barbe ? Le jardinier lui répondit, que le bon Dieu faisant la distribution des barbes, il étoit venu lorsqu'il n'en restoit plus que des rousles à donner, & qu'il aimait mieux n'en point avoir du tout, que d'en porter une de cette couleur.

Un Cardinal recevoit, au milieu d'un cercle de Dames, les présents de son Fermier, qui lui apportoit un panier de fruits rares par leur beauté. Comme ce paysan considéroit avec intérêt toutes ces Dames plus belles les unes que les autres, le Cardinal lui demanda, en riant, laquelle il choisiroit pour son épouse, si ce choix lui étoit accordé? Le paysan ne parut point embarrassé; mais parcourant tous ces objets avec des yeux où le desir pétilloit, il les arrêta sur une Dame pour laquelle le Cardinal avoit des attentions particulières. Le paysan, qui les avoit remarquées, dit au Cardinal: » Ma foi, Mon-

» seigneur, je choisirois Madame la Cardinale ». Un paysan venoit du catéchisme. Quelqu'un, qui le vit chagrin, l'interrogea sur ce qu'il avoit. Monsieur le Curé, répondit-il, est toujours à me gronder; il m'a demandé combien il y avoit de Dieux. — Eh bien, tu lui as répondu qu'il n'y en avoit qu'un. — Que dites-vous, un? je lui ai dit qu'il y en avoit trois, & il n'est pas encore content.

L'amoureux Blaise recherchoit en mariage une jeune paysanne fort jolie. La noce devoit se faire dans peu; cependant son amour impatient avoit de la peine à se contenir; mais la rusée faisoit la sourde à tous ses discours, & savoit le repousser à propos. Enfin, le jour tant désiré arrive; Blaise, au comble de ses vœux, & dans sa plus douce joie, loue la prudence de sa prétendue, de n'avoir pas voulu l'écouter. Car, entre nous, disoit-il, si jusques là tu t'étois laissée aller, je n'aurois, de mes jours, voulu te voir. » Ah! » que je n'avois garde, répartit-elle aussi-tôt, » de te rien accorder; j'avois été trop sou-

u vent attrapée ».

P E I N T R E .

TIMANTHE, Peintre de l'antiquité, se servit d'un moyen assez ingénieux pour faire connaître la prodigieuse grandeur d'un géant endormi. Il représenta un satyre qui mesuroit ; avec un Thyrsé, le pouce de ce géant.

Un Peintre se glorifioit, devant Apelles, de peindre fort vite. On le voit bien, répondit ce célèbre artiste.

On demandoit à un Peintre célèbre par quel moyen il étoit arrivé à un si haut degré de perfection dans son art : *C'est en ne négligeant rien,* répondit-il.

On louoit beaucoup, devant Annibal Carache, le beau groupe de Laocoon, chef-d'œuvre de sculpture antique. Cet artiste ne disoit mot. Comme on en parut étonné, il prit un crayon, & le dessina contre la muraille de la salle, aussi exactement que s'il l'avoit devant les yeux, & en fit, par ce moyen, le plus bel éloge. *Les Poètes, disoit-il, peignent avec la parole, & les Peintres parlent avec le pinceau.*

Un Peintre avoit représenté un enfant tenant une corbeille de fruits. Quelqu'un, pour vanter le tableau, disoit que ces fruits paroissent si naturels, que les oiseaux venoient les becqueter. Un payfan de bon sens, qui écoutoit ces louanges, répondit : Assurément, si les fruits sont si bien représentés, l'enfant ne l'est guere. En effet, il falloit supposer que la figure fût bien mal peinte, puisque les oiseaux n'en avoient point peur.

Deux Cardinaux reprochoient à Raphaël d'a-

voir, dans un grand tableau, peint les visages de Saint Pierre & de Saint Paul trop rouges. Messieurs, leur répondit cet artiste offensé de la critique, n'en foyez pas étonnés; je les ai peints ainsi qu'ils sont au Ciel. Cette rougeur leur vient de la honte qu'ils ont de voir l'Eglise aussi mal gouvernée.

Un Peintre Italien, qui avoit une petite vengeance à exercer contre un Cardinal, le peignit dans un tableau du jugement dernier, au milieu des damnés. Le portrait étoit si ressemblant, qu'il n'étoit pas possible de s'y méprendre. Ce Cardinal fit ses plaintes; mais le Peintre, qui ne vouloit rien changer à son tableau, répondit à ceux qui s'intéressoient pour le Cardinal, que s'il eût été dans le purgatoire, les prières que l'on faisoit pour lui auroient pu l'en tirer, mais que, puisqu'il étoit dans l'enfer, son sort étoit décidé.

Rembrant, Peintre Flamand, s'écarta toujours de la maniere fine & léchée, si ordinaire aux Peintres de son pays. Quelqu'un lui reprochant un jour que sa façon d'employer les couleurs rendoit les tableaux raboteux, il répondit, qu'il étoit Preintre, & non Teinturier.

Guillaume Hogarth, mort depuis peu en Angleterre, s'étoit acquis beaucoup de réputation dans sa patrie, par la maniere toujours vraie, piquante, instructive, & souvent pathétique, avec laquelle il peignoit les mœurs de ses concitoyens. On voit de lui une estampe qui représente, avec toute l'énergie possible, les différents tourments qu'on fait éprouver en Angleterre aux animaux. Un charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un homme qui passoit dans la rue, & qui fut tou-

ché de pitié pour ces animaux , dit au charretier : *Misérable ! tu n'as donc jamais vu l'estampe d'Hogarth ?*

Il y a des allégories que l'on peut mettre au nombre des facéties , mais qui , quelquefois , n'en sont pas moins significatives. Un Peintre , qui connoissoit le sort de ceux qui plaident , pour l'avoir éprouvé , avoit deux plaideurs à représenter ; l'un avoit réussi dans son procès , l'autre l'avoit perdu. Il représenta le premier en chemise , & le second , nud.

On rapporte quelques tours d'adresse de Peintres pour se faire payer des portraits qui leur avoient été commandés. Un Peintre gardoit chez lui le portrait d'un homme fort noir , qui ne l'avoit point payé. Lassé d'attendre , il dit un jour : Monsieur , si vous ne retirez votre portrait , l'hôte de la tête noire me le demande.

Un homme fort laid , s'étoit fait peindre en pied , & ne vouloit pas donner le prix convenu. Le Peintre lui dit : Eh bien , Monsieur , je garderai votre figure. — Qu'en ferez-vous ? — Je n'en suis pas embarrassé , répartit le Peintre ; je lui mettrai une queue , & ce sera le tableau d'un singe habillé ; je fais à qui le vendre.

Un autre Peintre , ou peut-être le même , avoit tiré , d'après nature , un homme de condition qui le chicanoit sur le prix. Le Peintre , piqué de ce procédé , peignit des barreaux de fer sur le portrait. La personne , dont il étoit aisé de discerner tous les traits , paroissoit être en prison. Le Peintre mit au bas du tableau : *Au pauvre prisonnier.*

Un barbouilleur , qui étoit curieux de passer pour Peintre , vouloit décorer une salle. Il répétoit toujours qu'il la feroit blanchir , & qu'il la

peindroit ensuite. Quelqu'un lui dit, qu'il avoit un meilleur conseil à lui donner : C'étoit de commencer par peindre cette salle, & de la faire blanchir ensuite.

P É L E R I N A G E.

LES pèlerinages étoient une dévotion du seizième siècle. Une Reine de France, que l'on croit être *Catherine de Médicis*, fit vœu, que si elle terminoit heureusement une entreprise, elle enverroit à Jérusalem un pèlerin qui en feroit le chemin à pied, en avançant de trois pas, & en reculant d'un pas à chaque troisième pas. Il fut question de trouver un homme assez vigoureux pour entreprendre le voyage à pied, & assez patient pour reculer d'un pas sur trois. Un bourgeois de Verberie se présenta, & promit d'accomplir scrupuleusement le vœu. La Reine accepta l'offre, & lui promit une récompense. Celui-ci remplit ses engagements avec un scrupule dont la Reine fut assurée par des perquisitions. Le bourgeois, qui étoit marchand de profession, reçut une somme en récompense, & fut ennobli. On lui dressa des armes écartelées d'une croix de Jérusalem, & d'une palme. Ses descendants ont conservé les armes; mais ils ont dérogé, en continuant le commerce que leur père avoit cessé d'exercer. Ce fait est rapporté dans la nouvelle *Histoire du Duché de Valois*. L'Auteur le cite comme une preuve que les usages les plus respectables sont quelquefois autant exposés au ridicule, que les abus réels.

P E U R.

PLUSIEURS personnes qui lisent Homere ; sont choquée de la fuite d'Hector à la première vue d'Achille , au vingt-deuxieme livre de l'*Iliade*. Mais Homere , qui avoit bien étudié les hommes , n'ignoroit pas que le courage abandonne facilement celui qui a une certitude absolue qu'il va périr : or , c'est le cas où se trouvoit Hector vis-à-vis l'invincible Achille. Quelqu'un félicitoit un jour Mylord Peterborowg de n'avoir jamais eu peur. » Monsieur , répondit-il , » montrez-moi un danger que je crois prochain » & réel , & je vous promets d'avoir autant de » peur qu'aucun de vous ».

P H Y S I O N O M I E.

LA physionomie n'est pas seulement un simple développement des traits déjà marqué par la nature. Comme le visage de l'homme est le siege des sens , & que les sens sont les organes de nos sensations , plusieurs Naturalistes pensent , avec raison , que les traits du visage prennent de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Il y a des caracteres qui , étant trop peu sensibles , sont difficilement apperçus ; mais tout le monde au moins reconnoît , au changement de couleurs , & à l'altération des traits , les mouvements de haine , de colere & de honte. Un physionomiste , qui fait toutes les connoissances que l'on peut retirer de la couleur du visage , s'élèvera tou-

jours contre l'artifice des Dames, de se cacher sous le rouge. Madame de Staâl étoit si persuadée de l'avantage que l'on pouvoit retirer de cette espece de masque, qu'elle en fit usage dans un moment critique. Cette Dame, qui avoit été enfermée à la Bastille pour une affaire d'Etat, nous dit, dans ses *Mémoires* : » Lorsque je fus » appelée pour être interrogée par nos Com- » missaires, je pris la précaution de mettre du » rouge que j'avois dans ma poche, quoique » je ne m'en servisse jamais, pour dérober, au- » tant qu'il me seroit possible, l'altération de » mon visage, propre à me déceler.

Un curieux avoit lu le soir, dans un *Traité* de la physionomie, que ceux qui ont la barbe large, portent le signe d'étourderie. Il voulut voir la sienne au miroir avec la bougie. Malheureusement il en brûla la moitié, & il écrivit aussi-tôt, sur la marge du livre : *Pour celui-là, il est éprouvé.*

P I T I É.

IL y a une pitié orgueilleuse, souvent plus cruelle à supporter que les plus grands malheurs. Un marchand, qui venoit de faire une perte considérable, recommanda à son fils de garder le secret. Le fils promit d'obéir; mais il pria son pere de lui dire le motif de cette recommandation. C'est afin, mon fils, lui répondit le pere, qu'au-lieu d'un malheur, nous en ayons deux à supporter, celui d'avoir fait cette perte, & l'autre, de se voir consoler par des gens qui n'accordent leurs estimes qu'à ceux qui réussissent.

P L A G I A I R E.

UN Poëte, reconnu pour plagiaire, se vantoit orgueilleusement de sa prétendue facilité à faire des vers, & disoit, que les plus longs poëmes ne lui coûtoient rien. Oh ! je le crois, répondit quelqu'un, fatigué de ces propos ; qui doute qu'on n'ait bon marché de ce que l'on vole à tout le monde ?

P L A I D E U R.

ON pourroit faire bien des contes de plaideurs dupés. En effet, ils le sont tous dès le moment qu'ils commettent leur sort ou leur fortune au jugement incertain des hommes. Deux nouveaux mariés passaient par un bois, ils entendent le coucou chanter. C'est pour toi, dit l'un, que l'oiseau chante. L'autre, qui recevoit mal cette plaisanterie, lui répondit avec aigreur : C'est pour toi-même ; & il accompagne sa réponse d'injures piquantes. La conversation s'échauffe, elle dégénere en querelles, les coups succèdent, on est obligé de les séparer. Ils auroient fait sagement d'en rester là ; mais celui qui se croyoit le plus offensé intente un procès criminel à l'autre. Ils se ruinent en fraix. La justice profite de leur querelle ; & après avoir assez gagné dans cette affaire, les renvoie hors de cour & de procès, dépens compensés. Messieurs, dit un Procureur aux fots plaideurs, ce n'est pas pour vous que le coucou a chanté, mais c'est pour

moi. Les plaideurs s'en apperçurent aussi à leur bourse ; mais il étoit trop tard.

On a rapporté, dans le *Miroir historial*, ou le *Rosier des Guerres*, ce conseil donné par St. Yves à une veuve qui se trouvoit dans une circonstance embarrassante. Deux hommes, étant arrivés à Tours dans une hôtellerie, donnerent en garde, à l'hôtesse qui étoit veuve, un sac d'argent, sous l'obligation de ne le remettre à aucun d'eux en particulier ; mais seulement, lorsqu'ils l'exigeroient conjointement. Quelque temps après, l'un d'eux vint le redemander, disant qu'ils étoient pressés de faire un paiement. La veuve, sans songer à l'obligation qui lui étoit imposée, donna le sac. Mais celui-ci ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il s'évada. Quelques jours après, l'autre vint aussi le demander ; & comme cette femme lui dit qu'elle l'avoit donné à son camarade, il la fit assigner pour lui faire rendre son dépôt. St. Yves, ayant appris l'embarras de la veuve, lui conseilla de dire qu'elle avoit retrouvé le sac, & qu'elle étoit prête de le représenter ; mais qu'aux termes de la propre reconnaissance du demandeur, il étoit obligé de faire comparoître son compagnon, afin qu'elle pût le rendre à tous deux. Sa défense parut juste, & elle fut tirée d'embarras. Cette historiette paroît empruntée de celle que rapporte Valere-Maxime de Démosthène, qui donna un semblable conseil à une hôtesse, qui s'en tira de même.

Un paysan, qui avoit un procès au Parlement de Bordeaux, étoit venu chez le premier-Président de ce Parlement pour lui présenter un placet. Ce paysan étoit dans une anti-chambre, qui attendoit depuis trois heures. Enfin, le premier-Président vint à passer, & trouva ce paysan fort

attentif à considérer un portrait où il y avoit quatre P au bas, qui signifioient : *Pierre Pontac, premier-Président*. Eh bien, mon ami, lui dit ce Magistrat, que pense-tu que désignent ces quatre lettres ? Monseigneur, lui répondit le paysan, il n'est pas difficile, au bout de trois heures, d'en deviner l'explication ; elles signifient, *pauvre plaideur, prends patience*.

Un Avocat, assez mal bâti & fort laid, plaidoit contre une bourgeoise. C'étoit une cause sommaire qu'il chargeoit de beaucoup de moyens inutiles. La bourgeoise, perdant patience, interrompit l'Avocat. Messieurs, dit-elle, voici le fait en peu de mots. Je m'engage de donner au tapissier, qui est ma partie, une somme pour une tapisserie de Flandres à personnages bien dessinés, beaux comme M. le Président ; c'étoit effectivement un bel homme ; il veut m'en livrer une, où il y a des personnages croqués, mal bâtis comme l'Avocat de ma partie. Ne suis-je pas dispensée d'exécuter la convention ? Cette comparaison, qui étoit très-claire, déconcerta l'Avocat adverse, & la bourgeoise gagna son procès.

Que je suis malheureuse, disoit une plaideuse, je ne fais comment gagner mon rapporteur ! il n'a ni Confesseur, ni maîtresse.

P L A I D O Y E R.

COMME les plaidoyers ne roulent le plus souvent que sur des intérêts particuliers, la clarté & la précision, est tout ce qui leur convient. Il étoit néanmoins très-ordinaire au barreau, jusqu'au milieu du dix-septième siècle, de dire avec

emphase des choses triviales. Ce ridicule fut bien apperçu un jour par un Avocat, homme d'esprit. Son adversaire, dans une affaire où il ne s'agissoit que d'un mur mitoyen, parloit de la guerre de Troye & du Scamandre. Il l'interrompit en disant : *La Cour observera, que ma partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michault.*

P L O N G E U R.

VERS la fin du cinquième siècle, il y avoit en Sicile un fameux plongeur, qui s'appelloit *Nicolas*. On lui avoit donné le surnom de *Pescecola*, comme qui diroit, *Nicolas le Poisson*. Il s'étoit accoutumé, dès sa plus tendre jeunesse, à pêcher des huîtres & du corail au fond de la mer, & demouroit quelquefois quatre ou cinq jours dans l'eau, n'y vivant que de poisson crud. Comme il nageoit parfaitement, il lui arrivoit souvent de passer à l'isle de Liparo, & d'y porter des lettres enfermées dans un sac de cuir. Frédéric, Roi de Sicile, instruit de la force & de l'adresse de *Pescecola*, lui ordonna de plonger dans le gouffre de Caribde, proche du promontoir *il capo di Faro*, pour reconnoître la disposition de ce lieu. Comme le Prince remarqua que *Nicolas* avoit de la peine à faire un essai si dangereux, il jeta une coupe d'or, & la lui donna s'il pouvoit la retirer. L'habile plongeur, animé par cette récompense, se jeta au fond du gouffre, où il demeura près de trois quarts d'heure, & revint ensuite sur l'eau, tenant à la main la coupe d'or. Il fit au Roi le récit des roches, des cavernes & des monstres marins qu'il disoit avoir vus ou sentis, & protesta qu'il lui

seroit impossible d'y retourner une seconde fois. Mais Frédéric lui montra une bourse d'or qu'il lui promit , & une coupe d'or , plus belle que la premiere , qu'il jetta encore dans la mer. Persecola s'y précipita bientôt après ; mais il ne parut plus.

Les papiers Anglois de 1765 , font mention du fait suivant. Le Lord Williams Campbel , troisieme fils du Duc d'Argyll , & Capitaine de vaisseau , étant , avec plusieurs Dames , à une partie de pêche auprès de Henley , sur la Tamise , entendit quelqu'un qui crioit & demandoit un bateau. Plusieurs des bâtimens passerent assez près de l'endroit d'où partoient les cris ; mais aucun ne s'y arrêta. Il parut un homme à la pointe de l'isle , qui avertit que quelqu'un se noyoit. Le Lord Campbel s'avança de ce côté-là avec son bateau , & apperçut effectivement un homme qui se débattoit au fond de l'eau. Il ôta son habit , & en présence des Dames avec lesquelles il se trouvoit , il se jeta à l'eau , alla chercher , à seize pieds de profondeur , l'homme qui se noyoit , & qui étoit embarrassé sous un gros tronc d'arbre. Le Lord l'en retira , après beaucoup de peine le monta avec lui , & le conduisit à la nage sur le bord de la riviere ; il le fit saigner sur le champ , & les soins qu'il ordonna qu'on en prît , rappellerent à la vie ce malheureux , qui étoit un des domestiques du Lord Palmerston. Ce fait est cité ici comme un tour de force ; mais il mérite encore plus notre admiration par le beau trait d'humanité qu'il nous présente.



P O I N T E.

ON désigne communément par ce terme, une pensée qui surprend par l'abus des expressions. Elle differe du bon mot, proprement dit, en ce que celui-ci joue sur la pensée ; au-lieu que la pointe joue sur le mot. Comme ces sortes de plaisanteries roulent ordinairement sur des rapports faux, il arrive presque toujours que ceux qui courent après, ont communément l'esprit faux autant que superficiel. Au reste, ce mot *pointe*, est ici pris ironiquement ; car pour continuer la métaphore, il n'y a rien de si peu pointu, ou de si plat, que toutes ces pointes que l'on donne pour telles.

L'histoire de la poésie Françoisé fait mention d'un menuisier de Nevers, qui, sur la fin du regne de Louis XIII, avoit obtenu des pensions pour ses vers. On l'appelloit Maître Adam, ou le Virgile au rabot. Il y avoit aussi, de son temps, un pâtissier poète, qui enveloppoit ses biscuits de ses vers. Ce pâtissier disoit que si maître Adam travailloit avec plus de bruit, pour lui il travailloit avec plus de feu.

Racine aimoit la Chanmeslé. Le Comte de Tonnerre le supplanta dans le cœur de cette Comédienne. Quelqu'un dit à ce sujet : Que le tonnerre l'avoit déracinée.

Ménage avoit reçu de son pere la démission d'une charge d'Avocat du Roi dans une juridiction. Quelque-temps après, il la lui rendit ; ce qui irrita le bon-homme. Mon pere, disoit Ménage à cette occasion, a raison d'être en colere contre moi, je lui ai rendu un *méchant office*.

Le même rencontrant Varillas, qui venoit de donner au public une *Histoire des hérésies*, pleine de fautes & de faits douteux, lui dit un jour : Monsieur, vous venez de faire un livre plein d'hérésies.

Le Pere Cotton, Jésuite, étoit fin & rusé : il avoit pris un grand ascendant sur Henri IV ; ce qui donna lieu à cette pointe : Notre Roi est un bon Prince, il aime la vérité ; c'est dommage qu'il ait du *cotton* dans les oreilles.

Le Roi d'Espagne ayant donné à Farinelli, célèbre musicien, & castrat d'Italie, l'ordre de Calatrava, celui-ci fut armé Chevalier avec les cérémonies ordinaires, & on lui mit, suivant l'usage, des éperons. L'Ambassadeur d'Angleterre dit là-dessus : » Chaque pays, chaque mo-
» de ; en Angleterre, on éperonne les coqs ; à
» Madrid, on éperonne les chapons ».

Un Ecrivain fort médiocre étoit à composer la réfutation d'un écrit qui paroissoit. Quelqu'un qui vint le voir, lui demanda à quoi il s'occupoit. Il faut bien, dit-il, que je réponde à cet ouvrage ; & il ajouta : Ne voilà-t-il pas que cela forme déjà un bon volume ? Oui, lui répartit-on ; mais quand votre livre aura été battu, il sera bien *plat*.

Un Jésuite plaisantoit devant un Poète satyrique sur Pascal & sur le travail des mains de ses confreres : Pascal, disoit-il, s'occupe à Port-Royal à faire des fouliers. J'ignore, répondit le satyrique, si Pascal travaille à des fouliers : mais je sais bien qu'avec les *Provinciales*, il vous a porté une bonne botte.

Un Cardinal briguoit la Papauté. Il ne fera jamais *Saint*, dit quelqu'un ; car il s'intrigue trop pour être *très-Saint*.

On souffre avec la même impatience, qu'un Auteur grave a dit qu'Hercule savoit la physique, & qu'on ne pouvoit résister à un Philosophe de cette force.

Si les pointes, les équivoques, les jeux de mots sont quelquefois passables, c'est dans la conversation, & quand on les donne pour ne valoir rien. *Voyez Equivoque, Jeu de mots.*

P R É C I E U S E.

UN E Dame, qui tenoit un peu de la précieuse, disoit dans une compagnie, qu'elle ne se servoit jamais de mots qui pussent laisser une sale idée, & qu'elle disoit, avec les personnes qui savent vivre : Un porte-feuille ou un fond d'artichaud, au-lieu de cul d'artichaut ; un fond de basse-fosse, au-lieu de cul-de-basse-fosse ; un impasse ou une rue qui n'a point de sortie, au-lieu de cul-de-sac. Quelqu'un de la compagnie lui ayant dit que l'on étoit souvent obligé de parler comme les autres, elle le défia poliment de lui en citer des exemples. On lui demanda pour lors comment elle appelloit, dans la conversation ordinaire, une piece qui valoit soixante sols ? Soixante sols, reprit-elle. — Mais, Madame, comment nommez-vous la lettre de l'alphabet qui suit le *p* ? Elle rougit, & répartit aussi-tôt : *Ho, ho, Monsieur, je ne pensois pas que vous dussiez me renvoyer à l'a, b, c.*



P R É D I C A T E U R S.

L'ÉLOQUENCE de la chaire étoit pleine d'inepties & presque barbare, avant le Pere Bourdaloue. On peut s'en convaincre en lisant les sermons de *Ménot* de *Barlette* & autres. *Poncet*, surnommé *le petit Feuillant*, vivoit vers la fin du seizieme siecle. Dans un sermon qu'il prêcha pendant le carême à Notre-Dame de Paris, il déclama avec beaucoup de hardiesse & de singularité contre une confrérie nouvelle de pénitents, qui avoit marché dans la ville le jour de l'Annonciation, & avoit donné un spectacle ridicule. Il la qualifia de confréries d'hypocrites & d'athées, & dit, en propres termes : » J'ai été averti » de bon lieu, qu'hier au soir, qui étoit vendredi, la broche tournoit pour ces gros pénitents; & qu'après avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour collation de nuit, le petit tendron, qu'on leur tenoit tout prêt. Ah! malheureux hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu sous ce masque, & portez par contenance un fouet à votre ceinture? Ce n'est pas là, de par Dieu, où il le faudroit porter; c'est sur votre dos & sur vos épaules, & vous en étriller très-bien; car il n'y a pas un de vous qui ne l'ait mérité". Ce Prédicateur imprudent fut exilé comme il le méritoit. Le Duc d'Epéron, un des pénitents de cette confrérie, voulut le voir, & lui dit en plaisantant : » Monsieur le Docteur, on dit que vous faites rire les gens à votre sermon; cela n'est guere beau : un Prédicateur comme vous doit prêcher pour édifier, & non pas pour faire rire. Monsieur,

» répondit hardiment le Moine , je veux bien
» que vous sachiez que je ne prêche que la pa-
» role de Dieu , & que ceux qui viennent à mes
» sermons pour rire , sont des méchants & des
» athées. Au reste , je n'en ai jamais tant fait rire
» en ma vie , que vous en avez fait pleurer ».

On a vu de nos jours un Pere *Chatenier* , Do-
minicain , rappeler dans la chaire les parades des
siècles d'ignorance. Ce Prédicateur prêcha à Pa-
ris , vers les années 1715 , 1716 & 1717. Un
jour qu'il étoit en colère contre les jeunes gens
qui venoient à ses sermons pour y rire , il dit à
ses auditeurs , après une leçon très-vive , sur
leur indécence : » Après votremort , où croyez-
» vous que vous irez ? au bal , à l'opéra , dans
» des assemblées où il y aura de belles femmes ?
» Non , au feu , au feu ». Il prononça ces der-
nières paroles d'une voix si forte & si effrayante ,
qu'il épouvanta l'auditoire , & que plusieurs se
précipiterent pour sortir , croyant que le feu
étoit dans l'Eglise.

Ce Prédicateur excelloit principalement à tra-
vestir les histoires de l'ancien & du nouveau tes-
tament. Voici comme il rapportoit la conver-
sion de la Magdeleine : » C'étoit , disoit-il , une
» grande Dame de qualité , très-libertine. Elle
» alloit un jour à sa maison de campagne , ac-
» compagnée du Marquis de Béthanie , & du
» Comte d'Emmaüs. En chemin , ils apperçu-
» rent un nombre prodigieux d'hommes & de
» femmes assemblés dans une prairie. La grace
» commençoit à opérer ; Magdeleine fit arrêter
» son carrosse , & envoya un Page pour savoir
» ce qui se passoit en cet endroit. Le Page revint ,
» & lui apprit que c'étoit l'Abbé Jesus qui prê-
» choit : elle descendit du carrosse avec ses deux

» cavaliers, s'avança vers le lieu de l'auditoire,
 » écouta l'Abbé Jesus avec attention, & fut si
 » pénétrée, que de ce moment elle renonça aux
 » vanités mondaines ». Cette histoire du bon
 Pere Catenier le fit appeller depuis *l'Abbé Jesus*.

On se rappelle quelques facéties d'un autre
 Prédicateur nommé le *petit Pere André*. Un Evê-
 que l'avoit appelé le *petit Fallot*. Pour s'en ven-
 ger, ce Religieux prêchant en présence de ce
 Prélat, prit pour texte : *Vos estis lux mundi* :
 Vous êtes, Monseigneur, dit-il, en s'adres-
 sant à l'Evêque, le grand fallot de l'Eglise,
 nous ne sommes que des petits fallots.

Ce même Religieux prêchant devant un Ar-
 chevêque, s'aperçut que ce Prélat dormoit ; il
 s'avisa, pour l'éveiller, de dire au Suisse de l'E-
 glise : Fermez les portes, le Pasteur dort, les
 brebis s'en iront, à qui annoncerai-je la parole
 de Dieu ? Cette saillie causa tant de rumeur
 dans l'auditoire, que l'Archevêque n'eut plus
 envie de dormir.

On l'avoit chargé d'annoncer une quête pour
 former la dot d'une Demoiselle qui desiroit de se
 faire Religieuse ; il dit avant de commencer son
 sermon : Messieurs, on recommande à vos cha-
 rités, une Demoiselle qui n'a pas assez de bien
 pour faire vœu de pauvreté.

Ce Prédicateur avoit prêché pendant tout le
 carême dans une ville où personne ne l'avoit in-
 vité à dîner. Il dit, dans son adieu : J'ai prêché
 contre tous les vices, excepté contre la bonne
 chere ; car je ne fais pas comme l'on traite en ce
 pays-ci.

On a rapporté sur d'autres Prédicateurs quel-
 ques anecdotes qui doivent trouver place ici.
 Un auditeur, fort mécontent du panégyrique

qu'il venoit d'entendre , dit en sortant : Ce Prédicateur fit mieux l'an passé. Mais il ne prêcha point , dit quelqu'un. C'est précisément pour cette raison qu'il fit mieux , répartit le premier.

On louoit , dans une compagnie , des Missionnaires , quoiqu'ils fussent fort ignorants , & l'on disoit qu'ils prêchoient comme les Apôtres. Oui , répartit quelqu'un , ils prêchent comme les Apôtres avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit.

Un jeune Ecclésiastique demandoit à son Evêque la permission de prêcher : Je vous le permets , lui répond le Prélat , mais la nature vous le défend.

Un Prédicateur avoit ennuyé tout son auditoire , en prêchant sur les béatitudes. Une Dame lui dit malignement , après le sermon , qu'il en avoit oublié une. — Laquelle , reprit le Prédicateur ? — Celle-ci , ajouta la Dame : Bienheureux ceux qui n'étoient pas à votre sermon.

Un jeune Ecclésiastique , auquel on pouvoit reprocher une prononciation affectée , & des gestes maniérés , prêchoit dans une ville de Province. S'étant trouvé le lendemain chez le Président de la juridiction , il se plaignit de ce que les Officiers de cette juridiction avoient quitté son sermon pour aller à la comédie. Ces gens , répondit le Président , sont de bien mauvais goût , de vous quitter pour des comédiens de campagne.

Un Prédicateur récitoit un panégyrique d'un Saint , & l'élevoit , selon le style ordinaire , au-dessus de tous les autres Saints du Paradis. Il parcourt la hiérarchie céleste ; mais en vain , il ne peut se résoudre à assigner une place à ce Saint du jour ; il trouve toujours des vertus qui le distinguent de ces esprits bienheureux , Chacune

de ces périodes étoit terminée par cette exclamation : Où le mettrons-nous ce grand Patriarche ? Un auditeur, dont la patience à la fin étoit usée, lui dit, en se levant : Puisque vous êtes si embarrassé, mettez-le à ma place ; car je m'en vais.

Un autre Prédicateur, non moins ennuyeux, c'étoit peut-être le même, avoit divisé son sermon en trente-deux points. Un de ses auditeurs se leve aussi-tôt. On lui demanda où il veut aller ? Je vais, dit-il quérir mon bonnet de nuit ; car je prévois que nous coucherons ici. Effectivement, le Prédicateur ayant perdu le fil de ses subdivisions, ne put jamais trouver la fin de son discours. Les auditeurs perdant enfin patience ; & voyant la nuit qui s'approchoit, défilèrent l'un après l'autre. Le Prédicateur, qui avoit la vue basse, ne s'appercevoit pas de cette désertion, & continuoît à s'escrimer dans la chaire ; lorsqu'un petit enfant de chœur, qui restoit, lui cria : Monsieur, voici les clefs de l'Eglise, quand vous aurez fini, vous aurez soin de la fermer.

Un Abbé de condition, qui n'aimoit pas les Moines, prononçoit dans un couvent de Cordeliers, le panégyrique de Saint François : » Mes » peres, leur dit-il, admirez la grandeur de votre Saint ; ses miracles passent ceux du fils de » Dieu Jesus-Christ ; avec cinq pains & trois » poissons, il ne nourrit que cinq mille hommes » une fois en sa vie, & Saint-François, avec » une aune de toile, nourrit tous les jours, par » un miracle perpétuel, plus de quarante mille » fainéants ».

Un jour de Saint-Etienne, un Moine devoit faire le panégyrique de ce Saint. Comme il étoit déjà tard, les Prêtres, qui craignoient que le

Prédicateur ne fût trop long , le prièrent d'abrégger. Le Religieux monta en chaire , & dit à son auditoire : » Mes freres , il y a aujourd'hui un » an que je vous ai prêché le panégyrique du » Saint dont on fait aujourd'hui la fête ; comme » je n'ai point appris qu'il ait fait rien de nouveau depuis , je n'ai rien non plus à ajouter à » ce que j'en dis alors » : là-dessus il donna la bénédiction , & s'en alla.

Un Prédicateur , qui ne favoit qu'un sermon , qu'il alloit débiter par les villages , l'ayant dit dans un endroit , le Seigneur du lieu , qui avoit entendu parler avantageusement de ce Prédicateur , l'engagea à prêcher le lendemain , qui étoit fête. Ce Prédicateur chercha pendant la nuit comment il se tireroit d'affaire. L'heure venue il monta en chair , & dit : » Messieurs , quelques » personnes m'ont accusé de vous avoir débité » hier des propositions contraires à la foi , & d'avoir mal interprété plusieurs passages de l'écriture ; pour les convaincre d'imposture , & » vous faire connoître la pureté de ma doctrine , je m'en vais vous répéter mon sermon , » foyez-y attentifs ».

Le Pere Séraphin , Capucin , prêchoit devant Louis XIV à Versailles. Il s'aperçut en chaire que l'Abbé de Fénelon dormoit ; il s'interrompit , & dit : » Réveillez cet Abbé qui dort , & qui » n'est peut-être au sermon que pour faire sa cour au Roi ». C'étoit manquer de respect au Roi , qui néanmoins n'en parut point offensé , & ne fit que sourire. C'est qu'on permet tout à un homme , dont la vertu , le zele & la simplicité sont bien reconnus.

Un Prédicateur trop zélé , qui prononçoit le panégyrique de Saint François-Xavier , le loua

d'avoir , dans un Isle déserte , converti dix mille hommes par un seul sermon.

Un Cordelier disoit en chaire , que les livres d'Erasme étoient infectés d'hérésies. Un Magistrat , présent à ce sermon , alla voir l'Orateur pour s'informer de lui , dans quel endroit des écrits d'Erasme se trouvoient les hérésies : » Je ne
» les ai point lus , lui répondit-il ; j'ai à la vérité
» voulu lire ses paraphrases ; mais la latinité en
» étoit trop élevée , & je crains que cela ait con-
» duit à quelque hérésie ».

Un Moine Italien , prêchant à Rome devant les Cardinaux le panégyrique de Saint Luc , manqua de mémoire , & ne put jamais dire que le texte de son discours : *Sallutat vos Lucas Medicus* : Luc Médecin vous salue. Il répéta plusieurs fois ces paroles ; à la fin les Cardinaux , lassés de ces répétitions , se leverent ; & un d'entr'eux , s'adressant au Prédicateur , lui dit : *Saluez-le aussi de notre part.*

Un Prédicateur , étant en chaire , manqua de mémoire , & s'efforçoit en vain de rappeler son discours ; il touffoit , il crachoit , & rien ne venoit. Il s'avisa de dire , pour excuse , qu'il sentoit la chaire trembler sous lui , & qu'il n'étoit pas en sûreté. Puisque ma vie , dit-il , à son auditoire , est en danger , cherchez qui vous prêche. Comme il descendoit de chaire , un des auditeurs s'approcha de lui , & lui dit : » Votre
» crainte étoit mal fondée ; car nous vous por-
» tions tous sur les épaules ».

Un autre Prédicateur , à qui un pareil accident arriva , s'en tira plus adroitement. » Mes-
» sieurs , dit-il à ses auditeurs , j'avois oublié
» de vous dire qu'une personne fort affligée se
» recommandoit fort instamment à vos prières ;

» disons donc pour elle un *Pater* ; » & sur cela , il se mit à genoux. Pendant cette pause , le fil de son discours lui revint , & il continua sans que personne s'aperçût de son manque de mémoire.

Un Abbé du grand air , après avoir prié la Cour & la Ville à un sermon d'apparat , qu'il prononça dans l'Eglise des Nouvelles-Catholiques , demeura court au milieu de cette belle assemblée. Il se trouva des personnes malignement charitables , qui lui écrivirent une longue lettre là-dessus , dont l'adresse étoit : *A Monsieur l'Abbé de *** , demeurant en chaire , aux Nouvelles-Catholiques.*

M. l'Abbé de qui étoit sujet , faute de mémoire , à rester court en chaire , venoit de se faire peindre. On trouva le portrait fort ressemblant , & quelqu'un dit : Il n'y manque que la parole. Ne voyez-vous pas , répartit aussi-tôt un railleur , que M. l'Abbé est représenté prêchant ?

P R É J U G É.

LE préjugé est la loi du commun des hommes. Lorsqu'un Prince meurt au Japon , il se trouve ordinairement quinze ou vingt de ses sujets qui , par zèle , se fendent le ventre , & meurent avec lui. Ceux qui se font les plus belles incisions , acquièrent le plus de gloire. Une relation insérée dans le Recueil de Thévenot , fait mention de l'anecdote suivante. Un Officier de l'Empereur du Japon montoit l'escalier impérial , lorsqu'un autre en descendoit. Leurs épées se choquèrent ; celui-ci s'en offensa , & dit quelques paroles à l'autre , qui s'excusa sur le hasard , & ajouta ,

ajouta , qu'au surplus , c'étoient deux épées qui s'étoient frôlées , que l'une valoit bien l'autre. Vous allez voir , répond l'agresseur , la différence qu'il y a entre nos deux épées. Il tire en même-temps la sienne , & s'en ouvre le ventre ; l'autre , jaloux de cet avantage , se hâte de monter , pour servir sur la table de l'Empereur un plat qu'il avoit entre les mains , & revient trouver son adversaire qui expiroit du coup qu'il s'étoit donné. Il lui demande s'il respire encore ; & tirant sur le champ son épée , il s'en ouvre le ventre à son tour. Vous ne m'auriez pas prévenu , lui dit-il , si vous ne m'eussiez trouvé occupé au service du Prince ; mais je meurs satisfait , puisque j'ai la gloire de vous convaincre que mon épée vaut bien la vôtre.

Un François , en lisant ceci , gémira de la folie de ces deux Orientaux , & il ira peut-être le soir même exposer sa vie au fer d'un spadassin , pour le punir d'en avoir été insulté. *Voyez Duel.*

Un préjugé , tel que celui du duel , qui est fondé sur une espece de point d'honneur , ne peut être détruit que par l'infamie ; car pour un homme de cœur , la mort même est moins effrayante que l'horreur du mépris. On peut se rappeler cette réponse que le *Spektateur Anglois* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste , à qui ce Prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres. » Comment , lui répondit ce soldat , » m'y ferois-je soumis ? tu ne punis que de mort » ceux qui les violent , & tu punis d'infamie » ceux qui obéissent. Apprends que je crains » moins la mort que le mépris ».

On peut détruire une erreur raisonnée , par cela même qu'on raisonne ; & qu'un raisonnement plus concluant , peut désabuser du pre-

mier. Mais avec quelles armes combattre ce qui n'a ni principes, ni conséquence ? Lorsque l'on veut prouver au Canadien que les traditions de ses anciens sont des folies, & qu'il ne devrait pas s'y attacher : » Quel âge as-tu ? répond-il à » celui qui lui parle. Tu n'as que trente ou quarante ans, & tu veux savoir les choses mieux » que nos vieillards : va, tu ne fais ce que tu » dis : tu peux bien savoir ce qui se passe dans » ton pays, parce que tes anciens t'en ont parlé ; mais tu ne fais rien de ce qui s'est passé » dans le nôtre, avant que les François y fussent venus ».

Un des effets du préjugé national est de nous faire regarder chaque étranger comme un phénomène extraordinaire, qui n'a rien d'égal dans le reste de l'univers. On peut se rappeler ici ce que Rica écrit à son ami : » Si quelqu'un, par » hasard, apprenoit à la compagnie que j'étois » Persan, j'entendois aussi-tôt autour de moi un » bourdonnement : Oh, oh ! Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! » Comment peut-on être Persan ? » *Lettres Persannes.*

Un Général, qui fait la guerre dans un pays étranger, ne néglige point de s'instruire des préjugés de la nation ; il fait même les respecter, si le bien du service le demande. Dans la guerre d'Italie de 1701, deux dragons, de la garnison Françoisise, qui étoit dans Mantoue, passoient dans la rue. Un Italien, irrité contre l'un des deux, lui enfonce son poignard par-derrière, le tue sur la place, & se réfugie dans un endroit privilégié. Le camarade du mort poursuit l'assassin dans cet asyle, & le massacre. Le peuple, indigné qu'on ait osé violer les immunités ecclé-

fiaftiques, s'attroupe, & veut fermer les portes; mais le meurtrier s'étant fait jour l'épée à la main, se retira dans la maison de son Colonel. Elle est investie dans le moment, & le dragon est demandé avec menace d'un soulèvement général. Le Colonel, dans la vue d'appaiser ce tumulte, fait aussi-tôt conduire le dragon, chargé de fers, dans une prison; mais pendant la nuit, il le fait partir pour une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre qu'on dit être celui du dragon. La multitude le croit, & s'appaise, en rendant les actions de grace pour cette mort, qu'elle regarde comme un châtiment du Ciel. *Labat, Voyage d'Espagne & d'Italie.*

P R É S É A N C E.

IL est rare qu'il s'élève en Turquie des contestations entre les différents corps de l'Etat. Si néanmoins il en survient, le despote la termine en un instant, pour éviter la fermentation que cela pourroit occasionner parmi les esprits. Les gens de guerre & les gens de loi, s'étant disputé la préséance dans un jour de cérémonie, le Grand Seigneur, pour les mettre d'accord, déclara que la main gauche seroit désormais la plus honorable parmi les gens de guerre, & la main droite parmi les gens de loi; ainsi, quand ces deux corps marchent ensemble, chacun croit être dans la place d'honneur.

Il y eut, en 1610, une dispute au Parlement de Paris, pour la préséance, entre les Pairs laïcs & les Pairs ecclésiastiques. Le Duc de Montbazou dit aux Evêques de Beauvais & de Noyon,

qu'il leur céderoit , pourvu qu'à la premiere bataille , ils voulussent être les premiers aux coups.

Ce qui concerne la préséance des Ambassadeurs , a été souvent un objet de disputes très-vives entre les Souverains & les Ambassadeurs mêmes. Il y a , dans l'Histoire d'Espagne , ces deux traits singuliers d'une préséance obtenue par la force. Dom Diégo d'Anaya , Evêque de Cuença , se trouvoit au Concile de Constance en qualité d'Ambassadeur de Dom Juan II , Roi de Castille. L'Ambassadeur d'Angleterre lui disputa la préséance. L'Espagnol , sans s'amuser à argumenter , le prit par le milieu du corps , le porta comme un enfant dans un endroit de l'Eglise , où il y avoit ce jour-là un caveau ouvert , & le jetta dedans. Ensuite , revenant à sa place , il dit à son collègue Dom Diégo Fernandez de Cordava : » Comme Prêtre , je viens de l'enter-
» rer : faites le reste comme homme d'épée , &
» cavalier de naissance comme vous êtes". *Hist. de Salamanque* , liv. 3.

Dom Juan de Silvia , premier Comte de Cifuentes , Ambassadeur au Concile de Basle pour le même Roi de Castille , n'ayant pu persuader un autre Ambassadeur d'Angleterre , qui s'étoit emparé de la premiere place , la prit par force , & s'y maintint de même , malgré la plupart des Peres du Concile , qui murmuroient de la violence dont il avoit usé contre l'Anglois en pleine assemblée. Ces Peres vouloient même procéder à l'excommunication de l'Espagnol. Le Président du Concile , lui ayant demandé pourquoi il avoit osé mettre la main sur l'Ambassadeur d'un si grand Prince : » C'est , répondit-il , que
» le bon droit qui souffre , doit appeller tout
» ce qu'il peut à son secours. *Hist. d'Espagne* ,

Cette préséance a quelquefois donné lieu à des accidents assez plaisants. Avant que Frédéric I, Roi de Prusse, eût mis la couronne dans sa Maison, M. Besser fut envoyé Ministre de Brandebourg en France. Il arriva à la Cour de Louis XIV en même-temps qu'un nouvel Ambassadeur de Gênes, avec lequel il eut une contestation pour le rang. Ils convinrent que celui qui arriveroit le premier à Versailles se présenteroit le premier au Roi. Besser passa la nuit dans la galerie de Versailles, & prévint ainsi l'Ambassadeur Génois; mais celui-ci, ayant trouvé la porte de la chambre d'audience entr'ouverte, s'y glissa dans le temps que Besser s'entretenoit avec un Courtisan. Besser s'en aperçoit, vole comme un éclair dans la même chambre, tire hors de la porte, par le pan de l'habit, le Génois qui alloit commencer sa harangue, se met à sa place, & adresse son discours au Roi, qui ne fit que sourire de cette espece de violence faite en sa présence. *Institutions politiques, par le Baron de Bielfeld.*

Le même Auteur rapporte, que le carrosse d'un Envoyé extraordinaire du Prince-Abbé de Fulde, se trouvant engagé dans un embarras à Vienne, & le Ministre résident du Roi de Prusse, lui ayant barré le chemin, cet Envoyé de Fulde mit la tête à la portiere, & cria au Ministre Prussien : *Monsieur, ordonnez donc à votre cocher qu'il cede au mien. Monsieur,* répondit celui-ci, *je lui donnerois cent coups de bâton, s'il cédoit à votre Maître.*



PRÉSENCE D'ESPRIT.

LA présence d'esprit, selon M. de Vauvenargue, pourroit être définie une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour rougir. C'est un avantage qui a manqué souvent aux hommes les plus éclairés. La présence d'esprit demande un esprit facile, un sens froid modéré, l'usage des affaires, &, selon les différentes occurrences, divers avantages ; de la mémoire & de la sagacité dans la dispute ; de la sécurité dans les périls ; & dans le monde, cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y passe, & nous tient en état de profiter de tout.

Le Calife Hégiage, l'horreur & l'effroi des peuples, par ses cruautés, parcouroit les vastes campagnes de son Empire sans suite & sans marque de distinction : il rencontre un Arabe du désert, & lui parle en ces termes : Ami, je voudrois savoir de vous quel homme est cet Hégiage dont on parle tant ? Hégiage, répond l'Arabe, n'est point un homme ; c'est un tigre, c'est un monstre. — Que lui reproche-t-on ? — Une foule de crimes : il s'est abeuvré de sang de plus d'un million de ses sujets. — Ne l'avez-vous jamais vu ? — Non. — Eh bien, leve les yeux : c'est à lui que tu parles. L'Arabe, sans témoigner la moindre surprise, le regarde d'un œil fixe, & lui dit fièrement : Mais vous, savez-vous qui je suis ? — Non. — Je suis de la famille de Zobair, dont chacun des descendants devient fou un jour de l'année ; mon jour est aujourd'hui. Hégiage sourit à une excuse si ingénieuse, & pardonna.

Apol. Orient.

Un Officier Gascon , étant à l'armée , parloit assez haut à un de ses camarades. Comme il le quittoit , il lui dit d'un ton important : Je vais dîner chez Villars. Le Maréchal de Villars se trouvant derriere cet Officier , il lui dit avec bonté : A cause de mon rang de Général , & non à cause de mon mérite , dites *Monsieur de Villars*. Le Gascon , qui ne croyoit pas être si près de ce Général , lui répartit sans paroître étonné : Cadedis ; on ne dit point *Monsieur de César* , j'ai cru qu'on ne devoit pas dire *Monsieur de Villars*.

Les papiers publics de Vienne , de l'année 1766 , font mention qu'on arrêta il y a quelque temps quatre soldats , qui ayant été convaincus du crime de désertion , furent condamnés par le conseil de guerre à tirer au dez lequel d'entr'eux subiroit la peine de mort. Les trois premiers se conformerent au jugement du conseil de guerre : mais le quatrieme refusa constamment de tirer ; il allégua , pour motif de son refus , la défense que l'Empereur avoit faite de jouer à aucun jeu de hasard. Sa Majesté Impériale , ayant été informée de la présence d'esprit de ce malheureux , dans un moment aussi critique , ordonna qu'on lui fît grace , ainsi qu'à ses trois camarades.

Deux paysans devoient tirer au sort pour la milice. Le Subdélégué de l'Intendant qui présidoit au tirage , avoit été vivement sollicité de sauver le plus jeune , & l'avoit promis. Comment faire ? il met deux billets noirs dans la boîte , & dit aux deux paysans : Celui qui tirera le billet noir partira. Tire le premier , dit-il au paysan qu'il vouloit prescrire. Mais celui-ci , se doutant sans doute du tour qu'on lui jouoit , tire son billet , & l'avale sur le champ. Que fais-tu , malheureux , lui dit le Subdélégué ? Monsieur ,

répondit le paysan , si le billet que j'ai avalé est noir , celui qui reste doit être blanc ; dans ce cas , je partirai. Mais si c'est le billet blanc que j'ai avalé , mon camarade partira. Vous pouvez facilement savoir la vérité. L'auteur de la supercherie fut par ce moyen pris pour dupe , & fut obligé de faire grace aux deux paysans pour remplir sa promesse.

Un Fermier venoit de recevoir vingt mille livres en or. Obligé de faire un petit voyage , il laissa le soin de tout à sa femme. Le soir même , un Officier , surpris par le mauvais temps , demande l'hospitalité dans cette maison. La femme y étoit seule avec une servante ; les valets de ferme logeoient plus loin. Le nouvel hôte est reçu avec les soins les plus empressés. Sur le minuit , on entend frapper à la porte : c'étoient quatre voleurs qui , instruits du départ du mari & de la somme qu'il avoit reçue , venoient faire un coup de main. Ils demanderent à parler à la Fermière , & , sans autre compliment , lui dirent qu'elle ait à leur livrer la somme en question , qu'autrement ils mettroient tout à feu & à sang. Cette femme , sans se troubler inutilement , leur dit que , pour les satisfaire , elle va chercher les clefs , & court aussi-tôt instruire de son malheur l'Officier. Celui-ci , en homme de tête & de courage , prend son parti sur le champ. Allez , dit-il à cette femme , leur ouvrir la porte , & que votre servante , en leur portant cette somme , se laisse tomber comme une fille consternée ; je me charge du reste. Effectivement , aussi-tôt que la servante eut semé de lous le plancher , les voleurs se jetterent dessus. Alors l'Officier paroît ; & profitant de son avantage , casse , avec ses deux pistolets , la tête à deux

voleurs ; il met aussi-tôt l'épée à la main , blesse un troisieme si dangereusement , qu'il expire un un moment après. Pendant ce temps-là , le quatrieme avoit pris la fuite. Tout ceci fut l'affaire d'un instant. La Fermiere, revenue à elle-même , voulut partager avec son bienfaiteur les vingt mille livres ; mais l'Officier, trop généreux pour profiter de cette offre , se trouve assez recompensé par le plaisir d'avoir sauvé celle qui l'avoit reçu si obligeamment.

La présence d'esprit semble sur-tout être nécessaire à un Général d'armée, non-seulement pour réparer les hasards au milieu d'une action , mais encore pour arrêter avec succès les désordres d'une armée effrayée , ou qui méconnoît son chef & ses devoirs.

L'histoire ancienne fait mention que l'armée de Cyrus , en présence de celle de Crésus , prit pour un mauvais augure un éclat de tonnerre qu'elle entendit. Cette impression n'échappa point au coup-d'œil de Cyrus ; son génie lui suggéra sur le champ une interprétation de ce présage , qui rassura ses soldats. » Mes amis , leur » dit-il , le Ciel se déclare pour nous : marchons ; j'entends le cri de la victoire ; nous te » suivons , grand Jupiter ».

Lucullus étant prêt de donner bataille à Tigranes , on lui représenta , pour l'en dissuader , que c'étoit un jour malheureux. » Tant mieux , » dit-il , nous le rendrons heureux par notre » victoire ».

Gonsalve de Cordoue , Général de Ferdinand V , Roi d'Arragon , venoit , dans une action , de voir sauter , dès les premières décharges des ennemis , le magasin à poudre des Espagnols. » Enfants , cria-t-il aussi-tôt à ses sol-

» dats, la victoire est à nous ; le Ciel nous annonce, par ce signe éclatant, que nous n'avons plus besoin d'artillerie ». Cette confiance du Général passa aux soldats, & leur fit remporter la victoire.

Le même Général commandoit, en 1502, une armée Espagnole dans le Royaume de Naples. Les troupes, mal payées & mécontentes de manquer de tout, prirent la plupart les armes, & se présentèrent à Gonsalve en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis poussa les choses jusqu'à lui présenter la pointe de sa hallebarde. Le Général, sans s'étonner, sans même témoigner la moindre appréhension, saisit le bras du soldat ; & affectant un air gai & riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu : *Prends garde, camarade, lui dit-il, qu'en voulant badiner avec cette arme, tu ne me blesses.* Mais la nuit suivante, lorsque tout fut calme, Gonsalve fit mettre à mort le soldat séditieux, & le fit attacher à une fenêtre, où toute l'armée le vit exposé le lendemain. Cet exemple de sévérité raffermir l'autorité du Général, que la sédition avoit un peu ébranlée. *Paul Jove.*

Les Napolitains, las du joug Espagnol, qu'ils trouvoient trop pesant, se révolterent en 1647, & se mirent sous la protection de la France. Le Duc de Guise, qui se trouvoit à Rome, alla se mettre à leur tête avec le titre de Généralissime. Ceux qui vouloient former une République libre & indépendante, cherchoient à décrier ce Prince, répétant sans cesse qu'il étoit François, & que son dessein étoit de les livrer à la France. Six mille furieux, assemblés dans une place publique, firent retentir ces cris. » Non, dit le Duc à l'un d'entr'eux, la France n'est pas ma

» patrie; je suis né dans la chaloupe qui m'a
 » amené ici ». La multitude, charmée de cette
 réponse, jura de n'obéir qu'à lui. *Relation de
 l'Abbé Baqui.*

En 1712, des troupes qui étoient aux ordres
 du Maréchal de Vandôme, ayant plié dans une
 occasion, leurs Officiers faisoient des vains ef-
 forts pour les retenir. Le Général se jette aussi-
 tôt au milieu des fuyards, & crie à leurs chefs :
Laissez faire les soldats ; ce n'est point ici, c'est-là ,
montrant un arbre éloigné de cent pas , que ces
troupes vont se reformer. Ces paroles, qui mar-
 quoient aux troupes que le Général n'étoit pas
 mécontent de leur valeur, & qu'il s'en rappor-
 toit à leur expérience, eurent le succès désiré.
Folard, Commentaire sur Polype.

C'est encore une grande présence d'esprit,
 pour un Général, de savoir détourner, par un
 ton de plaisanterie, les réflexions découragean-
 tes qu'entraîne un accident fâcheux qu'on vient
 de lui annoncer. On n'aime cependant pas qu'un
 Général d'armée plaisante à ses dépens, comme
 fit l'eunuque Hali, Général des troupes Otto-
 manes, qui assiégeoit, en 1556, Zigeth, ville
 de Hongrie. Les Chrétiens venoient de surpren-
 dre la Ville de Gran par escalade. Le Bacha
 répond à celui qui lui en porte la nouvelle :
 » Pourquoi cet air consterné ? Quoi ! vous ima-
 » ginez-vous que je m'attristerai pour une perte
 » de cette nature, après avoir perdu la preuve
 » distinctive de mon être ? » Ce qu'il accom-
 pagna d'un geste tout-à-fait libre. *Lettres de
 Busbec.*



PRÉSUMPTIONS FAUSSES.

ON a dit qu'un coupable puni est un exemple pour la canaille; mais que l'innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens. Nous avons plusieurs exemples récents des erreurs dans lesquelles sont tombés des Juges pour avoir écouté imprudemment de fausses présomptions. On peut voir le procès de Langlade dans les causes célèbres.

Il y a encore ce fait bien connu à Paris, & qui est rapporté dans une des lettres de Mad. Dunoyer. Un Orfevre, qui demouroit sur la paroisse de *Saint-Jacques de la Boucherie*, perdant tous les jours des bijoux, se mit en tête de découvrir qui étoit ce voleur domestique qui les lui enlevait. Le soupçon ne pouvoit tomber que sur quelqu'un de ses garçons de boutique, ou sur une servante qui composoit tout son domestique. Il résolut d'éprouver celle-ci la première; & choisissant pour cela un jour de fête, ou de dimanche, que les garçons n'étoient point au logis, il la laissa seule toute la journée, sous prétexte de quelques ordres qu'il lui donna. Il avoit mis sur la table des pierreries qu'il avoit fait semblant d'oublier, & dont il trouva le nombre diminué à son retour. L'Orfevre ne chercha point d'autre conviction; la preuve lui parut assez forte pour mettre cette servante entre les mains de la justice. Le procès fut bientôt terminé, & la pauvre malheureuse expia sur une potence un crime qu'elle n'avoit point commis; car quelques années après, une pie que l'Orfevre aimoit beaucoup, prit en sa présence une

bague dans le bec ; & nantie de cette proie , elle s'envole sur un arbre qui étoit au milieu d'une basse-cour. On la suivit , & l'on trouva , avec surprise , tous les bijoux volés , dans un trou qui étoit au tronc de cet arbre. L'Orfevre , au désespoir d'avoir causé la mort d'une innocente , fit réhabiliter sa mémoire , & fonda pour elle une messe à perpétuité.

Voici un tour de coquinerie , qui , quoique controuvé , peut encore servir de leçon aux Juges. Scaramouche , est-il dit dans une Comédie Italienne , étant à Civita-Vecchia , apperçoit deux esclaves Turcs qui comptent dans la rue l'argent qu'ils avoient gagné. Il se promet aussitôt de s'approprier cette somme d'argent. Peu scrupuleux sur les moyens , il imagine de couper un morceau de sa chemise , & de le substituer à la toile que les esclaves avoient auprès d'eux pour envelopper leur argent. Les esclaves , ne trouvant plus leur linge , tombent aisément dans le panneau qui leur étoit dressé. Scaramouche va coucher dans le même auberge où ils étoient , & le matin , en se réveillant , crie de toute sa force , au voleur. On accourt ; le traître se plaint de ce que les esclaves lui ont volé de l'argent & une chemise pendant qu'il étoit endormi. On vérifie la piece de conviction ; les esclaves , en conséquence , sont condamnés à rendre l'argent ; & Scaramouche jouit de sa coquinerie.

Voyez Juges.

PRÉVENTION.

LORSQUE la prévention est une fois établie ; en vain la raison réclame ses droits ; on fait que

les noms en tout genre, font plus d'impression que les choses. Rien de si rare que de juger d'après soi. Quand les fables de la Mothe parurent, bien des personnes affectoient d'en dire du mal. Dans un souper au Temple, chez M. le Prince de Vendôme, le célèbre Abbé de Chauvieu, l'Evêque de Luçon, fils du célèbre Buffi-Rabutin, un ancien ami de la Chapelle, plein d'esprit & de goût, l'Abbé Courtin, & d'autres bons juges des ouvrages, s'égayoient aux dépens de la Mothe. Le Prince de Vendôme & le Chevalier de Bouillon enchérissoient sur eux tous. On accabloit le pauvre Auteur. M. de Voltaire, qui nous a rapporté cette anecdote, étoit de ce souper. Il leur dit : » Messieurs, vous » avez tous raison, vous jugez en connoissance » de cause, quelle différence du style de la Mothe à celui de la Fontaine ! Avez-vous vu la » dernière édition des Fables de la Fontaine ? » Non, dirent-ils. Quoi ! vous ne connoissez » pas cette belle fable qu'on a trouvée parmi » les papiers de Madame la Duchesse de Bouillon ? » Il leur récita la fable. Ils la trouvèrent charmante, ils s'extasioient : » Voilà du La » Fontaine, disoient-ils, c'est la nature pure ; » quelle naïveté ! quelle grace ! » Messieurs, leur répondit-il, cette fable est de la Mothe. Alors ils la lui firent répéter, & la trouverent détestable.

Mignard, rival de le Brun, premier Peintre du Roi sous Louis XIV, avoit si bien imité la manière du Guide, dans un tableau de la Magdelaine, que ce tableau fut vendu à un amateur comme étant de cet habile maître. Mais Mignard, dans la vue de tendre un piège à le Brun, que cet amateur connoissoit, fit naître des doutes sur

ce tableau. Il avança même qu'il étoit bien inférieur aux ouvrages du Guide. Le Brun, consulté & prévenu en faveur de ce tableau, par la raison même que Mignard sembloit le mépriser, soutint non-seulement que le Guide l'avoit peint, mais encore qu'il étoit du meilleur temps de ce maître. Mignard, voyant l'affaire assez engagée pour sa propre gloire, découvrit lui-même la supercherie, & en donna un jour, en présence de le Brun, les preuves les plus convaincantes. Celui-ci, un peu piqué, lui répondit : A la bonne heure, faites donc toujours des Guides, & non des Mignards.

Un Peintre de portraits, que l'on accusoit de ne pas bien saisir la ressemblance, voulut s'assurer un jour si le reproche que l'on lui faisoit étoit fondé. Il annonce à plusieurs personnes, & à ses enfants, qu'il a fait un portrait de quelqu'un qu'ils connoissent tous, & qui le dispute au naturel pour la ressemblance. On vient voir son tableau; on le critique, & la prévention agissant, on trouve qu'il n'a point saisi les traits de son original. *Vous vous trompez, Messieurs*, dit alors la tête du tableau, *car c'est moi-même*. En effet, c'étoit un ami qui s'étoit prêté au projet du Peintre, en plaçant son visage dans la toile d'un cadre ajusté à cet effet.

P R I X D E S C H O S E S.

QUI connoît mieux le prix des choses qu'un mourant? Les passions, qui lui faisoient autrefois illusion, l'abandonnent alors pour ne lui laisser que le spectacle effrayant de sa vie passée. Un Monarque, ainsi que le rapporte le sage Sadi,

étoit couché sur le lit de la mort ; un courier entra, & lui dit : Seigneur , nous avons pris une ville sur les ennemis. Allez , répond le Prince , l'annoncer à mon héritier , & dites-lui que la prise de cent villes ne console pas un Roi à ses derniers moments , autant que le souvenir d'une bonne action.

P R O V E R B E S.

MAXIME populaire, ou façon de parler sententieuse, qui est dans la bouche de toutes sortes de personnes. Il y a des Proverbes où la métaphore n'entre pas ; mais ordinairement ils sont exprimés en termes figurés. Les Proverbes étrangers nous paroissent en général avoir , soit pour le sens , soit pour l'expression , plus de finesse & d'agrément que les Proverbes François. La trop grande familiarité que nous avons contractée avec ceux-ci, & l'habitude de les voir employer par toutes sortes de personnes, peuvent sans doute contribuer à nous les rendre plus insipides. Nous nous contenterons d'en citer ici quelques-uns.

Proverbes François.

Pierre qui roule n'amasse point de mousse.

Il n'y a point de roses sans épines.

Un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

La voix du peuple est la voix de Dieu.

Les bons comptes font les bons amis.

Les honneurs changent les mœurs.

Maison bâtie & vigne plantée , ne se vendent pas ce qu'elles ont coûté.

'Amour & seigneurie, ne veulent point de compagnie.

Avec le temps & la patience, on acquiert la science.

La présence du maître engraisse le cheval.

Qui a terre, a guerre.

L'âne du commun est toujours le plus mal bâti.

Pour faire un bon ménage, il faut que l'homme soit sourd & la femme aveugle.

Ménager le vin quand le tonneau est à sa fin, c'est s'y prendre un peu tard.

L'animal le plus féroce respecte son semblable.

Il n'y a si bon cheval qui ne bronche.

Un mors doré ne rend pas le cheval meilleur.

Le Moine répond comme l'Abbé chante.

A un bon joueur, la balle lui vient.

Quand il fait beau, prends ton manteau ; quand il pleut, prend-le si tu veux.

Belles paroles & mauvais jeu, trompent les jeunes & les vieux.

Péché caché est à demi-pardonné.

Il faut avoir plusieurs cordes à son arc.

Il n'y a point de si belles roses qui ne deviennent gratte-culs.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

A bon appétit, il ne faut point de sauce.

Chien qui aboye, ne mord pas.

Chaque oiseau trouve son nid beau.

Qui aime Bertrand, aime son chien.

Chat échaudé craint l'eau froide.

Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure.

Il n'est point de belles prisons ni de laides amours.

Au Royaume des aveugles, les borgnes sont Rois.

Chaque pays , chaque guise.

Qui sert tout le monde n'oblige personne.

On connoît les amis au besoin.

Dis-moi qui tu hantes , je te dirai qui tu es.

Proverbes Italiens.

La vita al fin , il di loda la sera : Louez la vie d'une personne après sa mort , & le jour quand il est nuit.

Vuoi far vendetta del tuo nemico , governati bene : Si tu veux te venger de ton ennemi , gouverne-toi bien.

E meglio esser amici da lontano , che nemici d'appresso : Il vaut mieux être amis de loin , qu'ennemis de près.

Passato pericolo , gabbato il santo : On ne se souvient plus de ses promesses , quand le péril est passé.

Con tempo e la paglia , si maturan le nespole : Avec le temps & la paille , les neffles se mûrissent.

Honor di bocca essai vale , poco costa : Les belles paroles servent beaucoup , & coûtent peu.

Cento ore di fastidio , non pagano un quatrino di debito : Cent heures de chagrin ne payent pas un sol de dettes.

E meglio un buon amico che cento parenti : Un bon ami vaut mieux que cent parents.

La peggior ruota del caro fa maggior strepito : La plus mauvaise roue du chariot fait toujours le plus de bruit.

Che ti fa piu carezze , che non suole , o t'a ingannato , o ingannarti vuole : Celui qui te fait plus de caresse qu'à l'ordinaire t'a trompé , ou veut te tromper.

Bandiera vecchia honor di Capitano : La vieille bannière est l'honneur du Capitaine.

Ne di tempo , ne di signoria , ti pigliar malinconia : Ne te chagrine ni du temps , ni du gouvernement.

L'arme de poltroni non tangliano ne forano : Les armes des poltrons ne percent point.

Proverbes Espagnols.

Dans les conseils, les murailles ont des oreilles.

La chasse , la guerre , la galanterie ; pour un plaisir , mille peines.

Fais bien , tu auras des envieux : fais mieux , tu les confondras

Le renard fait beaucoup ; mais une femme amoureuse en fait davantage.

La santé du corps est le pavot de l'ame.

Il n'y a point de plus fidele miroir qu'un vieux ami.

La langue est le témoin le plus faux du cœur.

L'espérance est le viatique de la vie humaine.

La négligence est l'émail de la vraie beauté.

Chacun est fils de ses œuvres.

Les actions de chaque homme sont le pinceau de son naturel.

Celui à qui vous donnez , l'écrit sur le sable ,
& celui à qui vous ôtez , l'écrit sur l'acier.

Proverbe Hollandois.

Ceux qui conseillent , ne payent pas : pour faire entendre que conseiller ne donne pas les moyens d'exécuter.

Proverbe Russe.

On reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte ,
& on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.

Proverbes Asiatiques.

Avec le temps & la patience , la feuille du mûrier devient satin.

Quiconque croit pouvoir contenter ses desirs par la possession des choses qu'il souhaite , ressemble à celui qui veut étouffer du feu avec de la paille.

Vinaigre donné , vaut mieux que miel acheté. Ce Proverbe est Arabe , & décele le caractère intéressé de cette nation.

Q U E S T I O N.

ON se plaît quelquefois à proposer aux enfants différentes questions , pour éprouver leur sagacité. En voici une qui a donné lieu à cette façon de parler proverbiale , *ménager la chevre & le chou*. Un homme a un petit bateau, dans lequel il doit passer à l'autre côté de la rivière, un loup, un chou & une chevre, sans qu'il puisse prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il transportera le premier, sans craindre que, durant l'un de ses passages, le loup mange la chevre, ou que la chevre mange le chou. Passera-t-il le loup le premier? Voilà le chou en proie à la chevre. Prendra-t-il le chou? Le loup aura dévoré la chevre avant qu'il revienne. Donnera-t-il préférence à la chevre? Il tombe dans le même embarras pour le voyage suivant; & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troisieme, la chevre ou le chou seront croqués. Il y a néanmoins un moyen. Quel est-il? C'est de prendre la chevre seule au premier voyage, le chou demeure

avec le loup qui n'y touche point ; au second , il prend le chou & ramene la chevre , au-lieu de laquelle il passe le loup qui , étant transporté à l'autre bord auprès du chou , n'y fera aucun tort. Enfin , pour dernier voyage , il revient prendre la chevre qui , étant demeurée seule , ne pouvoit courir aucun risque.

Il y a un autre problème qui a beaucoup de rapport à celui-là , & qui est rapporté dans les *Récréations mathématiques*. » Trois maris jaloux » se trouvent avec leurs femmes , pendant une » nuit fort obscure , au passage d'une riviere ; » ils rencontrent un bateau sans batelier. Ce bateau est si petit , qu'il ne peut porter que deux » personnes à la fois. On demande comment ces » six personnes passeront deux à deux , de sorte » qu'aucune femme ne demeure en la compagnie d'un ou de deux hommes , si son mari n'est » présent ». Deux femmes passeront d'abord ; puis l'une ayant ramené le bateau , repassera avec la troisième femme. Ensuite , l'une des trois femmes ramenera le bateau , & se mettant à terre , laissera passer les deux hommes dont les deux femmes sont de l'autre côté. Alors un des hommes ramenera le bateau avec sa femme , & la mettant à terre , il prendra le troisième homme , & repassera avec lui. Enfin , la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau , & ira chercher en deux fois les deux autres femmes.

Q U O L I B E T.

PLAISANTERIE triviale , fondée sur une froide allusion , sur une basse équivoque , ou sur quelque chose de pis. Il n'y a de différence en-

tre la turlupinade & le quolibet, que du plus au moins. On a dit qu'ils étoient frere & sœur; mais il y a encore plus de bassesse. & d'impertinence dans le quolibet, que dans la turlupinade. *Voyez Turlupinade.*

Moliere a quelquefois fait usage de quolibets dans ses comédies; mais il a toujours eu soin de les mettre dans la bouche des acteurs les plus ridicules, tels que la vieille radotteuse Madame Pernelle, qui, dans le *Tartuffe*, dit de la maison où elle se trouve :

C'est véritablement la tour de *Babylone*;
Car chacun y *babille*, & tout le long de l'*aulne*;

Les amateurs des allusions des quolibets ont fait prononcer cette harangue devant un Général des armées du Roi, par le Maire d'une petite ville située sur les bords du Rhône. » Monseigneur, tandis que Louis-le-Grand fait aller
» l'Empire de mal en pire, damner le Dane-
» marck, suer la Suede; tandis que son digne
» rejetton fait baver les Bavares, rend les
» troupes de Zelle sans zele, & fait faire des
» essés aux Hessois, tandis que Luxembourg fait
» fleurir la France à Fleurus, met en flammes
» les Flamands, lie les Liégeois, & fait danser
» Castanet sans castagnettes; tandis que le Turc
» hongre les Hongrois, fait esclaves les Escla-
» vons, & réduit en servitude la Servie; enfin
» tandis que Catinat démonte les Piémontois,
» que Saint-Ruth se rue sur les Savoyards, &
» que Larré les arrête : vous, Monseigneur non
» content de faire sentir la pesanteur de vos
» doigts aux Vaudois, vous faites encore la
» barbe aux Barbets; ce qui nous oblige d'être,
» avec un profond respect, &c.

Une femme se plaignoit de cors au pieds. Un jeune homme, dont l'esprit étoit gâté par les quolibets, lui répondit : Madame, ce ne sont point des cors, ce sont des champignons; c'est le fruit qui croît aux pied des *Charmes*.

Quolibet signifie aussi lardon, brocard. Les quolibets sont les bons mots du petit peuple & des mauvais plaisants.

Un Capitaine, qui avoit été barbier, partant pour aller au siege d'une ville, on lui dit : Si l'on rase cette ville, vous pourrez bien y avoir de l'emploi.

Un camus ayant perdu un procès, sa partie adverse lui dit, en sortant de l'audience : Consolez-vous, Monsieur; car vous avez gagné en perdant, puisque vous êtes entré ici fort camus, & que vous en sortez avec un pied de nez.

Une cabaretiere fort âgée, mais très-riche, affectoit pour s'élever au-dessus de son état, de porter des jupes toutes chamarrées de galons d'or; c'étoit la mode autrefois : quelqu'un qui la reconnut, dit en la voyant : Voilà de beaux cerceaux sur une vieille futaille.

Un sergent de Saumur, faisant panader son cheval, alla à bas, bête & tout. Une femme le voyant ainsi tombé, cria : Eh, Monsieur l'Huissier, vous devez bien demander ce qu'il vous faut, sans vous baisser si bas.

R É B U S.

FIGURE énigmatique composée de peintures ou de lettres, dont l'arrangement, le nombre, la couleur, expriment un mot, un nom ou une pensée. Pour signifier *vieux parchemin*, on peint

un vieillard qui chemine , appuyé sur un bâton.
Pour exprimer ces paroles , j'ai *sou pé* entre *six* & *sept*, on a mis un *g* sous un *p*, entre les deux chiffres 6 & 7.

Marot, dans son coq-à-l'âne , dit :

Car, en rébus de Picardie ,
Une faux, une estrille, un veau,
Cela fait *estrille Fauveau*.

Les rébus ne sont bons, tout au plus, qu'à orner des écrans.

RECONDUIRE , ACCOMPAGNER.

L'AUTEUR des *Gasconismes corrigés*, remarque judicieusement, qu'il y a entre ces deux mots, *accompagner*, *reconduire*, une différence que l'on n'observe pas toujours. On *accompagne* un Grand, ou une personne qui nous est supérieure, mais on ne la *reconduit* point. Ce dernier terme ne s'employe que vis-à-vis d'un inférieur ou d'égal à égal. Feu Monsieur le Comte de N., qui aimoit à jouer sur le mot, s'apercevant que Monsieur le Marquis de N. à qui il venoit de rendre visite, le suivoit par politesse, l'arrêta, & lui dit d'un ton badin : Vous savez sans doute, Monsieur, la musique ; car vous me paraissez aimer l'accompagnement. Monsieur, répondit sur le champ le Marquis, je ne vous accompagne pas, je vous reconduis.



RECONNOISSANCE.

R E C O N N O I S S A N C E.

APPRENOUS à ceux qui osent avancer que l'ingratitude est dans le cœur de l'homme, que la reconnoissance a souvent fait naître les actions les plus sublimes.

Louis XIV avoit, en 1683, chargé Duquesne de bombarder Alger, pour la punir de ses infidélités & de son insolence. Le désespoir où sont les corsaires de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les foudroie, les porte à attacher à la bouche de leurs canons des esclaves François, dont les membres sont portés sur les vaisseaux. Un Capitaine Algérien, qui avoit été pris dans ses courses & très-bien traité par les François tout le temps qu'il avoit été leur prisonnier, reconnoît, parmi ceux qui vont subir le sort affreux que la rage a inventé, un Officier, nommé *Choiseuil*, dont il a éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant il prie, il sollicite, il presse, pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout est inutile; on va mettre le feu au canon où *Choiseuil* est attaché; l'Algérien se jette aussi-tôt sur lui, l'embrasse étroitement, & adressant la parole au canonnier, lui dit : » Tire. Puisque je ne puis pas sauver » mon bienfaiteur, j'aurai au moins la consolation de mourir avec lui ». Le Dey, sous les yeux duquel la scène se passe, en est si frappé, qu'il accorde, les larmes aux yeux, ce qu'il avoit refusé avec tant de férocité. *M. de Forbin.*

Pendant le siege de Namur, que les Puissances alliées contre la France firent au commencement de ce siècle, on connut, dans le régiment

du Colonel *Hamilton*, un bas officier qu'on appelloit *Union*, & un simple soldat nommé *Valentin*. Ces deux hommes étoient rivaux ; & les querelles particulieres que leur amour avoit fait naître , les rendirent ennemis irréconciliables. *Union*, qui se trouvoit l'officier de *Valentin*, faisoit toutes les occasions possibles de le tourmenter & de faire éclater son ressentiment. Le soldat souffroit tout sans résistance ; mais il disoit quelquefois , qu'il donneroit sa vie pour être vengé de ce tyran. Plusieurs mois s'étoient passés dans cet état , lorsqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du château. Les François firent une sortie , où l'officier *Union* reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba. Et comme les François pressioient de toutes parts les troupes alliées , il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment , il eut recours à son ennemi. Ah, *Valentin* ! s'écrie-t-il , peux-tu m'abandonner ? *Valentin* , à sa voix , courut précipitamment à lui ; & au milieu du feu des François , il mit l'Officier sur ses épaules , & l'enleva courageusement à travers les dangers jusqu'à la hauteur de l'Abbaye de *Sal-sine*. Dans cet endroit , un boulet de canon le tua lui-même , sans toucher à l'officier. *Valentin* tomba sous le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver. Celui-ci , oubliant alors sa blessure , se releva en s'arrachant les cheveux , & se rejetant aussi-tôt sur ce corps défiguré : Ah ! *Valentin* , s'écrie-t-il , en rompant un silence mille fois plus touchant que les larmes les plus abondantes , *Valentin* , est-ce pour moi que tu meurs ? Pour moi , qui te traitoit avec tant de barbarie ? Je ne pourrai pas te survivre. Je ne le veux pas... Non, Il fut impossible de séparer *Union* du ca-

d'avre sanglant de *Valentin*, malgré les efforts qu'on fit pour l'en arracher. Enfin, on l'enleva tenant toujours embrassé le corps de son bienfaiteur. Pendant qu'on les portoit ainsi l'un & l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoissoient leur inimitié, pleuroient à la fois, de douleur & d'admiration. Lorsqu'*Union* fut ramené dans sa tente, on pansa de force la blessure qu'il avoit reçue; mais le jour suivant, ce malheureux, appelant toujours *Valentin*, meurt accablé de regrets. M. *Stéele*, qui rapporte ce fait dans le premier volume de ses ouvrages, propose en même-temps ce problème à résoudre: Lequel de ces deux infortunés fit paroître plus de générosité, ou celui qui exposa sa vie pour son ennemi, ou celui qui ne voulut pas survivre à son bienfaiteur? Si l'on demande notre sentiment, nous croyons que l'officier *Union* dut cet enthousiasme de la vertu qui l'enflamma, à l'héroïsme de son ennemi, & l'imitateur n'est jamais si grand que le modele. Il est certain d'ailleurs, que le soldat *Valentin* auroit été capable de faire ce que fit l'officier *Union*; mais nous pouvons douter que celui-ci se fût exposé à une mort presque inévitable pour sauver la vie à son ennemi.

Le Cardinal *Wolsey*, Ministre & favori de *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, étant tombé dans la disgrâce de son maître, se vit tout-à-coup méprisé des Grands & haï du peuple. *Fitz-Williams*, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause & faire l'éloge des talents & des grandes qualités du Ministre disgracié. Il fit plus; il offrit sa maison de campagne à *Wolsey*, & le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le Cardinal, sensible à ce zele, alla chez *Fitz-Wil-*

liams, qui reçut son maître avec les marques les plus distinguées de respect & de reconnoissance. Le Roi, instruit de l'accueil que ce particulier n'avoit pas craint de faire à un homme tel que Wolfey, fit venir Williams, & demandant d'un air & d'un ton irrités, par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le Cardinal accusé & déclaré coupable de haute trahison : » Sire, » répondit Williams, je suis pénétré pour Votre Majesté de la soumission la plus respectueuse ; je ne suis ni mauvais citoyen, ni sujet infidèle. Ce n'est ni le Ministre disgracié, ni le criminel d'Etat que j'ai reçu chez moi ; c'est mon ancien & respectable maître, mon protecteur, celui qui m'a donné du pain, & de qui je tiens la fortune dont je jouis ; & je l'aurois abandonné dans son malheur, ce maître généreux, ce magnifique protecteur ! Ah ! » Sire, j'eusse été le plus ingrat des hommes ». Surpris & plein d'admiration, le Roi conçut, dès cet instant, la plus haute estime pour le généreux Fitz-Williams. Il le fit Chevalier sur le champ ; & peu de temps après, il le nomma son Conseiller-privé.

R E L I G I E U X.

LES infirmités du corps, qui, dans la plupart des Monasteres, sont un des plus grands obstacles à la profession des novices, ne sont point à la Trappe un empêchement à leur réception. Du temps de l'Abbé de Rancé, un pauvre Ecclésiastique de Lille, s'étant présenté pour être reçu dans cette maison, l'Abbé rassembla ses Religieux pour demander leur avis ; parce que ce

bon Prêtre, ayant le bras gauche rompu, ne pouvoit manquer d'être à charge au monastere. Ayant commencé, selon la coutume, à recueillir les voix par le dernier des Freres, le jeune Religieux lui répondit : » Je vous dirai, mon » Pere, que mon avis seroit de recevoir au plu- » tôt cet homme que Dieu appelle ; & s'il ne » peut travailler, nous le servirons tous". Le chapitre entier applaudit à cet avis, & le postulant fut reçu d'une voix unanime.

On fait que les Religieux de la Mercy sont principalement institués pour traiter de la rédemption des captifs. Plusieurs de ces bons Peres étoient partis de France dans le dessein d'offrir au Roi de Fez 10,000 piastras pour la rédemption de quelques esclaves François. Ce Prince, qui s'imaginoit qu'on lui apportoit une somme beaucoup plus considérable, parut surpris lorsqu'il en fut informé. Quoi ! dit-il, votre Roi, dont vous élevez la puissance, vous envoie de si loin avec une si petite somme. Ce n'est pas notre Roi qui nous envoie, répartirent les Religieux, l'argent que nous t'offrons ne provient que d'aumônes ; Louis-le-Grand ne traite de la rançon de ses sujets, que par la bouche de ses canons.

Un Roi de Perse demandoit à un Derviche : Vous occupez-vous de moi quelquefois ? Oui, dit le Religieux, lorsque j'oublie Dieu.

Je rencontraï un jour au bord de la mer, dit le Poëte Sadi, un Religieux qu'un tigre avoit à demi-dévoré ; il étoit prêt d'expirer, & souffroit beaucoup. Grand Dieu ! s'écrioit-il, je te rends graces de n'être accablé que de douleurs, & non de remords.

Un Santon, espece de Moine Turc, prioit un

Roi de punir un homme qui lui avoit dit des injures : tu manques à ta regle, lui dit le Roi ; elle t'ordonne le pardon des offenses, & la patience.

Un jeune homme s'étoit enivré, & un Derviche lui reprocha sa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'appercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme ; il falloit du moins la taire. O toi, qui prétends à la perfection, apprends d'abord à être indulgent, & apprends ensuite à cacher que tu as de l'indulgence.

Un homme avoit quitté la société des Derviches, & s'étoit retiré dans celles des Sages. Quelle différence, lui disoit-on un jour, trouvez-vous entre un Sage & un Derviche ? Il répondit : Tous deux traversant un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs Freres, le Derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément, & arriver seul au rivage ; le Sage, au contraire, nage avec la troupe, & tend quelquefois la main à ses Freres.

Un Roi de Perse, accablé de maladies, avoit fait vœu, s'il guérissoit, de distribuer une somme considérable d'argent aux Religieux. Il guérit, & donna à un esclave une bourse pleine d'or pour en faire l'usage qu'il avoit promis. L'esclave revint avec la bourse pleine, & dit qu'il n'avoit point trouvé de Religieux. Comment, dit le Prince, il y en a plus de quatre cents dans la ville. Il est vrai, dit l'esclave, qu'ils en portent l'habit ; mais je leur ai offert de l'or à tous, & aucun ne l'a refusé. J'ai conclu qu'ils n'étoient pas Religieux.



R É P A R T I E.

SORTE de bon mot qui consiste à faire repartir le trait qui nous est adressé, contre celui même qui l'a lancé. La répartie, comme l'on voit, demande un esprit vif & présent, pour appercevoir d'un coup d'œil l'endroit foible de l'agresseur, ou du moins découvrir en lui un côté plaisant qui l'expose lui-même au ridicule qu'il vouloit répandre. *Voyez Bon Mot.*

Un Archevêque, qui jouissoit de plusieurs bénéfices, disputoit contre un Légat du Pape, & lui soutenoit l'autorité du Concile au-dessus du souverain Pontife. — Ou n'ayez qu'un bénéfice, lui répondit spirituellement ce Légat, ou croyez à l'autorité du Pape.

Une femme qui couroit fortement après les airs, disoit à un jeune homme, qui venoit d'être annoncé dans une compagnie : » Il me semble, » Monsieur, vous avoir vu quelque part ». *Il est vrai, Madame,* répondit le jeune homme, *qu'il m'est arrivé d'y aller quelquefois.*

A Paris, deux filles du prétendu bon ton entroient le soir à la brune au Palais-Royal, lorsque beaucoup de bourgeoises en sortoient. Voilà, dit l'une de ces deux filles à sa camarade, le bœuf à la mode qui sort ; & voici, répartit aussitôt une bourgeoise, le gibier qui entre.

Un payfan, qui passoit à Paris sur le Pont-au-Change, n'apercevoit point de marchandises dans plusieurs boutiques. La curiosité le prend ; il s'approche d'un bureau de change : Monsieur, demanda-t-il d'un air niais, dites-moi ce que vous vendez. Le changeur crut qu'il pouvoit se

divertir du personnage : Je vends, lui répondit-il, des têtes d'ânes. — Ma foi, lui repliqua le payfan, vous en faites un grand débit; car il n'en reste plus qu'une dans votre boutique.

Un autre payfan, nouvellement débarqué à Paris, demandoit à un Procureur, en regardant le Palais, ce que c'étoit que ce grand édifice : C'est un moulin, lui répondit le Procureur. Je m'en doutois, dit le payfan, en voyant tous ces ânes à la portent qui portent des sacs.

Quelqu'un, pour se moquer d'un provincial, cherchoit à lui faire des questions singulieres. Il lui demanda un jour en compagnie : *Qu'est-ce qu'une obole, une faribole, & une parabole?* Le provincial, sans se déconcerter, lui répondit : » Une parabole, est ce que vous n'entendez » pas; une faribole, est ce que vous dites; & » une obole, est ce que vous valez.

Un Seigneur de village, voyant passer un Médecin, lui dit, par maniere de gaufferie : Où allez-vous, Monsieur le maréchal. — Monsieur, riposta aussi-tôt le Médecin, je vais traiter votre Seigneurie.

Des écoliers rencontrèrent une bonne femme qui conduisoit des ânes : Bon jour, la mere aux ânes, dit l'un d'eux. — Bon jour, mes enfants, répondit la bonne femme.

Dans le temps des vacations, trois Procureurs, qui s'en retournoient chez eux à la campagne, atteignirent un charretier; & comme ils étoient en humeur de rire, ils lui demanderent, en le raillant : Pourquoi son premier cheval étoit si gras, & ceux qui le suivoient si maigres? — C'est, répondit le charretier qui les connoissoit, que mon premier cheval est procureur, & que les autres sont ses clients.

Un jeune homme rencontrant chez sa maîtresse son rival, qui étoit un homme âgé, crut le railler bien agréablement en lui demandant quel âge il avoit? — Je ne vous le dirai pas précisément, reprit celui-ci; mais soyez assuré qu'un âne est plus âgé à vingt ans, qu'un homme ne l'est à soixante.

Une jeune personne se querelloit avec une vieille; celle-ci l'appella Catin; la jeune lui riposta, en l'appellant vieille forcierre. — Tu trouves donc, reprit la vieille, que j'ai deviné?

Une Duchesse demandoit, par maniere de gaufferie, à une bourgeoise, quel oiseau étoit le plus sujet à être cocu? *Madame*, lui répondit cette bourgeoise, *c'est un Duc.*

La Reine Christine de Suede avoit un Aumônier dont le ventre étoit si gros, qu'à peine pouvoit-il voir ses pieds. Monsieur l'Aumonier, lui demanda-t-elle un jour en présence de beaucoup de monde, quand accoucherez-vous? *Madame*, lui dit-il, quand j'aurai trouvé une sage femme. *Lettres de Bourfaut.*

Un Grand d'Espagne, entrant dans une Eglise à Madrid, donna de l'eau bénite à une Dame qui lui fit voir une main fort maigre & fort laide, avec un beau diamant au doigt; il dit assez haut pour être entendu de la Dame: J'aimerois mieux la bague que la main. — Et moi, dit la Dame, en regardant le collier de l'ordre qu'il portoit, j'aimerois mieux le licou que la bête.

Un fanfaron, qui n'étoit rien moins que brave, eut des coups de bâton, & les souffrit patiemment, pour ne pas s'attirer un plus grand malheur. A quelques jours de-là, il rencontra un Poète qui lui avoit lancé quelques épigrammes, & dit qu'il lui donneroit cent coups de bâ-

ton. » Parbleu, lui répartit le Poëte; il vous est
 » bien facile de les donner, car vous les avez
 » recus depuis quatre jours ».

Un Grec & un Vénitien exaltoient beaucoup
 chacun la gloire de leur nation. Le Grec, pour
 prouver que la sienne surpassoit toutes les autres,
 disoit que c'étoit de la Grece que les Sages &
 les Philosophes étoient sortis. *Il est vrai*, répon-
 dit le Vénitien, *car on n'y en trouve plus*.

Un Vénitien demandoit à un François, où la
 nation Françoisé avoit trouvé cette loi salique
 dont elle se faisoit tant d'honneur? C'est, lui ré-
 pondit froidement le François, au revers de
 l'acte qui donne aux Vénitiens l'Empire de la
 mer Adriatique.

Un Baron Allemand, qui se moquoit de la
 qualité de *Marquis*, disoit, en présence d'un
 Marquis François, que ce titre étoit fort com-
 mun en France, & il ajoutoit, en plaisantant,
 qu'il avoit un Marquis dans sa cuisine. Et moi,
 répartit aussi-tôt celui qui se trouvoit insulté,
 j'ai dans mon écurie un Baron Allemand. Ce ti-
 tre, comme l'on fait, n'est pas usurpé par les
 Allemands; & il y a chez l'étranger peut-être
 encore plus de palefreniers Allemands, que de
 cuisiniers François.

Un Officier Espagnol, qui vouloit mortifier
 un autre Officier de la même compagnie, lui
 reprochoit, dans une dispute, de ce qu'il n'al-
 loit point aux coups avec ardeur. Il est honteux,
 lui disoit-il, de témoigner de la peur dans les
 occasions comme tu fais. Eh! morbleu, je n'au-
 rois pas de peur si l'on m'envoyoit contre des
 gens qui ne fussent pas plus braves que toi.

M. Danez, Envoyé par la Cour de France au
 Concile de Trente, y fit une forte harangue

contre la Cour de Rome, & pour la réformation de l'Eglise. Après qu'il eut achevé, un Prélat Italien dit avec mépris : *Gallus cantat*. M. Darnes reprit sur le champ : *Utinam ad Galli cantum Petrus resipisceret.*

La sottise vanité des gens du monde les porte volontiers à croire qu'un Auteur, un Savant, est un imbécille hors de sa sphere. Un illustre membre de l'Académie des Sciences, (M. de Mairan) se trouvoit un jour dans une compagnie où étoit un homme de robe, & ils étoient d'avis différents sur quelque chose qui n'avoit pas plus de rapport à la jurisprudence qu'à la géométrie. *Monsieur*, dit le Magistrat avec un sourire presque moqueur, *il ne s'agit ici ni d'Euclide, ni d'Archimede. — Ni de Cujas & de Barthole non plus*, reprit vivement l'Académicien. *Essais de Littérature.*

R E S P E C T.

ON a distingué depuis long-temps deux sortes de respects, celui qui est dû au mérite, & celui qu'on accorde aux places, à la naissance. Cette dernière espece de respect n'est qu'un formule de gestes ou de paroles, dont on ne cherche à s'affranchir que par sottise ou par orgueil puérile. Lorsque Laurent Celsi fut élu Doge de Venise en 1361, son pere, qui vivoit encore, montra dans cette occasion une singulière foiblesse d'esprit. Ce vieillard se croyant trop supérieur à son fils pour se découvrir en sa présence, & ne pouvant éviter de le faire sans manquer à ce qu'il devoit au Chef de l'Etat, prit le parti d'aller toujours tête nue. Ce travers de la

part d'un homme , d'ailleurs respectable , ne fit aucune impression sur l'esprit des Nobles , qui se contenterent d'en plaisanter. Mais le Doge , touché de voir son pere se donner en spectacle par cette ridicule imagination , s'avisa de faire mettre une croix sur le devant de sa corne ducale. Alors le bon vieillard ne fit plus de difficulté de reprendre le chaperon ; & quand il voyoit son fils , il se découvroit en disant : » C'est la croix » que je salue , & non mon fils ; car lui ayant » donné la vie , il doit être au-dessous de moi ». *Hist. de Venise , liv. xiiij.*

Fabius Maximus , qui avoit été Dictateur chez les Romains , pensoit bien différemment. Ce grand homme alloit à cheval au-devant de Quintus-Fabius-Maximus son fils , qui venoit d'être créé Consul. Ce jeune homme voyant son pere venir à lui sans descendre de cheval , lui envoya commander de mettre pied à terre. Fabius descendit aussi-tôt , & embrassa son fils : Je me réjouis , lui dit-il , de ce que tu te conduis en Consul. Ce fier Romain se trouvoit plus honoré d'avoir un fils qui fût soutenir sa dignité , que de se voir respecté par le premier Magistrat de la République.

R E S S E M B L A N C E.

IL n'y a peut-être jamais eu de ressemblance parfaite. Les mémoires du temps néanmoins font mention de différents jumeaux qui avoient un teint , une taille , des traits & même des inclinations si ressemblantes , que les personnes les plus accoutumées à les voir , se trompoient souvent sur leur compte. Ces méprises suffisoient pour

justifier la fable de la Comédie des *Menachmes*, que Renard, imitateur de Plaute, a fait paroître avec tant de succès sur le théâtre François.

Virgile fait l'éloge de deux freres qui étoient l'admiration de leur temps par la ressemblance de visage, & la conformité de leur humeur.

Il y a quelques années que l'on vit à Londres deux jumeaux d'environ douze ans, dont la taille, le teint, les traits & toute la figure paroissoient exactement les mêmes. On prenoit plaisir à leur faire porter des habits de la même forme & de la même couleur; ce qui donnoit souvent lieu à des aventures singulieres & divertissantes. Ils avoient reçu la même éducation; & plusieurs personnes, qui les ont observés, témoignent qu'ils faisoient à-peu-près les mêmes réponses aux mêmes questions; d'où l'on concluoit que leur façon d'envisager les objets étoit la même, & qu'ils ne se ressembloient pas moins dans leur maniere de sentir & de concevoir, que dans les traits du corps qui formoient leur ressemblance extérieure.

L'histoire des Seigneurs de Scissome, rapportée par Pasquier, peut servir encore à nous prouver que la nature prend quelquefois plaisir à se copier. » Nicolas & Claude de Rouffi, freres » jumeaux, l'un Seigneur de Scissome, & l'autre d'Origny, naquirent le 7 Avril 1548, avec » une telle ressemblance, que leurs nourrices » furent contraintes de leur bailler des bracelets » de diverses couleurs, pour reconnoître leurs » nourrissons : conformité qu'ils apportoit du » ventre de leur mere, non-seulement en ce qui » étoit de la taille & des traits du visage, mais » aussi de leurs mœurs, gestes, ports, volontés » & inclinations. Ce qui fut cause à leur pere

» & mere de les faire habiller de mêmes parures, & eux-mêmes étoient fort empêchés de les distinguer. Notre Roi Charles neuvieme prenoit souvent plaisir, au milieu de cinq cents Gentilshommes, de les mettre tous deux ensemble, & les considérer longuement, pour y trouver après quelque marque de différence. Mais après les avoir faits passer & repasser dans la foule, & se représenter à lui, il ne les put jamais, ni aucun de la troupe, discerner au vrai. Le Seigneur de Scissome étoit grand ami des Seigneurs de Fervagues. Les femmes de ces deux Seigneurs abusées, prirent le Seigneur d'Origny pour son frere aîné, &c. Je veux remarquer en eux deux choses de très-grande admiration; l'une, qu'ayant été comme Gentilshommes duits dès leur jeunesse en toutes sortes d'exercices honnêtes, entr'autres du jeu de paulme, auquel ils s'étoient rendus grands maîtres; le Seigneur d'Origny se trouva surpasser son frere, qui faisoit, de fois à autre, des parties mal-à-propos; à quoi, pour remédier, il sorroit du jeu, feignant d'aller à quelques nécessité de nature, & peu après, faisoit entrer son frere en sa place, qui étoit des regardants; lequel relevoit & gagnoit la partie, sans que nul des joueurs, ni de ceux qui résidoient à la gallerie, y connussent rien du changement. L'autre, que s'étant, le Sieur d'Origny, voué à la recherche de la Vicomtesse d'Esclavone, belle, riche & vertueuse Dame, pour l'épouser, cette même dévotion entra aussi-tôt en l'ame de Scissome, qui ne savoit que son frere s'y fût engagé; mais en ayant eu avis, changea de propos au profit & avantage de d'O-

» rigny, qui l'épousa. Aussi les mêmes accidents
 » qui arriverent à l'un pendant le cours de sa
 » vie, arriverent à l'autre; mêmes maladies,
 » mêmes blessures à même instant, en mêmes
 » endroits de leurs corps; & lorsque Scissome
 » tomba malade de la maladie dont il mourut,
 » au trentième an de son âge, le Seigneur d'O-
 » rigny se trouva au même-temps atteint de
 » maladie; vrai est qu'il en rechappa par l'in-
 » dustrie de son Médecin. L'autre, mal traité
 » par le sien, étant allé de vie à trépas, & le
 » Seigneur d'Origny en ayant eu la nouvelle,
 » tomba en telle syncope, qu'on estimoit qu'il
 » fût mort. Toutefois, il en rechappa. Un bon
 » Peintre les représenta tous deux dans un ta-
 » bleau tels qu'ils étoient, c'est-à-dire, très-
 » semblables de corpulence & de visage."

Des Courtisans de l'Empereur Auguste lui
 présenterent un jeune Grec, qui lui ressembloit
 trait pour trait. On rapporte, à ce sujet, que
 l'Empereur, après l'avoir long-temps examiné,
 lui demanda, en plaisantant, si sa mere étoit
 venue à Rome? *Non*, Seigneur, lui répondit le
 jeune Grec, qui sentit où tendoit la question;
mais mon pere y est venu plusieurs fois.

R I C H E S S E.

UN Financier avoit ramassé de très-grands
 biens aux dépens de l'Etat, & il disoit à un sage:
 Il faut, je crois, bien de la force d'esprit pour
 mépriser les richesses? Vous vous trompez, lui
 répondit le sage; il suffit de regarder entre les
 mains de qui elles passent.

Un Médecin très-habile, mais fort avide d'ar-

gent , étoit aller visiter un Philosophe convalescent ; il le trouva qui mangeoit un ragoût. Que faites-vous ? lui dit-il ; de semblables mêts sont un poison , même pour les personnes qui jouissent de la meilleure santé. Je conviens , lui répond le Philosophe , de ce que vous dites ; j'ai eu tort ; je me corrigerai. Que vous faut-il maintenant pour les peines que vous vous êtes données pendant ma maladie ? Le Médecin exigeoit une somme considérable. Le Philosophe lui dit , en le payant : Vous tirez de trop fortes rétributions de ceux qui ont recours à vous : prenez garde à votre maladie ; elle est aussi sérieuse que la mienne : les richesses sont pour l'ame , ce que les ragoûts sont pour le corps. *Apologue oriental.*

Il n'est que trop ordinaire d'estimer les gens à proportion des richesses , ou , comme dit un Poète satyrique , des vertus qu'ils ont dans leurs coffres. Quand Louis XIV fit son entrée à Strasbourg , les Suisses lui envoyèrent des Députés. Un Archevêque , qui étoit auprès du Roi , ayant vu parmi ces Députés , l'Evêque de Bâle dit à son voisin : C'est quelque misérable , apparemment que cet Evêque ? *Comment !* lui répond-il , *il a cent mille livres de rente. Oh ! oh !* dit l'Archevêque , *c'est donc un honnête homme.* Et lui fit mille caresses.

RIDICULE.

TAUPES pour nos propres défauts , lynx pour ceux des autres , a dit le Poète ; nous n'appercevons jamais le ridicule que dans autrui. On a rapporté à ce sujet un fait assez plaisant. Un Prince donnoit un grand repas à toute sa Cour ,

on avoit servi le souper dans un vestibule; & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée : la peur la saisit; elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur le gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés, c'étoit le premier Ministre du Prince. Ah! Monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez, & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence. Eh! Madame, qui pourroit y tenir? répond le Ministre: mais, dites-moi, étoit elle bien grosse? — Ah! Monsieur, elle étoit affreuse. — Voloit-eile, ajouta-t-il, près de moi? Que voulez-vous dire? une araignée voler! — Eh quoi! reprit-il, c'est pour une araignée que vous faites ce train-là? Allez, Madame, vous êtes une folle; je croyois que c'étoit une chauve-souris.

Il y a toujours du ridicule à s'acquitter de mauvaise grace d'une chose que l'on peut se dispenser de faire. Un Seigneur étranger dansoit dans un bal de la Cour de France; mais il s'en acquittoit si mal, qu'il faisoit rire tous les spectateurs. Un des amis de l'étranger crut bien l'excuser, en disant, que s'il dansoit mal, il se battoit bien. A la bonne heure, répondit un des rieurs, qu'il se batte donc, & ne danse point.

La comédie nous représente les caractères ridicules, afin que le spectateur s'y corrige de ses défauts; comme on ôte de devant un miroir les taches de son visage. Il y a bien des originaux que la comédie n'a point encore exposés à la risée du public. Nous en citerons ici quelques-uns qui retiennent leur place; c'est l'histoire & les mémoires du temps qui nous les fourniront.

Le Chevalier Folard avoit été en 1706 envoyé

à Modene pour aider de ses conseils, en cas de siege, le Gouverneur de cette place, de la capacité duquel on doutoit. Je me rends chez lui, dit cet Auteur, dans ses Commentaires sur Polybe, mais je choisis mal mon temps. J'avois déjà appris d'un Officier du Vexin, qu'une infinité de maîtres s'étoient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un Rabbín célèbre, nommé Baba-à-chai. Dès qu'il me vit, il me dit fort poliment qu'il favoit le sujet de ma venue, & qu'il étoit fort ravi de m'avoir pour collègue. Je lui répondis qu'on ne m'envoyoit pas sur ce pied-là, mais pour lui obéir dans l'exécution de ses ordres, & pour le soulager lorsqu'il m'en croiroit capable. *J'apprends l'Hébreu comme vous voyez*, me dit-il, *un peu tard à la vérité ; mais j'espère en voir le bout & de bien d'autres connoissances.* Je lui répondis que je le louois d'employer si bien son temps. Il renvoya le Rabbín; mais à peine étoit-il dehors, que voilà un maître à danser qui entre. *Vous me pardonnerez*, dit-il, *je mets ainsi la matinée à profit : l'après-dîné sera toute pour vous.* Je lui répondis que, s'il le permettoit, je le verrois en mouvement avec plaisir. Je le vis donc danser & bondir avec une légèreté surprenante pour un homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie; mais je me trompois. Le maître à danser étoit à peine sorti, qu'un maître de musique se présenta. Je tombai de ma hauteur en voyant tout cela. Voilà mon homme qui se met à chanter, ou pour mieux dire, à croasser : j'en fus étourdi. Cela finit ensuite par un Poète qui venoit aussi régulièrement que les autres, lui expliquer les plus beaux endroits du Tasse. Mais il s'en falloit de beaucoup que je fusse au fait de ce caractère : il

étoit amoureux & dévot. On peut bien juger qu'il n'avoit aucun temps à perdre. Je fus obligé de le laisser là, & d'avoir recours au Commissaire ordonnateur, sur qui le bon-homme s'étoit déchargé de toutes les fonctions de Gouverneur, tant ses occupations étoient grandes.

L'Abbé Arnaud, accompagnant son oncle l'Evêque d'Angers, dans un voyage de Rome, passa par Florence, où il alla rendre visite au Grand-Duc de Toscane, dont il raconte cette singularité. » Je l'ai vu, dit-il, dans ses mémoires, se promener dans sa chambre au milieu de deux grands thermometres, sur lesquels il avoit les yeux continuellement attachés, & s'ôter & se remettre des calottes dont il avoit toujours cinq ou six à la main, selon les degrés de froid ou de chaud que ces machines lui marquoient. C'étoit une chose assez plaisante à voir. Il n'y a point de joueur de go-belets qui soit plus adroit à les manier, que ce Prince l'étoit à changer ses calottes ».

Un Gentilhomme montrait à un amateur sa collection de tableaux; & s'arrêtant vis-à-vis un petit tableau : Voilà, s'écria-t-il, un morceau sans prix. L'amateur l'observa quelques instants, & cherchoit à y découvrir les beautés dont le Gentilhomme paroissoit extasié, lorsque celui-ci lui dit : » Monsieur, le mérite de ce morceau n'est pas en lui-même, mais dans la manière dont il a été fait. Le Peintre a tracé le tout avec son pied, & il tenoit le pinceau avec les orteils. Je l'ai acheté fort cher; car les talents particuliers méritent récompense ».

L'Abbé de Marolles nous rapporte dans ses mémoires, que son pere, très-bon Gentilhomme, s'étonnoit qu'un homme comme lui, qui

avoit couru tant de périls à la guerre, fût réduit à mourir dans son lit. Quoi, disoit-il, ce n'est pas les armes à la main qu'il faut que je quitte la lumière ? Il se faisoit alors apporter sa pertuisanne, & s'en servoit pour le soutenir, au-lieu de bâton. Il observoit la même cérémonie toutes les fois qu'il se faisoit saigner, sous prétexte qu'un homme de guerre ne devoit répandre son sang que les armes à la main.

Un homme de condition, connu par ses singularités, soutenoit qu'il étoit possible à l'homme de se fabriquer des aîles & de voler. Il voulut lui-même le prouver par l'expérience, & il réussit assez pour tomber à quelques pas de son balcon, & se casser une jambe. Son valet-de-chambre, dont ce nouveau Dédale avoit voulu faire un Icare, refusa constamment de partir le premier, malgré toutes les instances. Il alléguoit pour raison qu'un domestique doit le céder à son maître.

C'est le même qui répondit à celui qui vint lui annoncer que le feu étoit chez lui, qu'il n'étoit pas fait pour garder sa maison.

Mylord Lanesbrow, dont parle Pope dans ses épîtres morales, étoit si passionné pour la danse, que l'âge & la goutte ne purent lui ôter ce plaisir. Il dansoit même au milieu des accès les plus cruels de la goutte; & comme on le pense bien, il n'alloit pas beaucoup en mesure. A la mort du Prince de Danemarck, époux de la Reine Anne, il demanda à cette Reine une audience particuliere : c'étoit pour lui représenter qu'elle feroit très-bien de danser, afin de conserver sa santé & dissiper son chagrin.

Edouard Howard, Comte de Suffolk, se crut né Poète, parce qu'il étoit né avec du goût pour

les vers & quelque dérangement dans le cerveau ; mais malheureusement sa folie n'étoit pas du genre poétique , & il fit beaucoup de vers sans pouvoir en faire de bons. Il lisoit un jour de ses poésies à un homme de Lettres ; & comme il en étoit à la description d'une belle femme , il l'arrêta tout-à-coup , & dit : » Monsieur , je ne » suis pas comme la plupart des Poètes. Je ne » chante pas des beautés imaginaires ; j'ai tous » jours mes modeles sous les yeux ». Et sur le champ il tire la sonnette , & dit à un de ses gens : » Faites-moi venir *Beaux-yeux* ». Une fille parut. » *Beaux-yeux* , dit le Comte , regardez Monsieur en face » : Elle regarda & se retira. Deux ou trois autres odaliques de ce ferrail parurent à leur tour , & étalèrent aux yeux de l'homme de Lettres les charmes divers par lesquels elles étoient caractérisées dans les vers du Mylord. *Voyez le catalogue des Rois & des Nobles d'Angleterre qui ont été Auteurs , & le Journal étranger , 1762.*

Le Chevalier de la Boiffiere , fils naturel de la célèbre Ninon , mort en 1732 âgé de soixante & quinze ans , étoit un très-bon Officier de Marine , mais d'un caractère singulier. La musique étoit sa passion , il n'en connoissoit pas une note. Il avoit un cabinet rempli de violons , de guitares , de basses de violes , de clavecins , de luths & de toutes sortes d'instruments à corde , & il n'en savoit jouer d'aucun. Il demouroit à Toulon ; il invitoit à sa table tous les musiciens Italiens qui passaient par cette ville , soit pour venir en France , soit pour s'en retourner en Italie. Après les avoir bien régales , il leur faisoit exécuter un concert pour lui tout seul.

Un Médecin Ecossois , nommé *Douglas* , étoit

si passionné pour Horace, que ce Poëte multiplié dans près de quatre cents éditions de tout âge & de tout pays, composoit sa bibliothèque.

Un marchand, qui avoit passé d'Angleterre dans une des Isles de l'Amérique, y acquit une fortune assez considérable ; mais il crut qu'il ne pourroit pas être heureux, s'il ne la partageoit avec une femme de mérite : & comme il n'en trouvoit dans l'Isle aucune qui lui convînt, il prit le parti d'écrire à un de ses correspondants à Londres, dont il connoissoit l'exactitude & la probité. Comme il n'avoit d'autre style que celui du commerce, il écrivit à son ami une lettre, dans laquelle après avoir parlé de plusieurs affaires, il vint à l'article de son mariage. Voici la teneur de cet article : » *Item*, voyant que j'ai
» pris la résolution de me marier, & que je ne
» trouve pas ici un parti convenable pour moi,
» ne manquez pas de m'envoyer par le premier
» vaisseau chargé pour cette place, une jeune
» femme des qualités & de la forme suivante.
» Quant à la dot, je n'en demande point ;
» qu'elle soit d'une honnête famille, entre vingt
» & vingt-cinq ans ; d'une taille moyenne &
» bien proportionnée ; d'un visage agréable,
» d'un caractère doux ; d'une réputation sans ta-
» che ; d'une bonne santé, & d'une constitution
» assez forte pour supporter le changement de
» climat, afin de n'être pas obligé d'en chercher
» une autre par le défaut subit de celle-ci ; ce
» qu'il faut prévenir autant que faire se pourra,
» vu la grande distance & le danger des mers.
» Si elle arrive conditionnée comme ci-dessus,
» avec la présente lettre, endossée par vous, ou
» du moins avec une copie bien attestée, crainte
» de méprise ou de tromperie, je m'engage à

» faire honneur à ladite lettre , & à épouser la
» porteuse à quinze jours de vue. En foi de quoi
» j'ai signé celle-ci, &c ». Le correspondant de
Londres lut & relut cet article extraordinaire ,
qui traitoit la future épouse sur le même pied
que les balles de marchandises qu'il devoit en-
voyer à son ami ; il admira la prudente exacti-
tude & le style laconique de cet Américain , &
il songea à le servir selon son goût. Après plu-
sieurs recherches , il crut avoir trouvé la femme
qu'on demandoit , dans une Demoiselle aimable ,
mais sans fortune , & qui accepta la proposition.
Elle s'embarqua sur un vaisseau avec les
marchandises , & bien pourvue de certificats en
bonne forme , endossés par le correspondant.
Elle étoit comprise dans l'envoi , en ces termes :
» *Item*, une fille de vingt-un ans , de la qua-
» lité forme & condition comme par ordre ,
» ainsi qu'il conste par les attestations qu'elle
» produira ». Avant le départ de la Demoiselle ,
le correspondant avoit fait partir des lettres d'a-
vis par d'autres vaisseaux , pour informer son
ami qu'il lui envoyoit , par tel bâtiment , une
jeune personne telle qu'il avoit demandée. Les
lettres d'avis , les marchandises , la Demoiselle ,
tout arriva heureusement au port. Notre Amé-
ricain se trouva au débarquement , & vit une
personne très-aimable , & qui , l'ayant entendu
nommer , lui dit : » Monsieur , j'ai une lettre de
» change sur vous ; j'espère que vous y ferez
» honneur ». Elle lui remit en même-temps la
lettre de son correspondant , sur le dos de la-
quelle étoit écrit : *La porteuse d'icelle est l'épouse*
que vous m'avez donné ordre de vous envoyer.
» Mademoiselle , dit l'Américain , je n'ai jamais
» laissé protester mes lettres de change , & je

» vous jure que je ne commencerai point par
» celle-ci ; je me regarderai comme le plus heu-
» reux des hommes , si vous me permettez de
» l'acquitter ». Cette premiere entrevue fut
bientôt suivie des noces ; & ce mariage est
devenu un des plus heureux de la colonie.
Papiers Anglois de 1761.

R O I.

U N Monarque , chargé par devoir de veiller
au gouvernement de ses Etats , a mauvaise grace
de s'occuper d'études qui peuvent l'en distraire.
C'est ce qu'un musicien osa un jour faire sentir à
Philippe , Roi de Macédoine. Ce Prince lui fai-
soit un reproche de ce que l'air qu'il venoit de
chanter n'étoit pas selon les regles. » A Dieu ne
» plaise , Seigneur , lui répondit ce musicien ,
» que vous soyez jamais si malheureux que de
» savoir ces choses-là mieux que moi »!

Un Roi de Perse avoit un fils très-difforme ,
mais doué des vertus les plus éminentes. Cepen-
dant son pere le haïssoit , & avoit accordé son
amitié à ses autres enfants , qui brilloient par
leurs qualités extérieures. La guerre s'éleva :
l'armée du Roi , commandée par ses enfants ,
murmuroit sur l'incapacité de ses Généraux , &
commençoit à plier. Le jeune Prince qui avoit
en bravoure tout ce qui lui manquoit en beauté ,
dit alors à ses amis : Allons , en combattant ,
nous ne risquons que nos jours ; en fuyant , nous
exposons l'armée & le Royaume. Il marche à
l'ennemi , & revient vainqueur. Son pere re-
connu sa faute , & le déclara son héritier. Ses
freres , jaloux & irrités , tenterent de l'empoisonner.

sonner. Il découvrit leurs complots, & leur dit : Qu'espériez-vous de ma mort ? si l'aigle n'existoit pas , seroit-ce le hibou qui régneroit sur les oiseaux ? Le Roi , instruit de leur crime , les condamna à mourir , & dit à leur frere , qui demandoit leur grace : » Dix pauvres dorment sur le » même fumier , & deux Rois ne peuvent être » assis sur le même trône. *Extrait de Sadi.*

Le seul éloge digne d'un Roi , est celui qui sort de la bouche d'un homme libre. » Malheur » aux Souverains qui commandent à des peuples esclaves , disoit un Roi d'Orient , que la » passion de la gloire enflammoit. Hélas ! les » douceurs d'une juste louange , dont les Dieux » & les Héros sont si avides , ne sont pas faites » pour eux. O peuples assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres , vous avez perdu le droit de les louer ! » L'éloge de l'esclave est suspect ; l'infortuné » qui le régit , ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour » une ame noble , que de vivre livrée au supplice de cette incertitude ! »

Orangzeb , qui est mort Empereur des Mogols en 1707 , sortoit d'une longue maladie , & travailloit plus que sa foiblesse ne pouvoit lui permettre. Un Ministre lui représenta combien cet excès de travail lui étoit dangereux , & quelles suites il pouvoit avoir. Orangzeb lui lança un regard méprisant & indigné ; & se tournant vers les autres Courtisans , il leur dit ces mots , où respire toute la hauteur de son ame : » N'avouez-vous pas qu'il y a des circonstances où » un Roi doit hasarder sa vie & périr les armes » à la main , s'il le faut , pour la défense de la » patrie ? & ce vil flatteur ne veut pas que je

» consacre mes veilles au bonheur de mes su-
» jets. Croit-il donc que j'ignore que la Divi-
» nité ne m'a conduit sur le trône que pour la
» félicité de tant de millions d'hommes qu'elle
» m'a soumis? Non, non, Oramgzeb n'oubliera
» jamais le vers de Sadi: *Rois, cessez d'être Rois,*
» *ou réglez pour vous-même.* Hélas! la gran-
» deur & la postérité ne nous tendent déjà que
» trop de pièges: malheureux que nous som-
» mes! tout nous entraîne à la mollesse, les
» femmes par leurs caresses, les plaisirs par
» leurs attrait. Faudra-t-il que des Ministres
» élèvent encore leur voix perfide pour com-
» battre la vertu toujours foible & chancelante
» des Rois, & les perdre par de funestes con-
» seils". *Révolutions des Indes.*

Un jeune Roi de Perse s'abandonnoit à la dissipation & à tous les plaisirs que lui préparoient ses Courtisans. Un jour il chantoit dans un festin ces paroles: » Je jouissois du moment qui s'est
» passé; je jouis encore du moment qui passe,
» & je commence à jouir de celui qui succède;
» content & tranquille, l'espérance d'aucun
» bien, la crainte d'aucun mal, ne me donne
» d'inquiétude". Un pauvre, assis sous la fenê-
tre de la salle du festin, entendit le Roi, &
lui cria: Si tu es sans inquiétude pour ton sort,
n'en as-tu jamais pour le nôtre? Le Roi fut touché de ce discours; il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque temps le pauvre avec attention; & sans lui parler, lui fit donner une somme considérable. Il sortit ensuite de la salle du festin en faisant des réflexions sur sa vie passée: elle avoit été opposée à tous ses devoirs; il en eut honte: il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit jusqu'alors abandonnées à ses

favoris. On le vit travailler assiduellement , & en peu de temps il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. Depuis qu'il étoit occupé de l'administration de ses Etats , on lui faisoit souvent des plaintes de la licence & du désordre dans lesquels vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin , il le vit un jour à la porte du palais : il étoit couvert de lambeaux , & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des sages de sa Cour , lui dit : Vois-tu les effets de la bonté ? Tu m'as vu combler cet homme de richesses , vois-tu quel en est le fruit ? Mes bienfaits ont corrompu ce pauvre , ils ont été pour lui une source de nouveaux vices & d'une nouvelle misère. Cela est vrai , lui répondit le sage , parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail. *Extrait du premier Chapitre de Sadi , intitulé : Des Mœurs des Rois.*

Nourshivan , surnommé le Juste , & qui étoit monté sur le trône de Perse , étant à la chasse , voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais il n'avoit pas de sel ; il en envoya chercher au village le plus voisin , en défendant , sous les peines les plus terribles , de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il , dit un des Courtisans , si l'on ne payoit pas un peu de sel ? Si un Roi , répondit Nourshivan , cueille une pomme dans le jardin de ses sujets , le lendemain les Courtisans couperont l'arbre. *Journal étranger.*

Un Roi d'Arabie fit récompenser un de ses Officiers avec magnificence , non pas que cet Officier eût des grands talents , non qu'il eût rendu de grands services ; mais il remplissoit ses devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince , ajoute le sage Sadi , est la

marque la plus certaine d'un Empire bien gouverné,

Un Calife, qui faisoit jeter de l'or dans une citerne, s'écrioit : Fasse le Ciel que je vive assez pour la remplir ! A ces mots, son favori frémit d'indignation, & veut s'éloigner. Le Calife l'arrête : Où vas-tu, lui dit-il ? Pardonnez-moi, Seigneur, répond le favori ; je me suis ressouvenu d'avoir accompagné votre aïeul en ce même lieu ; la citerne étoit pleine ; en la voyant, il soupira, des larmes coulerent des yeux, & il dit : O Dieu de Mahomet ! faites-moi vivre assez pour employer ces richesses à rendre mes sujets heureux !

Un Roi mourut sans laisser d'héritiers, & par son testament, il donna sa couronne à celui qui, après sa mort, entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Santon, sorte de Religieux Turc, parut aux portes lorsque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines & étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la subsistance de son peuple ; il étoit rempli de soin & dévoré d'inquiétudes. Un de ses compagnons vint le voir, & lui dit : Graces soient rendues au Dieu tout-puissant, qui vous a élevé à un si haut point de gloire & de puissance ! Ah ! mon ami, lui dit le Roi, au-lieu de rendre graces à Dieu de mon élévation, demande-lui pour moi le courage & la patience ; plains-moi, au-lieu de me féliciter ; dans mon ancienne condition ; je ne souffrois que mes besoins, & je souffre aujourd'hui du besoin de chacun de mes sujets. *Sadi.*

Un Roi de Perse avoit étendu la main de l'iniquité sur les biens de ses sujets ; il leur mar-

quoit du mépris , & il les tenoit dans un cruel esclavage. Impatients d'un joug si humiliant & si rude , la plupart abandonnerent leur patrie , & chercherent un asyle chez l'étranger. Les revenus du Prince diminuerent avec le nombre de ses sujets : il se trouva bientôt sans défenseurs ; ses voisins en profiterent , & il fut détrôné. Un Roi doit nourrir son peuple de sa propre substance , parce qu'il tient son Royaume de son peuple. Tout citoyen est soldat sous un Roi juste. *Sadi.*

Je m'assis un jour , dit le même Sage , à la porte d'une mosquée de Damas , & auprès du tombeau du Prophete Jean : que la paix soit avec lui ; un Roi d'Arabie , fameux par ses cruautés & par ses injustices , vint faire sa priere au tombeau du Prophete. Ainsi , tout ce qui est homme , dans quelque rang qu'il soit placé , quelle que soit sa fortune , a toujours des graces à demander à Dieu. Ce Roi me regarda , & me dit : Prie pour moi , & puissent tes prieres me faire obtenir le secours dont j'ai besoin : la crainte d'un ennemi puissant agite mon ame. Je lui répondis : Fais grace au foible , soulage le pauvre , rends la justice à tous , & tu ne craindras point d'ennemis. Vois-tu venir le jour de la justice divine ? Le vois-tu ? O fils d'Adam ! la nature vous crie que vous êtes tous les membres d'un même corps.

Un jeune Roi , à son avènement au trône , avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son pere ; la main de la magnificence s'ouvrit , & les richesses du Prince se répandirent sur son peuple. Un Courtisan en fit des reproches au Prince : Si l'ennemi venoit sur vos frontieres , quels moyens auriez-vous de lui ré-

sister, après avoir distribué votre argent à vos sujets ? Alors, répondit le Roi, je le redemanderai à mes amis.

O Rois ! craignez les plaintes des malheureux ; elles pénètrent les cieux, elles changent la face des Empires ; il ne faut qu'un soupir de l'innocence opprimée pour remuer le monde. *Sadi.*

R U S E S D E G U E R R E.

FRONTIN, Capitaine Romain, qui vivoit sous Vespasien, nous a laissé quatre livres de *Stratagèmes de Guerre* des anciens. Nous nous contenterons de rapporter quelques anecdotes relatives à cet objet, tirées de nos Histoires modernes.

Durant la Ligue de Cambray, les Impériaux s'étant emparés en 1510 de Vérone, les habitants appellerent les Vénitiens, leurs anciens maîtres, pour chasser les nouveaux dont ils étoient mécontents. Les mesures furent mal prises : on découvrit la conspiration, & on la dissipa. Quelques jours après, la garnison s'avisa d'un stratagème, pour connoître ceux d'entre les habitants qui étoient le plus dévoués à la République, afin de les punir comme coupables du complot dont on ne pouvoit pas découvrir les auteurs. Une troupe de la garnison courut en tumulte par la ville sur le milieu de la nuit, battant la marche à l'Italienne, & criant : *Vive Saint Marc*. Plusieurs habitants, trompés par ces apparences, leur répondent par des cris de joie, & en chargeant les Allemands d'imprécations. Dans la crainte d'un désordre, on se con-

tenta de marquer les maisons de ces imprudents ; mais aussi-tôt que le jour fut venu , elles furent faccagées , & les maîtres rançonnés , comme des gens pris au service de l'ennemi. *Justiniani.*

Lors du siege de Metz en 1552 , par Charles-Quint , le Gouverneur se trouvant pressé , fit adroitement tomber entre les mains des Espagnols , une lettre écrite au Roi son maître. Il faisoit dans cette lettre de fausses confidences de sa situation , & marquoit qu'il n'avoit plus d'inquiétude depuis que l'ennemi avoit pris le parti d'attaquer du côté où les fortifications étoient les plus considérables , & où on avoit le temps d'achever une bonne coupure ; cet artifice trompa les assiégeants , qui dirigerent aussi-tôt leurs batteries contre un front d'une meilleure défense. Ces variations ayant fait languir le siege , donnerent au Gouverneur le temps qu'il desiroit pour ses opérations. *Réflexions militaires de Santa-Cruz*

Ce stratagème des assiégés avoit peut-être contribué , autant que leur valeur , à faire échouer l'entreprise de Charles-Quint. Cet Empereur voulut , l'année suivante , prendre sa revanche. Les Cordeliers de Metz venoient d'y convoquer une assemblée générale où devoient se rendre des Religieux de plusieurs nations. Il falloit , pour la subsistance de ces Religieux , des provisions considérables , & on en transportoit tous les jours de la campagne. Parmi les tonneaux remplis de bière ou de vin , l'ennemi en fit passer plusieurs qui étoient pleins d'armes ; & un assez grand nombre de soldats Allemands & Espagnols s'introduisirent dans la ville sous l'habit de Cordelier. Il étoit dit , que dans la garnison de Thionville , qui étoit nombreuse , paroî-

troit au jour marqué à la vue de Metz. On comptoit bien que les François ne manqueroient pas de sortir sur elle. Le projet étoit de faire attaquer, dans l'instant, ce qui seroit resté dans la place par les soldats déguisés en Cordeliers, & par un assez grand nombre d'habitants qui étoient du complot. On devoit tout de suite se saisir des portes, & les remettre aux troupes que l'Empereur tenoit toutes prêtes. Mais l'homme actif & vigilant qui commandoit dans la place, *Vieilleville*, ayant soupçonné la conspiration, il parvint à en avoir secrètement les détails & la preuve. Il fit aussi-tôt donner les signaux convenus avec les Allemands, qui s'avancèrent au nombre de quatre mille, & donnerent dans l'embuscade qui leur avoit été dressée. Tout ce corps fut pris, tué ou dispersé. Les traîtres subirent le sort qu'ils méritoient. *Mémoires du Maréchal de Vieilleville.*

Jean Sigismond, qui s'étoit mis sous la protection des Turcs, se servit, en 1564, de cette ruse singulière pour surprendre Zathmar, ville de Hongrie. Il fit marcher de nombreux troupeaux, qui, en passant sous les murs de la place avec leurs bergers, firent lever une poussière si épaisse, que la garnison ne put rien voir. Melchior Balozzo, auquel la forteresse appartenoit, voulut savoir la raison de cette espece du nuage. Comme ceux qu'il envoya lui rapporterent qu'ils n'avoient vu que des bestiaux, il les crut, & sa garnison resta, comme lui, en repos, & dans une grande sécurité. Mais les troupeaux étant passés, des troupes qui les suivent, s'approchent à la faveur de la poussière dont l'air est encore obscurci ; avant qu'on les ait apperçues, elles attaquent la ville de tous côtés. La terreur, qui

est presque inséparable de la surprise, est générale. Les assaillants se rendent sans peine maîtres de la place, & enlèvent Balozzo, sa femme, ses enfants & ses trésors. *De Thou.*

En 1573, Harlem, menacée d'être investie par les Espagnols, s'étoit ménagée les moyens d'être instruite des efforts que d'autres villes, ses alliées, faisoient en sa faveur. Les habitants avoient, par une précaution connue de l'antiquité, & fort commune dans le Levant, fait passer aux villes de la confédération, plusieurs pigeons élevés dans la leur. Toutes les fois qu'il étoit nécessaire de leur donner quelqu'avis, on attachoit une lettre sous l'aile d'un de ces oiseaux, & on le lâchoit. Il ne manquoit jamais de voler droit à Harlem. De cette manière, les citoyens & les troupes, à qui on annonçoit de prompts & puissants secours, étoient encouragés à faire une brave résistance. *Histoire des Provinces-Unies.*

Les Espagnols, chassés de Maestricht en 1576 par les habitants, étoient restés les maîtres de Wick, foible partie de la place, séparée de l'autre par la Meuse. Les vaincus, humiliés d'un affront qu'ils ne pouvoient attribuer qu'à leur négligence, chercherent à le réparer sur le champ. Il n'y avoit d'autre obstacle que quelques canons placés sur le pont qui joignoit les deux villes. Ils s'avisent, pour éviter ce danger, de mettre devant eux les femmes de Wick. Avec ce rempart, ils entrent sur le pont; & couverts de ces étranges boucliers, ils font feu sur les citoyens, qui, ne pouvant se défendre sans tirer sur leurs parentes, ou du moins sur des femmes de leur parti, quittent leur poste, se réfugient dans leurs maisons, & abandonnent le champ de bataille.

aux Espagnols. Ceux-ci , par stratagême , se trouverent maîtres de la ville sans avoir essuyé aucun risque. *Strada.*

Le Prince Maurice d'Orange avoit , en 1590 , formé le dessein de surprendre Bréda. Pour y réussir , il chargea un navire de tourbes , que , faute de bois , on brûle dans les Pays-Bas. Sous ces tourbes , sont cachés soixante-huit hommes choisis , & commandés par Heraugieres , Gentilhomme , également brave & intelligent. Le bâtiment , étant arrivé par le canal aux pieds de la citadelle , est visité ; on n'y trouve que des tourbes , il est permis de les décharger , parce que la garnison en a besoin. Il étoit temps que l'expédition finît. Soit que le navire fût usé , ou que les glaces l'eussent ouvert , il faisoit eau de tous côtés , & les soldats qui étoient à fond de cale , souffroient de grandes incommodités. Un d'entr'eux , ne pouvant étouffer sa toux , & craignant de découvrir ses compagnons par le bruit qu'il fait , a le courage de leur présenter son épée , & les prie de la lui passer au travers du corps. Mais pour empêcher de rien entendre , les matelots se mettent à agiter la pompe sans discontinuation , jusqu'à ce que les portefaix aient fini leur ouvrage , & que les soldats soient sortis de l'endroit où ils sont. Alors rien ne traverse plus l'entreprise ; les Espagnols sont surpris & forcés. *De Thou.*

Pendant les guerres de la Ligue , Porto-Carrero , Général de l'armée Espagnole au secours des Ligueurs , forma le projet , en 1597 , de surprendre Amiens , place Françoisé de son voisinage , où il savoit que le service se faisoit très-négligemment. Il place pour cet effet , pendant une nuit obscure , des sentinelles qui doivent ar-

rêter tous ceux qui iront du côté d'Amiens. Il s'en approche lui-même avec cinq cents hommes choisis qu'il fait cacher dans des haies & dans des masures fort près de la place. Trente autres Espagnols, habillés en paysans & en paysannes, les uns avec des hottes, les autres avec des paniers, s'avancent jusqu'à l'entrée. Ils conduisent trois chariots, dont l'un doit s'arrêter sous la porte, à l'endroit qui répond à la herse, pour la soutenir lorsqu'on l'abattrà. Aussi-tôt que la porte est ouverte, deux des chariots entrent. Les soldats, qui conduisent le troisieme, chargé de sacs de noix, s'arrêtent à l'endroit marqué. Un d'entr'eux ouvre à dessein un de ces sacs, & les noix se répandent devant le corps-de-garde. Tandis que les bourgeois, qui composoient le corps-de-garde, se font un amusement de les ramasser, ils sont tués ou mis en fuite par les soldats déguisés. Les cinq cents hommes cachés dans le voisinage, accourent aussi-tôt, entrent sans opposition par la porte que la charrette a empêché de fermer. Ils se rendent maîtres sans combat, des rues, des remparts, & enfin, de la place entiere. On peut croire que l'on feroit aujourd'hui fort mal reçu à demander aux bourgeois d'Amiens, *combien valent les noix.*

Les François assiégeoient Turin en 1740; ils étoient eux-mêmes assiégés dans leur camp par les Espagnols. Comme la disette des vivres étoit très-grande dans la ville, un des Ingénieurs de l'armée Espagnole, imagina de mettre dans des mortiers d'une nouvelle espece, des boulets creux & remplis de farine, qui, étant poussés par une plus forte charge qu'à l'ordinaire, passeroient par-dessus la tête des assiégeants, & alloient tomber dans la ville. Mais ce secours,

plus ingénieux qu'utile , fut bientôt abandonné , parce qu'il fournissoit peu , & trop chèrement. *Nani , Histoire de Venise.*

En 1643 , Saint-Preuil , Gouverneur d'Amiens , qui comptoit beaucoup sur une ruse qu'il avoit imaginée pour s'emparer d'Arras , vouloit engager un nommé *Courcelles* à l'exécuter. J'ai fait choix de vous , lui dit-il un jour , comme du plus sage soldat que je connoisse , pour un coup qui fera votre fortune. Il s'agit de surprendre Arras , & voici comme je l'ai conçu. Vous vous déguiserez en paysan , & vous irez vendre des fruits sur la place. Après que vous y aurez été quelque temps , vous prendrez querelle avec quelqu'un que vous tuerez d'un coup de poignard. Vous vous laisserez prendre : on vous fera votre procès sur le champ , & on vous condamnera à être pendu. Vous savez que la coutume d'Arras est de faire les exécutions hors de la ville ; c'est là-dessus que roule mon dessein. Je disposerai une embuscade auprès de la porte par laquelle on vous fera sortir. Mes gens s'en rendront les maîtres , dès qu'ils verront qu'on sera attaché au spectacle. Je marcherai dans l'instant pour les soutenir , & m'assurer en même-temps de la place. Après quoi , je suis à vous , & vous délivre. Voilà mon dessein : qu'en dites-vous ? Il est beau , repliqua Courcelles ; mais la chose mérite bien quelques réflexions. Eh bien , songez-y , dit Saint-Preuil , & je saurai demain votre résolution. Le lendemain , Courcelles alla le trouver , & lui dit : *Votre dessein me paroît admirable ; mais je vous prie de trouver bon que je commande l'embuscade , & que vous soyez le patient.*

Les Anglois avoient fait , en 1694 , des armemens considérables pour détruire les villes ma-

ritimes de France. Après avoir ruiné Dieppe, ils se portent vers le Havre. Ceux qui commandent dans la place, s'avisent de faire des amas de bois à quelque distance de la ville, à dessein d'y mettre le feu, & d'y attirer les bombes. Cet arrangement est à peine exécuté, que le bombardement commence à neuf heures du soir, & continue toute la nuit. Les morceaux de bois ayant été allumés à propos, les uns après les autres, toutes les bombes sont lancées de ce côté-là. Il n'y a que celles qui sont envoyées par des canonniers peu intelligents, qui tombent dans la place, où il y a à peine cinq ou six maisons endommagées. L'Amiral Berckley, trompé par les apparences, se retire le lendemain, bien convaincu qu'il ne laisse qu'un tas de ruines, où on avoit vu la veille une ville florissante. *De Riencourt.*

En 1702, des maraudeurs François avoient complotté, avant l'ouverture de la campagne, de surprendre le fort de Schenck, où les habitants du pays avoient mis leurs effets les plus précieux. Ils se séparent pour cet effet en deux troupes, dont l'une feint d'être Hollandoise. Elles marchent par différents chemins, & compassent si bien leur marche, qu'elles se rencontrent à la vue du fort. Elles paroissent se charger avec beaucoup d'animosité & de vigueur. Les faux Hollandois plient; plusieurs se laissent tomber comme morts, le reste prend la fuite vers le fort, priant en Flamand qu'on leur sauve la vie. On leur ouvre les portes; ils s'en rendent les maîtres, introduisent leurs camarades, & font un butin immense. *Continuation de l'Hist. d'Angleterre, de Rapin-Thoyras.*

Pierre I assiégeoit Derpt, ville d'Estonie, en

1704. Pendant ce siege, il intercepte une lettre qui lui apprend que les assiégés attendent de moment en moment un secours qui doit se jeter dans la place. Il ordonne aussi-tôt à trois ou quatre de ses régiments de prendre des uniformes & des drapeaux Suédois. Le corps prétendu Suédois attaque les tranchées ; les Russes, après les avoir défendues quelque temps, s'enfuient : la garnison, ne se doutant point du stratagème, sort pour achever la déroute. Alors les vainqueurs & les vaincus se réunissent, fondent avec impétuosité sur des gens qui ne sont point préparés à les recevoir, & en font un grand carnage. Le petit nombre de ceux qui rentrent dans la ville, ne se trouve pas en état de la défendre, & est obligé bientôt après de capituler.

Mémoires du regne de Pierre-le-Grand.

Pendant le siege de Turin, en 1706, par les François, le Duc de Savoye fit entrer dans la place des munitions qu'il confia au courant de la riviere, après les avoir enfermées dans des peaux. Une partie de chaque peau étoit pleine de vent, & l'autre partie contenoit précisément le poids nécessaire pour que ces peaux pussent se soutenir entre deux eaux. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

Le Duc de Bourgogne, ayant sous lui Vendôme, commandoit en 1708 l'armée destinée à troubler le siege de Lille. Il avoit un avis de la dernière importance à faire passer dans la place. Il désespéroit d'en venir à bout, lorsqu'un Capitaine, dans le régiment de Beauvoisis, nommé *Dubois*, s'offrit pour ce service, aussi difficile qu'essentiel. Comme il est excellent nageur, il compte en venir à bout par sept canaux qu'il faut traverser. Arrivé au premier, il se désha-

bille, cache ses habits, & franchit successivement tous les canaux, en nageant entre deux eaux, sans être vu ni entendu par les gardes postées de ce côté-là. Aussi-tôt que cet homme intrépide s'est acquitté de sa commission, il prend les ordres du Maréchal de Boufflers, qui commandoit dans la place, & regagne le camp de la même maniere, & avec autant de bonheur qu'il avoit pénétré dans la ville. L'action hardie de cet Officier fut bientôt répandue, & le Prince Eugene lui-même, qui conduisoit le siege, la proposoit aux Officiers comme un modele de courage, de zele & d'intelligence. *Histoire du Prince Eugene.*

Dans la dernière guerre contre l'Angleterre, une frégate Angloise s'étant approché à la vue de Calais, fit les signaux de détresse, pour attirer quelques bâtimens, & se saisit de la chaloupe & des matelots qui venoient généreusement à son secours. Cet indigne stratagème trouva des censeurs & des vengeurs parmi même la nation ennemie. En effet, de pareilles ruses outragent la nature, & tendent à empêcher les effets d'une charité secourable.

L'Auteur du *Pour & Contre* a rapporté ce trait singulier & cruel de politique de Mehemet Almehdi, Roi de Fez, Prince ambitieux, rusé, hypocrite habile & déiste décidé. Ce Prince eut une longue guerre à soutenir contre les peuples voisins qui refusoient de se soumettre à sa tyrannie. Il remporta sur eux plusieurs victoires; mais ayant ensuite perdu une bataille, où il avoit exposé ses troupes avec une fureur aveugle, elles se rebutoient jusqu'à refuser d'aller à l'ennemi. Voici le stratagème dont il s'avisa pour leur inspirer du courage. Il assembla secrètement

un certain nombre de ses Officiers les plus affectionnés, & leur proposa des récompenses considérables, s'ils vouloient consentir qu'il les enfermât pour quelques heures dans des tombeaux, comme s'ils eussent été tués au combat : qu'il leur laisseroit une ouverture suffisante pour respirer, & que, lorsque par une superstition qu'il alloit répandre adroitement dans l'armée, on viendrait les interroger, ils répondissent qu'ils avoient trouvé ce que leur Roi leur avoit promis ; qu'ils jouissent des récompenses du martyre, & que ceux qui les imiteroient en combattant vaillamment, & qui mourroient dans cette guerre, jouiroient de la même félicité. La chose s'exécuta comme il avoit proposée. Il mit ses plus fideles serviteurs parmi les morts, les couvrit de terre, & leur laissa un petit soupirail pour respirer. Ensuite il rentra au camp ; & faisant assembler les principaux chefs vers le milieu de la nuit : Vous êtes, leur dit-il, des soldats de Dieu, défenseurs de la foi, & les protecteurs de la vérité. Disposez-vous à exterminer nos ennemis, qui sont aussi ceux du très-haut, & comptez que vous ne retrouverez jamais une occasion si certaine de lui plaire. Mais, comme il pourroit se trouver parmi vous des lâches & des stupides, qui ne s'en rapporteroient point à mes paroles, je veux les convaincre par la vue d'un grand prodige. Allez au champ de bataille, interrogez ceux de nos freres qui ont été tués aujourd'hui ; ils vous assureront qu'ils jouissent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans cette guerre. En même-temps il les conduisit sur le champ de bataille, où il cria de toute sa force : O assemblée de fideles martyrs, faites-nous savoir ce que vous avez vu des merveilles

du Dieu très-haut ! Ils répondirent : Nous avons reçu du Tout-Puissant des récompenses infinies , & qui ne peuvent être conçues par les vivants. Les Chefs , surpris de cette réponse , coururent la publier dans l'armée, & réveillèrent le courage dans le cœur de tous les soldats. Tandis que cela se passoit au camp , le Roi feignant une extase causée par ce miracle , étoit demeuré près des tombeaux où ses serviteurs ensevelis attendoient leur délivrance ; mais il boucha les trous par lesquels ils respiroient , & les envoya recueillir , par ce barbare stratagème , les récompenses qu'ils venoient d'annoncer aux autres.

S A I L L I E.

CE mot, qui vient du Latin *Salire*, sauter, signifie le passage brusque d'une idée à une autre, dont le rapport trop éloigné n'étoit pas d'abord apperçu. Les saillies tiennent le même rang, dans les opérations de l'esprit, que l'humeur ou la boutade dans les affections du cœur. Ces transitions subites & inattendues, ne supposent pas toujours une grande étendue de lumière ; mais elles caractérisent l'esprit. Les gens gais ont des saillies de plaisanteries ; les méchants, de méchancetés ; les personnes naïves, de naïvetés, &c. Voyez *Contes, bons Mots, Sarcasmes, Naïvetés*.

Ceux qui ont une imagination heureuse, ont des saillies d'imagination. Nous donnerons pour exemple ces pensées de l'Auteur de l'*Esprit des Loix*. La clôture des femmes en Orient, suit naturellement la polygamie ; l'ordre domestique le demande ainsi : un débiteur insolvable

cherche à se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers.

C'est un beau spectacle que celui des loix féodales ! Un chêne antique s'élève , l'œil en voit de loin les feuillages ; il approche , il en voit la tige , mais il n'en apperçoit point les racines ; il faut percer la terre pour les trouver.

On a rapporté cette saillie de valeur d'un Général d'armée. Les ennemis s'avançoient ; des nouvelles de leurs forces supérieures pouvoient décourager l'armée qui leur étoit opposée : le Général l'appréhendoit ; aussi lorsqu'on vint lui annoncer que les ennemis s'approchoient , & qu'il étoit nécessaire d'envoyer reconnoître leur nombre : Nous les compterons , dit-il , quand nous les aurons défaits. Par cette saillie , il soutint le courage des siens.

Lorsqu'on donna la première représentation de la tragédie de *Brutus* , les satyres appellées *Calottes* étoient encore en vogue. Un Abbé qui s'étoit placé sur le devant d'une loge , quoiqu'il y eût des Dames derrière lui , se vit apostrophé par le Parterre , qui cria à plusieurs reprises : *Place aux Dames , à bas la calotte*. L'Abbé , impatient de ces clameurs , prit sa calotte , & dit en la jettant : *Tiens , la voilà , Parterre , tu la mérites bien*. Ce mot fut trouvé heureux , & on laissa M. l'Abbé tranquille.

S A L T I N B A N Q U E.

Si nous ajoutons foi aux relations des voyageurs , il n'y a pas de joueur de gobelets ou de Saltinbanque en Europe , qui puisse se mesurer avec les charlatans Indiens des côtes d'Asie. Nos

foires où se trouverent les plus habiles faiseurs de tours, ne leur présenteroient que le spectacle ridicule de quelques enfans qui s'amusaient à faire de petites espiégleries. Qu'on en juge par ce seul trait rapporté dans l'*Histoire générale des Voyages*. Tavernier, en passant à Baroche, avoit accepté un logement chez le négociant Anglois. Quelques charlatans Indiens, ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, ce voyageur eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils allumerent un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes dont ils se lierent le corps à nud, sans en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils planterent en terre, ils demandèrent quel fruit on souhaiteroit en voir sortir. On leur dit qu'on desiroit des mangues. Alors, un des charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le suivre dans cette opération, prit une place, d'où ses regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul; ce qu'il raconte, ajoute l'*Historien des Voyages*, semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux. J'apperçus, dit Tavernier, que cet homme se coupant la chair sous les aisselles, avec un rasoir, frottoit de son sang le morceau de bois. Chaque fois qu'il se retiroit, le bois croissoit à vue d'œil; & à la troisième fois, il en sortit des branches avec des bourgeons. La quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cinquième, on y vit des fleurs. Un Ministre Anglois, qui étoit présent, avoit protesté d'abord qu'il ne pouvoit consentir que des Chrétiens assistassent à ce spectacle: mais lorsque d'un morceau de bois sec il eut vu que ces gens-là fai-

soient venir , en moins d'une demi-heure , un arbre de quatre ou cinq pieds de haut , avec des feuilles & des fleurs comme au printemps , il se mit en devoir de l'aller rompre , & dit seulement qu'il ne donneroit jamais la Communion à aucun de ceux qui demeureroient plus long-temps à voir de pareilles choses : ce qui obligea les Anglois de congédier ces charlatans , après leur avoir donné la valeur de dix ou douze écus , dont ils parurent très-satisfaits.

Un Saltinbanque disant en plein marché qu'il montreroit le diable , tout le monde accourut à ce singulier spectacle. Lorsqu'il eut ramassé le plus d'argent qu'il put , il ouvrit , devant son assemblée , qui le regardoit , les bras immobiles & la bouche béante , une grande bourse vuide , & leur cria : » Messieurs , ouvrir sa bourse , & ne » voir rien dedans , c'est-là le diable ».

S A R C A S M E.

TR A I T de raillerie , aiguisé par un esprit caustique & méchant. Si on rit quelquefois d'un mot satyrique & piquant , on déteste toujours celui qui le dit.

En 1668 , M. d'Humieres venoit d'être élevé à la dignité de Maréchal , à la sollicitation du Vicomte de Turenne , qui ne put résister aux charmes & à l'esprit de la Marquise d'Humieres. Le jour même , Louis XIV demandant au Chevalier de Grammont , s'il savoit bien qui il venoit de faire Maréchal de France : *Oui , Sire , lui dit-il , c'est Madame d'Humieres.*

Le Cardinal de Bonzi disoit toujours , en riant , que tous ceux qui avoient des pensions sur ses

bénéfices, ne vivroient pas long-temps , & que son étoile les tueroit. Ce Cardinal étoit le protecteur déclaré de Penautier, Receveur-général du Clergé. Un jour l'Abbé Fouquet ayant rencontré cette Eminence dans le fond de son carrosse avec Penautier, que l'on accusoit dans le temps de se mêler de poison, dit, dans une compagnie : *Je viens de rencontrer le Cardinal Bouzi avec son étoile.* Lettres de Sévigné.

Un homme de la Cour étoit soupçonné d'être impuissant, & ne laissoit pas échapper l'occasion de s'en défendre. Il rencontra Benferade, qui l'avoit souvent raillé là-dessus. Monsieur, lui dit-il, nonobstant toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme est pourtant accouchée depuis peu de jours. *Hé ! Monsieur*, lui repliqua Benferade, *on n'a jamais douté de Madame votre femme.*

Bautru, étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliotheque de l'Escorial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le Roi d'Espagne l'interrogea sur cette bibliotheque. Elle est très-belle, dit-il ; mais Votre Majesté devrait donner à celui qui en a le soin, l'administration de ses finances. Et pourquoi, dit le Prince ? C'est, reprit Bautru, que cet homme ne touche point au dépôt qui lui est confié.

Un Général d'armée, plus propre à se distinguer au bal qu'à l'armée, avoit envoyé à la postence un soldat pris en maraude. Le Capitaine s'efforça d'obtenir la grace de ce malheureux ; il représenta au Général que c'étoit un des plus braves soldats de sa troupe ; mais en vain, il ne peut fléchir ce Général. Que je suis un grand sot ! disoit ce Capitaine ; au lieu de relever la bravoure de mon soldat, j'aurois dû le louer

comme un bon danseur, & notre Général m'auroit accordé sa grace.

Un Gentilhomme parlant fort haut à M. le Prince de Guémené, contre le Cardinal de Richelieu : Parlez plus bas, lui dit le Prince, voilà de ses créatures qui pourroient bien vous entendre. C'étoient des pauvres qui venoient demander l'aumône.

Un Abbé de Cour se vantoit d'avoir converti un Calviniste. Vous l'avez converti, lui répondit quelqu'un ; mais par qui l'avez-vous fait instruire ?

On parloit, dans une compagnie, de la météphysyque : quelqu'un, qui comptoit faire une bonne plaisanterie, répondit qu'effectivement il se souvenoit d'avoir été le veau d'or. Vous n'en avez perdu que la dorure, lui répartit une Dame assez plaisamment.

Une fille se plaignoit d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. Consolerez-vous, Mademoiselle, lui dit quelqu'un ; vous vous en éloignez tous les jours.

Une autre fille, qui vouloit faire la jeune à quarante ans, disoit qu'elle n'en avoit que vingt-cinq. Je le fais fort bien, répartit un plaisant peu galant ; car il y a quinze ans que vous me le dites.

Un Prince avoit choisi un homme très-ignorant-pour être son bibliothécaire. C'est, disoit une jolie femme, le ferrail qu'on a donné à garder à un eunuque.

Un Docteur en droit ayant accusé & convaincu d'adultère sa femme, qui étoit fort belle, il la fit enfermer dans un couvent, & prit une concubine en sa place. Ce fut à cette occasion qu'un railleur, se trouvant dans une compagnie

où il étoit question de l'affaire de ce Docteur, dit assez plaisamment : Catin pour Catin, il auroit aussi-bien fait de garder sa femme.

Un Conseiller, dont les ancêtres avoient porté la livrée, venoit souvent à l'audience avec une culotte de velours rouge. Le Président, qui crut qu'elle étoit indécente dans un Magistrat, lui dit malignement : Je ne suis point surpris de vous voir cet habillement cavalier ; on aime les couleurs dans votre famille.

Le Prince Jules, fils du Grand-Condé, rongé de vapeurs, se faisoit lire les *Hommes illustres* de Plutarque par un de ses valets-de-chambre, & n'en étoit pas plus tranquille. Je ne suis pas surpris de ce qui vous arrive, lui dit ce domestique de confiance ; vous vous occupez de livres qui ne parlent que de massacres, de batailles, de destructions de peuples, qui vous noircissent l'imagination. Lis-moi donc, répliqua le malade, la vie du Maréchal de... Ce Seigneur devoit à la seule faveur le grade qu'il venoit d'obtenir.

Le Marquis de *** avoit, dans un combat donné en Flandres, fait une retraite précipitée. Quelque temps après, on montra à Louis XIV plusieurs chevaux Anglois, que l'on disoit excellents pour la course. Sire, répartit le Comte de ***, je fais un meilleur coureur que tous ces Anglois ; c'est le cheval du Marquis de ***.

S E C R E T.

UN ancien Philosophe a mis le secret au rang des mystères les plus saints. Les mystères étoient des fêtes qui se célébroient en l'honneur de la Déesse Cérés ; & comme on y gardoit extrême-

ment le secret, on a donné le nom de mystere à tout ce qui est caché.

Les grands Généraux ont toujours été persuadés que les meilleures résolutions sont celles qui ne viennent point à la connoissance des ennemis. Démétrius, fils d'Antigone le Grand, demandant à son pere quel jour il combattroit : As-tu peur, lui dit-il, de ne pas entendre la trompette ?

Un Capitaine de Pierre III, Roi d'Arragon, lui ayant fait une demande indiscrete : Si je savois, lui répondit ce Prince, que ma chemise fût la moindre de mes pensées, je la brûlerois.

Un Général d'armée étoit en marche pour quelqu'expédition importante. Un Officier le pria de lui dire quel étoit son dessein. Ce Général, au-lieu de lui répondre, lui demanda : *Si en cas qu'il le lui apprît, il n'en diroit rien à personne ?* L'Officier lui ayant protesté que non, le Général lui répondit : *Qu'il avoit, aussi-bien que lui, le talent de savoir garder un secret.* Cette sage réponse fit taire l'Officier indiscret.

Ceux qui ont fait aux femmes l'injustice de croire qu'elles étoient incapables de garder un secret, peuvent se rappeler cette anecdote de l'histoire d'Athenes. Plusieurs Athéniens méditoient en secret de délivrer leur patrie du joug de la tyrannie. Une femme nommée *Lionne*, étoit du nombre des conjurés. Le tyran en est instruit ; il la livre aux tortures, pour connoître ses complices. Cette femme supporte les tourments les plus cruels ; & commençant à se défier de ses propres forces, se coupe elle-même la langue, de peur que son secret ne lui échappe. Après l'expulsion des tyrans, les Athéniens, pleins de reconnaissance pour cette femme, érigerent en son honneur

honneur une statue de lionne sans langue ; ils mirent sur la base de la statue : *La verru a triomphé du sexe.*

On a loué l'adresse avec laquelle le jeune Papirius sut dérober son secret aux pressantes sollicitations d'une mere qui le chérissoit. Son pere, Sénateur de Rome, l'avoit un jour mené au Sénat, où l'on délibéroit des affaires les plus importantes. A son retour, sa mere lui demanda ce qui s'étoit passé au Sénat. Le jeune Papirius lui répondit qu'il avoit été défendu d'en parler. Cette réponse, comme on le pense bien, ne fit qu'augmenter la curiosité de cette femme : elle employa les moyens les plus pressants pour obtenir ce qu'elle desiroit. Son fils, vivement pressé, crut devoir la satisfaire par un mensonge adroit. Il lui dit qu'on avoit délibéré s'il seroit plus utile à la République de donner deux femmes à un mari, que d'accorder deux maris à une femme. L'épouse du Sénateur, inquiète sur cette prétendue délibération, courut aussi-tôt communiquer ses craintes aux autres Dames Romaines. Le lendemain, elles se présentèrent à la porte du Sénat, dirent tout haut qu'il falloit plutôt donner deux maris à une femme, & qu'on ne devoit rien conclure sans les entendre. Les Sénateurs ne comprenant rien aux demandes de ces femmes attroupées, le jeune Papirius les tira de peine, en leur racontant de quelle maniere il lui avoit fallu éluder la curiosité de sa mere. On loua sa prudence ; mais il fut résolu qu'à l'avenir aucun jeune homme n'auroit l'entrée du Sénat, excepté le jeune Papirius.

C'est un dépôt bien dangereux pour un sujet, que le secret de son maître. Aussi le Poëte Philpide, favori de Lyfimachus, un des succes-

seurs d'Alexandre-le-Grand, interrogé par son Prince sur ce qu'il desiroit le plus : Tout ce qu'il vous plaira, Seigneur, lui dit-il ; à la réserve de votre secret.

Des Courtisans disoient au favori d'un Prince, & son confident : Qu'y a-t-il de nouveau, & que vous a dit le Roi aujourd'hui ? car il ne se fie qu'à vous. Pourquoi donc, leur répondit-il, me demandez-vous ses secrets ? *Sadi.*

S E N T E N C E.

PROPOSITION universelle, mais courte, sensive, énergique, & qui renferme quelque vérité morale. On peut distinguer la sentence de la maxime, en ce que celle-ci est un avertissement aux hommes sur ce qu'ils doivent faire ; l'autre un jugement sur ce qu'ils font ordinairement. La *maxime* est un précepte de conduite ; la *sentence*, une vérité de spéculation. *Voyez Maxime.*

Jamais l'innocence & le mystere n'habitent long-temps ensemble.

La patience est amere ; mais son fruit est doux.

La véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Le silence donne du poids aux pensées, & du crédit aux paroles.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Le doute est l'école de la vérité.

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux

dont on ne se croit pas soi-même exempt.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime.

Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite.

L'amitié plaint les maux ; mais l'amour les ressent.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens.

Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

La félicité est la fortune du sage ; & il n'y en a point sans vertu.

Quand le ventre ne se contente pas de pain, le dos se courbe pour la servitude.

Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilit.

Les petites fortunes coûtent beaucoup de peines ; mais les grandes se font à peu de frais.

Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides.

La vanité ne respire qu'exclusions & préférences : exigeant tout, & n'accordant rien, elle est toujours inique.

Toute méchanceté vient de foiblesse.

Le foible est inquiet ; le grand homme est tranquille.

C'est le foible qui trompe, & le puissant commande.

La férocité appartient à l'ignorance, qui ne connoît de droit que la force.

Le plaisir des sens est une fleur dont le parfum s'évapore, & dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille.

Les sortilèges sont les rêves d'une imagination

bleffée , qui communique fa maladie à des cerveaux auffi foibles.

La difcrétion eft à l'ame , ce que la pudeur eft au corps : un excès de franchise eft une indécence comme la nudité.

Les paffions violentes font autant de tigres qui nous déchirent.

Tel eft le fort de l'humanité ; la raifon nous montre le but , & les paffions nous en écartent.

Les vertus éclatantes conduifent à la gloire : les talents cachés menent à la fortune.

L'attachement peut fe paffer de retour , jamais l'amitié : elle eft un échange , un contrat comme les autres ; mais elle eft le plus faint de tous.

On aime mieux fon égal que fon maître.

Le plus méchant des hommes eft celui qui s'ifole le plus , qui concentre le plus fon cœur en lui-même. Le meilleur eft celui qui partage également fes affections à tous fes femblables.

L'amour de la patrie eft une paffion dans le peuple ; mais c'eft une vertu dans le philofophe.

L'apparence feule de l'extraordinaire a beaucoup d'empire fur tous les hommes , & il eft aifé de les tromper lorsque leur intérêt préfent n'éclaire pas leur crédulité naturelle.

Les hommes pardonnent quelquefois la haine , & jamais le mépris.

Le plus malheureux de tous les hommes , eft celui qui croit l'être.

S E N T I N E L L E.

LA sentinelle eft une perfonne publique. Elle eft autorifée à tuer impunément quiconque l'infulte ; elle le doit même félon les loix de la guer-

re. Un événement arrivé en 1622 au siege de Montpellier, ne laisse aucun doute sur ce point de discipline militaire. Voici comme *Puissier* rapporte le fait dans ses *Mémoires*. Le conseil étant fini, & M. de Marillac sortant à cheval par la porte du logis du Roi, son cheval, en reculant, marcha sur le pied de la sentinelle, laquelle frappa de la fourchette sur la croupe du cheval; ce qui donna une secousse à M. de Marillac, qui se tourna & battit la sentinelle. Ce soldat étoit de la compagnie de M. de Goas, qui, l'ayant vu, le fit relever & arrêter prisonnier, & s'en alla au logis de M. de Marillac, dans le dessein de lui faire mettre l'épée à la main. Le Roi le sut, & envoya chercher M. de Goas & M. de Marillac, auquel il fit une grande réprimande, lui disant que la sentinelle auroit dû l'avoir tué. Il l'interdit des fonctions de sa charge de Maréchal-de-camp, pendant six jours, & lui défendit de commander dans l'attaque que feroient les gardes. Le soldat, qui avoit été arrêté prisonnier, fut cité au conseil de guerre, & condamné à être dégradé des armes à la tête du régiment, & à l'estrapade, pour n'avoir pas tué M. de Marillac. Sa Majesté lui fit grace de tout. Néanmoins, M. de Goas ne voulut plus qu'il servît dans sa compagnie.

S I G N E S.

SUIVANT la maxime d'Horace, ce qui est exposé à nos yeux nous touche bien autrement que ce que nous entendons. La langue des signes, qui parlent à l'imagination, est donc le plus énergique des langages. Quel circuit de mots la

froide raison employeroit pour exprimer ce que Tarquin le Superbe peignit par un seul geste ! Son fils Sextus, retiré chez les Gabiens, où il avoit acquis beaucoup d'autorité, avoit envoyé demander à son pere les moyens de la conserver. Le député trouve Tarquin qui se promene dans un jardin ; & ce Prince , pour toute réponse , se met à abattre les têtes des pavots qui s'élevoient au-dessus des autres.

Alexandre , au milieu de ses conquêtes, lisoit des lettres secretes. Ephestion, un de ses Généraux, s'approcha, & lut avec lui. Le Roi ne l'empêcha point ; & prenant seulement son anneau , il posa le cachet sur la bouche de son favori.

Le sophiste Zénon , le plus hardi de tous les hommes à soutenir des paradoxes, nioit un jour , devant Diogene , l'existence du mouvement. Celui-ci se mit aussi-tôt à faire deux ou trois tours dans l'auditoire.

Périclès conduisoit la flotte des Athéniens ; il arriva une éclipse de soleil qui causa une épouvante générale ; le pilote même trembloit. L'Amiral Athénien , au-lieu de s'amuser à le dissuader par de longs raisonnemens , prend le bout de son manteau , & lui en couvrant les yeux : il lui dit : Crois-tu que ce soit là un signe de malheur ? Non , sans doute, dit le pilote : cependant , c'est aussi une éclipse pour toi ; & elle ne differe de celle que tu as vue , qu'en ce que la lune étant plus grande que mon manteau , elle cache le soleil à un plus grand nombre de personnes.

Du temps de la République Romaine, un esclave affranchi , qui cultivoit avec soin un petit champ que son maître lui avoit laissé, recueil-

loit une plus grande quantité de fruits que ses voisins , dont les champs étoient beaucoup plus vastes. L'envie murmura. On l'accusa d'user de sortilèges. Cité devant l'assemblée du peuple, il se présenta accompagné de sa fille ; c'étoit une grosse paysanne bien nourrie & bien vêtue. Il conduisoit avec lui ses bœufs forts & robustes, une charrue bien entretenue , & tous ses instrumens de labour en bon état. Alors se tournant vers ses juges : *Romains*, leur dit-il, *voilà mes sortilèges ; il en manque cependant quelques-uns : ce sont mes fatigues, mes veilles & mes sueurs que je n'ai pu apporter sur cette place.* Il fut absous d'une commune voix , & fut vengé de ses ennemis par les éloges qu'il reçut.

Un Roi des Scythes apprend que Darius entre dans la Scythie avec une armée considérable ; il lui envoie un oiseau, une grenouille, une souris, & cinq fleches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. Cette terrible harangue est entendue de Darius, qui n'a rien de plus pressé que de regagner bien vite son pays.

Pompée, étant envoyé en Asie en qualité d'Ambassadeur, fut pris par le Roi des Esclavons, qui voulut savoir de lui le secret du Sénat. Pompée, sans autre réponse, mit son doigt sur une lampe ardente ; & par cette action courageuse, donna à connoître à ce Roi, que les supplices dont il étoit menacé, étoient trop foibles pour l'obliger de découvrir les secrets de la République. *Valere-Maxime.*

Les Portugais s'étant emparés, en 1507, d'Ormuz, ville située dans une isle, à l'entrée du golphe Persique ; le Sophi leur envoie demander le tribut que le Roi d'Ormuz lui paye tous

les ans. Albuquerque , le chef des conquérants , se fait aussi-tôt apporter un grand bassin plein de boulets & de grenades , de fer , de lances & de piques , d'épées & de sabres : *Allez*, dit-il fièrement au Ministre du Sophi , *porter ce présent au Roi votre maître ; dites-lui que c'est le tribut que paye le Roi de Portugal à ceux qui le lui demandent.* Conquête des Portugais dans le Nouveau-Monde.

Durant la guerre entre la Hollande & l'Espagne , en 1625 , Sigismond , Roi de Pologne , envoie aux Etats-Généraux un Ambassadeur , pour les engager à se réconcilier avec les Espagnols. Ce Ministre , pour réussir dans sa commission , insiste plus qu'il ne convenoit sur l'impossibilité où étoient les Provinces-Unies de résister à une Puissance aussi formidable , aussi guerrière , aussi entreprenante qu'étoit l'Espagne. Le Stadhouder , qui avoit entendu la harangue , conduisit , en sortant de l'assemblée , l'Ambassadeur dans une salle où il montra des drapeaux sans nombre , pris par les troupes de la République. *Du Maurier.*

La manière dont une femme annonça la mort à son époux , incertain de son sort , est encore une de ces représentations , dont l'énergie du langage oral n'approche pas. Elle se transporta , avec son fils entre ses bras , dans un endroit de la campagne d'où son mari pouvoit l'apercevoir de la tour où il étoit enfermé ; & après s'être fixé le visage pendant quelque temps du côté de la tour , elle prit une poignée de terre qu'elle répandit en croix sur le corps de son fils , qu'elle avoit étendu à ses pieds. Son mari comprit le signe , & se laissa mourir de faim. On oublie la pensée la plus sublime ; mais ces traits ne s'effacent point.

S I L E N C E.

LE silence est regardé, avec raison, comme le parti le plus sûr pour celui qui a sujet de se défier de soi-même. Les Romains ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les loix que Solon leur avoit prescrites autrefois, le grand conseil d'Athenes s'assembla à ce sujet. Il fut résolu d'envoyer à Rome un des Sages de la Grece, pour savoir si les Romains étoient dignes, par leur sagesse, d'avoir ces loix; avec ordre, s'ils ne l'étoient pas, de rapporter les loix sans les communiquer. Cette résolution ne put être si secreta, que le Sénat Romain en fut averti. Il se trouva fort embarrassé, parce que c'étoit dans un temps où Rome étoit dépourvue de Philosophes assez habiles & assez savants pour tenir tête à un sage de Grece. La question fut donc de trouver quelque expédient pour se tirer de cet embarras. Le Sénat n'en trouva pas de meilleur, que d'opposer un fou au Philosophe Grec, afin que si le hasard vouloit que le fou prévalût, la gloire de Rome en fût d'autant plus grande qu'un fou de Rome auroit confondu un Sage de la Grece; & si ce dernier triomphoit, qu'Athenes ne pût tirer aucun avantage d'avoir fermé la bouche à un fou de Rome. L'Ambassadeur d'Athenes, étant arrivé à Rome, on le conduisit au Capitole, où l'on avoit placé, dans un appartement richement meublé, un fou dans un fauteuil, habillé en Sénateur, & auquel on avoit expressément défendu de parler. L'Athénien avoit été prévenu que ce Sénateur étoit très-savant, mais qu'il par-

loit fort peu ; de sorte que cet Athénien , en entrant , sans lui dire autre chose , haussa un de ses doigts. Le fou , croyant que c'étoit une menace de lui crever un œil , & se souvenant qu'il lui avoit été défendu de parler , haussa trois des siens , voulant signifier par-là , que si le Grec vouloit lui crever un œil , lui à son tour , lui en creveroit deux , & du troisieme doigt l'étrangleroit. Le Philosophe , qui , en élevant son doigt , avoit voulu donner à entendre qu'il n'y a qu'un premier être qui gouverne tout , crut que les trois doigts que le fou avoit haussés , étoient pour marquer qu'en Dieu , le passé , le présent l'avenir , sont la même chose , & jugea par-là que cet homme étoit fort savant ; il ouvrit ensuite la main , & la montrant à ce fou , il voulut exprimer que rien n'est caché à Dieu ; mais le fou , prenant ce signe pour la menace d'un soufflet qu'on vouloit lui appliquer , présenta au Philosophe sa main fermée , voulant lui donner à entendre , que pour un soufflet , il lui donneroit un coup de poing. Le Grec , au contraire , déjà prévenu en faveur du fou , se figura qu'il vouloit dire par ce geste , que Dieu tient l'Univers dans sa main ; & jugeant par-là de la profonde sagesse des Romains , il leur accorda les loix de Solon. *Accuse.*

On peut encore citer ici , en faveur du silence , cette anecdote rapportée dans la vie de Molière. Cet illustre comique alloit à Auteuil avec Chapelle , & ils s'étoient placés dans un bateau. Comme ces deux amis avoient cultivé la philosophie , ils discouroient souvent sur les opinions de Gassendi & de Descartes. Ce jour-là , ils agitoient une question sur laquelle ils n'étoient point d'accord ; ils prirent pour juge de

leur différend, un Minime, qui étoit leur compagnon de voyage. Je m'en rapporte au bon Pere, dit Moliere, si le systême de Descartes n'est pas une fois mieux imaginé que tout ce que Gassendi a débité pour nous faire adopter les rêveries d'Epicure. Passe pour sa morale; mais le reste ne vaut pas la peine qu'on y fasse attention. N'est-il pas vrai, mon Pere, ajoute Moliere? Le Religieux répondit, comme Monsieur Gobe-mouche, par un *hom, hom*, qui faisoit entendre aux Philosophes, qu'il étoit connoisseur en cette matiere; mais il eut la prudence de ne se point mêler dans une conversation si échauffée. Oh! parbleu, mon Pere, dit Chapelle, qui se crut affoibli par l'apparente approbation du Minime, il faut que Moliere convienne que Descartes n'a formé son systême que comme un mécanicien, qui imagine une belle machine sans faire attention à l'exécution. Le systême de ce Philosophe est contraire à une infinité de phénomènes de la nature que le bon-homme n'a point prévus. Le Minime sembla se renger du côté de Chapelle par un second *hom, hom*. Moliere, outré de ce qu'il triomphoit, redouble ses efforts, & détruit les opinions de Gassendi par de si bonnes raisons, que le Religieux fut obligé de s'y rendre par un troisieme *hom, hom* obligeant, qui sembloit décider la question en sa faveur. Chapelle s'échauffe; & criant à pleine tête pour convertir son juge, il ébranla son équité par la force de ses poumons. Je conviens que c'est l'homme qui a le mieux rêvé, ajoute Chapelle; mais, morbleu, il a pillé ses rêveries par-tout, & cela n'est pas bien. N'est-il pas vrai, mon Pere, dit-il au Minime? Le Moine, qui venoit de tout obligeamment, donna aussi-tôt

un signe d'approbation, sans proférer une seule parole. Moliere, sans songer qu'il étoit au lait, saisit avec chaleur le moment de réfuter l'argument de Chapelle. Les deux Philosophes en étoient aux convulsions, & presque aux invectives d'une dispute philosophique, quand ils arriverent devant les Bons-hommes. Le Religieux demanda qu'on le mît à terre, & donna son applaudissement au profond savoir des deux antagonistes. Mais avant que de sortir du bateau, il alla prendre sous les pieds du batelier sa besace, qu'il y avoit mise en entrant. C'étoit un frere lay. Les deux Philosophes n'avoient point vu son enseigne; & honteux d'avoir perdu le fruit de leur dispute devant un homme qui n'y entendoit rien, ils se regarderent l'un l'autre sans se rien dire. Moliere, revenu de son abattement, dit à Baron, qui étoit de la compagnie, mais d'un âge à négliger une pareille conversation : Voyez, petit garçon, ce que fait le silence quand il est observé avec conduite. Voilà comme vous faites toujours, Moliere, dit Chapelle; vous me commettez sans cesse avec des ânes qui ne peuvent savoir si j'ai raison. Il y a une heure que j'use mes poumons & je n'en suis pas plus avancé.

Les jeunes gens, qui parlent indifféremment sur ce qu'ils savent & ne savent pas, n'approuveront peut-être point la réponse de ce jeune homme instruit, mais fort modeste, qui avoit gardé le silence dans une compagnie de Gens de Lettres. Son pere lui demandoit en particulier, pourquoi il ne s'étoit pas fait honneur de ce qu'il savoit. Je craignois, lui répondit-il, qu'on ne vînt aussi à m'interroger sur ce que j'ignorois.

S I N G U L A R I T É.

IL y a une singularité que l'on peut regarder comme un vice de l'esprit, & qui consiste à fronder les modes & les usages de son siècle. C'est ce ridicule que Néricault-Desfontaines a mis avec succès sur la scène, dans sa pièce intitulée : *L'Homme singulier*.

Le Spectateur Anglois parle d'un Gentilhomme habitué au Nord de l'Angleterre, qui étoit un exemple bien remarquable de cette singularité. Il s'étoit fait une maxime constante d'agir, dans les choses les plus indifférentes de la vie, suivant les idées les plus abstraites de la raison, & de n'avoir aucun égard ni à la coutume, ni aux usages des autres. Il se distingua d'abord par plusieurs petites bizarreries. Il n'avoit jamais une heure fixe pour dîner, souper ou dormir ; parce que, disoit-il, nous devons être attentifs à la voix de la nature, & qu'il ne faut point régler notre appétit sur nos repas, mais prendre nos repas sur notre appétit. Dans sa conversation avec les Gentilshommes de la campagne, il n'auroit pas voulu employer une phrase, à moins qu'elle ne fût exactement vraie. C'est pour cela même qu'il n'a jamais dit à aucun d'eux, qu'il étoit son très-humble serviteur, & qu'il se borneroit à leur souhaiter toute sorte de bien. Il aimoit mieux aussi passer pour mécontent, ou mal intentionné, que de boire à la santé du Roi, s'il n'avoit pas soif. Tous les matins, à son lever, il mettoit la tête à la fenêtre ; &, après y avoir humé l'air une demi-heure, il récitait, le plus haut qu'il lui étoit possible, une

cinquantaine de vers pour l'exercice de ses poulmons. Il les prenoit le plus souvent d'Homere, parce que le Grec, sur-tout dans ce Poète, est plus sonore, plus ronflant & propre à faciliter l'expectoration, que toute autre langue. Il avoit plusieurs autres marottes, pour lesquelles il donnoit plusieurs bonnes raisons physiques. Cette humeur se fortifia chez lui au point, qu'il en vint jusqu'à mettre un turban au-lieu d'une perruque, parce que celle-ci est moins saine, moins propre que le turban. Ce n'est pas tout : il observa fort judicieusement, qu'il y avoit trop de ligatures dans la maniere dont on s'habille aujourd'hui, & quelles ne peuvent qu'empêcher la circulation du sang; de sorte qu'il fit faire des habits tout d'une piece, à la maniere des hussards. Et en un mot, pour s'attacher aux idées les plus exactes de la raison, il s'éloigna tellement des usages reçus de ses compatriotes, ou même de tout le monde, que ses proches l'auroient fait condamner aux petites-maisons, & se seroient emparés de son bien, si le juge, averti qu'il ne troubloit point l'ordre de la société, ne se fût borné à le déclarer lunatique, & à nommer des curateurs pour veiller à ses affaires.

S O L D A T.

LE simple soldat, confondu dans la foule, voit rarement ses belles actions éclairées par la gloire; & c'est une raison de plus pour les admirer lorsqu'elles viennent à notre connoissance. *Voyez Courage, Bravoure, Valeur, Honneur, Militaire François.*

Le Prince de Bade défit les Turcs à Salanke.

men le 19 Août 1691. Après cette sanglante bataille, un Janissaire, empressé de ravoit son turban qu'il avoit laissé tomber, n'osoit cependant le demander ; mais l'Allemand qui l'avoit ramassé le lui remit généreusement, & ajouta ces mots en langue Turc : *Mon cher , voilà votre turban. Vous êtes soldat , je le suis aussi ; nous devons nous traiter en freres.* Le Janissaire plein de joie , & ne voulant pas céder en générosité, reprend son turban d'une main , & de l'autre fait présent de son mousquet à l'Allemand , & lui dit : *Si nous sommes freres , je n'en ai plus besoin.* Cantimir , Histoire de l'Empire Ottoman.

Le Grand Condé , parlant de l'intrépidité de quelques soldats , disoit , qu'étant devant une place , où il y avoit une palissade à brûler , il fit promettre cinquante louis à qui seroit assez brave pour faire réussir ce coup de main. Le péril étoit si apparent , que la récompense ne tentoit point. Monseigneur , lui dit un soldat , plus courageux que les autres , je vous quitte des cinquante louis que vous me promettez , si votre Altesse me veut faire sergent de ma compagnie. Le Prince , qui trouva de la générosité dans ce soldat , de préférer l'honneur à l'argent , lui promit l'un & l'autre. Animé par le prix qui l'attendoit à son retour , il résolut d'affronter une mort si glorieuse ; il prend des flambeaux , descend dans le fossé , va à la palissade , & la brûle , malgré une grêle de mousqueterie , dont il ne fut que légèrement blessé. Toute l'armée , témoin de cette action , le voyant revenir , crioit *vivat* & le combloit de louanges , quand il aperçut qu'il lui manquoit un de ses pistolets. On lui promit de lui en donner d'autres. Non , dit-il , il ne me sera point reproché que ces maraudeurs-là profitent de

mon pistolet. Il retourne sur ses pas , essuie encore cent coups de mousquet , prend son pistolet & le rapporte. *Lettres de Bourfaut.*

Une des plus belles actions de soldat dont l'histoire fasse mention , est celle qui est rapportée dans l'histoire du Maréchal de Luxembourg. Ce Maréchal n'étant encore que Comte de Boutteville , servoit dans l'armée de Flandres en 1675 , sous le commandement du Prince de Condé. Il apperçut , dans une marche quelques soldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée. Il envoya un de ses aides-de-camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent , excepté un seul qui continua son chemin. Le Comte vivement offensé d'une telle défobéissance , court à lui la canne à la main , & menace de l'en frapper. Celui-ci répond avec sang-froid , que s'il exécutoit sa menace , il sauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponse , Boutteville lui déchargea quelques coups , & le força de rejoindre son corps. Quinze jours après , l'armée assiégea Furnes , Boutteville chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un homme ferme & intrépide , pour un coup de main dont il avoit besoin , avec cent pistoles de récompense. Le soldat en question , qui passoit pour le plus brave du régiment , se présenta ; & ayant mené avec lui trente de ses camarades , dont on lui avoit laissé le choix , il s'acquitta de sa commission , qui étoit des plus hasardeuses , avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour , Boutteville , après l'avoir beaucoup loué , lui fit compter les cent pistoles , qu'il lui avoit promises. Le soldat , sur le champ , les distribua à ses camarades , disant qu'il ne servoit point pour de l'argent ; & demanda seulement , que si l'ac-

tion qu'il venoit de faire méritoit quelque récompense , on le fit Officier. Adressant ensuite la parole au Comte , il lui demanda s'il le reconnoissoit. Sur la réponse de Boutteville , qui ne se rappelloit pas de l'avoir jamais vu : *Eh bien , lui dit-il , c'est moi qui suis le soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours ; je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* Le Comte de Boutteville , plein d'admiration , & attendri jusqu'aux larmes , l'embrassa , lui fit des excuses , & le nomma Officier le même jour. Il se l'attacha bientôt après en qualité d'un de ses aides-de-camp. Le Grand Condé , juste estimateur des belles actions , prenoit un plaisir singulier à raconter ce trait de bravoure & de générosité.

Le même Prince , ayant demandé à un Lieutenant-général quelqu'un qui pût lui rendre un compte exact de la situation des ennemis , celui-ci lui amena un soldat de fort mauvaise mine. Le Prince le rebuta , & en demanda un autre. Le Lieutenant-général en fit venir successivement deux de fort bonne mine , qui furent acceptés , & s'acquiterent fort mal de leur commission. On eut recours au premier , qui rendit un compte si exact , que le Prince , satisfait , s'engagea de lui accorder la première grace qu'il desireroit. Le soldat lui demanda aussi-tôt son congé. Le Prince , étonné , lui offrit de le faire Capitaine. Monseigneur , lui répondit le soldat , vous m'avez méprisé , je ne sers plus le Roi. Le Grand Condé , esclave de sa parole , satisfait à la demande du soldat , en témoignant à tout le monde le chagrin qu'il en avoit.

Une récompense trop disproportionnée au mérite , est une injustice. Un soldat plein de bravoure avoit eu les deux bras emportés dans

un combat, son Colonel lui offrit un écu : Vous croyez sans doute, mon Colonel, lui répartit vivement le soldat, que je n'ai perdu qu'une paire de gants ?

Il y a un trait rapporté dans les Mémoires de Puyféguir, qui peut servir à faire connoître le caractère du soldat. En 1630, le Cardinal de Richelieu, avide de toutes les especes de gloire, s'étoit mis à la tête d'une armée Françoisé, qui marchoit en Italie : il passe la Douaire la nuit du 17 au 18 Mars, & marche jusqu'à Rivoli par un temps affreux. Le nouveau Général n'entend que des imprécations contre lui, & il s'en plaint amèrement à Puyféguir. » Quand les soldats souffrent, lui dit cet Officier, ils ne manquent jamais mais de donner au diable tous ceux qu'ils croient en être la cause ; mais aussi quand ils sont à leur aise, ils disent toujours du bien du Commandant, & s'enivrent souvent en buvant à sa santé. Il faudroit pourtant, reprend Richelieu, leur défendre de dire tant de sottises ». Cependant l'armée avançoit toujours. Lorsqu'elle fut logée dans le bourg de Rivoli. Richelieu, qui entendit de tous côtés chanter ses louanges, fit supprimer l'avis qu'il avoit voulu qu'on donnât aux troupes.

Le Maréchal de Grammont avouoit qu'il avoit remarqué que la bravoure dans la plupart des soldats, n'étoit souvent qu'une brutalité aveugle. Il racontoit à ce sujet, que trois soldats ayant commis des actions pendables, il falloit du moins en punir un pour l'exemple. Au-lieu de décider leur sort par des billets, on les fit jouer aux dez. Le premier amene quatorze, le second dix-sept, & le dernier, qu'on regardoit déjà comme la victime, prenant les dez d'une main aussi assu-

rée que s'il n'eût eu rien à craindre, fit rasle de six : *Parbleu*, dit-il, *si je jouois à l'argent, je ne serois pas si heureux.* Lettres de Boursault.

Un grenadier de l'armée du Maréchal de Saxe ayant été pris en maraude, fut condamné à être pendu. Ce qu'il avoit volé pouvoit valoir environ six livres. Le Maréchal le voyant conduire au supplice, lui dit : » Il faut que tu sois bien misérable, de risquer à perdre la vie pour six » francs. *Parbleu*, mon Général, répondit le » grenadier, je la risque bien tous les jours pour » cinq sols". Cette répartie lui valut sa grace.

S O M N A M B U L E S.

QUELQUES degrés de vivacité de plus, transforment un songe ordinaire en une scène pleine d'action & de mouvement. Nous allons rapporter quelques-unes de ces scènes, d'après les auteurs les plus graves. Il est fait mention dans les *Recueils de Breslau*, d'une fille de dix-sept ans, qui, dans le sommeil, faisoit toute sorte de gestes extraordinaires, pleuroit, rioit & exprimoit diverses passions, dans le goût des pantomimes. Ensuite elle tenoit des discours suivis, sur des sujets de morale ou de Religion. Quand on lui adressoit la parole, elle parloit sensément, s'entretenant avec ses sœurs, ou avec d'autres personnes, des demi-heures entières, sur la conduite que doit tenir une personne de son sexe, &c. Elle chantoit aussi à haute voix des cantiques; si l'on jouoit en même-temps d'un instrument, elle l'accompagnait très-bien. Quelquefois elle se mettoit à jouer du clavecin avant que de s'endormir, s'endormoit, continuoit, tous

chant cependant quelquefois à faux. Elle récitait & jouait, même en dormant, des morceaux de comédies qu'elle avoit appris dans sa jeunesse; elle dessinait, brodait, cousoit, écrivait. Elle prenoit des serviettes, les plioit comme des lettres, demandoit de la lumière pour cacheter; si on la questionnoit, elle répondoit qu'elle écrivoit à telle ou telle de ses amies, énonçoit distinctement le contenu de sa lettre qui étoit fort bien tournée, achevoit de plier & de cacheter sa lettre, à ce qu'elle croyoit, y mettoit l'adresse en François, & la donnoit pour être portée à la poste. Quand elle s'imaginait, la nuit, qu'il venoit des visites, elle se parait, faisoit comme si elle les recevoit, souhaitoit le bon jour, remercioit fort poliment de l'honneur qu'elle croyoit recevoir; faisoit quelque-temps la conversation sur un ton raisonnable, & la finissoit par les expressions ordinaires aux personnes qui se séparent.

L'écolier dont parle Clauderus, se levoit dans le sommeil, faisoit ses devoirs, se remettait au lit, & trouvoit le lendemain cette besogne faite, sans se souvenir de rien.

Henri de Heer avoit connu un homme qui étoit somnambule dès sa jeunesse. Quand il n'avoit pu venir à bout, pendant la journée, de quelques vers auxquels il travailloit, il se levoit dans le sommeil, ouvrait son bureau, se mettait à écrire, & lisoit à haute voix ce qu'il avoit écrit: ensuite il se mettait à rire de joie d'avoir si bien réussi, & il vouloit que quelqu'un, qui couchoit en la même chambre, rît avec lui. Après cela, il enfermoit ses papiers, se remettait au lit, continuait à dormir, & le lendemain ne savoit rien de tout ce qui s'étoit passé. Il étoit fort

surpris de trouver ses vers achevés de sa propre main; & l'ami, qui avoit été témoin de ce manège, avoit beaucoup de peine à lui persuader ce qu'il avoit vu. Le même homme se maria, & continua à être somnambule. Etant endormi, il emportoit quelquefois son enfant hors du berceau, & le promenoit par toute sa maison. Lorsqu'il étoit dans cet état, sa femme pouvoit tirer de lui tous ses secrets. Il avoit les yeux ouverts; mais il protestoit, après son réveil, que les objets n'avoient fait aucune impression sur lui. Etant devenu vieux, il cessa d'être somnambule.

Hildan parle d'une paysanne du territoire de Basle, qui faisoit tout son ménage en dormant, & alloit même quelquefois trouver les bergers aux champs.

J'ai entendu parler, dit le Pere de St. Romuald, Feuillant, d'une fille qui s'alloit baigner toutes les nuits dans la Seine en rêvant; ce qu'elle continua jusqu'à ce que son pere, en étant averti, l'attendit une fois sur le chemin, & la fouetta si bien, pour lui faire perdre cette coutume, qu'elle s'éveilla, fort surprise de se voir nue au milieu de la rue. *Tref. Chron.*

Suivant le rapport de Fritsch, qui le tenoit du Pere del Rio, Jésuite, un maître d'école, nommé Gundisalve, alloit enseigner pendant la journée le catéchisme à des enfants, & venoit coucher le soir dans un Monastere, où la nuit, en dormant, il recommençoit ses leçons, grondoit les enfants, & entonnoit le chant de son école. Un Moine, dans la chambre duquel il couchoit, le menaça de le bien étriller, s'il ne restoit pas tranquille. Le maître d'école se coucha sur cette menace, & s'endormit. Dans la nuit, il se leve, prend de grands ciseaux, & va au lit du Moine,

qui, par bonheur, étoit éveillé, & le vit venir à la faveur d'un clair de lune : sur quoi il prit le parti de se glisser hors du lit, & de se cacher dans la ruelle. Le maître d'école donna plusieurs coups de ciseaux dans le traversin, & alla se recoucher. Le lendemain, tout ce qu'il put se rappeler, fut d'avoir rêvé que le Moine vouloit le rosser, & de s'être défendu avec des ciseaux.

Un jeune apprentif avoit apperçu, étant éveillé, un nid d'hirondelles au haut d'une tour, près d'une fenêtre ouverte. Il se leva, en dormant, va droit à la tour, trouve une grande échelle, qu'il n'auroit pas eu la force de remuer étant éveillé, la place où il faut, monte jusqu'au haut ; & quoique cette échelle fût de six aunes trop courte, il gagne la fenêtre, & s'éveillant enfin, il fut fort saisi d'effroi de se trouver dans une pareille situation.

Un Gentilhomme François avoit coutume de se lever la nuit en dormant, & de faire voler son faucon. Un soir couchant dans une hôtellerie, il avertit un cocher, qui étoit dans la même chambre, que cela pourroit bien lui arriver. Le cocher, qui étoit un malin drôle, lui dit qu'il étoit dans le même cas, & qu'il se levoit souvent la nuit pour fouetter ses chevaux à toute outrance, croyant les dégager d'un boubier. Le Gentilhomme se leve en chemise, prend son faucon, & le jette en criant très-fortement : *Hapasa, hapasa, hapal* ! Le cocher ne manqua pas de saisir aussi-tôt son fouet, & d'en décharger les coups les plus ferrés sur le Gentilhomme, en criant comme s'il étoit embourbé : il maltraita excessivement ce pauvre somnanibule ; mais il le guérit pour toute sa vie. Ce remede, à ce que l'on assure, a eu un pareil succès dans de sembla-

bles occasions. *Voyez le traité de Noctambulibus de Horstius , Médecin Allemand du seizieme siecle.*

Le somnambule le plus singulier qui ait été observé, est Jean-Baptiste Negretti, de Vicenze, domestique du Marquis Louis Sale. C'étoit un homme brun, d'une constitution fort seche, ardent, colere & ivrogne. Il étoit somnambule depuis l'âge de onze ans; mais ses accès le prenoient seulement en Mars, & duroient tout au plus jusqu'à la mi-Avril. MM. Reghlelini & Pigatti se firent un plaisir d'observer son état. Le dernier en fit, en 1745, une relation, dont on a rapporté les circonstances dans le *Journal Encyclopédique*, du mois de Juillet 1762. A l'entrée de la nuit, Negretti s'étant assis sur une chaise dans une anti-chambre, s'endormit, & passa un quart d'heure dans un sommeil ordinaire. Ensuite il se redressa pendant quelque-temps, & demeura immobile comme s'il eût voulu prendre garde à quelque chose. A la fin, il se leva, se promena dans l'anti-chambre, tira une tabatiere de sa poche, & voulut prendre du tabac. Mais comme il n'en trouva que fort peu, il prit un air fâché; & s'approchant de la chaise qu'un cavalier avoit coutume d'occuper, il le nomma par son nom, & lui demanda du tabac. On lui présenta une boîte ouverte; il prit du tabac, se mit ensuite dans l'attitude d'un homme qui écoute; & dès qu'il crut avoir reçu un ordre, il courut avec une bougie à un endroit où il y avoit ordinairement une chandelle qui brûloit; il crut allumer sa bougie; la tint comme il convenoit; & traversant tout doucement la salle, il descendit fort légèrement l'escalier, s'arrêtant & se tournant de temps en temps, comme s'il

eût éclairé quelqu'un. Arrivé à la porte de la maison, il s'arrêta, se rangea de côté, salua les personnes qu'il croyoit reconduire, s'inclinant à mesure qu'il se figuroit que chacun passoit; puis il éteignit sa bougie, remonta fort vite, & alla remettre la bougie à sa place. Le même soir il répéta trois fois cette scene. Étant sorti de l'anti-chambre, il entra dans la salle à manger, chercha dans sa poche la clef du buffet; & ne l'y trouvant point, il appella par son nom le valet qui avoit ordre de lui remettre cette clef tous les soirs avant que d'aller se coucher. On la lui présenta; il la prit, & ouvrit le buffet, en tira une soucoupe d'argent, sur laquelle il mit quatre flacons de verre, & alla à la cuisine, sans doute pour les remplir d'eau; mais il les rapporta vuides. Il monta; mais au milieu des degrés, il posa tout ce qu'il tenoit sur une espece de poteau, acheva de monter, & alla frapper à une porte. Comme on ne la lui ouvrit point, il redescendit, alla trouver le valet-de-chambre, lui fit quelques questions, revint en courant, poussa l'assiette du coude, & cassa les flacons, comme cela devoit arriver. Il frappa à la même porte, mais inutilement; redescendit, prit l'assiette en passant, & rentrant dans la salle à manger, posa cette assiette sur une petite table. De là il alla à la cuisine, prit un seau, le porta à la pompe, où il le remplit d'eau, & le rapporta à la cuisine. Il revint à la soucoupe; & n'y trouvant plus les flacons, il se fâcha, & dit qu'il falloit qu'ils fussent là, qu'il les y avoit mis; il demanda à d'autres domestiques s'ils les avoient ôtés. Après avoir bien cherché, il rouvrit le buffet, prit deux autres flacons, les rinça, y versa de l'eau, & les mit sur la soucoupe. Il
 porta

porta ensuite le tout dans l'anti-chambre, jusqu'à la porte de la salle, où le valet-de-chambre avoit coutume de les recevoir de ses mains. On lui prit donc la soucoupe & les flacons, & au bout de quelque temps, on les lui rendit; il les reporta au buffet, & remit le tout à sa place. Il alla tout de suite à la cuisine, essuya quelques plats avec un linge, les tint au feu, comme s'il eût voulu les sécher, & nettoya aussi les autres plats. Tout cela étant fait, il revint au buffet, mit la nappe & les serviettes dans une autre petite corbeille, & alla, chargé de tout cela, droit à une table, où il y avoit ordinairement une chandelle allumée. Il fit comme s'il cherchoit, à la lueur de cette chandelle, une fourchette & un couteau; reporta la corbeille, & ferma le buffet. Après avoir porté dans l'anti-chambre tout ce qu'il avoit tiré du buffet, & l'avoir posé sur une chaise, il prit une table ronde, à laquelle la Dame, sa maîtresse, mangeoit, & la couvrit fort proprement. Il y avoit tout auprès, une autre table de la même forme; il la touchoit quelquefois par méprise; mais il revenoit toujours à celle qu'il vouloit couvrir. Quand elle fut couverte, il se promena, se moucha, reprit sa tabatière, mais en retira les doigts sans prendre du tabac, comme s'il se fût souvenu, au bout de deux bonnes heures, qu'il n'y en avoit point trouvé; mais il y en eut de quoi verser sur sa main. Ici finit la première scène. On lui jeta un peu d'eau au visage, & il se réveilla.

Le lendemain, avant que Negretti fût endormi, le Marquis reçut compagnie dans sa chambre; ce qui n'arrivoit pas ordinairement. A mesure que la compagnie augmentoit, on demandoit des sièges. Pendant ce temps-là, Negretti

s'endormit ; après un petit sommeil , il se leva , se moucha , prit du tabac , & monta vite à un appartement pour chercher des chaises. Ce qu'il y eut de plus remarquable , c'est que tenant une chaise à deux mains , il rencontra une porte fermée , à laquelle il ne frappa point ; mais lâchant la chaise d'une main , il ouvrit la porte , reprit la chaise comme auparavant , & la porta précisément à l'endroit où elle devoit être. Cela fait , il alla au buffet , en chercha la clef , & se fâcha de ce qu'il ne la trouvoit pas : il prit une chandelle , & regarda dans tous les coins de la chambre , & sur toutes les marches de l'escalier , allant d'une grande vitesse , les yeux fixés à terre , & tâtant avec les mains , dans l'espérance de trouver la clef qu'il avoit perdue. Le valet-de-chambre la lui glissa dans sa poche. Après bien des recherches inutiles , Negretti mit par hasard la main dans sa poche , trouva la clef , se fâcha de sa sottise , ouvrit le buffet , prit une serviette , un plat & deux pains ; referma le buffet , & alla à la cuisine. Là , il apprêta une salade , tirant de l'armoire toutes les choses dont il avoit besoin ; & quand il eut fait , il s'affit à une table pour manger. On lui ôta ce plat , & on lui en mit à la place un de choux , assaisonnés d'un très-haut goût ; il continua de manger : on substitua à ces choux un gâteau , qu'il avala tout de même , sans paroître distinguer ces mets ; ce qui prouve qu'il n'avoit point goûté la salade par les organes du goût , mais que l'ame seule se donnoit cette sensation sans le ministère du corps. En mangeant , il prêtoit quelquefois l'oreille , croyant qu'on l'appelloit. Il se persuada une fois qu'on l'avoit effectivement appelé ; il descendit vite le degré pour se rendre à la salle ;

& voyant qu'on n'avoit rien à lui dire, il alla dans l'anti-chambre, & demanda aux domestiques, si on ne l'avoit pas appelé; sur quoi il revint d'assez mauvaise humeur se remettre à table dans la cuisine. Après avoir fini son repas, il dit, à demi-voix, qu'il iroit volontiers au cabaret prochain, pour y boire un coup, s'il avoit de l'argent. Il fouilla inutilement dans ses poches. A la fin, il sortit, en disant qu'il y alloit pourtant, qu'il payeroit le lendemain, & qu'on lui feroit bien crédit. Il descendit le degré fort vite, & courut au cabaret, qui étoit à deux portées de fusil de la maison; il frappe à la porte, sans essayer si elle étoit ouverte, comme s'il eût su qu'à ces heures-là, elle devoit être fermée. On ouvre; il entre, il appelle l'hôte, & demande un demi-septier de vin. On lui donne la même mesure d'eau, qu'il boit pour du vin; & après avoir fini, il dit qu'on lui feroit bien crédit jusqu'au lendemain. Là-dessus, il sortit, & revint vite au logis. Il rentra dans l'anti-chambre, & demanda aux domestiques, si son maître ne l'avoit point appelé. Il parut ensuite joyeux, & dit qu'il étoit sorti pour aller boire, & qu'il se trouvoit mieux. On lui ouvrit alors les yeux avec les doigts, il s'éveilla.

Troisième scene. Une nuit de vendredi, il se rappella, en dormant, que le précepteur des enfans de la maison lui avoit dit, que s'il étoit somnambule cette nuit-là, il n'avoit qu'à lui faire une soupe, la lui apporter, & qu'il lui donneroit de quoi boire. Là-dessus, il se leva la nuit dans le sommeil, & dit tout haut qu'il veut attraper le précepteur. Il descend d'abord manger à la cuisine; après quoi, il se rend à l'appartement du précepteur, & le prie de re-

nir sa parole. Le précepteur lui donne une petite piece de monnoie ; sur quoi Negretti prend le valet-de-chambre par le bras, le mene au cabaret, lui raconte, en buvant, d'une maniere bien circonstanciée, comment il a dupé le précepteur, dont il croyoit avoir reçu l'argent, étant éveillé. Il rioit de tout son cœur, but plusieurs fois à la santé du précepteur, & revint tout joyeux à la maison.

Une fois, pendant que Negretti étoit dans cet état de somnambule, quelqu'un s'avisa de le frapper à la jambe avec un bâton. Croyant que c'étoit un chien, il gronda ; & comme on continua à le frapper, il alla chercher une houffine, & poursuivit le prétendu chien en frappant de toute sa force. A la fin, il s'emporta, & accabla le chien d'injures, se désespérant de ne pouvoir pas le trouver. Il s'avisa de tirer un morceau de pain de sa poche, appella le chien par son nom, & tint la houffine cachée. On lui jetta un manchon, qu'il prit pour le chien, & sur lequel il déchargea sa fureur.

M. Pigatti observa plusieurs fois Negretti, & remarqua que chaque nuit il faisoit quelque chose de nouveau. Il observa aussi que, tant que son état duroit, il n'avoit aucun usage de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, ni du goût. On a vu qu'on pouvoit lui faire manger des mets différens sans qu'il s'apperçût du changement : il n'entendoit pas le plus grand bruit ; il n'appercevoit pas une chandelle qu'on tenoit assez près pour lui brûler les paupieres ; il ne sentoit pas une plume, avec laquelle on lui chatouilloit fortement le nez ; en un mot, rien ne faisoit impression sur lui. Pour l'attouchement, il l'avoit quelquefois assez fin, & d'autre fois fort grossier.

SONGES.

IL n'est que très-ordinaire de trouver des personnes qui ajoutent foi aux rêves, & on cite en leur faveur plusieurs songes qui ont reçu leur accomplissement ; mais il seroit bien plus étonnant si l'on ne pouvoit point en citer, vu le grand nombre de ceux qui rêvent.

André Pujon, de la haute Auvergne, en allant à Paris, passa par Riom. Il y rêva la nuit que l'anagramme de son nom étoit *pendu à Riom*. En effet, le lendemain il s'éleva une querelle entre un homme de son auberge & lui, & il tua son ennemi ; ce qui le fit pendre huit jours après dans Riom. *Faydit.*

Un soldat, étant couché dans la tranchée devant Landrecie, fut averti, par un songe, de se retirer promptement, s'il ne vouloit être accablé par une mine qui alloit jouer. A peine se fut-il levé, que la mine fit sauter l'endroit où il étoit couché. *Lettres de Grotius.*

Le même rapporte qu'un certain homme, qui ne savoit pas un mot de Grec, vint voir M. Saumaïse le pere, qui étoit Conseiller au Parlement de Dijon, & lui montra de certains mots qu'il avoit entendus la nuit en rêvant, & qu'il avoit écrits en caracteres françois à son réveil. Il demanda à M. Saumaïse s'il ne savoit pas ce qu'ils vouloient dire. Saumaïse lui répondit que cela signifioit : *Vas-t-en, ne vois-tu pas la mort qui te menace ?* Cet homme quitte aussi-tôt sa maison, & elle tombe la nuit suivante.

Maldonat, Jésuite, ayant formé le dessein de travailler à un commentaire sur les quatre Evan-

gélistes, crut voir, pendant quelques nuits, un homme qui l'exhortoit à finir promptement cet ouvrage, & qui l'assuroit qu'il l'acheveroit; mais qu'il survivroit peu de jours à la conclusion. Cet homme en même-temps lui marquoit un certain endroit du ventre, qui fut le même où Maldonat sentit les vives douleurs dont il mourut peu de temps après avoir achevé son ouvrage. *Alegambre.*

Le Pere Spinola, Missionnaire au Japon, avant que d'être arrêté par ordre du Gouvernement, rêva sur le minuit que des voleurs étoient entrés par force dans sa chambre. Le Pere d'Orléans assure gravement que c'étoit un avertissement de ce qui arriva une demi-heure après.

Peiresc, savant antiquaire, rêva une nuit qu'il étoit à Nîmes, où un orfevre lui présentoit une médaille d'or de Jules-César, dont il lui demandoit quatre écus. S'étant éveillé, il s'en alla à Nîmes; & comme il se promenoit par la ville, il rencontra un orfevre, à qui il demanda s'il n'avoit point quelques curiosités. L'orfevre lui répondit qu'il avoit une médaille d'or de Jules-César. Interrogé du prix, il demanda quatre écus, que M. Peiresc lui donna, voyant ainsi, avec plaisir, son songe accompli. *Gassendi.*

Dion Chrysostôme parle d'un certain Egyptien, joueur de luth, qui songea une nuit qu'il jouoit de son luth aux oreilles d'un âne. Cet Egyptien ne fit pas d'abord réflexion sur ce songe; mais quelque temps après, Antiochus, Roi de Syrie, étant venu à Memphis pour voir son neveu Ptolomée, le Roi fit venir le joueur de luth pour amuser Antiochus; mais ce Prince, qui n'aimoit point la musique, écouta d'un air distrait, & ordonna à ce musicien de se retirer.

Le pauvre homme, se voyant méprisé, se rappella le songe qu'il avoit fait, & ne put s'empêcher de dire en sortant : *J'avois bien rêvé ; que je jouerois devant une âne.* Antiochus, qui l'entendit, commanda qu'on le liât, & lui fit donner les étrivieres. Depuis ce moment, le musicien, bien étrillé, perdit l'habitude de rêver.

SOPHISME.

ON fait que le sophisme est une espece d'argumentation captieuse, dont se sert celui qui veut mettre en défaut son adversaire peu précautionné, & le faire tomber dans le piège. Quelques rhéteurs, pour mieux faire entendre cette espece d'argument, ont imaginé l'histoire suivante. Un crocodile avoit enlevé, sur le bord du Nil, le fils d'une pauvre femme ; cette mere désolée supplioit l'animal de lui rendre son fils. Le crocodile repliqua que sa demande seroit accordée, si elle répond juste à la question qu'il va lui faire : *Veux-je te rendre ton fils, ou non ?* lui demanda le crocodile. La femme, soupçonnant que l'animal vouloit la tromper, répondit avec douleur : *Tu ne veux pas me le rendre ?* & demanda que son fils lui fût rendu, comme ayant pénétré la véritable intention du crocodile. *Point du tout*, répartit le monstre ; *car si je te le rendois, tu n'aurois pas dit vrai ;* ainsi, je ne puis te le donner sans que ta premiere réponse ne soit fausse ; ce qui est contre notre convention.

Zénon d'Elée, Philosophe de l'antiquité, qui se plaisoit à embarrasser par des raisonnements captieux tous ceux avec lesquels il disputoit, soutenoit qu'Achille, qui iroit dix fois plus vite

qu'une tortue , ne pourroit néanmoins jamais l'atteindre si cet animal avoit une lieue d'avance. Car tandis qu'Achille , disoit Zénon , feroit la premiere lieue , la tortue feroit le dixieme de la seconde lieue ; & tandis qu'Achille feroit le dixieme de la seconde lieue , la tortue feroit le dixieme de cette dixieme , ou un centieme , & ainsi à l'infini. Ce sophiste supposoit faussement que tous les dixiemes composoient un espace infini ; mais il est aisé de concevoir qu'ils font une progression géométrique , dont les termes vont , en diminuant , à l'infini.

On peut encore citer ici , comme un exemple de sophisme , le fameux procès de l'orateur Protagoras. Cet orateur étoit convenu avec un jeune homme nommé Evalthe , de lui enseigner les secrets de son art , moyennant une somme dont la moitié seroit payée sur le champ , l'autre , après le gain de la premiere cause du jeune Avocat. Evalthe refusant de plaider , son maître le traduisit au tribunal de l'Aréopage , & lui dit devant les Juges : Si le jugement qu'on va porter m'est favorable , vous terez condamné ; s'il m'est contraire , vous serez également mon débiteur , puisque vous aurez gagné votre premiere cause. Vous vous trompez , reprit le disciple : Si je gagne , l'Aréopage vous condamnera , & je ne vous devrai plus rien ; si je perds , je serai quitte , puisque j'aurai perdu ma premiere cause. Les Juges laisserent cette subtile question indécise , & sauverent l'honneur du tribunal par le refus de leur arrêt. *Discours sur le Barreau d'Athenes.*



S O T.

CE mot a différentes significations en François, qu'il n'est pas besoin d'expliquer, & que la réponse suivante fera connoître. Une jeune Princesse avoit vu un très-beau tableau chez un Ambassadeur d'Angleterre, & l'avoit fort loué. Cet Ambassadeur, qui passoit pour être très-galant, se saisit aussi-tôt de cette occasion pour faire sa cour à la Princesse, lui envoya le tableau, & la pria instamment de le garder. Elle le montra au Prince son mari, qui l'examina avec beaucoup d'attention. Que dites-vous, Monsieur, lui dit-elle, de ce présent que M. l'Ambassadeur m'a fait ? » Tout ce que je puis » dire là-dessus, Madame, lui répondit-il en » admirant la beauté de ce tableau, c'est qu'il » faut que cet Ambassadeur soit un grand sot, » ou que je le sois ».

S O T T I S E.

L'IGNORANCE, jointe à la suffisance, est appelée *sottise*. Un brillant Marquis étoit allé chercher des Dames pour les mener à l'observatoire de Paris, où devoit se faire l'observation d'une éclipse du soleil, par le célèbre Cassini. La toilette avoit retardé l'arrivée de cette compagnie, & l'éclipse étoit passée lorsque le petit-maître se présenta à la porte. On lui annonce qu'il est venu trop tard, & que tout est fini. Montez toujours, Mesdames, leur dit-il ; Monsieur de Cassini est de mes amis, & il aura

la complaisance de recommencer pour moi.

Des sots de la même espece dispuoient très-ennuyeusement à table, pour savoir s'il falloit dire au laquais de son voisin : *Donnez-moi à boire ; je vous prie de me donner à boire , ou faites-moi boire.* Une Dame ayant été prise pour juge, leur dit : » Messieurs, des gens bien nés » & bien élevés comme vous, doivent dire, ce » me semble : *Je vous prie, Monsieur, de me mener boire* ».

Un Financier, fort sot & fort impertinent, (car l'un sans l'autre ne va guere) se trouvoit à table avec un savant : il paroissoit surpris de ce que cet homme de Lettres ne refusoit point aux morceaux délicats qu'on lui présentoit. Eh quoi, disoit-il, les Philosophes usent-ils de ces friandises ? Et pourquoi non ? lui répondit le savant ; vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorants ?

S O U R D S E T M U E T S.

UN Philosophe, habile observateur, desiroit de savoir quelles idées feroit naître dans un sourd & muet de naissance, le clavecin oculaire du Pere Castel. Il le mena un jour voir cette ingénieuse machine. Ce sourd n'eut pas plutôt aperçu le jeu rapide & varié des éventails du Pere Castel, qu'il tomba dans une sorte d'admiration. Quel étoit le fondement de sa surprise ? Que pensoit-il ? Il s'imagina que ce génie inventeur étoit sourd & muet aussi ; que son clavecin lui servoit à converser avec les autres hommes ; que chaque nuance avoit sur le clavier la valeur d'une des lettres de l'alphabet, &

qu'à l'aide des touches & de l'agilité des doigts, il combinoit ces lettres, & en formoit des mots, des phrases; enfin, tout un discours en couleurs. Cette idée lui en suggéra un autre : il crut que la musique étoit une façon particulière de communiquer la pensée, & que les instruments, les vielles, les violons, les trompettes, étoient entre nos mains d'autres organes de la parole. C'étoit bien là, dira-t-on, le système d'un homme qui n'avoit jamais entendu ni instruments, ni musique. Mais que l'on considère ce système, qui est évidemment faux pour tout autre, est presque démontré pour un sourd & muet. Lorsque ce sourd se rappelle l'attention que nous donnons à la musique, & à ceux qui jouent d'un instrument, les signes de joie ou de tristesse qui se peignent sur nos visages & dans nos gestes, quand nous sommes frappés d'une belle harmonie, & qu'il compare ces effets avec ceux du discours & des autres objets extérieurs, comment peut-il imaginer qu'il n'y a pas de bon sens dans les sons, quelque chose que ce puisse être, & que ni les voix, ni les instruments ne réveillent en nous aucune perception distincte ? N'est-ce pas là, ajoute l'observateur ingénieux, une fidelle image de nos pensées, de nos raisonnements, de nos systèmes ; en un mot, de nos concepts, qui ont fait de la réputation à tant de Philosophes ? Toutes les fois qu'ils ont jugé des choses, qui, pour être bien comprises, sembloient demander un organe qui leur manquoit, ce qui leur est souvent arrivé, ils ont montré moins de sagacité, & se sont trouvés plus loin de la vérité que ce sourd & muet.

Le sourd & muet de naissance, dont parle notre observateur, ne manquoit pas d'esprit, &

avoit le geste expressif ; & il rapporte à ce sujet
 le fait suivant. » Je jouois un jour aux échecs ; &
 » le muet me regardoit jouer : mon adversaire
 » me réduisit dans une position embarrassante.
 » Le muet s'en aperçut à merveille ; & croyant
 » la partie perdue , il ferma les yeux , inclina la
 » tête , & laissa tomber ses bras ; signes par les-
 » quels il m'annonçoit qu'il me tenoit pour
 » mât ou mort. Remarquez en passant combien
 » la langue de gestes est métaphorique. Je crus
 » d'abord qu'il avoit raison ; cependant comme
 » le coup étoit composé , & que je n'avois pas
 » épuisé les combinaisons , je ne me pressois pas
 » de céder , & je me mis à chercher une res-
 » source. L'avis du muet étoit toujours qu'il
 » n'y en avoit point ; ce qu'il disoit très-claire-
 » ment en secouant la tête , & en remettant les
 » pieces perdues sur l'échiquier. Son exemple
 » invita les autres spectateurs à parler sur le
 » coup , on l'examina ; & à force d'essayer de
 » mauvais expédients , on en découvrit un bon.
 » Je ne manquai pas de m'en servir , & de faire
 » entendre au muet qu'il s'étoit trompé , & que
 » je sortirois d'embarras malgré son avis. Mais
 » lui , me montrant du doigt tous les spectateurs
 » les uns après les autres , & faisant en même-
 » temps un petit mouvement des levres qu'il
 » accompagna d'un grand mouvement de ses
 » deux bras , qui alloient & venoient dans la di-
 » rection de la porte & des tables , me répondit
 » qu'il y avoit peu de mérite à être sorti du mau-
 » vais pas où j'étois , avec les conseils du *tiers* ,
 » du *quart* & des *passants* ; ce que ses gestes
 » signifioient si clairement , que personne ne s'y
 » trompa , & que l'expression populaire , *con-*
 » sulter le *tiers* , le *quart* & les *passants* , vint

» à plusieurs en même-temps : ainsi, bonne ou
 » mauvaise, notre muet rencontra cette ex-
 » pression en gestes ».

Il n'y auroit peut-être pas de meilleur juge du langage par gestes, & en général du jeu de théâtre, qu'un sourd. Le même observateur rapporte une expérience qu'il a faite, & dont il avoue avoir tiré plus de lumière sur les mouvements & les gestes, que de toutes les lectures du monde. Un jour qu'on jouoit une piece qu'il connoissoit, il alla à la comédie aux troisiemes loges; car plus il étoit éloigné des acteurs, mieux il étoit placé pour son expérience. Aussitôt que la toile fut levée, & le moment venu où tous les autres spectateurs se disposoient à écouter, il mit ses doigts dans ses oreilles, non sans quelque étonnement de la part de ceux qui l'environnoient. Il les tenoit opiniâtement bouchées, tant que l'action & le jeu de l'acteur lui paroissoient d'accord avec le discours qu'il se rappelloit. Il n'écoutoit que quand il étoit dérouteré par les gestes, ou qu'il croyoit l'être. On avouera ici, avec notre observateur, qu'il y a bien peu de comédiens en état de soutenir une pareille épreuve.

M. le Sage, Auteur de *Gilblas*, & de plusieurs pieces de théâtre, étoit devenu absolument sourd dans sa vieillesse; cependant il ne discontinuoit point d'aller à la représentation de ses pieces : il n'en perdoit presque pas un mot; il disoit même qu'il n'avoit jamais mieux jugé ni du jeu, ni de ses pieces, que depuis qu'il n'entendoit plus les acteurs.



S O U R N O I S.

IL est de certains caractères, tel que celui du *sournois*, qui demandent à être mis en scène pour être peints avec succès. Deux contes très-naïfs, l'un de Rabelais, & l'autre de Scarron, nous présentent cette manière de peindre. Nous les rapporterons ici. On pourra peut-être prendre plaisir à les *paralléliser*, diroit maître François.

» En une nauf ou navire, étoit le taciturnien ;
 » songe creux & malignement intentionné *Panurge* : En ce même navire étoit un marchand
 » de moutons nommé *Dindenault*, homme gail-
 » lard, raillard, grand ribleur, & dégoiseur de
 » gaufferies, lequel voyoit Panurge tout débiffé
 » de mine, & mal en point d'acoutrement, dé-
 » housillé de chevelure, veste délabrée, équil-
 » lettes rompues, boutons interminants, chauf-
 » ses pendantes, & lunettes pendues au bonnet.
 » Le marchand donc s'émancipa en gaufferies
 » sur chaque pièce d'icelui acoutrement, mais
 » spécialement sur ses lunettes, lui disant avoir
 » su, par tradition vulgaire, que tout homme
 » arborant lunettes, fut toujours mal voulu des
 » femmes étrangères, & vilipendé de la sienne
 » domestique ; sur lesquels pronostics, apostro-
 » phant Panurge en son honneur, l'appellant je
 » ne fais comment, *Id est*, d'un nom qui réveilla
 » Panurge de sa léthargie rêveuse, car rêvoit
 » juste en ce moment aux inconvénients à venir
 » de son futur mariage. Holà, holà, mon bon
 » marchand, dit d'abord Panurge, d'un air niais
 » & bonace, holà vous dis-je ; car oncques ne

» fus, ni ne puis maintenant être ce qui n'est
» nul que par mariage : à quoi répartit Dinde-
» nault, que marié ou non marié, c'est tout un ;
» car fruits de cornuaille sont fruits précoces,
» & m'est avis, que pour porter tels fruits, êtes
» fait & moulé comme de cire : oui, cette plante
» mordra sur votre chef, comme chiendent sur
» terre grasse. Ho, ho, ho, reprit bonnement
» Panurge, quartier, quartier ; car par la vertu
» bœuf ou âne que je suis, ne puis avoir esprit
» d'aigle perçant les nues, par quoi gaunissez-
» vous de moi, si c'est votre plaisir : mais rien
» ne répliquerai faute de réplique : prenons pa-
» tience. Patience vous duira, dit le Marchand,
» comme à tant d'autres : patience est vertu
» maritale. Patience soit, interrompit Panurge ;
» mais changeons de propos : vous avez là force
» beaux moutons, m'en vendriez-vous bien un
» par aventure ? O le vaillant acheteur de mou-
» tons ! dit le Marchand, feriez volontiers, plus
» convenablement vous acheter un bon habit
» pour quand vous ferez marié, habit de mé-
» nage, habit avenant, manteau profitable,
» chapeau commode, & panache de cerf. Pa-
» tience, dit Panurge, & vendez-moi seule-
» ment un de vos moutons. Tubeu ! dit le Mar-
» chand, ce seroit fortune pour vous qu'un de
» ces béliers ; vendriez la fine laine pour faire
» draps, la lisse peau pour faire cuirs, la chair
» friande pour nourrir Princes, & la petite oye,
» pieds & tête, vous resteroient, & cornes en-
» core sur le marché. Patience, dit Panurge,
» tout ce que dites de cornement a été corné
» aux oreilles tant & tant de fois ; laissons ces
» vieilleries, sottises nouvelles sont plus de mise.
» Ah ! qu'il dit bien, reprit le Marchand : il mé-

» rite que mouton je lui vende , il est bon-
» homme : ça parlons d'affaire. Bon , dit Pa-
» nurge en joie , vous venez au but , & je n'au-
» rai plus besoin de patience. Ça , dit le Mar-
» chand , écoutez-moi. J'écoute , dit Panurge.
» *Le Marchand.* Approché cette oreille droite.
» *Panurge.* Qu'est-ce ? *Le Mar.* Et la gauche.
» *Pan.* Hé bien. *Le Mar.* Et l'autre encore. *Pan.*
» N'en ai que ces deux. *Le Mar.* Ouvrez-les
» donc toutes grandes. *Pan.* A votre comman-
» dement. *Le Mar.* Vous allez au pays des Lan-
» ternois ? *Pan.* Oui. *Le Mar.* Voir le monde ?
» *Pan.* Certes. *Le Mar.* Joyeusement ? *Pan.*
» Voir. *Le Mar.* Sans vous fâcher ? *Pan.* N'en
» ai d'envie. *Le Mar.* Vous avez nom Robin ?
» *Pan.* Si vous voulez. *Le Mar.* Voyez-vous
» ce mouton ? *Pan.* Vous me l'allez vendre. *Le*
» *Mar.* Il a nom Robin comme vous. Ha , ha ,
» ha... vous allez au pays des Lanternois voir
» le monde joyeusement , sans vous fâcher ; ne
» vous fâchez donc guere si Robin mouton n'est
» pas pour vous. Bez , bez , bez , & continua
» ainsi bez , bez , aux oreilles du pauvre Panur-
» ge , en se moquant de sa lourderie. Oh ! patien-
» ce , patience , reprit Panurge , baissant épaule
» & tête en toute humilité : a bon besoin de pa-
» tience , qui mouton veut avoir de Dinde-
» nault ; mais je vois que vous me lanternifibo-
» lisez ainsi pour ce que me croyez pauvre he-
» re , voulant acheter sans payer , ou payer sans
» argent , & en ce vous vous trompez à la mi-
» ne , car voici de quoi faire emplette. Disant
» cela , Panurge tire ample & longue bourse ,
» que par cas fortuit , contre son naturel , avoit
» pleine de ducats , de laquelle opulence le
» Marchand fut ébahi , & incontinent gaufferie

» cessa à l'aspect d'objet tant respectable comme
» est argent. Par icelui alleché, le Marchand
» demanda, quatre, cinq, six fois plus que ne
» valoit le mouton ; à quoi, Panurge fit com-
» me riche enfant de Paris, le prit au mot, de
» peur que le mouton ne lui échappât ; tirant de
» sa bourse le prix exorbitant, sans autre mot
» dire que patience, patience ; mit les deniers
» ès mains du Marchand, & choisit à même le
» troupeau, un grand & beau maître mouton,
» qu'il emporta brandi sous son bras ; car de
» force autant que malin vouloir avoit : cepen-
» dant le mouton crioit, bêloit ; & en consé-
» quence naturelle, oyant celui-ci bêler, bê-
» loient ensemblement les autres moutons, com-
» me disans en leur langage moutonnois : Où
» menez-vous notre compagnon ! De même di-
» soient, mais en langage plus articulé, les as-
» sistants à Panurge ! Où diantre menez-vous ce
» mouton, & qu'en allez-vous faire ? A quoi ré-
» pond Panurge : Le mouton n'est-il pas à
» moi ? je l'ai bien payé, & chacun de son bien
» fait ce qu'il s'avise. Ce mouton s'appelle Ro-
» bin, comme moi ; Dindenaut l'a dit ; Robin
» mouton fait bien nager, je le vois à sa mine.
» Et ce disant, subitement jeta son mouton en
» pleine mer, criant : Nage, Robin ; nage mon
» mignon. Or, Robin mouton allant à l'eau,
» criant, bêlant, tous les autres moutons criants,
» bêlants en pareille intonation, commencerent
» soi jetter après & sauter en mer à la file, si
» que le débat entr'eux étoit à qui suivroit le
» premier son compagnon dans l'eau ; car na-
» ture a fait de tous les animaux mouton le plus
» sot, & à suivre un mauvais exemple le plus
» enclin, fors l'homme. Le Marchand, tout

» ceci voyant, demeurant stupéfait, & tout
» effrayé, s'efforçant à retenir ses moutons &
» de tout son pouvoir; pendant quoi Panurge,
» en son sang-froid rancunier, lui disoit: Pa-
» tience, Dindenaut, patience, & ne vous bou-
» gez ni tourmentez, Robin monton reviendra
» à nage, & ses compagnons le resuivront. Ve-
» nez, Robin, venez, mon fils: & ensuite
» crioit aux oreilles de Dindenaut, comme avoit
» par Dindenaut été crié aux fiennes, en signe
» de moquerie: bez, bez. Finalement. Dinde-
» naut voyant périr tous ses moutons, en prit
» un grand & fort par la queue, cuidant, ainfi;
» lui retenant, retenir le reste; mais ce mouton
» puissant entraîna Dindenaut lui-même en l'eau;
» ce fut lors que Panurge redoubla de crier:
» Nage, Robin, nage, Dindenaut; bez, bez,
» bez; tant que parnoyement de moutons & du
» Marchand, cette aventure fut finie, dont Pa-
» nurge ne rioit que sous barbe, parce que ja-
» mais on ne le vit rire en plein, que je sache".
Moliere, comme l'a observé Dufresny, a pris
dans ce conte de Rebelais, deux ou trois jeux
de théâtre: & la Fontaine, plusieurs bons mots.

Le comédien la Rancune, un des héros du
Roman comique de Scarron, entre dans une hô-
tellerie un peu plus que demi-ivre. La servante
de la Rapiniere, (autre héros du Roman) qui
le conduisoit, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un
lit. Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse; si
nous n'avions pas d'autre pratique que celle-là,
notre louage seroit mal payé. Taisez-vous,
sotte, lui dit son mari; Monsieur de la Rapi-
niere nous fait trop d'honneur; que l'on dresse
un lit à ce Gentilhomme. Voire qui en auroit,
dit l'hôtesse; il ne m'en restoit qu'un, que je

viens de donner à un marchand du bas-Maine. Le marchand entra là-dessus ; & ayant appris le sujet de la contestation , offrit la moitié de son lit à la Rancune , soit qu'il eût affaire à la Rapiniere , ou qu'il fût obligé de son naturel. La Rancune l'en remercia , autant que la sécheresse de civilité le pût permettre. Le marchand soupa ; l'hôte lui tint compagnie , & la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisieme , & se mit à boire sur nouveaux fraix. Ils parlerent des impôts , pestèrent contre les maltôtiers , réglerent l'Etat , & se réglerent si peu eux-mêmes , l'hôte tout le premier , qu'il tira sa bourse de sa pochette , & demanda à compter , ne se souvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme & sa servante l'entraînerent par les épaules dans sa chambre , & le mirent sur un lit tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine , & qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder. A quoi le marchand lui répondit qu'une nuit étoit bientôt passée. Le lit n'avoit point de ruelle , & joignoit la muraille ; la Rancune s'y jeta le premier ; & le marchand s'y étant mis après , en la bonne place , la Rancune lui demanda le pot-de-chambre. Eh ! qu'en voulez-vous faire , dit le marchand ? Le mettre auprès de moi , de peur de vous incommoder , dit la Rancune. Le marchand lui répondit qu'il le lui donneroit quand il auroit affaire ; & la Rancune n'y consentit qu'à peine , lui protestant qu'il étoit au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre ; & à peine commença-t-il à dormir de toute sa force , que le malicieux comédien , qui étoit homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre , tira

le pauvre marchand par le bras, en lui criant : Monsieur, ho, Monsieur ? Le marchand, tout endormi, lui demanda en bâillant : Que vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le pot-de-chambre, dit la Rancune, qui se mit en devoir de pisser ; & après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire, juré cent fois entre ses dents, & s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot-de-chambre au marchand, sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre, & dit, ouvrant la bouche aussi grande qu'un four, à force de bâiller : Vraiment, Monsieur, je vous plains bien ; & se rendormit tout aussi-tôt. La Rancune le laisse embarquer bien avant dans le sommeil ; & quand il le vit ronfler comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie, le perfide l'éveilla encore, & lui demanda le pot-de-chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui remit entre les mains, aussi bonnement qu'il avoit déjà fait ; & la Rancune le porta à l'endroit par où l'on pisse avec aussi peu d'envie de pisser que de laisser dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avoit fait, & fut deux fois plus longtemps à ne point pisser, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot-de-chambre, & ajoutant que ce n'étoit pas la raison, & qu'il le prendroit bien. Le pauvre marchand, qui eût alors donné tout son bien pour dormir son saoul, lui répondit toujours en bâillant, qu'il en usât comme il lui plairoit, & remit le pot-de-chambre en sa place, & se donnerent le bon soir fort civilement ; & le pauvre marchand eût parié tout son bien, qu'il alloit faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune, qui savoit bien ce qui devoit arri-

ver , laissa dormir de plus belle ; & sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormoit si bien , il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac , l'accablant de tout son corps , & avançant l'autre bras hors du lit , comme on fait quand on veut amasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand , se sentant étouffer & écraser la poitrine , s'éveilla en sursaut , criant horriblement : Eh ! morbleu , Monsieur , vous me tuez. La Rancune , d'une voix aussi douce & posée que celle du marchand avoit été véhémence , lui répondit : Je vous demande pardon , je voulois prendre le pot-de-chambre. Ah ! vertubleu , s'écrie l'autre , j'aime bien mieux vous le donner , & ne dormir de toute la nuit ; vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien , & se mit à pisser si largement & si roide , que le bruit seul du pot-de-chambre eût pu réveiller le marchand : il emplit le pot-de-chambre , bénissant le Seigneur avec un hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de sa copieuse éjaculation d'urine , qui lui faisoit espérer un sommeil qui ne seroit plus interrompu , quand le maudit la Rancune , faisant semblant de remettre le pot-de-chambre à terre , lui laissa tomber le pot-de-chambre & tout ce qui étoit dedans sur le visage , sur la barbe & sur l'estomac , en criant , en hypocrite : Eh ! Monsieur , je vous demande pardon. Le marchand ne répondit rien à sa civilité ; car aussi-tôt qu'il se sentit noyé de pissat , il se leva heurlant comme un homme furieux , & demanda de la lumière. La Rancune , avec une froideur capable de faire renier un théatin , lui disoit : Voilà un grand malheur ! Le marchand continua ses cris.

L'hôte, l'hôtesse, les servantes & les valets y vinrent. Le marchand leur dit qu'on l'avoit fait coucher avec un diable, & pria qu'on lui fit du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit. Il ne répondit rien, tant il étoit en colere ; prit ses habits & ses hardes, & s'en alla se sécher dans la cuisine, où il passa le reste de la nuit sur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il avoit fait. Il lui dit, feignant une grande ingénuité : Je ne fais de quoi il peut se plaindre ; il s'est éveillé, m'a réveillé en criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe, ou qu'il soit fou ; & de plus, il a pissé au lit. L'hôtesse y porta la main, & dit qu'il étoit vrai, que son matelas étoit tout percé, & jura son grand Dieu qu'il le payeroit. Ils donnerent le bon soir à la Rancune, qui dormit toute la nuit, aussi paisiblement qu'auroit fait un homme de bien.

S U I C I D E.

PHILIPPE Mordant, cousin-germain de ce fameux Comte de Péterboroug, si connu dans toutes les Cours de l'Europe, étoit un jeune homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout, & passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce Mordant un dégoût de la vie ; il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, & même fit des vers, dont voici les derniers traits en François :

L'opium peut aider le sage ;
Mais selon mon opinion,

Il lui faut , au-lieu d'opium ,
Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes , & se dépêcha d'un coup de pistolet , sans en avoir donné d'autre raison , sinon que son ame étoit lasse de son corps ; & que quand on est mécontent de sa maison , il faut en sortir.

Il sembloit qu'il eût voulu mourir , parce qu'il étoit dégoûté de son bonheur. Richard Smith donna un étrange spectacle au monde , pour une cause fort différente. Richard Smith étoit dégoûté d'être réellement malheureux : il avoit été riche , & il étoit pauvre ; il avoit eu de la santé , & il étoit infirme. Il avoit eu une femme , à laquelle il ne pouvoit faire partager que sa misere ; un enfant au berceau étoit le seul bien qui lui restoit. Richard Smith & Bridget Smith , d'un commun consentement , après s'être tendrement embrassés , & avoir donné le dernier baiser à leur enfant , ont commencé par tuer cette pauvre créature , ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connois nulle part , ajoute M. de *Voltaire* , qui rapporte ces faits , aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. Brindlai , leur cousin ; est aussi singulière que leur mort même. Nous croyons , disent-ils , que Dieu nous pardonnera , &c. Nous avons quitté la vie , parce que nous étions malheureux sans ressource , & nous avons rendu à notre fils unique le service de le tuer , de peur qu'il ne devînt aussi malheureux que nous , &c. Il est à remarquer que ces gens , après avoir tué leur fils , par tendresse paternelle , ont écrit à un ami pour lui recommander leur chat & leur

chien. Ils ont cru apparemment, qu'il étoit plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne vouloient pas être à charge à leurs amis.

Mylord Scarborough a quitté la vie avec le même sang-froid qu'il avoit quitté sa place de Grand-Ecuyer. On lui reprochoit, dans la chambre des Pairs, qu'il prenoit le parti du Roi, parce qu'il avoit une belle charge à la Cour. Messieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion ne dépend pas de ma place, je m'en démetts dans l'instant. Il se trouva depuis embarrassé entre une maîtresse qu'il aimoit, mais à qui il n'avoit rien promis, & une femme qu'il estimoit, mais à qui il avoit fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras. *Mélanges de littérature & de philosophie.*

Robeck, qui étoit un autre fou de cette espèce, délibéra avant de se tuer. Il délibéra même si posément, qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien pesant, bien froid; & quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner la mort, il se la donna avec la même tranquillité. *Rousseau.*

Une Dame d'un certain âge, seule, riche & sans enfants, avoit reçu dans sa maison un ouvrier qui travailloit en journée, & qui étoit chargé d'une femme & d'un petit enfant. C'étoient d'honnêtes gens, fort rangés & fort laborieux; mais leur travail suffisoit à peine à leur subsistance. La femme de l'ouvrier alla, au bout de quelques jours, trouver la maîtresse de la maison, & la pria de lui permettre de laisser son enfant auprès d'elle pendant qu'elle sortiroit pour une affaire très-pressée. La Dame y consentit. Mais, ma bonne Dame, insista la pauvre femme,

me, je vous le recommande bien : ne le laissez manquer de rien jusqu'à ce que je revienne, je vous en conjure. La Dame l'assura qu'elle en auroit soin, & la mere sortit. On ne la revit pas de la journée, ni le pere non plus. Trois jours se passent sans qu'on entende parler d'eux; enfin, on découvrit qu'ils s'étoient jettés tous deux dans la Tamise. La Dame s'est regardée comme engagée par sa parole à prendre soin de l'enfant qu'on lui avoit confié, & elle s'est chargée de son éducation. *Papiers Anglois de 1761.*

Les mêmes papiers Anglois de 1762, font mention qu'au mois de Décembre, un pauvre homme, ayant été ramasser du bois mort dans la forêt de HydePark, vit un Gentilhomme bien mis, ayant une épée à son côté & une co-carde à son chapeau, qui se promenoit d'un air triste & rêveur. Ce pauvre homme, croyant que c'étoit un Officier qui venoit là pour se battre en duel, se cache derriere un rocher. Le Gentilhomme s'approcha de cet endroit, ouvrit un papier qu'il lut avec l'air fort ému, & qu'il déchira. Il tira ensuite un pistolet de sa poche, regarda l'amorce, & battit la pierre avec une clef. Après avoir jetté son chapeau à terre, il appuya le pistolet sur son front; l'amorce prit; le coup ne partit point. L'homme qui s'étoit caché s'élança sur l'Officier, & lui arracha son pistolet; mais celui-ci mit l'épée à la main, & voulut en percer son libérateur, qui lui dit tranquillement :
» Frappez, je crains aussi peu la mort que vous ;
» mais j'ai plus de courage : il y a plus de vingt
» ans que je vis dans les peines & dans l'indi-
» gence ; & je laisse à Dieu le soin de mettre fin
» à mes maux ". Le Gentilhomme, touché de cette réponse, resta un moment immobile, ré-

pandit un torrent de larmes , & tira sa bourse qu'il donna à cet honnête vieillard. Il prit ensuite son nom & son adresse , lui fit jurer de ne faire aucunes perquisitions à son sujet , si le hasard les faisoit rencontrer encore.

Une Angloise , à qui l'extrême misère avoit tourné la tête , ne voyoit pour elle d'autre parti que d'aller se jeter dans la Tamise : elle exécuta cet affreux projet ; mais un homme qui se trouva près de-là , l'arracha des bras de la mort. Il s'attendoit à quelque remerciement de la part de cette malheureuse femme , lorsqu'elle lui dit d'un air assez tranquille : Puisque vous m'avez privée de la seule ressource qui me restoit , vous êtes obligé de m'en indemniser ; je suis dans la plus affreuse misère , vous voulez que je vive , vous me nourrirez donc. *Journal Encyclopédique.*

Terminons cet article de Suicide par cette belle pensée de M. Rousseau. — Que font dix , vingt , trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaisir passent comme un ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même , son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure , & c'est par lui qu'elle est quelque chose. O homme ! ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; & que si c'est un mal d'avoir vécu , c'est une raison de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus , qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme , qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être , & tromper ta destination.



S U I S S E S.

LA Suisse, abondante en hommes qu'elle est hors d'état de nourrir, s'est vue depuis longtemps obligée de les envoyer au service de différents Princes qui veulent les soudoyer ; c'est ce qui a pu donner lieu à ce proverbe : *Point d'argent , point de Suisse.*

L'empressement de tous les Souverains à avoir des soldats de cette nation , fait le plus bel éloge de leur valeur. François I fut un jour rendre aux Suisses la justice qu'ils méritoient. Ce Prince , prisonnier à la bataille de Pavie , en 1525 , fut conduit , après l'action , à travers le champ de bataille où il devoit être gardé. Les Impériaux lui firent observer que tous ses Gardes-Suisses s'étoient fait tuer dans leur rang , & qu'ils étoient couchés morts les uns près des autres. *Si toutes mes troupes avoient fait leur devoir comme ces braves gens ;* dit ce Prince attendri à ce spectacle , *je ne serois pas votre prisonnier , mais vous seriez les miens.* Histoire militaire des Suisses au service de France.

Un Ministre de Louis XIV disoit à ce Prince , devant Pierre Stuppa , Colonel du régiment des Gardes-Suisses , qu'avec l'or & l'argent que les Suisses avoient reçus des Rois de France , on pourroit paver une chaussée de Paris à Basle.

» Cela peut être vrai , Sire , réplique le Colonel ; mais aussi , si on pouvoit rassembler tout

» le sang que ceux de ma nation ont versé pour

» le service de Votre Majesté , & des Rois ses

» prédécesseurs , on pourroit en faire un canal

» pour aller de Paris à Basle ”.

La franchise & la naïveté forment le principal caractère du Suisse ; on lui reproche, non sans quelque raison, d'être obstiné & peu sobre.

Un Suisse avoit été posté à la porte d'une salle d'assemblée ; il lui avoit été ordonné de ne laisser entrer que ceux qui auroient des billets. Un homme de qualité se présente avec sa compagnie ; le Suisse, qui ne lui vit point de billets, lui dit brusquement : *Entrer dedans point*. Jamais on ne put le fléchir que lorsque l'homme de qualité s'avisa de lui dire : *Moi ne vouloir point entrer dedans, mais vouloir sortir dedans*. Ah ! pour sortir bon, dit le Suisse ; mais pour entrer point ; & alors il le pousse lui-même dans la salle. Combien de personnes ressemblent à ce Suisse, & ne s'arrêtent qu'au mot !

On demandoit à un Suisse si son maître y étoit. — Il n'y est pas. — Quand reviendra-t-il ? — Lorsque Monsieur, répondit le Suisse, a donné ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne fait quand il reviendra.

Deux soldats aux Gardes & un Suisse buvoient ensemble plusieurs bouteilles de vin dans une cour ; & comme il pleuvoit, le Suisse avoit soin, toutes les fois qu'on lui versoit à boire, d'élever son chapeau au-dessus de son verre, de peur qu'il n'y tombât une goutte d'eau.

On a fait ce conte d'un Suisse qui se sentoit indisposé. Il alla consulter un Médecin, qui lui ordonna un lavement le soir, le lendemain matin une saignée & un lavement, & le matin du jour suivant une médecine. Le Suisse, étant retourné chez lui, fit réflexion qu'il avoit un voyage à faire le lendemain. Comme il ne pouvoit pas retarder ce voyage, il s'avisa de prendre le soir même tout ce que le Médecin lui

avoit ordonné, & partit sans songer depuis à son mal.

Madame de Montespan, qui venoit de succéder à la Duchesse de la Valliere, dans le cœur du Roi, alla voir une de ses amies qu'elle ne trouva point. Elle recommanda bien au Suisse de dire à la Dame du logis qu'elle étoit venue pour la voir. Me connois-tu bien, lui dit-elle? Oh qu'oui, répondit le Suisse; c'est vous qui avez acheté la charge de Madame la Valliere.

Paris, dit Scarron, dans son *Roman comique*, a un rieur d'office dans chacun de ses quartiers. Dans les troupes, chaque compagnie a ordinairement le sien; c'est une espece de bel-esprit qui fait des chansons d'armées, & qui divertit ses camarades. Les Suisses ont aussi de ces plaisants qu'ils nomment *Loustics*; mais comme ils ne sont point en état de faire beaucoup de dépense en esprit, ils n'en ont qu'un par régiment. Sa charge n'est pas fort difficile à remplir; car il suffit qu'il ouvre la bouche, pour que l'on croye qu'il a dit quelque plaisanterie. Un jour que tout le régiment des Gardes-Suisses alloit à Versailles pour une revue, le *Loustic* étoit dans les premiers rangs; il ouvrit la bouche, & ses camarades, qui étoient à ses côtés, ayant ri, le ris courut de rang en rang, jusqu'au dernier du régiment. Quelqu'un demanda à un de ceux qui étoient à la queue, ce qu'ils avoient tous à rire, & le soldat lui répondit ingénieusement: Le *Loustic* l'être là-haut qui l'haver dit quel chose qui être trôle.

Dans une lettre que M. Racine écrit à Boileau, du camp près de Namur, en 1692, il lui dit: » Je vous ai vu rire assez volontiers de ce » que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes.

» Hier, un boulet de canon emporta la tête
 » d'un de nos Suisses dans la tranchée. Un autre
 » Suisse, son camarade, qui étoit auprès, se mit
 » à rire de toute sa force, en disant : *Hô , hô ,*
cela est plaisant ; il reviendra sans tête dans
le camp ».

Deux Suisses déserteurs alloient avoir la tête cassée. Louis XIV, qui les vît passer, leur accorda la vie. Ces deux Suisses coururent aussitôt après Sa Majesté lui demander pour boire.

Un Capitaine Suisse faisoit enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts & les mourants. On lui représente que quelques-uns des enterrés respiroient encore, & ne demandoient qu'à vivre. *Bon*, dit-il, *si on vouloit les écouter, il n'y en auroit pas un de mort.*

T É M É R I T É.

LA témérité est ici prise pour cette fureur brutale qui se précipite dans le danger, parce qu'elle n'en prévoit pas les conséquences. La témérité peut être regardée comme l'ivresse du courage. *Voyez Courage.*

En 1554, les peuples de Cambaye s'avançoient pour faire le siège de Diu, citadelle dont les Portugais étoient les maîtres. Fernand Castagnoso en sortit aussitôt avec la moindre partie du corps qui étoit à ses ordres ; & s'étant jeté sans précaution au milieu de la cavalerie Indienne, se fit massacrer avec dix-sept Portugais qui l'accompagnoient. A cette nouvelle, le Gouverneur, Diégo de Norogna, transporté de colere, voulut aller combattre lui-même l'ennemi. Un Officier le saisit au corps, & le pria

de considérer à quel péril il alloit exposer lui & la citadelle. *Si je pérís*, dit-il brusquement, *que m'importe ce qui arrivera après moi ?* Ces paroles, dites dans la chaleur de l'action, mais qui manifestoient un courage peu réfléchi, lui coûtèrent la Vice-Royauté des Indes. Quelqu'un les ayant rapportées à la Cour, lorsqu'il étoit question de lui donner cette place, il en fut exclus pour toujours. *Conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.*

T E R R E U R P A N I Q U E.

ON voit dans l'Histoire ancienne, que souvent des craintes soudaines, quoique mal fondées, ont décidé du destin des armées. L'Histoire moderne en fournit aussi des exemples.

Arnould, fils naturel de Carloman, disputoit, en 888, l'Empire à Gui, Duc de Spolete, qui s'étoit déjà rendu maître de Rome. Arnould, après plusieurs batailles, arriva devant cette Capitale, & se préparoit à faire le siège, lorsqu'un lievre effrayé traversa le camp en courant vers la ville. Ses soldats le poursuivirent en jetant de grands cris. Les assiégés, ignorant ce qui se passoit, crurent que c'étoit le signal pour monter à l'assaut. Comme leurs préparatifs pour la défense n'étoient point encore faits, la frayeur les saisit, ils abandonnent leurs remparts. Arnould s'en apperçoit, profite du moment, monte à l'assaut, prend Rome, & s'y fait couronner Empereur.

En 1508, un détachement de François, commandés par Lesdiguières, attaque la tour de Moyranc. Il fait une breche, & tente un assaut

qui est soutenu avec toute l'intrépidité possible. Durant la plus grande chaleur de l'action, un trompette hardi monte par une échelle, gagne le lieu le plus élevé de la tour, sonne la charge, & jette une si grande consternation parmi les assiégés, qu'ils se précipitent dans les fossés. On en fait une boucherie horrible; & de trois cents qu'ils sont, il n'en échappe que deux. *Histoire de Lefdiguieres.*

L'Angleterre avoit, en 1746, formé le projet de ruiner le port de l'Orient, & avec lui, la compagnie des Indes de France. Pour l'exécution de ce grand dessein, le Général Sinclair débarque avec sept mille hommes sur les côtes de Bretagne; & somme l'Orient, qui se rend le premier jour de l'attaque. Les tambours des milices de l'Orient, peu instruits, battent le matin la générale. Sinclair demande à des gens du pays la raison de cet air de guerre après la capitulation. On lui répond qu'on lui a tendu un piège en capitulant, & qu'on va fondre sur lui avec douze mille hommes. Pendant cet entretien, le vent change, & l'Amiral Lestoc en avertit par un signal. Sinclair, craignant d'être attaqué, quitte son poste, & se retire précipitamment. Cependant, ceux qui ont fait la capitulation sortent de la ville pour se soumettre au Général Anglois. Ils ne peuvent revenir de leur surprise, quand ils ne trouvent personne dans le camp. La poltronnerie & la sottise, ajoute l'Auteur, sont égales des deux parts. *Histoire de la Guerre de 1741.*



T I M I D I T É.

LA timidité est ici pour la crainte du blâme. On a dit que cette crainte fait souvent un sot d'un homme d'esprit, en lui ôtant la présence d'esprit & la confiance nécessaire dans le commerce du monde. Madame de Staal peint très-bien dans ses *Mémoires*, écrits d'un style naïf & enjoué, les balourdises que cette espèce de timidité dont nous parlons, lui fit souvent commettre auprès de la Duchesse du Maine. Elle étoit chez cette Duchesse en qualité de femme-de-chambre : » La première fois, dit-elle, que » je lui donnai à boire, je versai l'eau sur elle, » au-lieu de la mettre dans le verre. Le défaut » de ma vue extrêmement basse, joint au trou- » ble où j'étois toujours en l'approchant, me » faisoit paroître dépourvue de toute compré- » hension pour les choses les plus simples. Elle » me dit un jour de lui apporter du rouge, & » une petite tasse avec de l'eau qui étoit sur sa » toilette : j'entrai dans sa chambre, où je de- » meurais éperdue, sans savoir de quel côté tour- » ner. La Princesse de Guise y passa par hasard ; » & surprise de me trouver dans cet égarement : » Que faites-vous donc là, me dit-elle ? Eh ! » Madame, lui dis-je, du rouge, une tasse, une » toilette, je ne vois rien de tout cela. Touchée » de ma désolation, elle me mit en main ce » que, sans son secours, j'aurois inutilement » cherché. Je dirai encore quelques-unes de mes » bévues plus singulières, & qui sembloient te- » nir de l'imbécillité. Madame la Duchesse du » Maine étant à sa toilette, me demanda de la

» poudre ; je pris la boîte par le couvercle ; elle
 » tomba comme de raison , & toute la poudre
 » se répandit sur la toilette & sur la Princesse ,
 » qui me dit fort doucement : Quand vous pre-
 » nez quelque chose , il faut que ce soit par en-
 » bas. Je retins si bien cette leçon , qu'à quel-
 » ques jours de-là, m'ayant demandé sa bourse,
 » je la pris par le fond ; & je fus fort étonnée de
 » voir une centaine de louis qui étoient dedans ,
 » couvrir le parquet : je ne savois plus par où
 » rien prendre. Je jettai , encore aussi sottement ,
 » un paquet de pierreries que je pris tout au
 » beau milieu ». *Mémoires de Madame de Staal.*

T O S T.

MOT qui, en Anglois, signifie *rôtir*. Il se dit plus particulièrement de l'action de boire à la santé des belles à la mode. Voici l'anecdote qui y donna lieu. Une maîtresse du Roi d'Angleterre venoit de se baigner ; un des Courtisans avala par galanterie une tasse d'eau du bain de la déesse ; chacun en but à son tour ; le dernier dit : Je retiens la rôtie , faisant allusion à l'usage du temps , de boire avec une rôtie au fond du verre. Origine du *toast* Anglois.

T R A H I S O N.

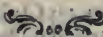
ON lit avec plaisir , dans les notes d'Amelot sur Tacite , ce trait de deux Gentilhommes qui , au milieu d'une assemblée bachique , font voir toute la franchise de leur ame , & leur horreur pour la trahison. Sous la minorité de Louis XIV,

deux Gentilshommes François, l'un de Picardie, nommé d'Esclainvilliers, & l'autre de Champagne, nommé de Renneville, tous deux morts Lieutenants-Généraux, mangeoient un jour ensemble avec plusieurs autres Officiers. D'Esclainvilliers dit à la compagnie : *Buvons à la santé du Roi* ; puis s'adressant à Renneville, il ajouta : *Mon ami, je te la porte ; car vive Dieu, si tous les Gentilshommes nous ressembloient, il n'y auroit point de traîtres en France.* Tous les conviés aussi-tôt, mettant la main sur leur épée, prièrent Dieu de changer en poison le vin qu'ils alloient boire à la santé du Roi, s'ils avoient d'autre pensée dans l'ame, que de verser leur sang pour le service de leur Prince & de leur patrie. Action, ajoute Amelot, qui fut d'autant plus agréable à la Reine régente, que cela se passa au fort de nos guerres civiles, où chacun se vendoit au plus offrant.

Oran qui, depuis le Cardinal de Ximenès, fait partie de la domination d'Espagne, étoit assiégé en 1706 par les Maures. Philippe V, malgré la situation presque désespérée de ses affaires, ordonna au Comte de Santa-Crux d'y conduire des secours. Mais ce lâche Officier, au lieu de prendre la route d'Afrique, alla livrer ses galeres & ses troupes à la flotte Angloise ; ce qui fut cause que ce port tomba entre les mains des infideles. Un Archidiacre de Cordoue, frère du perfide, instruit de cette action, courut aussitôt à la paroisse chercher le registre des baptêmes ; & arrachant la feuille où le nom du Comte étoit inscrit, il dit, avec une fureur dont l'honneur étoit le principe : » Qu'il ne reste parmi les hommes nul souvenir d'un homme aussi méprisable ». *Mémoires de Saint-Philippe :*

Les traîtres ont été souvent punis par ceux mêmes qui les ont employés. L'histoire fournit tant d'exemples de cette vérité, qu'il y a lieu de s'étonner qu'il se trouve encore des hommes, quelque lâches qu'ils soient, qui trafiquent de la confiance publique.

En 1522, lorsque Soliman II assiégeoit Rhodes, un traître s'offrit de le rendre maître de la place, & l'Empereur promit de lui faire épouser une de ses filles, si l'entreprise réussissoit. Elle réussit; & le Sultan, sommé de sa promesse, fit venir sa fille, qui parut couverte d'or & de pierreries, & lui assigna une dot considérable. Se tournant ensuite vers le traître: » Vous voyez, lui dit-il, si je fais tenir
» ma parole; mais comme vous êtes Chrétien,
» continua-t-il, & que ma fille est Musulmane,
» je ne puis vous la donner que vous ne soyez
» Musulman en-dedans & en-dehors de la peau;
» c'est ainsi que nous nous faisons tous un de-
» voir de l'être. Il ne s'agit point ici de pa-
» role, ni de renier votre Christ par intérêt,
» mais de vous dépouiller entièrement de cette
» peau baptisée & incircconcise que vous por-
» tez ». En même-temps, ce Prince donna ordre que son prétendu gendre futur fût écorché, & qu'on le couchât ensuite dans un lit couvert de sel, afin qu'il prît la peau d'un vrai Mahométan, après quoi on lui ameneroit son épouse. L'ordre fut exécuté, & le traître ne retira d'autre fruit de sa trahison, que de mourir au milieu des tourmens.



TRIVELINADE.

SORTE de facétie ainsi nommée du nom de *Trivelin*, ancien farceur qui excelloit dans le bas-comique. *Ménage* contoit volontiers la *Trivelinade* suivante :

Trivelin, monté sur un beau cheval d'Espagne, bien harnaché, se laisse gagner par le sommeil. A peine est-il descendu de cheval, qu'il se jette au pied d'un arbre, & s'endort, après avoir eu néanmoins la précaution d'engager la bride autour de son bras. Des voleurs surviennent, dégagent adroitement le cheval qu'ils emmenent, & laissent la bride au dormeur. Trivelin s'étant éveillé, & ne trouvant plus son cheval, se tâtoit en disant : Ou je suis Trivelin, ou je ne le suis point. Si je suis Trivelin, que je suis malheureux ! car j'ai perdu un beau cheval ; mais si je ne suis pas Trivelin, que je suis heureux ! car j'ai gagné une belle bride. Il s'arrête à ce dernier sentiment ; & se livre aux plus doux transports de la joie.

TURLUPINADE.

CE mot vient de *Turlupin*, farceur célèbre, qui faisoit rire le peuple par de fausses pointes, & par de fades équivoques. Les gens de goût rejettent ces plaisanteries ; c'est pour eux une espèce de fausse monnoie à laquelle les mauvais plaisants essayent de donner cours.

Il étoit un temps que les turlupinades régnoient à la Cour de France.

Toutefois à la Cour les Turlupins restèrent.

BOILEAU.

Le Roi des Turlupins étoit M. d'Armagnac. Ce Seigneur se trouvoit un jour avec M. le Duc (Henri-Jules), depuis Prince de Condé ; il lui demanda pourquoi on disoit *guet-à-pens*, & non pas *guet-à d'inde* ? Par la même raison, répondit le Prince, qu'on ne dit pas : Monsieur d'Armagnac est un *turluchefne*, mais un *turlupin*. (Longueruana.)

Le Maréchal de *** n'étoit pas en état de faire ses preuves pour être Cordon bleu, il lui manquoit un degré. Le Roi témoigna à M. d'Armagnac qu'il avoit peine à surmonter cet obstacle. Bon ! dit ce Seigneur, vous pouvez bien, Sire, faire sauter un degré au Maréchal de *** , puisqu'il y en a à qui Votre Majesté a fait franchir l'escalier pour entrer.

Le Commandeur Fourbin de Janson, étant à un repas avec le célèbre Boileau, entreprit de le turlupiner sur son nom. Quel nom, dit-il, portez-vous là ? *Boileau* ; j'aimerois bien mieux m'appeller *Boivin*. Ce Poète lui répondit sur le même ton : Et vous, Monsieur, quel nom avez-vous choisi ? *Janson* ; je préférerois d'être nommé *Jeanfarine* ; la farine ne vaut-elle par mieux que le son ?

On doit mettre au rang des Turlupins, ceux qui plaisantent sur des défauts que la nature a donnés. Un Conseiller borgne étoit en dispute avec un de ses confreres qui étoit boîteux. Ils prirent pour juge un de leurs amis, qui, pour les assurer de son intégrité, leur dit ce proverbe : Je ne suis ni pour le borgne, ni pour le boîteux.

Le même Conseiller borgne, voulant décider

seul une contestation épineuse, une autre espece de Turlupin lui dit : Croyez-moi, empruntez les lumieres d'un de vos confreres, deux yeux valent mieux qu'un.

Un homme, dont le nez étoit fort camard, étant venu à éternuer en présence d'un railleur de ce caractère, celui-ci le salua, & ajouta : *Dieu vous conserve la vue.* Celui qui venoit d'éternuer, surpris de ce vœu, lui demanda pourquoi il le faisoit ? Parce, répondit le railleur, que votre nez n'est pas propre à porter des lunettes.

Des Dames, très-âgées, demandoient à M. d'Aubigné, qu'elles trouverent dans une des salles du vieux Louvre, ce qu'il faisoit là ? *Vous voyez, Mesdames, en les regardant, que j'admire des antiquités.*

TYRAN.

UN Religieux, dit le Poëte Sadi, étoit respecté dans Bagdad pour sa piété, & le peuple & les Grands avoient confiance dans ses prieres. Hoschas-Joseph, tyran de Bagdad, vint le trouver, & lui dit : Prie Dieu pour moi. O Dieu, s'écrie le Religieux en élevant les mains au ciel ! ôte de la terre Hoschas-Joseph. — Malheureux, tu me maudis, lui dit le tyran. — Je demande au Ciel, répondit le Religieux, la plus grande grace qu'il puisse accorder à ton peuple & à toi.

USAGES.

IL n'est que trop ordinaire aux gens du monde, qui, pour la plupart, bornent leur petite science

à la connoissance des usages, de mépriser ceux qui les ignorent. M. le Duc de Bourgogne ne pensoit point ainsi. En 1702, ce Prince commandoit en Flandres l'armée Françoisse. Un vieux Officier, qui connoissoit son métier ainsi que les usages de la Cour, se mit à la table du Prince, sans en avoir obtenu la permission : on l'avertit de sa faute, & il en demande pardon. *Monsieur*, lui dit obligeamment le Duc de Bourgogne, *vous souperez avec moi, je vous apprendrai la cour, & vous m'apprendrez la guerre.*

U S U R I E R.

UN fameux usurier, qui voyoit tous les jours ses profits diminuer, alla trouver un célèbre prédicateur pour le prier de prêcher vivement contre l'usure. Celui-ci, qui le croyoit converti, lui dit d'un ton saintement animé : Ah ! mon frere, que je me réjouis de ce que la grace opere dans votre cœur ! Vous n'y êtes pas, lui répondit froidement l'usurier. Je vous fais cette demande, parce qu'il y a tant d'usuriers dans la ville, que je ne gagne rien : si vous pouviez les corriger par vos prédications, tout le monde viendrait à moi.

Un autre usurier, ou peut-être le même, étoit à l'article de la mort. Son Confesseur l'exhortoit de son mieux ; & pour rendre son exhortation plus pathétique, lui montrait un crucifix. Le moribond le regarde fixement. Son Confesseur, qui le croit touché, lui présente ce crucifix qui étoit d'argent. Le malade le souleve, & dit en le rendant : » Monsieur, je ne puis pas » prêter grand'chose là-dessus ». On pourra

conclure de ce fait , que l'on meurt comme l'on a vécu.

V A L E U R. .

C'EST la force réunie au courage. Dans quelle ville la valeur étoit-elle plus honorée qu'à Sparte ? Une troupe de Lacédémoniens , passant devant la ville de Corinthe , qui avoit des remparts , quelques Lacédémoniens demanderent : Quelles femmes habitent cette cité ? Ce sont , leur répondit-on , des Corinthiens. Ne savent-ils pas , reprirent-ils , ces hommes vils & lâches , que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi , sont des citoyens déterminés à la mort. *Voyez Bravoure , Courage , François.*

Un mot , une plaisanterie , dit à propos , a souvent plus servi à rappeler la valeur des troupes , que la harangue la plus éloquente. Les François attaquent & battent , en 1690 , le Prince de Waldeck à Fleurus , près de Charle-roi. Durant cette action , un Lieutenant-Colonel d'un régiment François , dont le nom auroit bien mérité d'être conservé , se trouve prêt à charger. Ne sachant comment animer les siens , très-mécontents d'être entrés en campagne sans être habillés , il leur dit : » Mes amis , voici de » quoi vous consoler , puisque vous avez le » bonheur d'être en présence d'un régiment vêtu » de neuf. Chargeons vigoureusement , habil- » lons-nous ». Cette plaisanterie , qui marque un grand fond de mépris pour l'ennemi , fait un tel effet sur l'esprit des soldats , qu'ils se précipitent sur le régiment , le détruisent , & s'habillent tous complètement sur le champ. *Folard , Commentaires sur Polybe.*

La nourriture influe plus qu'on ne pense sur la valeur des troupes ; & tout le monde peut reconnoître la vérité de ce mot d'un Médecin Anglois , qui disoit qu'avec une diete de six semaines , il rendroit un homme poltron. Le Prince Maurice étoit si convaincu de ce principe , qu'il employoit toujours , à quelque action de vigueur , les Anglois lorsqu'ils arrivoient de chez eux , & *tandis qu'ils avoient encore la piece de bœuf dans l'estomac* ; c'étoit son expression. *Guillaume Temple , Remarq. sur les Provinces-Unies.*

V A N I T É.

COMBIEN de gens assez ridicules pour vouloit emprunter leur éclat des choses qui leur sont absolument étrangères ! Ils ressembloient , pour la plupart , à ce bedeau qui entendoit louer le sermon qui venoit d'être prêché. Lorsque plusieurs des auditeurs se récrioient sur la solidité des pensées & la richesse des expressions , ce bedeau s'approcha d'eux d'un air content , leur dit : » Messieurs , c'est moi qui l'ai sonné ».

On louoit pareillement un organiste sur l'exécution d'un *Te Deum* : le souffleur , qui écoutoit , crut devoir se faire connoître , & dit , en dressant la tête : » Messieurs , c'est moi qui ai soufflé ».

Un de ces Seigneurs désœuvrés , dont la principale occupation est de surprendre quelques regards ou quelques paroles du Prince , disoit en présence d'un vieux & fin Courtisan : J'étois hier au coucher du Roi , qui me dit cette nouvelle. Il s'approprioit , par ce moyen , à lui seul , ce que le Roi avoit dit pour tous ceux qui l'écoutoient. Le vieux Courtisan , dans la vue de lui

faire sentir cette vanité ridicule , lui dit : Et moi , j'étois hier au sermon du Pere Bourdaloue , qui me dit de fort belles choses.

Où la vanité ne se loge-t-elle pas ? Socrate aperçut un jour le Philosophe Antisthene qui tournoit son manteau , afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. O Antisthene ! s'écria Socrate , je découvre ta vanité au travers des trous de ton manteau. *Vies des anciens Philosophes.*

La vanité , dans bien des occasions , nous fait raisonner comme ce maître d'école , dans le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac. Ce Régent veut prouver qu'il est le plus bel homme du monde , & voici comme il s'y prend : » L'Europe est la plus belle partie du monde ; la France est le plus beau pays de l'Europe ; Paris est la plus belle ville de France ; l'Université est le plus beau quartier de Paris ; la plus belle chambre de l'Université , c'est la mienne ; je suis le plus beau de ma chambre : » donc je suis le plus bel homme du monde ». Combien d'hommes vains s'attribuent , par un raisonnement aussi extravagant , une bonne partie de la supériorité qu'ils accordent à tout le corps dont ils sont membres !

Une jolie suivante avoit un gros diamant au doigt : Bergerac le considéroit avec curiosité. La maîtresse , qui étoit présente , soutenoit le diamant fin. Oh ! reprit Bergerac , faisons-lui l'honneur de croire qu'il est du Temple ; car si le diamant est bon , la fille ne vaut rien.

On regardoit le portrait d'un homme extrêmement vain , qui s'étoit fait peindre dans une attitude & avec des attributs au-dessus de son mérite & de sa qualité. Comme quelqu'un di-

soit , sur ce que ce portrait n'étoit pas bien ressemblant : Voilà un mauvais Peintre ! *Je le trouve fort judicieux* , répartit un homme d'esprit.

V E N G E A N C E.

ON a dit que la vengeance étoit douce. Oui , pour une ame foible , & incapable de supporter l'injure. *Voyez Pardon des Injures.*

Le fanatique Telton , qui tua le Duc de Buckingham , favori de Charles II , Roi d'Angleterre , étoit si vindicatif , qu'ayant un jour appelé en duel un Gentilhomme qui l'avoit offensé , & croyant que la qualité de son ennemi lui feroit peut-être refuser le cartel , il lui envoya d'abord en même-temps un de ses doigts , qu'il se coupa lui-même. Je veux , disoit-il , qu'il sache de quoi est capable , pour venger une injure reçue , un homme qui peut se mettre lui-même par morceaux. *Larrey.*

Un Italien , qui venoit d'avoir une querelle contre un de ses voisins , tomba malade si dangereusement , qu'on n'en espéroit plus rien. Son ennemi l'apprend , va chez lui , demande à le voir ; & sur ce qu'on lui dit qu'il est à l'extrémité , court vite dans sa chambre , en disant tout bas : Il ne mourra que de ma main. Arrivé près de son lit , il lui donne un coup de poignard , & se sauve. Le malade perdit une grande quantité de sang ; mais cette perte lui fut salutaire , & lui rendit la vie & la santé. *Tref. Chon.*

Un autre Italien apprend , au bout de dix ans , que son ennemi , qu'il cherchoit , va partir pour les Indes. Il court aussi-tôt s'embarquer avec lui , le suit par-tout , se saisit du moment

où il le trouve sans défense, & l'assassine. *Voyage de Rochefort.*

Un Seigneur Romain, qui avoit un fort beau parc où il entretenoit plusieurs cerfs, avoit défendu à ses domestiques d'en tuer. Un d'eux eut le malheur de contrevenir à cet ordre; en tirant quelqu'autre piece de gibier qu'il manqua, il tua par mégarde un de ces cerfs qui étoit caché dans des broussailles. Ce pauvre garçon, appréhendant la colere de son maître, s'enfuit à Gênes, où s'étant embarqué, il fut pris par les Algériens. Le Seigneur Italien, instruit, quelque temps après, que son domestique est esclave à Alger, va trouver le Cardinal Janson, qui étoit pour lors à Rome, & le prie instamment d'écrire au Consul François de racheter ce malheureux, quelque somme que dût coûter la rançon. Le Cardinal, touché de cette générosité, ne put s'empêcher de le louer; il écrivit au Consul, qui racheta en effet l'esclave, & le renvoya à Rome. Le Gentilhomme vint remercier son Eminence, remboursa l'argent de la rançon, & quelque jours après, fit assassiner ce pauvre domestique, qu'il n'avoit voulu ravoïr que pour se venger de sa désobéissance, quelque involontaire qu'elle fût. *Mém. du Comte de Forbin.*

Les Corfes passent pour être très-vindictifs. Guillet rapporte que l'on en a vus, qui, après une offense reçue, sont demeurés quinze jours entiers cachés dans des broussailles, pour attendre leur ennemi au passage; trop satisfaits d'y brouter des racines, pourvu que l'embuscade puisse réussir.

Baleins, Gouverneur de Leïctoure, étoit d'un caractère violent. Il étoit ami d'un des principaux Officiers de la garnison, qui, sous prétexte

de mariage ou autrement , ayant abusé d'une sœur , qu'avoit Baleins , s'étoit retiré de la garnison & s'étoit marié à une autre personne. Cette sœur , qui en fut informée , courut aussi-tôt toute échevelée & toute en larmes trouver son frere , & lui raconta ce qui s'étoit passé. Baleins , qui étoit vif & intrépide , lui dit de se taire , de dissimuler , & de le laisser agir. Il continue pendant quelque-temps de vivre avec cet Officier aussi familièrement qu'auparavant , sans lui rien faire connoître de ce qu'il savoit. Un jour il l'invita à diner dans un château , avec quelques autres de ses amis , & leur fit une chere magnifique. Le diner fini , & les conviés retirés , il le tira à part , lui fait mettre les fers aux pieds & aux mains par des gens apostés , se met dans un fauteuil comme juge , & l'interroge. Comme ce malheureux ne demuroit d'accord de rien , il lui produit des témoins , & fait paroître tout d'un coup la personne qu'il avoit séduite. Alors cet Officier tout effrayé , lui avoua qu'il avoit été de ses amis , mais qu'elle lui avoit fait plusieurs avances ; que de son côté il ne lui avoit rien promis , & ne lui avoit jamais donné parole de l'épouser. Baleins , continuant son personnage de juge , fait écrire par un Secrétaire l'interrogatoire , les dépositions des témoins , & leur fait signer le tout ; puis sur les serments pris des témoins & sur la confession de l'accusé , le condamne à mort. Alors le même homme qui avoit été l'accusateur , le témoin & le juge , voulut encore être le bourreau ; il poignarda ce malheureux , qui réclamoit inutilement Dieu & les hommes , & qui se plaignoit de l'infraction des droits de l'hospitalité. Baleins renvoya le corps aux parents du mort ; mais comme il jugeoit que si cette action venoit ,

par une voie étrangere , à la connoissance du Roi de Navarre , de qui il tenoit sa commission, on ne manqueroit pas de prévenir ce Prince contre lui ; il prit le parti de l'en informer lui-même , & lui manda le détail de ce qui s'étoit passé , ajoutant que dans un juste sujet de se venger d'un affront si sensible , il n'avoit cependant rien fait que suivant les formes de la justice ; qu'il lui envoyoit les copies du procès , & qu'il gardoit les originaux pour sa justification ; qu'il le supplioit de lui donner sa grace , disposé , s'il le souhaitoit , de remettre le château à qui il jugeroit à propos ; qu'il étoit assez content d'avoir trouvé le moyen de se venger par ses mains de l'outrage qu'il avoit reçu. Le Roi de Navarre fut irrité de l'audace de Baleins & de l'énormité de cette action : cependant comme il appréhendoit que s'il refusoit à cet homme violent ce qu'il demandoit , il ne se portât à quelque résolution qui pouvoit être dangereuse dans les conjonctures présentes , il lui envoya sa grace , mais en même-temps il fit partir un homme de confiance pour prendre possession du château. Baleins le remit sans difficulté sur les ordres du Prince , & se retira avec sa famille dans une maison assez forte qu'il avoit dans le voisinage. *De Thou.*

Un François de Saintonge passant par Damas , en revenant de Jérusalem , rencontra un juge du lieu qui lui donna , sans sujet , un soufflet , si violent , qu'il l'abattit à ses pieds. Le François , dissimulant cet affront , résolut de s'en venger. Pour cet effet , il s'absenta trois ans de cette ville ; & ayant bien appris la langue Turque , il se déguisa en Dervis. (Ces Religieux portent un cimenterre au côté avec un couteau à la ceinture , disant que c'est pour faire observer les com-

mandemens de leur grand Prophete.) Ce feint Dervis revint à Damas, où il affiſtoit tous les jours à l'audience du juge; ce qu'il continua pendant trois ans, attendant une occaſion propre pour faire ſon coup. Enfin, un jour entendant ce juge prononcer une ſentence contre un orphelin, à qui on demandoit injuſtement un héritage, il s'approcha de lui, & lui donna un fi grand coup de couteau au front, qui le jettà mort à ſes pieds; puis ſe mit froidement ſur le ſiege, diſant que le jugement qui venoit d'être prononcé étoit injuſte, & qu'il falloit revoir le procès. Tout le monde y conſentit, par le reſpect qu'on lui portoit, & le jugement fut rendu en faveur de l'orphelin. Le corps du juge fut porté en ſa maiſon, & on loua beaucoup l'aſſaſſin. Cet homme, ſatisfait de ſa vengeance, ſe retira ſans bruit, & s'en alla à Tripoli, où un François lui reprocha qu'il l'avoit vu en habit de dervis; ce qu'il confeſſa, & en dit la raiſon inconſidérément. La choſe ayant été rapportée à quelques Turcs, on ſe faiſit de lui, & on le viſita pour voir ſ'il étoit circonciſ. Comme on vit qu'il ne l'étoit pas, on le ramena à Damas, où le voyageur Vincent Leblanc, qui rapporte ceci, le vit exécuter à mort.

Murat rapporte, dans ſes *Lettres*, qu'une Angloiſe étant au lit de la mort, fit appeller ſon mari; & qu'après avoir ému ſa ſenſibilité par le détail de ſes ſouffrances, elle le conjura de lui pardonner, dans ce dernier moment, une faute dont elle étoit coupable envers lui. Le mari lui ayant promis ce qu'elle deſiroit, elle lui avoua qu'elle lui avoit fait infidélité. Je vous le pardonne, répondit le mari; mais j'attends pareillement de vous le pardon du mal que je vous ai fait.

fait. L'Angloise le lui ayant promis de tout son cœur : C'est, lui dit cet époux, que m'étant aperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée; ce qui est la cause de votre mort.

Un Italien, quoique réconcilié en apparence avec son ennemi, depuis plusieurs années, conservoit néanmoins toujours pour lui une haine secrète. Un soir qu'ils se promenoient ensemble dans un lieu écarté, l'Italien le prit par-derrière, le renversa, & lui mettant le poignard sur la gorge, le menaça de le tuer, s'il ne renioit Dieu. L'autre, après avoir fait beaucoup de difficulté, s'y résolut à la fin pour éviter la mort. L'Italien n'eut pas plutôt obtenu ce qu'il demandoit, qu'il lui plongea le poignard dans le sein, & se retira après, en se vantant de s'être vengé de la maniere du monde la plus terrible, en faisant périr en même-temps le corps & l'ame de son ennemi. *Apologie d'Hérodote.*

Tirons le rideau sur cette scene d'horreur; pour en présenter une qui a pu donner lieu à la petite comédie du *Médecin malgré lui*. Borise Godounove, Grand-Duc de Moscovie, étant tourmenté de la goutte, invita, par de grandes promesses, ceux qui y sauroient quelques remèdes, de les lui déclarer. La femme d'un Boïare, irritée des mauvais traitements de son mari, & desirant de s'en venger, usa du stratagème de la femme de Sganarelle. Elle publia que son mari avoit un spécifique excellent pour la goutte; mais qu'il n'aimoit point assez Sa Majesté pour le lui donner. On envoya querir cet homme. Il eut beau protester l'ignorance, on le fouetta jusqu'au sang, & on le mit en prison. Les plaintes qu'il fit contre sa femme, ne servi-

rent qu'à le faire maltraiter plus rudement. Enfin, on lui fit dire qu'il envoyât son remède, ou qu'il se préparât à mourir. Ce malheureux, voyant sa perte inévitable, feignit d'avouer qu'il savoit quelques remèdes, mais qu'il n'avoit osé les employer pour Sa Majesté; & que si on vouloit lui donner quinze jours pour les préparer, il s'en serviroit. Les ayant obtenus, il envoya à Czirback, à deux journées de Moscou, sur la rivière d'Occa, d'où il se fit amener un chariot de toutes sortes d'herbes, bonnes & mauvaises, & en prépara un bain pour le Grand-Duc, qui y recouvra la santé. On se confirma alors dans la pensée, que le refus du Boïare ne provenoit que de sa malice; c'est pourquoi on le fouetta encore plus fort que les deux premières fois. Le Prince lui fit ensuite présent de quatre cents écus, & de dix-huit paysans pour les posséder en propre, avec des défenses très-rigoureuses d'en avoir du ressentiment contre sa femme. Il se soumit à cet ordre; car on rapporte qu'ils vécurent depuis dans une amitié parfaite, *Olcarius*.

V É N I T I E N S.

VENISE, située au milieu des lagunes, n'a qu'un commerce précaire, & des richesses fondées sur l'inaction de ses voisins. Aussi les Vénitiens, montrant un jour en grande pompe leur trésor de Saint-Marc à un Ambassadeur d'Espagne; celui-ci, pour tout compliment, ayant regardé sous les tables, leur dit : *Qui non c'è la radice.*

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on soit plus libre qu'à Venise, pourvu qu'on ne

se mêle point des affaires du Gouvernement, sur lequel il faut observer un silence respectueux. On risque même à le louer, presque autant qu'à le blâmer. Un Sculpteur Gênois, s'entretenant avec deux François, ceux-ci se répandirent en invectives contre le Sénat & la République, & le titre de *Pantalon* fut donné plusieurs fois aux Sénateurs. Le Gênois défendit les Vénitiens le mieux qu'il lui fut possible. Le lendemain, il eut ordre, de la part du Conseil, de se présenter. Il arriva tout tremblant. On lui demanda s'il reconnoîtroit les deux personnes avec qui il avoit eu une conversation sur le gouvernement de la République? A ce discours, sa peur redoubla; il répondit qu'il croyoit n'avoir rien dit qui ne fût en faveur du Sénat. On lui ordonna de passer dans une chambre voisine, où il vit les deux François morts & pendus au plancher. Il crut sa perte assurée; mais on le ramena devant les Sénateurs; & celui qui présidoit lui dit gravement: *Taisez-vous, une autre fois, mon ami; notre République n'a pas besoin d'un défenseur de votre espèce.* Lettres Juives.

Un François se promenant à Venise dans la place de Saint-Marc, heurta, par mégarde, un de ces Nobles dont Venise est remplie. Le Noble le prit gravement par le bras, & le pria de lui apprendre quelle bête il croyoit la plus lourde & la plus pesante. Le François, étonné d'une pareille question, resta quelque temps sans répondre. Mais le Vénitien, sans rien perdre de sa gravité, lui ayant redemandé la même chose, le François répondit bonnement qu'il croyoit que la bête la plus lourde étoit un éléphant. *Hé bien*, dit fièrement le Vénitien, *apprenez, Monsieur l'éléphant, qu'on ne*

heurte point un Noble Vénitien. Lettres Juives.

Comme les gondoliers Vénitiens passent la plus grande partie de leur vie presque en tête-à-tête avec la noblesse, les plus honnêtes citadins, & les étrangers de distinctions, qui tous les jours abordent à Venise, ils fournissent souvent à la conversation par des plaisanteries; on leur permet même, en ce genre, des libertés: en voici un exemple. Les rues de Venise sont éclairées la nuit par de très-petites lanternes, suspendues comme celles qui éclairent les rues de Paris. Un Noble, passant dans une rue où un gondolier étoit occupé à en suspendre une, lui dit de la tenir plus haut: Elle l'est assez, replique le gondolier, pour les cornes de nous autres; toutefois, si votre Excellence la juge trop basse, je la releverai. L'Excellence passa, & s'empressa de régaler ses amis du mot du gondolier. *Observations sur l'Italie.*

Le même observateur rapporte que ces gondoliers ont le privilege exclusif dont jouissoit M. de Roquelaure à la Cour de Louis XIV. On leur fait honneur de tous les bons mots, dont des raisons de décence ou de politique, ne permettent pas aux véritables peres de se déclarer: tel étoit celui que l'on citoit, lors de l'exaltation du Pape actuel. Depuis la rupture éclatante entre la République & Benoît XIV, ce Pape n'avoit donné le chapeau à aucun Vénitien: nous avons été long-temps sans chapeau, faisoit-on dire à un gondolier: *Ma habbian, adesso il capelliere.*



VÉRITÉ.

DANS les pays soumis au pouvoir arbitraire, la vérité a besoin de quelque emblème pour se présenter devant le Prince. Un Roi de Perse venoit, dans un mouvement de colere, de déposer son Grand-Visir, & en avoit mis un autre à sa place. Cependant, comme il n'étoit pas d'ailleurs mécontent des services du déposé, il lui dit de choisir dans ses Etats un endroit tel qu'il lui plairait, pour y jouir, le reste de ses jours avec sa famille, des bienfaits qu'il avoit reçus de lui jusqu'alors. Le Visir lui répondit : » Je » n'ai pas besoin de tous les biens dont Votre » Majesté m'a comblé, je la supplie de les » reprendre ; & si elle a encore quelque bonté » pour moi, je ne lui demande pas un lieu qui » soit habité, je lui demande avec instance de » m'accorder quelque village désert, que je » puisse rétablir avec mes gens, par mon travail, mes soins & mon industrie". Le Roi donna ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il les demandoit ; mais après une grande recherche, ceux qui en avoient la commission, vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. Le Roi le dit au Visir, qui lui répondit : » Je savois fort bien qu'il n'y avoit pas un » seul endroit ruiné dans tous les pays dont le » soin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, a » été afin que Votre Majesté fût elle-même en » quel état je les lui rends, & qu'elle en charge » un autre qui puisse lui en rendre un aussi bon » compte".

Un jeune Prince, très-puissant, régnoit dans

les Indes ; il étoit d'une fierté qui pouvoit devenir funeste à ses sujets & à lui-même. On essaya en vain de lui représenter que l'amour de ses sujets est toute la force & toute la puissance du Souverain. Ces sages remontrances ne servirent qu'à faire périr leurs auteurs dans les tourments. Un Bramine, ou Philosophe, dans le dessein de lui inculquer cette vérité, sans toutefois s'exposer au même péril, imagina le jeu des échecs, où le Roi, quoique la plus importante de toutes les pieces, est impuissant pour attaquer & même pour se défendre contre ses ennemis, sans le secours de ses sujets & de ses soldats. Le Monarque étoit né avec beaucoup d'esprit ; il se fit lui-même l'application de cette leçon utile, changea de conduite, & par-là prévint les malheurs qui le menaçoient. La reconnoissance du jeune Prince lui fit laisser au Bramine le choix de la récompense. Celui-ci demanda autant de grains de bled qu'en pourroit produire le nombre des cases de l'échiquier, en doublant toujours depuis la premiere jusqu'à la soixante-quatrieme ; ce qui fut accordé sur le champ, & sans examen. Mais il se trouva, par le calcul, que tous les trésors & les vastes Etats du Prince ne suffiroient point pour remplir l'engagement qu'il venoit de contracter. Alors notre Philosophe saisit cette occasion pour lui représenter combien il importe aux Rois de se tenir en garde contre ceux qui les entourent, & combien ils doivent craindre que l'on n'abuse de leurs meilleures intentions.

Kamhi, Empereur de la Chine, avoit toujours soin de faire servir sur sa table des vins d'Europe. Un jour, cet Empereur demanda à un Mandarin, son plus fidele favori, de boire

avec lui. Le Prince s'enivra , & tomba dans un profond sommeil. Le Mandarin , qui craignoit les suites de cette intempérance , passa dans l'anti-chambre des eunuques , & leur dit que l'Empereur étoit ivre ; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès , que le vin aigriroit encore davantage son humeur , déjà trop violente , & que , dans cet état , il n'épargneroit pas même ses plus chers favoris. Pour éviter un si grand mal , ajouta le Mandarin , il faut que vous me chargiez de chaînes , & que vous me fassiez mettre dans un cachot , comme si l'ordre étoit venu de l'Empereur. Les eunuques approuverent cette idée , pour leur propre intérêt. Le Prince , surpris de se trouver seul à son réveil , demanda ce qu'étoit devenu son compagnon de table ? On lui répondit , qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majesté , on l'avoit conduit par son ordre dans une étroite prison , où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut quelque temps rêveur , & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. Il parut chargé de chaînes , & se jeta aux pieds de son maître comme un criminel qui attend l'arrêt de sa mort. Qui t'a mis dans cet état , lui dit le Prince ? Quel crime as-tu commis ? Mon crime , je l'ignore , répondit le Mandarin ; je fais seulement que Votre Majesté m'a fait jeter dans un noir cachot pour y être livré à la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie , il parut surpris & troublé. Enfin , rejetant sur les fumées de l'ivresse , une violence dont il ne conservoit aucun souvenir , il fit ôter les chaînes au Mandarin , & l'on remarqua que depuis il évita toujours les excès du vin. *Histoires des Voyages.*

Un autre Empereur de la Chine, nommé Vou-Ti, avoit beaucoup de penchant pour les sciences occultes. Un imposteur lui apporta un jour un élixir, & l'exhorta à le boire, lui promettant que ce breuvage le rendoit immortel.

Un de ses Ministres, qui étoit présent, ayant tenté inutilement de le désabuser, prit la coupe, & but la liqueur. L'Empereur, irrité de cette hardiesse, condamna à mort le Mandarin, qui lui dit d'un air tranquille : » Si ce breuvage » donne l'immortalité, vous ferez de vains efforts pour me faire mourir ; & s'il ne la donne pas, auriez-vous l'injustice de me faire mourir pour un si frivole larcin ? » Ce discours calma l'Empereur, qui ne put s'empêcher de louer la prudence & la sagesse de son Ministre.

Histoire moderne des Chinois.

Jusqu'à quel point doit-on tromper un ignorant pour lui faire recevoir une vérité ? C'est ce que nous n'entreprendrons point de fixer. Un Dominicain de Rome damnoit un étranger, parce qu'il soutenoit que la terre tournoit autour du soleil. Vous ne songez donc plus, lui disoit le Dominicain, que Jofué arrêta le soleil ? Eh ! mon révérend Pere, répond l'étranger, c'est aussi depuis ce temps-là que le soleil est immobile.

V E R T U.

LA vertu est cette force morale qui nous fait vaincre nos passions, & même nos affections les plus naturelles, lorsque l'honneur ou le devoir l'exige. La vertu, dit un Sage, n'appartient qu'à un être foible par sa nature, & fort par sa

volonté : c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste. Quel homme mérita mieux le prix de la vertu que Régulus ? Ce Romain, prisonnier chez les Carthaginois, est envoyé sur sa parole à Rome, avec leurs Ambassadeurs, pour négocier l'échange des prisonniers. Les Carthaginois comptoient qu'il profiteroit de cette occasion pour accélérer le traité de paix, & se procurer la liberté ; mais ils ne connoissoient point Régulus. Ce généreux citoyen représente aux Romains, que dans l'échange proposé, tout l'avantage seroit du côté des ennemis, dont les plus braves Officiers étoient détenus à Rome ; au-lieu que les Officiers Romains étoient, la plupart, des vieillards ou des lâches dont on ne pouvoit espérer aucun service : il parla enfin avec tant de force, que malgré l'opposition de plusieurs Sénateurs, qui croyoient ne pouvoir acheter trop cher la conservation d'un citoyen comme Régulus, il fit résoudre la continuation de la guerre ; & sans vouloir entrer dans sa maison, ni voir sa femme & ses enfants, de peur d'être attendri par leurs larmes, il retourna à Carthage pour dégager sa parole. Il y périt au milieu des plus cruels supplices.

L'Histoire des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde, nous fournit un pareil exemple de fermeté & de vertu. Le P. de Laurieure, Franciscain, ayant été pris par les Indiens, avec plusieurs Officiers, demanda qu'on le laissât partir pour aller traiter lui-même de l'échange des prisonniers. Le Roi de Cambaie paroissant inquiet du retour, le Religieux détacha son cordon, & le lui mit en main, comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cela seul, on le laissa partir. Sa négociation fut infructueuse,

& il revint dans les fers. Le Roi fut si frappé de cette fidélité, & il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisoit des hommes capables de cet acte de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

En 1628, les Anglois, vainqueurs des François, en Acadie, voyoient néanmoins avec chagrin, leurs forces tenues en échec par un poste que ces derniers occupoient au cap de Sable, qui fait la pointe méridionale de la péninsule. Un Gentilhomme François, nommé *La Tour*, passe dans ce temps-là à Londres; il épouse une fille d'honneur de la Reine d'Angleterre, & est fait Chevalier de l'ordre de la Jarretiere. Cette distinction est la source, ou devient la récompense de l'infidélité qu'il fait à sa patrie. Il s'engage à mettre les Anglois en possession du cap de Sable, & on lui donne deux vaisseaux de guerre où il s'embarque avec sa nouvelle épouse. Aussi-tôt qu'il est à la vue du fort, il va seul trouver son fils, qui commandoit, cherche à l'éblouir par l'idée qu'il veut lui donner de son crédit à la Cour de Londres, & le flatte des plus grands établissemens s'il veut se livrer à l'Angleterre. Le jeune *La Tour* écoute avec indignation les propositions de son pere, & n'est pas plus intimidé par ses menaces, que séduit par ses caresses. La place est attaquée, & le vertueux Commandant y fait des prodiges de valeur qui obligent les Anglois de se retirer. *La Tour* le pere se trouve embarrassé: ne pouvant revenir en France, & n'osant retourner en Angleterre, il se voit obligé de prier son fils de souffrir qu'il demeure en Acadie.

Le jeune homme lui répond qu'il lui donnera un asyle, qu'il pourvoira abondamment à ses

besoins ; mais qu'il ne permettra jamais que lui ou sa femme entrent dans son fort. Cette condition, dictée par le devoir, est reçue avec aigreur par la Tour le pere ; les circonstances cependant l'obligent de s'y soumettre, & son fils la lui adoucit autant qu'il est possible par les attentions les plus tendres & les plus suivies. *Histoire de la Nouvelle-France.*

Les Hollandois avoient formé un établissement considérable dans l'isle Formose. Le Chinois Coxinga arme, en 1662, pour les en chasser, & prend à la descente, Hambroëck, leur Ministre, qui est choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer les assiégés à capituler. Incapable de déguiser ses sentiments, il les exhorte au contraire à tenir ferme, & leur prouve qu'avec beaucoup de constance, ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doutoit pas que cet homme généreux, de retour au camp, ne fût massacré, fait les plus grands efforts pour le retenir ; ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles qui étoient dans la place. » J'ai promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers, il faut dégager ma parole ; jamais on ne reprochera à ma mémoire que pour mettre mes jours à couvert, j'aie appesanti le joug, & peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune ». Après ces mots, il reprend, accompagné de la seule vertu, le chemin du camp Chinois. *Basnage, Annales des Provinces-Unies.*

Un triomphe non moins digne de l'homme vertueux, est celui dont Scipion l'Africain a donné l'exemple. Cet illustre guerrier, envoyé par la République Romaine en Espagne, qu'il conquiert en moins de quatre années, voyoit tous

les peuples soumis à ses pieds. Au milieu de ces victoires, plusieurs Officiers lui amenerent une Vierge de la plus rare beauté, & fiancée à un Prince Celtibérien. Scipion, quoique dans un âge où les passions exercent un empire absolu, non-seulement ne la voulut point retenir, mais il ordonna même que la rançon qu'on lui offroit servit pour augmenter sa dot. *Voyez* aussi la dernière anecdote, rapportée à l'article *Amant*.

La jouissance de la vertu est toute intérieure, & la première récompense de l'homme vertueux est le plaisir d'avoir bien fait. La miséricorde divine, dit le Philosophe Sadi, avoit conduit un homme vicieux dans une société de Religieux dont les mœurs étoient saintes & pures. Il fut touché de leurs vertus ; il ne tarda pas à les imiter & à perdre ses anciennes habitudes ; il devint juste, sobre, patient, laborieux & bien-faisant. On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux ; on vantoit ses bonnes actions, & on méprisoit sa personne ; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétoit de douleur ; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux solitaire plus juste & plus humain que tous les autres. » O mon fils ! lui dit » le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation ; » rends grâces à Dieu. Heureux celui qui peut » dire : Mes ennemis & mes rivaux censurent » en moi des vices que je n'ai pas ! Que t'im- » porte, si tu es bon, que les hommes te pour- » suivent, & même te punissent comme mé- » chant ? N'as-tu pas, pour te consoler, deux » témoins éclairés de tes actions ? Dieu & ta » conscience ? »

On a vu de nos jours un Prélat, digne des pre-

miers temps apostoliques, se sacrifier lui-même, & exposer sa vertu à la calomnie des méchants pour soulager son troupeau. Ce vertueux Prélat fit, dans un temps de disette & de calamité, porter sur la place des grains à un prix bien au-dessous de celui qu'ils avoient coûté. Cependant l'esprit de parti, aidé par un écrivain obscur, taxoit cet acte de charité de monopole, & peut-être le voile de la calomnie couvriroit encore cette action héroïque, si un homme de bien n'avoit élevé la voix, s'il n'avoit rendu hommage à la vertu en faisant connoître la vérité.

M. Gobinor, de Reims, supporta pendant quarante ans l'indignation publique, & ce ne fut qu'au bout de ce temps que l'on vit que son excessive parcimonie n'avoit eu d'autre motif, que d'amaasser les sommes nécessaires à la construction de monuments de la plus grande utilité pour ses concitoyens.

» Je préfère, disoit un Philosophe, ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain à ma patrie ». C'est la devise de l'homme vertueux.

V I C E.

LE ridicule est l'arme favorite du vice. C'est par elle, qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte. *Rousseau.*

La voie la plus sûre pour réprimer les vices de la jeunesse, n'est pas toujours de lui donner des préceptes de morale, dont elle ne comprend jamais bien l'importance; mais de choisir des exemples à sa portée, & qui lui fassent connoi-

tre toute la turpitude du vice. Les Lacédémoniens, pour détourner leurs enfans de l'ivrognerie, leur faisoient considérer un esclave ivre.

Un vieux militaire, qui s'étoit distingué par ses mœurs autant que par son courage, racontoit que, dans sa première jeunesse, son pere, homme de sens, mais très-dévoit, voyant son tempérament naissant se livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin, malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de vérolés; & sans le prévenir de rien, il le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioient, par un traitement effroyable, le désordre qui les y avoit exposés. A cet hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. » Va, misérable débauché, lui dit alors le pere d'un ton véhément, suis le vil penchant qui t'entraîne; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort ». Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. » J'ai été homme, disoit-il, j'ai eu des foiblesses; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur ». *Emile.*



V I E. (*Image de la*)

IL y a une comédie de M. de Boissy, imitée de l'Italien, dont l'objet est de nous faire entendre que la vie n'est qu'un songe. Une anecdote, rapportée par le Chevalier Cardin, dans ses *Voyages*, peut aussi servir à nous rappeler que la vie n'est qu'un court pèlerinage. Un derviche, voyageant dans les Indes, voit le palais d'un Gouverneur de Province; il y entre, va sous le vestibule, pose sa besace à terre, en tire un morceau de pain, s'assied, & se dispose à prendre son repas. Un des gardes du palais l'aborde, & lui demande s'il fait où il est. Dans un Caravanserai, répond celui-ci. — Quoi, mon ami, vous prenez un palais pour une hôtellerie! sortez d'ici. L'autre tient ferme, la querelle s'échauffe, le maître, au bruit descend, s'informe du sujet, rit de la méprise du voyageur, & lui dit que c'est sa maison. Avant vous, qui la possédoit; demande celui-ci? — Mon pere. — Avant votre pere? — Mon aïeul. — Avant votre aïeul? — Mon bifaïeul. — Et de grace, continue le Derviche, qui en fera le maître après vous? — Ce sera mon fils. — Ah! Seigneur, ajouta le Religieux, une maison qui change si souvent d'hôte, n'est qu'une vraie hôtellerie.

Chinvang le chaste, en montant sur le trône de la Chine, ordonna qu'on mit en liberté tous ceux qui, pendant les regnes précédents, avoient été injustement renfermés dans les prisons. Au milieu des captifs qui vinrent remercier leur libérateur, parut un vieillard respectable qui, se prosternant aux pieds de l'Empereur, lui adressa

ces paroles : » Pere de l'Empire , regarde un mal-
 » heureux chargé de quatre-vingt-cinq ans , &
 » qui , dès l'âge de vingt-deux , fut jetté dans
 » un cachot. Je fus arrêté pour un crime que je
 » n'avois pas commis , & je fus condamné sans
 » être confronté à mes accusateurs. Je vis dans
 » la solitude & dans les ténèbres depuis plus de
 » soixante ans , & je me suis familiarisé avec le
 » malheur. Tout ébloui de l'éclat de la lumière
 » à laquelle tu m'as rendu , j'errois dans les rues
 » pour découvrir quelqu'ami qui pût se ressou-
 » venir de moi , me reconnoître , me secourir ;
 » mes amis , mes parents , tous ce que je con-
 » noissois , n'est plus ; je me vois étranger à l'U-
 » nivers , & je n'ai fait que changer de solitude.
 » Permets-moi donc , ô Chinyang ! d'aller ache-
 » ver les malheureux restes de ma vie dans ce
 » lieu où j'ai passé ma jeunesse : les murs de mon
 » cachot me seront plus agréables que le plus
 » magnifique palais ». Le goût de ce vieillard
 pour son cachot est semblable à celui que nous
 avons pour la vie. Nous sommes accoutumés à
 notre prison , elle nous déplaît ; mais la longue
 habitude nous y attache. *Essais de M. Goldsmith*
dans le Journal étranger.

V I C T O I R E.

U NE victoire , où il s'agit de ménager les vain-
 cus , comme devroient l'être toutes celles aux-
 quelles on aspire , est bien plus difficile à rem-
 porter que celles de ces vainqueurs fougueux
 qui n'ont voulu satisfaire que leur orgueil ou
 vengeance. » Si vous voulez détruire ces peu-
 » ples , disoit à son Souverain un habile Officier

» général, il ne me faut que vingt mille hommes : mais il m'en faut quarante mille, si vous ne voulez que les soumettre". *Terrasson.*

VIEILLESSE; VIEILLARD.

JAMAIS la vieillesse n'a été plus honorée que par les Spartiates; aussi le Lacédémonien Lysandre disoit que la vieillesse n'avoit nulle part de domicile si honorable qu'à Sparte, & qu'il étoit beau d'y vieillir. Un vieillard cherchoit une place aux jeux olympiques; & personne ne se dérangeoit; il ne fut pas plutôt au quartier des Lacédémoniens que tous les jeunes gens se leverent par respect; ce qui ayant été reçu avec de grandes acclamations : *Grands Dieux*, s'écria le vieillard, *tous les Grecs connoissent la vertu; mais il n'y a que les Lacédémoniens qui la pratiquent.*

Un jeune Spartiate, voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des litieres, s'écria : A Dieu ne plaise que je sois jamais assis en un lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieillard ! *Plutarque.*

Un jeune homme respectoit davantage à Sparte un simple particulier plus vieux que lui, qu'un Magistrat de son âge. Ce devoir, en effet, est fondé sur l'ordre de la nature même. Mais aujourd'hui un jeune fat croit être chargé de tout l'amusement d'une compagnie, & ne fait pas de difficulté de couper la parole aux Sages pour débiter ses impertinences. On n'a pas oublié la réponse d'un vieux Gentilhomme de la Cour de Louis XIV, au jeune Monarque qui lui demandoit lequel il préféroit de son siècle ou de celui-

ci : » Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les
 » vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse
 » à respecter les enfants ».

On conseilloit à un vieillard de se marier. Il
 répondit qu'il n'aimoit pas les vieilles femmes.
 Prenez-en une jeune, lui dit-on. Bon, répliqua-
 t-il, je suis vieux, & je ne puis supporter les
 vieilles, comment une jeune me supportera-
 t-elle ? *Sadi.*

Un vieillard qui regrette le temps de sa jeu-
 nesse est un homme qui se plaint de n'avoir plus
 la fièvre. Un vieux Gentilhomme s'entretenoit
 avec un de ses anciens amis sur quelques ancien-
 nes aventures qu'ils avoient eues ensemble :
Oh, mon ami, lui dit-il ; c'étoit là le bon temps.
Oui, repliqua l'autre, mais nous n'étions pas alors
aussi tranquilles que nous le sommes aujourd'hui.

Il y a très-peu de vieillards, si âgés qu'ils
 soient, qui n'envisagent la mort comme éloi-
 gnée. Le valet-de-chambre de M. le Maréchal
 de... ayant appris à son maître âgé de qua-
 tre-vingt-deux ans, la mort de M. le Duc de...
 qui en avoit quatre-vingt-quatorze : » J'en suis
 » bien fâché, dit-il ; mais je n'en suis point
 » du tout surpris. C'étoit un corps cacochyme
 » & tout usé. J'ai toujours dit que cet homme-
 » là ne vivroit pas ».

F I N.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce Dictionnaire.

A.	<i>Avarice.</i>	<i>Charlatan.</i>
A uteur.	<i>Aveugle.</i>	<i>Chartres.</i>
<i>Alchimiste.</i>	<i>Avocat.</i>	<i>Chasteté.</i>
<i>Amant.</i>	<i>Auteur.</i>	<i>Comédie Fran-</i>
<i>Allégorie.</i>	<i>Axiome.</i>	<i>çoise.</i>
<i>Ambassadeur.</i>	B.	<i>Comédie Ita-</i>
<i>Ambitieux.</i>		<i>lienne.</i>
<i>Américains.</i>	<i>Bagatelles dif-</i>	<i>Comédien.</i>
<i>Amitié.</i>	<i>ficiles.</i>	<i>Comique lar-</i>
<i>Amour.</i>	<i>Battologie.</i>	<i>moyant.</i>
<i>Amour conjug.</i>	<i>Beau.</i>	<i>Conseil.</i>
<i>Amour filial.</i>	<i>Beauté.</i>	<i>Conteur.</i>
<i>Amour mater-</i>	<i>Bienfaisance.</i>	<i>Contes.</i>
<i>nel.</i>	<i>Bienveillance.</i>	<i>Contradiction.</i>
<i>Amour de la</i>	<i>Bon Mot.</i>	<i>Conversation.</i>
<i>patrie.</i>	<i>Bonté.</i>	<i>Coquetterie.</i>
<i>Amour de soi-</i>	<i>Borgne, Boi-</i>	<i>Cour, Courti-</i>
<i>même.</i>	<i>teux, Bossu.</i>	<i>sans.</i>
<i>Amour-propre.</i>	<i>Bravoure.</i>	<i>Coutrage.</i>
<i>Anagramme.</i>		<i>Critique.</i>
<i>Anglois.</i>	C.	<i>Cruauté.</i>
<i>Apologue.</i>		D.
<i>Apophthegme.</i>	<i>Cacophonie.</i>	
<i>Application.</i>	<i>Calomnie.</i>	<i>Déclamation.</i>
<i>Astrologue.</i>	<i>Caractere na-</i>	<i>Défaut.</i>
<i>Prédications.</i>	<i>tional.</i>	<i>Délateur.</i>

Despotisme.
 Dispute.
 Distraction.
 Domestique.
 Doute.
 Duel.

Frayeur.
 Frippons, Vo-
 leurs.
 Frugalité.

G.

Impositeurs.
 Ingratitude.
 Instinct des ani-
 maux.
 Intégrité.
 Intérêt public.
 Invalides.
 Iyrognes.

E.

Education d'un
 Prince.
 Enfants.
 Entêtement.
 Equivoque.
 Erreur.
 Espagnol.
 Esprit.
 Etiquette.
 Etude.
 Expérience.
 Extérieur.

Galanterie.
 Gasconisme.
 Gasconnades.
 Générosité.
 Géometre.
 Gloire.
 Grandeur.
 Grandeur d'a-
 me.
 Griphe.
 Guerre.

H.

Habitude.
 Hableur.
 Haine implaca-
 ble.
 Harangue.
 Harangueur.
 Histoire.
 Historiette.
 Honneur.
 Humanité.
 Hypocrisie.

I.

Ignorant.

J.

Jalousie.
 Jeu, Joueurs.
 Jeu de Mors.
 Jugements.
 Juges.
 Justice.

L.

Lâcheté.
 Lazzi.
 Législation.
 Libéralité.
 Liberté.
 Limosin.
 Loi.

M.

Mari.
 Mariage.
 Maxime.
 Médecins.
 Méditation.
 Mépris de la
 mort.

F.

Facéties.
 Fat.
 Femmes.
 Femmes galan-
 tes.
 Fête remarqua-
 ble.
 Financier.
 Flatterie.
 Fortune.
 Fou.
 François.

Militaire.	Plaideur.	
Misanthrope.	Plaidoyer.	S.
Modération.	Plongeur.	
Modes , habil- lements.	Pointe.	Saillies.
Musique , Mu- siciens.	Précieuse.	Saltinbanques.
	Prédicateur.	Sarcasme.
	Préjugé.	Secret.
	Préférence.	Sentence.
N.	Présence d'es- prit.	Sentinelle.
Naïveté.	Présomptions	Signes.
Noblesse.	fausses.	Silence.
Nouvelliste.	Prévention.	Singularité.
	Prix des choses.	Soldat.
O.	Proverbes.	Somnambules.
		Songes.
Opéra.	Q.	Sophisme.
Oracles.		Sot.
Orgueil natio- nal.	Question.	Sourds & Muet.
	Quolibet.	Sournois.
		Suicide.
		Suisse.
P.	R.	T.
Pantomimes.	Rébus.	
Parasite.	Reconduire , ac- compagner.	Témérité.
Pardon des In- jures.	Reconnoissance.	Terreur panique
Pasquinades.	Religieux.	Timidité.
Passions.	Réparties.	Tost.
Paysan.	Respect.	Trahison.
Peintre.	Ressemblances.	Trivelinade.
Pèlerinage.	Richesses.	Turlupinade.
Peur.	Ridicule.	Tyrant.
Physionomie.	Roi. Devoir des	U.
Pitié.	Rois.	Usages.
Plagiaire.	Ruse de Guerre.	Usurier.

V.	Vengeance.	Vie (image de la)
	Vénitiens.	Victoire.
	Vérité.	Vieillesse ;
Valeur.	Vertu.	Vieillard.
Vanité.	Vice.	

Fin de la Table des Articles.







27.3194 LIST NOV 15 1949

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PN
6262
A54
1787
T.2
C.1
ROBA

